

Carole Auger-Richard

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

★ **Le temps des confessions**



Roman d'époque



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Auger-Richard, Carole, 1955-
Les paroissiens de Champs-de-Grâce
Sommaire : tome 1. Le temps des confessions.
ISBN 978-2-89585-780-8 (vol. 1)
I. Auger-Richard, Carole, 1955- . Temps des confessions. II. Titre.
PS8601.U385P37 2017 C843'.6 C2017-941387-2
PS9601.U385P37 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis
Illustration de la couverture : Marc Lalumière

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada
PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Carole Auger-Richard

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

★ **Le temps des confessions**



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À la mémoire de Noëlla

Octobre 1919

Constance ouvrit l'œil, haletante et broyée par la fatigue, pour se rendre compte que la nuit ne s'était pas encore achevée. Elle tira les couvertures jusqu'à son menton et ferma les yeux. Le souvenir de sa mère, courbée par des douleurs à l'abdomen, l'assailit. Du coup, le mince fil qui, quelques secondes plus tôt, la liait au sommeil se rompit pour de bon. Constance serra les poings et inspira profondément, mais l'air resta coincé dans sa poitrine comme si une main d'acier la comprimait.

Béatrice remua à ses côtés en émettant quelques syllabes évasives. Elle écarta de sa figure une mèche de cheveux, se recroquevilla sur le côté et renoua avec la torpeur du sommeil. Constance avait toujours envié chez sa sœur cadette la facilité avec laquelle elle conjugait la fantaisie à la rudesse de leur quotidien tout autant que la candeur avec laquelle elle s'abandonnait au repos. La réalité n'avait que peu d'emprise sur Béatrice et ce n'est que dans la quiétude de son sommeil qu'elle semblait vouloir s'y accrocher pour vrai.

De longues, précieuses minutes s'écoulèrent dans la noirceur de cette nuit de mi-octobre particulièrement froide. Constance posa instinctivement les yeux sur le lit voisin, où ses deux plus jeunes sœurs, Jeanne et Marguerite, formaient une masse rondelette sous les couvertures et elle détourna la tête, soudainement traquée par l'ampleur des exigences du lendemain. Il lui faudrait traire les vaches, juste assez pour les besoins de la journée, et retourner vite à la maison pour préparer le déjeuner et les dîners à emporter. Il lui faudrait pousser Béatrice vers le chemin de l'école, tenir les plus jeunes tranquilles et convaincre sa mère de rester au lit. On aurait dit que l'humeur

grise du père empirait les rares fois où la mère n'était pas aux commandes. Constance joignit les mains. *Mon Dieu, faites qu'elle aille mieux*, pria-t-elle en remuant les lèvres. Que sa mère soit clouée au lit était bien assez inquiétant, mais une nuit blanche par-dessus tout l'ouvrage qui l'attendait, ce serait désastreux. *Mon Dieu, faites que je m'endorme. Faites que tout soit correct demain.* Avec l'aide du bon Dieu, Béatrice prendrait sans s'obstiner le chemin de l'école aux côtés de ses deux frères, plus jeunes, mais tellement plus fiables, et la journée suivrait son cours sans trop de vagues.

Dieu merci pour Jules et Joseph qui, eux, avaient les deux pieds sur terre. À dix et douze ans, les garçons de la famille étaient dotés d'un sens inné pour la discipline, alors qu'à treize ans, leur sœur étirait l'insouciance jusqu'aux limites de l'inconscience. Il fallait encore la surveiller au cas où elle laisserait la porte du poulailler grande ouverte ou qu'elle s'élancerait de l'autre côté de la route sans regarder. Leur mère avait un nom pour expliquer le comportement étrange de Béatrice. «Un don», disait-elle en chuchotant, comme s'il s'agissait d'un secret qu'il fallait à tout prix ne jamais laisser s'échapper hors des murs de la maison. Il fallait bien l'admettre, Béatrice n'était pas comme les autres. Lorsque les talons du père claquaient sur le perron, tous les membres de la famille se figeaient, le corps en alerte et les yeux fixés sur la porte. Lorsque le père élevait la voix, les plus grands baissaient la tête et les petites ravalaien leur peur en hoquetant. Mais rien chez Béatrice n'altérait le rythme de ses gestes ou de sa pensée du moment. Toute petite, Constance s'était mis dans la tête que Béatrice exerçait un pouvoir magique sur le père, qui finissait par baisser la voix et s'attabler sans bruit devant une assiette fumante que leur mère lui servait.

L'indifférence de Béatrice ne s'arrêtait pas à la froideur du père. Pourrie pour les travaux ménagers, Béatrice prenait un temps fou pour remplir la boîte à bois et déplaçait la poussière

au lieu de la balayer. Ce n'est que penchée sous le ventre de leur vache Maggie, la plus capricieuse de leur maigre troupeau, que Béatrice se montrait quelque peu serviable avec la douceur et la lenteur de ses doigts peu écorchés par l'eau de vaisselle, la lessive et le brossage des planchers. Constance était depuis longtemps passée par-dessus les inaptitudes de sa sœur. Elle y avait même découvert un avantage pour tout ce que cette dernière rapportait de l'école : des livres, des cahiers d'écriture, des images de pays lointains dont Constance n'aurait jamais profité sans Béatrice et que celle-ci balançait au bout d'une corde comme s'il s'agissait d'un yoyo. Tous les soirs, après le chapelet de sept heures, Constance disparaissait dans un coin de la cuisine avec un bout de chandelle et le butin de Béatrice, et s'appliquait à «élargir ses horizons», comme lui disait jadis sœur Thérèse, qui lui avait fait la classe jusqu'en quatrième année. L'ampleur du défi la prenait souvent par surprise, mais Constance s'était mis en tête de démontrer à sœur Thérèse qu'elle savait non seulement épeler, calculer et réciter le catéchisme, mais aussi écrire et réfléchir. Alors que la rigidité d'une salle de classe ne faisait pas bon ménage avec la nature spontanée de Béatrice, les devoirs que Constance s'appliquait à faire pour sa sœur lui permettaient d'entretenir des passions que son statut de fille aînée lui avait dérobées.

La situation n'en était pas moins délicate et aléatoire lorsqu'il s'agissait de Béatrice. Les rêves et les coups de grâce de Constance reposaient, fragiles comme deux œufs, entre les mains de sa sœur. Quelques semaines plus tôt, alors que Constance mettait la dernière touche à une composition sur la vie de saint Antoine, la voix sourde du père était montée d'un cran par-delà les murs de la chambre des parents. Constance avait immédiatement refermé son cahier, la main crispée autour de son crayon. Elle avait soufflé la bougie comme si l'obscurité la rendrait invisible. «Elle sera toujours une enfant, avait dit sa mère. Elle est en sécurité avec les religieuses. Elles savent

comment elle est.» Il s'en était suivi un bref moment de silence et Constance était demeurée immobile, comme figée dans l'incertitude, jusqu'à ce que la voix de sa mère lui parvienne à nouveau. «Comment tu penses qu'elle va trouver un homme pour la marier, se soumettre à lui quand il va l'approcher, pis élever des enfants?» Le père avait émis un grognement. «Le p'tit peu qu'elle apprend là, c'est mieux que rien pantoute», avait ajouté la mère. Constance avait attendu que le silence se rétablisse et avait traversé la cuisine sur la pointe des pieds en priant pour que le sort de Béatrice soit scellé pour encore quelques mois.

Juste au moment où le sommeil semblait enfin vouloir la gagner, un cri perçant la fit sursauter. Elle se précipita dans le lit d'à côté et prit la petite Jeanne dans ses bras. À deux ans et demi, Jeanne n'était pas plus lourde qu'un oreiller de plumes. Contrairement à Marguerite, plus solide et énergique, Jeanne avait conservé une nature délicate qui ne cesserait jamais d'inquiéter leur mère.

— Hé, ma cocotte!

Constance pinça doucement le menton de l'enfant.

— Ouvre-moi ça, ces p'tits yeux tannants là.

Sans doute un mauvais rêve, un bout d'histoire d'Indiens, d'ours ou de méchants loups logé dans une petite tête d'enfant. Béatrice en mettait toujours un peu trop dans les récits d'aventures rocambolesques qu'elle sortait tout droit de son cerveau. Combien de fois Constance avait tenté de lui faire baisser le ton, tandis que, du haut de ses quatre ans, Marguerite se régalaient et jurait sur la tête du curé que les histoires de Béatrice ne lui faisaient pas peur! Pour Jeanne, cependant, les Indiens, les ours et les loups la suivaient dans des rêves qui tournaient souvent au cauchemar.

— Maaaman, maaaman, émit la petite Jeanne.

— Maman fait dodo, ma cocotte, lui murmura Constance à l'oreille.

Elle pressa ses lèvres sur les joues de sa petite sœur et soupira d'aise. La maladie était une bête bien pire que les histoires de Béatrice, sournoise et impitoyable, surtout au tournant des saisons.

Peu à peu, la respiration de Jeanne adopta un rythme plus calme. Constance s'appuya tant bien que mal contre les barreaux de la tête de lit et s'abandonna à la douce chaleur de l'enfant blottie contre elle. Cela faisait bientôt trois hivers, elle avait ainsi passé ses nuits, dans la chaise berçante, à surveiller les moindres gestes de Jeanne emmitouflée dans des couvertures et déposée dans une boîte à chaussures sur la porte repliée du fourneau, comme une miche de pain qu'il fallait faire lever, pendant que leur mère, épuisée, pensait ses membranes déchirées par un autre accouchement pénible. Chaque respiration émanant de ce petit être de cinq livres était un soulagement; chaque goutte de lait qu'il avalait, un signe d'espoir; chaque jour qui s'achevait, une victoire. Sans l'avoir vraiment demandé, Jeanne avait pris toute la place dans la routine de Constance. Elle s'était innocemment emparée de ses heures de sommeil, de ses heures de repas et, finalement, de son banc à l'école du village. Constance n'était pas la première à qui il avait fallu renoncer au savoir pour ramasser tous les quinze mois les joies et les craintes d'une nouvelle naissance. Tour à tour, Léa Riendeau, Thérèse Lafleur et Simone Duquette avaient connu le même sort, n'apparaissant qu'une ou deux fois par semaine, pour éventuellement ne plus revenir du tout. Constance avait alors cru leur absence temporaire; elle s'était attendue à les voir reprendre leur place et, à leurs côtés, à passer de la cinquième

à la sixième année. Elle comprit beaucoup plus tard que cette façon graduelle de s'absenter de l'école ne servait qu'à adoucir la rancœur et la déception d'un départ définitif.

Constance caressa les joues de l'enfant. Non, vraiment, la rancœur n'y était plus grâce à Claire, mère ordonnée et cuisinière dépareillée, qui détectait l'humeur de ses enfants aussi adroitement que les premiers signes d'un mauvais rhume. «Fais-nous donc une bonne tarte aux raisins pendant que j'vas sarcler le jardin», suggérait-elle lorsque Constance semblait gagnée par la morosité. Toutes les fois que sa mère insérait ainsi une part de plaisirs inattendus dans la monotonie du quotidien, Constance réussissait plus aisément à oublier sa vie d'écolière.

Constance chercha une étincelle de lumière dans l'obscurité de cette nuit encore jeune. C'est dans la noirceur toutefois que l'évidence lui sauta aux yeux. Sa mère, large d'épaules et de hanches avec le ventre gonflé presque à longueur d'année, avait, jusqu'à maintenant, traversé ses journées avec la patience et la rigueur d'un homme de chantier. Mais plus maintenant ! À quinze ans, Constance en avait vu d'autres. Ces crampes du démon qui torturaient sa mère n'avaient rien à voir avec les saignements du mois. Sa mère portait un autre enfant, un septième à naître avec tous ses morceaux, si telle était la volonté du bon Dieu.

Constance déposa sa petite sœur endormie aux côtés de Marguerite et retrouva vite sa place auprès de Béatrice. Après presque trois années à la maison, Constance avait appris que d'anticiper le pire n'apportait rien de bon et que de prier fortifiait devant l'inévitable. Elle bâilla doucement et ferma les yeux pendant ce qui lui parut quelques secondes à peine lorsqu'une voix brisée et lointaine l'appela.

— Constance ! Constance !

Elle sursauta, releva la tête et franchit promptement la barre qui sépare le sommeil de la réalité.

— C'est l'temps, ma fille!

Constance sentit une légère pression sur son épaule. Elle ne rêvait donc pas. La nuit venait de mourir et, comme pour en écarter tout doute, elle entendit Jules piétiner la froideur du plancher de la cuisine et les bûches frapper le fond du poêle endormi depuis la veille. Constance en déduit que l'horloge allait bientôt sonner ses cinq coups.

— Toi aussi, ma chouette!

Les yeux de Constance se tournèrent vers sa mère agrippée au contour de la porte comme si elle était sur le point de s'effondrer.

— T'écouteras Constance, ma chouette.

La voix de la mère avait faibli en s'adressant à Béatrice, mais le ton n'en demeurait pas moins impératif.

Constance détourna son regard pour attraper ses vêtements au pied du lit, puis releva la tête, mais sa mère avait déjà disparu d'un pas silencieux, laissant derrière elle l'odeur rance de la sueur et de la fièvre.

Béatrice remua sous les couvertures. Elle en émergea dans un mouvement fluide, les yeux mi-clos, les lèvres écartées en un léger sourire, encore engourdie par l'extase de ses rêves.

— Dépêche, Béatrice, pis fais pas de bruit, chuchota Constance pendant qu'elle attachait un bouton à la taille de sa jupe. On sera pas trop de deux à matin.

Elle endossa sa chemise de coton beige avec un frisson et la boutonna jusqu'au cou. La chaleur du poêle ne s'était pas encore faufilée jusqu'aux chambres. Avant de sortir, elle ramassa une

chaussette sur le plancher et la lança à sa sœur. Avec un peu de chance, Béatrice saurait traire une ou deux bêtes en plus de Maggie et ainsi donner un peu d'avance aux garçons, qui n'auraient d'autre choix que de faire le train avant de partir pour l'école.

— Maman est malade? demanda Béatrice avec de grands yeux inquiets.

— Elle va être correcte.

— J'vas rester icitte aujourd'hui, déclara Béatrice sur un ton neutre tout en enfilant les manches d'une vieille veste de laine.

— Non, non, lâcha Constance en faisant asseoir Béatrice sur le lit. Elle s'agenouilla devant elle et posa les mains sur ses genoux.

— Tu sais ben que c'est mieux que t'aïlles à l'école. Pis quand tu vas revenir, maman va être contente. Viens-t'en à c't'heure!

Constance s'empara de ses chaussures et tira sa sœur par la main. Dans la cuisine, elle décrocha deux manteaux pendus près de la porte avant de s'enfoncer dans la pénombre de l'aurore, Béatrice à sa suite.

— Regarde, regarde! s'exclama Béatrice.

Constance lui jeta un coup d'œil, dissimulant son impatience. Avec les pieds plantés au sol, Béatrice contemplant la blancheur de son haleine projetée dans l'air froid.

— C'est ben beau, lui répondit Constance, peu impressionnée.

Ah, si seulement sa sœur pouvait parfois agir comme les autres filles de son âge, se dépêcher lorsque c'est nécessaire, être de

service au lieu de retarder tout le monde ! Elle agrippa la main de Béatrice pour l'entraîner vers la grange, mais avant même d'y entrer, elle s'immobilisa.

— Sainte bénite, j'ai oublié le pot pour le lait. Occupe-toi de Maggie. Ça sera pas long.

Elle vira les talons et aperçut le père qui se dirigerait d'un pas urgent vers l'étable, un piètre bâtiment aux planches grises construit à l'extrémité arrière de la grange. Il l'effleura sans un mot, sans un regard, les yeux fixés sur l'horizon, comme si Constance n'était qu'un courant d'air. Elle s'élança alors vers la maison et se retourna au moment de gravir les marches du perron. Le père ne partait jamais bredouille. Il ne partait jamais sans avoir avalé son déjeuner ni nourri la jument, et seulement après avoir dégarni l'étable et le poulailler de tout ce qu'il pouvait vendre au magasin général. Les canons de la Grande Guerre avaient eu beau s'éteindre un an plus tôt, le père faisait comme s'il n'avait rien entendu et le rationnement était devenu son affaire, « une autre de ses habitudes », comme disait la mère. Constance enjamba les marches, mais s'arrêta sur le pas de la porte, la gorge serrée par un mauvais présage. Cette fois, le père n'allait pas à l'étable pour prendre de l'avance, mais bien pour se mettre en selle et aller chercher le docteur au village.

Constance ouvrit la porte de la maison d'un geste brusque.

— Tiens, pis fais ça vite, ma belle.

Sa mère lui tendit le pot de verre resté sur la table. Sa voix était feutrée et ses mouvements étaient incertains dans l'effort soutenu de rester debout. Constance demeura interdite, les bras collés le long du corps comme une idiote devant sa mère, cette montagne d'endurance malgré le peu de forces qu'il lui restait.

— Apporte trois ou quatre œufs avec ça, commanda Claire en s'appuyant au dossier d'une chaise. Elle courba un bras sous son ventre comme s'il allait se détacher d'elle. Fais ça vite, avant que ton père revienne, siffla-t-elle.

Constance fixa sa mère sans savoir ce qu'il lui fallait faire.

— Jules, Joseph? Sont où? demanda-t-elle.

— C'est pas leur place icitte, à matin, lui répondit Claire d'un filet de voix. Elle lui fit signe de s'en aller d'une main tremblante, ses longs doigts abîmés battant l'air comme un chiffon troué.

Constance serra les dents en s'engouffrant à nouveau dans l'air glacial du petit matin. Elle appela ses frères d'un ton qui trahissait l'effroi. Jamais sa mère n'avait été forcée de prendre le lit au cours de ses grossesses. Le docteur se montrait peu avant le premier cri du nouveau-né. On allait le chercher seulement pour les accidents graves lorsque le sang giclait ou que les bains froids ne venaient plus à bout de la fièvre ou encore que l'odeur de la mort se mêlait à celles du tabac et de la soupe aux pois. Autrement, on s'arrangeait avec des mouches de moutarde, des ponces de gin ou des sacs d'eau chaude.

Elle sursauta juste avant d'arriver à la grange.

— Hue! Hue!

Le père fendit l'air de sa voix au moment où le fouet s'abattit sur le dos osseux de la jument, qui se cambra avant de s'élancer hors de la cour. Sa chevelure noire flotta dans l'air et les pans de sa chemise détachée gonflèrent comme une cape. De loin, on aurait dit un chevalier intrépide qui volait au secours de sa belle. La rage au cœur, Constance se retint de lui crier d'aller plus vite, de disparaître. Que les garçons soient écartés du mal qui rongait leur mère, c'était à s'y attendre, mais que le père la laisse, elle, dans l'ignorance, c'était de la pure cruauté. Toujours

le non-dit avec lui, toujours cette maudite colère dormante qui faisait frémir ses tempes. Contrairement à sa mère, Constance ne s’y habituerait jamais.

— Jules, Joseph, cria-t-elle en vain. Ils étaient probablement à la grange, en train d’affiler les outils du père avant son départ pour la carrière.

Constance retrouva Béatrice dans l’étable, tout absorbée dans un entretien à voix basse avec Maggie, dont elle caressait la tête. Constance saisit la chaudière vide, tira le tabouret près du ventre de l’animal et fit une prière au bon Dieu pour que le frémissement de ses mains passe inaperçu. Elle massa les pis de Maggie avant de la traire et, à son grand soulagement, le jet blanc résonna dans le fond de la chaudière.

— Béatrice, viens-t’en, vite !

Constance transvida le lait dans le pot de verre et entraîna sa sœur dans le poulailler.

— Tiens, lui dit-elle, au milieu des paillements et des battements d’ailes.

Elle déposa deux œufs dans la poche du manteau de sa sœur, deux autres dans la poche du sien et fit un geste pour en saisir un cinquième, mais s’en tint finalement à ce que la mère avait réclamé. Le père exerçait un contrôle serré sur leur maigre production et sa colère les affecterait tous.

— Fais attention pour pas les casser, dit-elle à Béatrice.

Dehors, la lumière du jour se faisait encore timide. La robuste silhouette de Joseph se détachant de la grisaille qui engourdissait l’air la rassura. Jules, avec sa crinière en brousse et sa mine résignée, suivait de près son frère aîné en courant pour le rattraper.

— Je m’occupe de ça, fit Joseph en pointant le menton vers la grange. Envoye, ajouta-t-il à l’intention de son jeune frère.

— Commence avec Maggie. Je l’ai laissée en plan, spécifia Constance en marchant à reculons pour que Joseph l’entende bien malgré la distance qui les séparait de plus en plus.

Elle éleva le flacon de lait pour qu’il voie qu’elle n’avait trait que le strict nécessaire.

Joseph hocha la tête et courut vers la grange. Elle savait qu’elle pouvait toujours compter sur lui lorsque la tâche devenait trop lourde. Bien sûr, elle les envoyait, lui et Jules, de partir pour l’école, mais elle remerciait tout de même le Seigneur d’avoir une mère comme la sienne. Lorsque l’ouvrage manquait à la carrière, ses frères devaient suivre le père dans les bois pour une journée éprouvante de coupe. Ils en revenaient couverts de sueur et de bran de scie, les mains rougies par les ampoules et les muscles en feu. S’il épargnait les coups, le père compensait avec sa voix qui volait en éclats comme les copeaux sous l’impact de la hache. Avec le regard perçant et le corps en constante alerte, Joseph se faisait le protecteur de son jeune frère, qui ne suffisait pas toujours aux exigences du père. Constance surprenait souvent Joseph à scruter le ciel au-delà du faite des montagnes comme si sa route était toute tracée d’avance, très loin d’ici.

Constance se précipita vers la maison avec Béatrice qui sautilait à ses côtés.

— Le père est parti?

En entendant Béatrice, Constance ralentit le pas.

— Pas pour longtemps!

— C’est pas son heure. Y est parti où, le père? insista Béatrice en s’immobilisant sur le perron.

Constance serra fermement la poignée de la porte. Le regard inquisiteur de Béatrice était sincère et servir un mensonge à sa sœur équivalait à tirer avantage de sa naïveté, ce qui, à ses yeux, était un acte répréhensible.

— Y est parti chercher le docteur, lui dit Constance après quelques secondes d'hésitation.

Béatrice se raidit, un éclair de frayeur lui dilatant les pupilles.

— Le docteur va la guérir. C'est pour ça, les docteurs, s'empessa d'ajouter Constance avant d'ouvrir la porte.

À peine eut-elle posé un pied à l'intérieur qu'elle s'arrêta net. Le visage de Claire avait tourné au blanc. Constance parcourut d'un regard atterré les courbes affaissées du corps de sa mère et ses mains bleuies, crispées sur le dos d'une chaise, comme si le mal l'avait emprisonnée tout ce temps. À ses pieds, une mare de sang gagnait du terrain sur les planches en pin que Constance avait frottées à la brosse pas plus tard que la veille.

Constance s'élança vers sa mère et plaça une chaise sous ses jambes, doucement comme si, au moindre faux pas, son corps allait se désagréger. Derrière, le grincement animal de la pompe à eau la fit se retourner brusquement. Courbée au-dessus de l'évier, Béatrice remplissait à grands coups de pompe un large bassin d'eau. Constance laissa sa mère et détacha doucement sa sœur du comptoir de la cuisine.

— Enlève ton manteau pis tes bottes.

Béatrice fouilla le vide de ses yeux inquiets, puis se débarrassa rapidement de ses vêtements d'extérieur. Constance déposa le bassin près de la flaque de sang et lui tendit un épais chiffon de lin.

— C'est sale, murmura Béatrice qui trempa le chiffon dans l'eau et le tordit pour ensuite s'attaquer féroce­ment à la mare de sang.

Constance détourna les yeux et guida sa mère vers la chambre. Elle lui retira ses sous-vêtements souillés, épongea vite­ment l'intérieur de ses cuisses et la fit s'allonger sur le lit déjà recouvert d'un épais piqué bruni au centre par le sang des nais­sances précédentes. Par-delà les murs de la chambre, la respiration de Béatrice se mêlait au ruissellement de l'eau teintée de sang qui s'échappait de son chiffon.

— Dans le tiroir du bas ! soupira Claire.

Constance tira sur les poignées de la commode avant même que la voix éteinte de sa mère lui parvienne. Elle en extirpa une épaisse couverture de laine qu'elle déposa sur le corps gonflé et frissonnant de sa mère.

— C'est beau, tu peux y aller à c't'heure.

Sa mère baissa les paupières et plissa les lèvres dans un semblant de sourire, comme pour rappeler à sa progéniture qu'elle était toujours aux commandes, qu'elle était irremplaçable et éternelle.

Constance laissa la porte entrouverte. Ce faux sourire du désespoir, qu'elle eut le malheur de capter par-dessus son épaule, suscita chez elle une peur bien plus grande que celles que lui inspiraient les sautes d'humeur du père, le désarroi de Béatrice ou la fragilité de Jeanne. Elle la repoussa loin dans ses entrailles et jura au bon Dieu de la garder pour elle.

— J'vas revenir dans pas long, maman, émit-elle d'une voix trop basse et frémissante pour parvenir aux oreilles de Claire.

Octobre 1919

Une large casserole d'eau mijotait sur le poêle et Béatrice s'obstinait toujours à déloger le sang imbibé dans les crevasses du plancher de bois lorsque le pas du père résonna sur le perron. Constance venait à peine de remplacer les linges souillés de sa mère par d'autres, tachés, mais propres. Quelques secondes plus tard, le D^r Galipeau fit son entrée dans la cour avant d'éteindre le ronflement paresseux de sa machine. Constance pria que le bruit n'ait pas réveillé ses jeunes sœurs.

Le père lui ouvrit et, de l'entrebâillement de la porte de chambre, Constance vit le docteur portant une main à son chapeau, qu'il retira d'un geste calme et qu'il suspendit au crochet entre deux parkas. Il se dévêtit d'un long manteau couleur de charbon et le plia sur le dos d'une chaise. C'était un homme au grand savoir, à qui on ne disait que l'essentiel, car il était toujours pressé. Cependant, il ne manquait jamais de saluer ses patients lorsqu'il les croisait sur le chemin ou à l'église. «Un bon docteur», disait sa mère d'un ton évasif comme si elle se parlait à elle-même. «Pis c'est ben de valeur que le curé voie pas ça», ajoutait-elle, ce qui rendait Constance doublement perplexe.

Constance ramassa les linges souillés et s'immobilisa près de la porte de la chambre. Le docteur sourcillait sans bouger en écoutant le père d'une oreille attentive, tout en jetant un regard en coin sur Béatrice toujours accroupie sur le plancher. Constance attendit, ne sachant trop comment regagner la cuisine sans déranger une conversation d'hommes. Elle se dirigeait vers la remise lorsqu'un cri étouffé la précipita de nouveau auprès de sa mère. Celle-ci s'était roulée sur le côté comme pour enfouir

la douleur sous l'édredon. Des mèches de cheveux trempés adhéraient à ses tempes, où de petites veines battaient sous la peau mince.

— Va, va faire le déjeuner, dit-elle à Constance d'une voix brisée.

Constance hésita avant de faire un pas vers la porte et se retrouva face à face avec le docteur. Les joues encore rougies par le froid, le blanc de ses cheveux en broussaille et la masse bedonnante sous sa veste boutonnée lui donnaient un air jovial malgré la sévérité du moment. Il salua sa patiente, déposa sa trousse de médecin sur la commode et roula prestement les manches de sa chemise d'un blanc immaculé.

— Sois brave, ma Claire, soupira-t-il en tirant une chaise au pied du lit. J'ai bien peur que le bon Dieu ait décidé de le garder pour lui, celui-là.

Constance s'esquiva, confuse et presque furieuse, les bras chargés de guenilles qu'elle entassa derrière la porte de la maison donnant sur la remise. De quel droit ce bon docteur allait-il faire mourir leur petit bébé? Et comment allait réagir monsieur le curé? Malgré qu'il fasse peur aux enfants, il parlait au moins tous les deux dimanches du «miracle de l'enfantement». Il en faisait son affaire, de peupler la paroisse. «Pour devenir fort, pour braver les forces du mal, le Christ a besoin d'une armée de fidèles», disait-il en pointant les femmes du doigt pour leur rappeler leur devoir sacré d'épouses. Constance en avait déduit qu'un jour, elle vivrait elle aussi le miracle de l'enfantement, mais non sans une certaine appréhension, car le curé était très clair sur le choix à faire, entre la mère et l'enfant, dans le cas où les choses tourneraient mal. «Le souffle de vie se transmet de la mère à l'enfant, disait-il. C'est ainsi que Dieu a conçu la

procréation. L'enfant est le renouveau, un symbole de continuité, un cadeau du ciel dans lequel le Seigneur injecte tous ses pouvoirs. Les enfants passent en premier, toujours!»

Elle n'avait jamais vraiment prêté attention aux remontrances du curé, mais dans la précarité du moment, avec tout ce sang qu'elle venait de jeter dans la remise, sans compter celui que Béatrice avait extrait du plancher, les paroles du curé Gauthier s'abattaient sur elle comme une fin du monde. Elle n'avait jamais envisagé un aboutissement aussi barbare pour sa mère, encore moins pour l'enfant à naître. Doux Jésus! Elle se ferait couper un bras pour que cet enfant naisse avec tous ses morceaux, tout comme l'exigeait le curé Gauthier. Le D^r Galipeau n'avait aucun droit de prédire le contraire.

Constance s'élança hors de la chambre et évita de peu une bascule dans le bassin d'eau rosée que Béatrice avait laissé en plan avec le chiffon flottant à la surface. Elle eut d'abord le réflexe de courir à l'étable pour y ramener sa sœur, mais fit d'abord un détour vers leur chambre. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle vit Béatrice en sortir, les bras chargés de couvertures.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que tu fais là? lui demanda-t-elle.

— J'aide, tu vois ben, lui répondit Béatrice. Les couvertes sont sales, tout est sale icitte. J'vas les étendre dehors.

— C'est une bonne idée, lui dit Constance à voix basse, en balayant du regard les corps endormis de Jeanne et de Marguerite, mais pas aujourd'hui. J'pense qu'y va mouiller.

Constance retira doucement les couvertures des bras de sa sœur et les étendit sur le lit.

— Occupe-toi des p'tites quand elles vont se réveiller. Aide-les à s'habiller pendant que je prépare le déjeuner. Ça, ça serait ben utile.

Le regard de Béatrice s'illumina.

— Ah oui, j'vas les aider à s'habiller.

— Le père est parti à l'étable ? lui demanda Constance, mine de rien.

— J'sais pas. Peut-être ben, lui répondit Béatrice en haussant les épaules.

Constance mit un deuxième chaudron d'eau à bouillir et rangea le bassin d'eau souillée dans la remise. Elle inspecta brièvement la cour et ses environs par les deux fenêtres de la cuisine, mais n'y vit personne. Elle retira de la poche de son manteau et de celle du manteau de Béatrice les œufs qu'elle y avait enfouis. Elle les cassa dans un grand bol, et y ajouta la farine et le lait. Elle battit le mélange jusqu'à ce qu'il devienne onctueux et posa la spatule de bois dans une soucoupe. Les lamentations de la mère avaient cessé et la voix du docteur se faisait plus apaisante. Elle tira l'oreille, mais plus les secondes s'écoulaient, plus la peur qu'elle était parvenue à refouler jusque-là remontait sournoisement à la surface. Torchon à la main, elle empoigna la première bouilloire, qu'elle transvida dans un pichet.

Elle pénétra dans la chambre des parents à pas feutrés. Sa mère semblait dans une torpeur terrifiante, les lèvres tremblantes et les yeux hagards, comme si elle avait déjà tout abandonné. Affolée, Constance osa poser les yeux sur le bas-ventre de sa mère, là où le docteur entortillait un bout de fil autour d'une longue corde visqueuse. Elle déposa le pichet d'eau sur la commode et observa par-dessus l'épaule du médecin la dextérité avec laquelle il nouait le fil autour du cordon à deux endroits

différents. Il saisit une paire de ciseaux posés sur ses genoux et pressa les longues lames entre les deux fils. Au moment où il se redressa, Constance aperçut deux petites jambes courbées vers l'extérieur, inertes et enduites d'étranges substances aux couleurs ternes. Elle porta la main à ses lèvres pour étouffer un cri. La mort se présentait à elle dans toute son horreur, et pire, dans le péché qui salirait dorénavant l'âme de sa mère pour avoir survécu à l'enfant. Elle fit un pas pour s'enfuir lorsque la voix sobre et pénétrante du bon docteur l'immobilisa.

— Un ben gros mal de ventre, hein, ma Claire? Si c'était juste de moi, je dérangerais pas monsieur l'curé pour ça.

Le dos appuyé sur le cadre de la porte, Constance tenta de donner un sens à des paroles qui défiaient grossièrement l'ordre des choses. Ces petites jambes, sans vie, pas plus grosses que des cuisses de grenouille, elle les avait bien vues. Elle sortit de la chambre en maudissant sa curiosité. Si elle n'avait pas allongé son regard par-dessus l'épaule du D^r Galipeau, si elle s'en était retournée tout de suite à la cuisine, elle n'aurait pas un secret aussi monstrueux sur la conscience, un secret qu'il lui faudrait laisser à la porte du confessionnal jusqu'à la fin de ses jours. Et pourtant, c'était la parole du docteur. Et qui oserait contredire un homme qui en savait plus que n'importe qui sur le miracle de l'enfantement?

Jules cogna discrètement à la fenêtre. Constance s'alloua quelques secondes pour se ressaisir avant de lui faire signe d'entrer.

— Le père s'en vient. Joseph aussi, lui annonça-t-il.

Constance servit les hommes d'abord; une crêpe avec une cuillerée de fèves au lard. Pendant qu'ils mangeaient, elle remplit trois boîtes en fer blanc avec deux tranches de pain beurrées, une pomme et un morceau de fromage. Pour le père, elle glissa une tranche de rôti de lard entre les deux tranches de

pain. Le père trimait dur à la carrière, avec son pic et sa pelle qu'il charriait à pied sur un bon deux milles de chemin de terre mal nivelé. «Son dîner, disait Claire, est son seul agrément de la journée», bien que Constance ne puisse s'imaginer le père d'humeur à savourer quoi que ce soit.

Il n'avalait que la moitié de son assiette et disparut, sans un mot, au plus grand soulagement de Constance et de ses deux frères, qui s'esquivèrent à leur tour. Il leur restait juste assez de temps pour un rapide détour aux toilettes.

— Vite, Béatrice, viens manger. Un peu plus, pis tu vas être en retard pour...

La vue de Jeanne et de Marguerite la laissa sans voix. Deux petits corps nageaient dans de longues paires de sous-vêtements, des chandails troués dont les manches frôlaient le sol et, pour finir, de vieilles chaussures que leurs frères avaient usées tour à tour et que la mère gardait pour le prochain garçon à naître. Marguerite portait une casquette qui lui descendait sur le nez, tandis que la figure de Jeanne disparaissait sous un chapeau à large rebord.

— C'est le chapeau du père, ça, s'écria Constance. Veux-tu ben me dire ce qui t'a passé par la tête, Béatrice?

Constance sentit le découragement la gagner. Elle roula les yeux, une main plaquée sur le front.

— C'est des quêtoux, lui expliqua Béatrice. Maman dit que, donner à manger aux quêtoux, ça porte bonheur.

— Ben, les quêtoux vont attendre. Mange, pis ça presse!

Constance servit une crêpe à Béatrice, qui fit une moue.

Constance, qui n'avait aucun souvenir d'un quelconque quêtoux partageant leurs maigres repas, décoiffa les fillettes et

leur fit signe de s'attabler. Marguerite se glissa sur le banc en face de Béatrice pendant que Constance installa Jeanne dans sa chaise haute. Elle pointa l'horloge du doigt.

— T'as exactement trois minutes pour sortir d'icitte, ma grande !

Béatrice déposa sa cuillère et fixa Constance avec un regard neutre que cette dernière connaissait trop bien.

— J'veux aider.

— Tu resteras à la maison quand maman l'aura décidé, répliqua Constance sur un ton qu'elle soupçonna trop sec pour la sensibilité de sa sœur.

Béatrice baissa la tête et croisa les bras dans un soupir d'exaspération. Constance empoigna une brosse à cheveux et prit place auprès d'elle. Comment lui dire qu'elle était une nuisance, une source d'inquiétude, un tourment ? Comment lui dire que leur mère n'en menait pas large, qu'elle avait l'air d'une morte et que les petites étaient moins tapageuses lorsqu'elle était partie pour la journée ? Comment lui dire que sœur Thérèse aurait sans doute terminé les corrections de sa dernière composition et qu'elle brûlait d'impatience d'en connaître les résultats ?

— Peut-être demain, lui dit-elle en brossant doucement la crinière bouclée de Béatrice. J'vas dire à maman que t'as été fine, pis j'vas voir s'il reste du sucre brun pour faire une sauce avec des galettes pour quand tu vas revenir de l'école.

Béatrice leva la tête en cherchant le regard de Constance. Pendant une fraction de seconde, cette dernière y détecta une pointe de lucidité, comme si sa sœur avait soudainement perçu la gravité de la situation. Béatrice se décida enfin à manger sa crêpe, puis se leva. Sans un mot, elle enfila son manteau, attacha soigneusement son chapeau, empoigna ses livres, ses cahiers et

sa boîte à lunch. D'un pas léger, elle rejoignit Jules et Joseph qui l'attendaient au bout de l'entrée de cour. Constance observa ce trio, du moins heureux en apparence, fendre le vent sur la route menant au village, avant de s'arracher de la fenêtre, le cœur gros comme un rocher.

— Bon ben, c'est l'heure de nourrir les quêteuses, lança-t-elle sur un ton qui se voulait assez enjoué pour enrayer la morosité de ce triste début de journée.

Elle servit aux petites leur part de crêpes avec un filet de lait tiède et une pincée de sucre brun, et avala les restes de l'assiette du père tout en débarrassant la table. À part le ricanement incessant des petites, le cliquetis de la vaisselle qu'elle empilait avec précaution dans un bassin d'eau et le vent qui faisait craquer la façade de la maison, tout autour d'elle lui sembla inerte, figé comme dans un pain de gélatine. De la chambre, on aurait dit que la mort d'un petit avait aspiré le souffle des grands.

— Le pire est passé. Ça devrait bien aller maintenant pour votre mère.

La voix sérieuse du docteur la fit tressaillir. Il se tenait debout près de la table, où il avait déposé sa trousse, et, d'un air absorbé, déroulait ses manches de chemise mouchetées de sang.

— Un peu de bouillon lui ferait du bien. Il va falloir qu'elle prenne ça doux pour commencer.

Constance libéra les fillettes de leur place à table et les poussa vers leur chambre.

— Le bon Dieu était de son bord, lui confia le docteur.

Elle lui tendit son manteau, qu'elle avait pris soin d'accrocher sur un cintre, tout en évitant son regard.

— Ça faisait un bout qu’il était parti dans les limbes, celui-là, bien avant aujourd’hui, laissa échapper le médecin en ajustant son chapeau.

— Merci de vous être dérangé, docteur, murmura Constance, confuse par ces révélations.

D^r Galipeau fit un pas vers la porte, puis s’immobilisa un instant en posant une main gantée sur l’avant-bras de Constance.

— La prochaine fois, ma belle, faudrait pas attendre à la dernière minute pour m’avertir. Votre mère...

Il renonça à poursuivre et secoua la tête en signe de découragement.

— Le père est parti travailler, l’informa Constance en se rendant compte qu’elle n’avait pas ce qu’il fallait pour payer les frais de la visite du bon docteur.

— C’est beau, ma fille. Pas d’inquiétude. Ça sera pour la prochaine fois, répliqua le docteur en posant le pied sur le perron.

Constance referma la porte derrière lui et traça un signe de croix en vitesse. Sa mère allait s’en remettre après tout et l’enfant n’avait pas été sacrifié pour qu’elle reste en vie. C’est bien ce que le docteur lui avait fait comprendre ; que le bon Dieu lui-même en avait voulu ainsi. Elle s’affaira à terminer la vaisselle le cœur un peu plus léger et remercia le Seigneur pour les os de poulet dénichés au fond de la boîte à glace.

Après avoir changé les draps et les vêtements de sa mère, passé le tout à la lessive, préparé une soupe de pommes de terre et de lardons pour le souper et retiré du four les galettes qu’elle avait promises à Béatrice, Constance mit le pied dehors avec, dans les bras, un paquet pas plus gros qu’un chat, et pourtant si lourd. Il approchait quatre heures et déjà la noirceur se faisait

insistante avec une traînée de nuages gris derrière lesquels la lumière du jour s'éclipsait. C'est le docteur lui-même qui avait enveloppé le bébé mort-né dans une vieille couverture, elle en était sûre. Après avoir avalé quelques gorgées de bouillon, Claire avait chargé Constance d'aller enterrer ça derrière la grange. «Pauvre petit ange, avait-elle murmuré en s'essuyant les yeux, y aura même pas vu un rayon de soleil.» Constance l'avait soulevé avec le pressentiment qu'il se mettrait à bouger, comme la chatte que son père avait jadis assommée d'un coup de marteau et qui avait réapparu sous la grange quelques jours plus tard. «Fais ça vite, pour que personne voie ça», lui avait dit Claire. Constance avait compris que sa mère tenait à épargner ses frères et sœurs, mais surtout le père.

Constance descendit les marches du perron d'un pas incertain, les yeux rivés au sol. C'était bien assez pénible de sentir ce petit corps contre le sien sans avoir à le regarder en plus. Sa mère avait raison. Le plus tôt serait le mieux.

Les limbes, pensa-t-elle. Une notion jusqu'alors si abstraite, une leçon du catéchisme qui dictait la destinée des bébés naissants privés du sacrement du baptême. L'image peu accueillante d'un lieu sombre, sans lumière ni archanges, lui apparut comme un bien triste sort pour ce pauvre petit paquet d'os et de chair qui n'avait rien demandé après tout. Mais le catéchisme était bien clair là-dessus : le ciel, c'était seulement pour ceux qui avaient été lavés du péché originel. Ce petit frère sans nom n'avait même pas été lavé de son sang. De ça aussi, elle en était sûre.

— Constance !

L'appel chargé d'inquiétude que Joseph lui lança de la route la fit sursauter. D'un geste vif, elle glissa l'enfant mort sur sa

hanche dans une tentative plus ou moins réussie de le camoufler et elle se retourna vers le chemin. Joseph et Jules couraient vers elle, transis et à bout de souffle.

— Béatrice, s'écria-t-elle. Elle est où ?

— On a couru tout le long. C'est ben ce que je pensais, débita Joseph, les mains sur ses genoux pour reprendre son souffle.

— Explique-toi, pour l'amour, lui répondit Constance.

Joseph baissa les yeux comme un enfant pris en faute.

— Elle est allée à sa classe avec sœur Thérèse, pis après, on l'a pas revue. C'est juste avant de partir après la cloche que sœur Thérèse est venue m'avertir que Béatrice était repartie à la maison, pour aider.

— Je peux pas croire que sœur Thérèse l'a crue, pis qu'elle l'a laissé partir, lui dit Constance.

Elle serra la mâchoire, en se rappelant la facilité avec laquelle Béatrice avait finalement accepté de suivre ses frères à l'école.

— Elle s'est encore sauvée, la p'tite mausus, maugréa Constance.

Joseph tendit ses livres à Jules.

— Mets ça dans la maison pis commence à fendre le bois. J'vas aller la chercher, moi.

— Tu sais ben que Jules pourra pas fendre votre quota à lui tout seul avant que le père revienne de travailler, rétorqua Constance. Allez vous changer, pis mettez-vous à l'ouvrage. J'vas y aller, moi.

Joseph n'insista pas, soulagé. Constance était celle qui avait le tour avec leur sœur. Elle savait parler son langage et se faire

écouter, mais se demandait comment elle allait occuper Jeanne et Marguerite pendant son absence. Juste avant de monter les marches du perron, elle déposa son paquet dans un petit buisson dégarni.

— C'est quoi ça ? demanda Jules en se retournant vers elle.

— Rien, c'est rien, s'empressa-t-elle de répondre.

Elle détestait mentir. Joseph jeta un regard douteux à Constance tandis qu'elle pressa le pas vers la porte.

À l'intérieur, elle rassembla Jeanne et Marguerite qui s'amusaient à bercer leur poupée de chiffon. Elle les aida à enfiler bottes, manteaux, foulards et mitaines, et les poussa vers l'extérieur.

— Pas de criage ! Vous restez ben tranquilles, compris ? leur dit-elle en ajustant leurs capuchons et en boutonnant leurs manteaux. Joseph est en arrière de la maison avec Jules. Vous autres, vous restez proches du perron jusqu'à tant que je revienne.

Elle laissa les petites pantoises et sauta d'un bond sur le sol rocailleux. Elle s'empara du sac près du buisson et le camoufla sous sa veste de laine.

— Les p'tites sont en avant, cria-t-elle à Joseph en étirant le cou en sa direction. Laisse-les pas rentrer. Maman a besoin de se reposer.

Les bras arqués au-dessus de sa tête et le corps tendu vers l'avant, Joseph hocha la tête sans interrompre le mouvement foudroyant de la hache qui, d'un claquement sec, déchira la chair d'un bouleau.

Constance fit le tour de la grange pour y déposer le sac dans la crevasse du solage en grosses pierres des champs, hors de la

vue de ses frères et sœurs, et s'élança dans le sentier tortueux menant au Petit lac de la Prairie. La lumière du jour s'estompait de plus en plus.

— Béatrice, cria-t-elle de toutes ses forces après avoir dépassé les limites du champ qui les fournissait en maïs et en foin pour les animaux. Dans sa hâte, son pied roula sous l'inégalité du sol forgé par les roues de charrettes, les cailloux et les racines d'arbres.

— Béatrice!

Sa voix résonna dans l'air comme un cri d'alarme et se perdit dans le vent qui agitait le maigre feuillage des bouleaux et des érables. Une corneille prit son envol dans un claquement d'ailes indiscret et Constance leva instinctivement la tête sans ralentir sa course en dépit de la boue qui pénétrait ses chaussures. En baissant les yeux, elle s'aperçut qu'elle avait marché droit dans la vase.

— Sainte bénite, soupira-t-elle.

Le vent s'intensifia et un frisson la secoua sous sa veste en tricot. Elle regretta de ne pas avoir enfilé son manteau et se mit à courir, le son de sa voix vibrant au fond de sa gorge.

— Béatrice!

Elle ralentit et tendit l'oreille. Rien! Elle reprit le pas, soudainement envahie par le doute. Et si, cette fois, Béatrice avait pris un détour et piqué vers l'est dans ce sentier menant à l'autre extrémité du lac? Et si elle s'était enfuie pour ne plus jamais revenir? Toujours cette crainte de ne pas la retrouver, de retourner à la maison bredouille pour y affronter l'incrédulité et la terreur dans les yeux de sa mère. Constance sentit sa poitrine se contracter et se rendit compte que sa démarche avait perdu de sa vivacité, que son corps pesait lourd. Elle trébucha sur la

pointe d'une roche enfouie dans le sol et évita une chute en empoignant la branche d'un érable. À quel moment précis les fugues de Béatrice avaient-elles commencé? Elle ne pouvait mettre le doigt sur une date ou un événement en particulier. Le bon Dieu l'avait sûrement fait naître avant Béatrice pour qu'elles soient deux à la protéger, sa mère et elle. À table ou paisiblement endormie à ses côtés, perdue dans ses fantaisies ou suspendue dans l'immobilité du temps, Béatrice était un poids à traîner avec une âme allègre, détachée des problèmes et des tragédies de la vie. La conscience et la perception d'autrui lui évitaient les dangers qui la guettaient. Constance avait pour ainsi dire grandi avec ce rôle de protectrice à temps plein gravé sur la peau comme une brûlure. Elle ne connaissait jamais de répit, sauf parfois le soir, durant les brefs moments de solitude à la chandelle, le nez dans les livres d'école de Béatrice. Le bon Dieu les avait ainsi jumelées pour que s'amalgament leurs différences et leurs imperfections, comme si l'existence de l'une s'emboîtait dans celle de l'autre telle une clé dans le trou d'une serrure.

— Béatrice!

Constance releva la tête et accéléra. Bientôt, une clairière parsemée d'épinettes s'ouvrit sur la surface noire du lac.

— Béatrice!

Constance hurla à pleins poumons, les mains entourant ses lèvres pour amplifier la portée de sa voix. Puis, elle les porta à sa poitrine dans un long soupir de soulagement.

Une silhouette vaporeuse émergea soudain de la pénombre à l'extrémité nord du lac, comme si elle sortait d'un songe, en chantonnant l'air d'une vieille et triste ballade, celle du chasseur qui visa le canard noir, mais qui tua le blanc. Constance regarda Béatrice s'avancer vers elle sans le moindre cillement de paupières, presque émerveillée, comme si un morceau d'elle-même qu'elle avait égaré allait finalement retrouver sa place.

Béatrice se tut en l'apercevant et lui tendit une main, que Constance enserra. Sans un mot, elles s'en retournèrent d'où elles étaient venues au son des feuilles mortes se chiffonnant sous leurs pieds, l'odeur de la terre fraîche ravivant un besoin pressant de retrouver la chaleur du poêle et de se mettre une bonne galette sous la dent. Elles se mirent à courir au même moment, leur élan et leur rythme en parfaite harmonie.

Il faisait presque nuit lorsque la mince toiture de la maison leur apparut du haut de la colline. Incapable de détecter la moindre trace de Jeanne et de Marguerite, Constance relâcha la main de Béatrice et courut de plus belle. Jules lui ouvrit avant qu'elle ait le temps de tourner la poignée, puis il reprit sa place à la table. Elle aperçut ses deux petites sœurs assises près du poêle, emmitouflées dans une seule couverture, la dévisageant d'un regard inquiet.

— Maman, tu vas mieux ! s'écria Béatrice.

Constance vit alors la mère tapie à l'autre bout de la cuisine. Tout près d'elle, Jules et Joseph faisaient leur devoir d'un air penaud. Claire avait le teint bleui et les yeux vitreux. Sa main retenait le mal dans son ventre et sa voix affaiblie avait la lenteur de l'épuisement. Constance saisit le bras de Béatrice avant que cette dernière s'élançe dans les bras de leur mère.

— Enlève ton linge pis tes bottines, tu vas salir le plancher, lui ordonna-t-elle sur un ton moins calme qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Ben, c'est pas trop tôt. Maman était ben inquiète, ma grande, marmonna Claire à l'intention de Béatrice qui vint la rejoindre en sautillant.

Claire caressa la tête de sa fille en fixant Constance d'un air résigné.

— Ça commence à être pas mal trop pour toi, ma grande.

Elle fit une pause pour reprendre son souffle.

— Les animaux sont nourris, pis les vaches sont faites pour la nuit. Va vite passer le balai dans l'étable pendant que les gars finissent leurs devoirs. Y est presque l'heure de se mettre à table.

Elle se détacha doucement de Béatrice.

— Pis toi, ma chouette, on va ben être obligés de te garder à la maison à partir d'à c't'heure.

Ahurie, Constance fixa sa mère d'un air suppliant, mais Claire secoua la tête dans un geste d'impuissance.

— On a ben tout essayé, lui dit-elle. Va, ma grande, la noirceur est tombée pis ton père va être en appétit.

Constance sortit de la maison comme si y rester une seconde de plus la ferait suffoquer. Ce fut d'abord l'incrédulité, puis une amère déception, et finalement une colère froide qui lui durcit le cœur. Elle eut peine à retenir le hurlement qui grondait comme le tonnerre au fond de sa gorge. Elle marcha d'un pas rapide vers l'étable, les talons claquant sur le sol durci et la vue voilée par une soudaine montée de larmes. Derrière elle, la voix joyeuse de Béatrice lui fit perdre ses moyens. Constance s'essuya les yeux du revers de sa manche et se retourna brusquement, bien décidée à se vider le cœur une fois pour toutes ; à lui faire comprendre que ses idées folles venaient de lui coûter son seul agrément de la journée ; qu'à cause d'elle, il n'y aurait plus de devoirs, ni de corrections, ni de sœur Thérèse. Mais lorsqu'elle aperçut le doux visage de Béatrice pointé vers le ciel et sa bouche grande ouverte afin de saisir sur le bout de la langue les premières saveurs d'un hiver prématuré, Constance refoula ses frustrations et poursuivit son chemin.

Elle enviait Béatrice au point de sentir l'essentiel lui échapper. Elle l'enviait de s'émerveiller de la beauté d'une première neige et de vivre à l'abri des attentes et des déceptions sans se préoccuper de la turbulence du monde extérieur, du regard désapprobateur d'autrui, du remords et du péché. Elle lui enviait cette innocence qui planait bien haut au-dessus des préoccupations du quotidien. Constance aurait souhaité que le partage soit plus équitable entre elle et Béatrice, que le bon Dieu leur accorde en parts égales l'insouciance et le sens du devoir bien accompli.

Constance saisit la main de Béatrice, qui lui emboîta le pas, un large sourire aux lèvres.

— T'aurais dû rester en dedans, avec maman.

Il y avait le train à finir, le souper à préparer, un bébé mort à cacher jusqu'au lendemain et le père qui allait rentrer d'une minute à l'autre. Constance refoula ses pensées et se tourna brusquement vers Béatrice.

— As-tu ma composition au moins? Sœur Thérèse t'a-tu remis ma composition?

Béatrice haussa les épaules en scrutant les yeux de Constance, comme pour y chercher un indice.

— L'as-tu, ma composition? s'impacienta Constance.

Béatrice se boucha les oreilles et leva la tête vers le ciel. Lentement, elle se mit à tourbillonner au milieu de la cour, les bras écartés, afin de renouer avec ce spectacle inattendu qui allait bientôt tout remettre à neuf. Constance l'observa sans bouger, comme si Béatrice s'apprêtait à prendre son envol, tel un ange ou un fantôme qui n'aurait jamais vraiment existé.

L'image la fit frémir. Elle lui saisit le bras et l'entraîna vers la grange. Et puisqu'elle ne connaissait ni la rancune ni la colère, Béatrice suivit Constance en sautillant joyeusement.

Juillet 1920

L'église de la paroisse de l'Immaculée Conception à Champs-de-Grâce avait été achevée en 1913, en grande partie grâce à une armée de travailleurs et d'artisans bénévoles. Ce temple de granit dominait la rue principale du village en évoquant tout le raffinement et la durabilité de la foi catholique. Il fallait courber la tête vers l'arrière pour y distinguer le clocher perché sur un pignon de tôle ondulée que le soleil faisait reluire comme une immense pièce d'argent. Le son retentissant des cloches se répandait à des milles à la ronde. Même silencieux, ce beffroi couronné d'une croix d'argent ne laissait aucun doute sur la suprématie d'un Dieu veillant sur les humbles Canadiens français, tenus de troquer une vie de sacrifices sur terre contre la gloire éternelle après la mort.

À l'intérieur de l'église, la hauteur des plafonds bleu ciel et les arcs dentelés rappelaient la voûte céleste d'où un Dieu tout-puissant scrutait l'âme impure de ses fidèles. Tout autour, les statues de la Vierge Marie, de saint Joseph, de sainte Thérèse et d'autres icônes moins connues occupaient des alcôves le long des murs ou figuraient sur les vitraux colorés. Tous avaient ce regard évasif d'extrême bonté si propre à leur mission apostolique. Entre eux se déroulait le drame du chemin de croix en tableaux sculptés afin de rappeler aux pécheurs tout ce que le Christ avait enduré pour eux.

En ce deuxième dimanche de juillet, les gens de Champs-de-Grâce et des villages environnants étaient nombreux à défiler dans la fraîcheur apparente de leur temple et ainsi échapper au soleil de plomb qui, déjà, avait absorbé la rosée du matin. Les rares petites brises ne servaient qu'à soulever des nuages de

poussière sur les routes asséchées de terre battue. En pénétrant dans l'église, Madeleine Savard ajusta son chapeau de paille et suivit ses grands-parents jusqu'à leur banc de bois verni situé sur le côté arrière, une prière d'usage silencieusement pendue à ses lèvres et les mains jointes recouvertes d'une paire de gants javellisés.

C'est à cet instant que l'œil de Dieu lui semblait toujours le plus clairvoyant. Contrairement aux femmes à la taille bombée et aux longues jupes de couleur terre, Madeleine était toujours célibataire malgré ses dix-neuf ans bien sonnés et ne vivait que pour les rares moments où elle se retrouvait sur un plancher de danse, ce qui avait l'effet incommodant de ternir sa réputation. Elle se sentait constamment épiée par de bonnes gens à l'imagination perverse qui, ironiquement, s'alignaient pieusement sur leur banc d'église, le nez en l'air pour mieux renifler la senteur du péché. Elle n'avait pourtant rien à se reprocher, sinon l'habitude de se dégourdir les jambes dans une assemblée de bons vivants friands, comme elle, de la musique fougueuse des Bourbonnais. Madeleine se redressa sur son banc et utilisa son missel pour s'éventer un peu. La messe allait bientôt commencer et l'apparition imminente du curé Gauthier la rendait toujours un peu nerveuse. Il avait été très clair au sujet de ces soirées qu'il jugeait impures. « Pas dans ma paroisse ! Jamais ! » avait-il clamé à plus d'une occasion.

— Enlève-moi ça, ces gants-là. Rien qu'à les voir, ça me donne des chaleurs !

Madeleine obéit à sa grand-mère à contrecœur. Elle tira avec ses dents sur le tissu aminci par les ans pour libérer ses doigts un à la fois, pressa la paire de gants sur l'étroite tablette qui se trouvait en face d'elle et enfouit ses mains dans les plis de sa robe à fleurs, sa tenue du dimanche. On disait qu'elle avait les mains de son grand-père, des doigts courts, des jointures rondes et le bleu cordage des veines perçant sous la peau. Des

mains qui s'occupaient de la terre, du bois et des récoltes avec beaucoup plus d'aisance qu'elles ne maniaient la spatule ou le fil à coudre. À constamment les brosser au sang pour les nettoyer, la peau fendillait et devenait rugueuse, même sous une couche de vaseline. Elle aurait tant souhaité que le bon Dieu la gratifie du blanc laiteux et de la peau lisse de sa pauvre mère montée au ciel peu après son deuxième anniversaire. Aux dires de sa grand-mère, Madeleine était le portrait tout craché de sa mère. Elle avait hérité d'une tête d'Irlandaise à la crinière rousse, d'un corps maigrichon et d'une joyeuse passion pour la danse.

Le son des renflements et des raclements de gorge se réduisit soudainement aux balbutiements et aux pleurs d'enfants. Madeleine s'étira le cou vers l'autel pour s'apercevoir que les têtes s'étaient presque toutes dirigées vers l'arrière comme des girouettes sous un coup de vent. Elle reconnut immédiatement le claquement des talons hauts de Rose Labonté sur le parquet de tuiles. Ce beau couple avenant et de service, selon les grands-parents de Madeleine, était devenu propriétaire de la première salle de billard au village, un affront terrible pour les irréductibles de la vertu et du sacrifice, monsieur le curé en tête. Elle capta du coin de l'œil la toilette de Rose Labonté, mais son regard croisa plutôt un jeune couple, nouveau à sa connaissance, prenant place à l'arrière de l'allée centrale avec un bambin aux boucles blondes, niché sur l'avant-bras de son père. Même vue de loin, l'élégance toute contenue de l'épouse contrastait avec les manières un peu rudes des bonnes gens qui l'entouraient. Elle portait un ensemble d'étoffe bleu nuit démodée, assorti d'un simple chapeau rond perché sur une abondante chevelure noire et soyeuse. Son mari, par contre, semblait avoir misé tous ses gages sur un impeccable complet à rayures gris pâle. Après un discret coup de coude de sa grand-mère, Madeleine s'arracha à ce spectacle fascinant et dérangeant. La foule se leva dans un bruissement sourd. Le curé, vêtu de ses vêtements blancs

cousus de fil d'or, fit son entrée, suivi de deux enfants de chœur. Madeleine se tint le corps bien droit, les doigts moites agrippés à son missel.

Après les prières, les psaumes et les lectures saintes, le prêtre se dirigea vers la chaire et gravit l'escalier en spirale, le visage ruisselant de sueur. Les mains coincées entre les cuisses, Madeleine adressa une prière bien spéciale à la Sainte Vierge. La soirée dansante était prévue pour le dernier samedi du mois, chez les Bourbonnais, à plus d'un mille passé les limites du village. Jusqu'à maintenant, le mot avait discrètement fait le tour des invités conspirateurs sans éveiller les soupçons du curé. *Bonne Sainte Vierge, faites qu'il ne nous gâche pas notre veillée*, implora Madeleine.

— Mes très chers frères, humbles serviteurs de Dieu, entonna pompeusement le curé. Sachez que la vie se tisse au fil de nos actions, et que... et que...

Le prêtre plongea alors dans un rare moment de réflexion. Les paroissiens étaient habitués à ses discours corsés, ponctués de mots familiers et percutants, érodés du scepticisme mesuré des nuances et des métaphores. Le curé Gauthier était un homme de terre et de glace, bedonnant, mais rigide, immuable comme les croyances et le savoir qui l'avaient forgé et imbu jusqu'à l'os de ce rôle de représentant de Dieu. Pour ceux qui l'observaient de loin avec l'air effacé du paysan, le curé Gauthier était le maître absolu de leur âme et de leur conscience ; il détenait les pouvoirs de faire jaillir la lumière des ténèbres et le bien du mal. Il était un redoutable arbitre en face de qui les humbles et les faibles s'inclinaient, à l'exception de quelques érudits comme le bon D^r Galipeau. Ce dernier était cependant trop éduqué et indispensable dans la paroisse pour s'en faire ouvertement un ennemi, disait-on. Les autres, le curé les écartait d'un mouvement brusque de la main avant de s'en retourner vers le plus pressant : les véritables tragédies de la vie qu'il lui

fallait résoudre ou apaiser avec une clarté d'esprit infaillible. Sa mission première était celle d'éclairer et de diriger dans le droit chemin une race humaine si ingrate et si encline à sombrer dans les ténèbres.

— Nous faisons partie d'un tout, s'exclama enfin le curé. En solidifiant nos rangs, nous serons plus forts que jamais.

Perplexes, les paroissiens courbèrent la tête légèrement en se demandant à quel moment leur curé allait cesser de tourner autour du pot pour finalement les assommer d'une hargne trop longuement contenue. Le grand-père de Madeleine soupira pour signaler son exaspération.

— Je rêve parfois de me présenter devant vous, l'âme en paix, avec le sentiment d'avoir fait mon devoir.

Il se frappa la poitrine avec le poing.

— Un rêve impossible, bien sûr, puisqu'il se trouve toujours quelques mauvais esprits pour contaminer le troupeau et affaiblir le fondement de notre société, c'est-à-dire la famille. Malgré les tragédies et les épreuves par lesquelles Dieu teste notre courage et notre loyauté envers sa parole et, quelle que soit la petitesse de notre existence sur cette terre, il est de notre devoir de rassembler nos forces et notre volonté pour combattre le pire ennemi qui soit.

Il fit une pause et les paroissiens retinrent leur souffle.

— Ah ! Ce venin qui circule et qui pénètre la vie tranquille de nos meilleurs paroissiens et qui les empoisonne impunément !

Madeleine resta impassible, les yeux rivés au plancher. Comme elle, tous en étaient sans doute à se demander quelle faute impardonnable ils avaient bien pu commettre. Elle osa lancer un regard vers les Labonté, qui écoutaient la tirade du prêtre sans broncher, et comprit alors avec un soulagement égoïste que

le curé s'en prenait à eux et à leur franc succès en affaires. Dès sa première semaine d'opération, la salle de billard s'était remplie comme une cathédrale à une messe de minuit. Son grand-père y avait lui aussi fait honneur avec la bénédiction de son épouse. C'était du dire de Marie-Laure qu'un homme qui travaille à la sueur de son front a bien droit à sa part d'amusement, s'il tient à se garder d'adon avec le Saint-Esprit. Marie-Laure avait ainsi allégé sa conscience et celle de son mari, mais devant la férocité du curé, ses grands-parents masquaient leur embarras, les lèvres pincées et les poings serrés. Madeleine eut envie de sourire et posa la main sur le genou de son grand-père.

Sans prononcer une seule syllabe de leur nom ou de leur commerce, le prêtre termina son sermon en servant aux coupables des menaces d'excommunication.

— Tous les méfaits dans cette communauté doivent être étalés au grand jour, conclut-il avant de passer à un autre sujet humiliant pour ces dames aux accoutrements un peu trop flamboyants ou révélateurs.

— C'est de la pure provocation, s'insurgea le curé Gauthier, que de se galvauder en portant des habits dérisoires qui ne font qu'accentuer les rangs d'une communauté qui se doit d'être pudique et uniforme. Entre la fierté et la pauvreté, Dieu choisit la pauvreté. Et la modestie. Et le sacrifice.

Le prêtre baissa la tête à son tour, comme pour signifier qu'il en avait assez vu et, au grand soulagement de tous, enchaîna sur l'importance de donner généreusement à la quête.

— Une dernière chose, ajouta-t-il alors que les paroissiens s'apprêtaient à lever la main dans un signe de croix signalant la fin d'un interminable sermon.

Madeleine avala difficilement.

— Malgré l’adversité, l’amour de Dieu est parmi nous, dit-il, sur un ton conciliant, comme s’il confirmait là une rare manifestation divine.

Madeleine hocha doucement la tête, un peu pour se fondre dans la foule.

— Un généreux paroissien a fait preuve de charité chrétienne en confiant à votre curé une nouvelle jument pour l’aider dans l’accomplissement de sa mission, déclara-t-il. Que Dieu le préserve et le bénisse. Dieu se souvient de ces gestes lors du Jugement dernier. Dieu se souvient de tout lors du Jugement dernier.

— C’tte pauvre bête, se moqua le grand-père de Madeleine pendant qu’il fouillait ses poches pour en tirer quelques pièces de monnaie. Je gagerais mon dîner que ça vient de Kelly et pis qu’a n’en mène pas large.

Paul-Émile tendit quelques sous à Madeleine, une vieille habitude à laquelle il semblait tenir, mais qui la mettait à la gêne. Elle déposa les pièces dans un des paniers à offrandes que faisaient lentement circuler des hommes en habit et en cravate. Ils avaient le regard vif et le geste lent, comme s’ils faisaient le compte des offrandes de chacun. Quelques bancs plus bas, Madeleine vit l’homme de la quête s’attarder devant la famille de la jeune simple d’esprit des Beauregard, après que la mère eut déposé une seule pièce de monnaie. Le comportement parfois étrange de Béatrice Beauregard et l’absence répétée du père à l’église faisaient sourciller, mais c’est le dédain de l’homme au panier à offrandes qui rendit Madeleine soudainement furieuse. Elle se demanda pourquoi le curé Gauthier choisissait des êtres si mesquins pour faire la quête.

En les bénissant, le curé enjoignit à ses paroissiens de se quitter dans la paix. En quelques secondes, ces derniers se précipitèrent sur le perron de l’église, sous un soleil de plomb, impatients de

se dégourdir après une longue heure de dévotion en silence. Leur intérêt avait pris un tournant beaucoup plus terre à terre. M^{mc} Lacroix avait-elle accouché de son dixième enfant? Léontine Jolivet et le fanfaron à Gaston Manning avaient-ils publié les bans pour leur mariage à la fin août? Qui irait donner un coup de main au vieux gratteux à Lacasse pour faire les foins? Le prêtre, venu rejoindre ses ouailles sur le parvis de l'église, serra quelques mains en s'épongeant le front de son mouchoir. Il tapota quelques épaules, félicita les couples récemment mariés et s'enquit de la santé des futures mamans, mais incommodé par la chaleur et un creux à l'estomac, il bifurqua vite sur le sentier menant au presbytère, où un copieux déjeuner l'attendait.

Les voix jusque-là modérées montèrent rapidement de plusieurs crans. Un homme d'âge moyen, solide comme un tronc d'arbre, avec des pantalons coupés à la cheville, se mit à décrire sa dernière prise en écartant démesurément les bras. Un autre, plus âgé, chauve et à moitié rasé, commença à se plaindre de la valeur décroissante des récoltes d'une voix nasillarde devant un maigre auditoire.

— Cette jument-là est arrivée enveloppée dans le drapeau des conservateurs. Ça sera pas long que ça va être péché de voter libéral, je vous en passe un papier.

Les paroissiens se turent en cherchant des yeux l'auteur de ces paroles enflammées avant de rompre dans un torrent d'arguments jusqu'à ce qu'une dame mince, au chapeau de plumes tire son mari hors du cercle.

— À cheval donné, on r'garde pas la bride, coupa-t-elle d'un ton sec et irrévocable. C'est de l'argent de sauvé pour que monsieur l'curé achète des patins à vos enfants, si c'est pas de quoi manger pis des billets de train pour les grandes écoles.

La dame se fraya un chemin d'un pas rigide, hors de la cohue au bec cloué, traînant derrière elle un mari bedonnant et réticent. Après avoir craché quelques jurons, l'homme se décida enfin à suivre sa femme, mais dans son emportement, bouscula rudement Madeleine. Cette dernière recula de quelques pas, les bras déployés pour se garder en équilibre et, par mégarde, laissa tomber sa bourse sur le parvis. En baissant les yeux vers le sol, elle la vit qui gisait parmi les bottines et les talons hauts. Elle s'accroupit pour la saisir au plus vite, mais ce faisant, capta la démarche chancelante d'un jeune enfant qui s'approchait des marches du perron de l'église. Sa bourse en main, elle se releva pour mieux suivre le trajet de l'enfant, mais ne vit que les corps endimanchés des jaseurs. Sentant le danger, elle fendit la foule à la poursuite du petit garçon.

— Pardon, pardon, laissez-moi passer, fit-elle en se faulant parmi les gens.

— Ah ben, si c'est pas la p'tite swigneuse à Savard.

La remarque grossière d'Armand Kelly lui donna l'impression d'un mauvais rêve. Ce mastodonte de Jos connaissant à la langue tordue ne ratait jamais une occasion de mettre Madeleine dans l'embarras. Celle-ci s'esquiva en ignorant des connaissances qui la saluaient.

— Doux Jésus, s'exclama-t-elle lorsqu'elle reconnut le petit garçon longeant les marches du perron à l'insu d'un groupe animé de paroissiens qui lui faisaient dos.

L'enfant déambulait comme un agneau fraîchement extrait du ventre de sa mère, les jambes incertaines, les mains menues battant l'air, les yeux rieurs rivés sur les chevaux qui soulevaient la poussière de leurs sabots et fouettaient l'air de leur queue pour en éloigner les mouches.

Madeleine atteignit rapidement les marches, mais l'enfant, rapide comme l'éclair, achevait déjà sa descente à quatre pattes. Elle les dévala à son tour et se retrouva à genoux elle aussi, l'odeur rance de sueur et d'urine de cheval pénétrant ses narines. Elle empoigna le dos de la chemise de l'enfant juste au moment où celui-ci étirait le bras pour agripper le poil de la patte de l'animal. Elle tira de toutes ses forces en traînant le fond de culotte du gamin dans la terre, se redressa et remonta les marches à toute vitesse en étreignant le corps maigrichon de l'enfant sur son cœur battant. Ce n'est qu'après avoir atteint le haut du parvis que la brûlure du sable et des cailloux lui éraflant la peau la fit grimacer.

Toutes les conversations, les disputes et les commérages s'étaient éteints. Madeleine chassa une mouche achalante de la main et fit face à une foule de paroissiens qui l'observaient, bouche bée, jusqu'à ce que les têtes se tournent simultanément au son aigu d'un cri chargé d'effroi. La mère de l'enfant sortit de nulle part, les bras ouverts et les yeux encore reluisants de terreur.

Madeleine reconnut le chapeau rond et le tailleur bleu nuit. En dépit de ses vêtements usés, cette femme irradiait d'une beauté presque surnaturelle ; une peau lisse et légèrement basanée, des pommettes saillantes et de larges paupières en forme d'amande. La chair rosée de ses lèvres se brisa dans un demi-sourire d'affolement et d'exaltation. L'enfant glissa hors de ses bras comme une truite fraîchement pêchée et, enfin à l'abri dans ceux de sa mère, hurla la peur que le choc initial avait retardée. Ce fut comme le signal que tout était redevenu normal et les gens se dispersèrent en reprenant les conversations là où ils les avaient laissées.

— Vous avez pas idée, balbutia la dame, en tendant une main à Madeleine. Je m'appelle Judith, Judith Lafrenière.

Sa voix tremblait et Madeleine lui rendit son sourire en scrutant son visage comme si, à force de s’y mirer, elle parviendrait à lui ressembler. Elle se savait moche, sans éclat, frêle et sans rondeurs. Elle avait des sourcils si pâles qu’ils fondaient au soleil, un nez fin, mais trop pointu, une large mâchoire et une peau blanche parsemée en été de malignes taches de rousseur.

L’enfant s’était calmé ; il reniflait la tête posée sur l’épaule de sa mère. Des bouts de fil pendaient des manches de celle-ci et sa longue main retenant le dos de son fils portait des écorchures et des rougeurs pires que les siennes.

— C’est un beau p’tit gars ! murmura Madeleine pour cacher son embarras.

Elle caressa la tête blonde de l’enfant qui jurait avec le noir satiné de la chevelure de sa mère.

— Lionel, dis merci à... à...

— Madeleine, Madeleine Savard !

Lionel vira la tête d’un air méfiant. Ses larmes avaient laissé sur ses joues de longues coulisses grises que sa mère tentait d’effacer avec son pouce humecté de salive.

— Le vrai portrait de son père !

Une voix chargée d’un excès de fierté retentit derrière elle. Madeleine ne fit qu’un tour et se retrouva face à face avec une élégante pièce d’homme qui la salua en relevant un brin son chapeau à rebord blanc cassé. Il la reluquait des pieds à la tête avec un sourire frondeur. Elle le reconnut sur-le-champ.

— Où étais-tu passé ? lui demanda Judith sur un ton de douce réprimande. J’étais certaine que Lionel était avec toi.

L'homme fronça les sourcils et Judith se retourna vers Madeleine.

— C'est mon mari, Jean, dit-elle d'une voix qui se voulait sereine.

Embarrassée, Madeleine baissa les yeux sur les chaussures vernies de Jean Lafrenière.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, lui dit-il d'une voix suave qui la mit mal à son aise.

— Mademoiselle Savard, s'empressa d'ajouter Judith. Sans elle, je sais pas...

— J'ai su, interrompit l'homme en effleurant des lèvres le crâne de son fils. Y a pas à dire, pour un aussi p'tit brin de femme, vous avez toute une poigne.

— Faudrait y aller, murmura Judith à son mari.

Madeleine chercha ses grands-parents des yeux. Elle se sentait de trop en présence de cet homme. Les yeux gris comme un ciel de tempête qu'il posait sur elle la rendaient vulnérable et dépossédée de ses moyens.

— On vous sera toujours reconnaissants, lui dit Jean Lafrenière avec toute la sincérité du monde, puis il s'exclama d'un « te v'là enfin, le cousin » assourdissant. Madeleine et Judith échangèrent un regard de consternation.

Madeleine se retourna et frôla accidentellement le bras de M. Leclerc. Elle ne s'était jamais adonnée à le voir d'aussi près, ce qui, étrangement, la rassura au lieu de l'intimider. Il releva légèrement son chapeau de paille, serra la main de Jean Lafrenière et fit la bise à Judith. Il avait belle allure, malgré la trentaine presque entamée. Il portait un complet d'un brun sombre avec une chemise de lin beige sans cravate. Ses yeux

étaient d'un bleu velouté garant d'amabilité et assortis de fines pattes-d'oie qui s'animaient lorsqu'il souriait. Sa peau cuivrée appartenait aux travailleurs du grand air, été comme hiver, à la ferme et au bois. Il avait la réputation d'un authentique, mais inatteignable gentleman ayant vécu un grand chagrin d'amour. Cinq ans passés, sa fiancée avait été emportée par la fièvre à quelques jours des noces, ce qui expliquait la prolongation de son célibat, s'imaginait-on.

— Et puis comment va mon p'tit homme ? s'enquit-il au sujet de Lionel. J'ai su qu'il était vite en affaires.

— Y a pas eu de dommages et c'est ben grâce à la belle M^{lle} Savard ici là, raconta Lafrenière.

Edgar Leclerc lui toucha le bras en fronçant les sourcils.

— C'est toute une chance que vous l'ayez attrapé à temps, lui dit-il. Est-ce que vous vous êtes blessée ?

Madeleine hocha la tête, surprise. Edgar était le premier à s'enquérir de son état et cette attention bénigne la flatta grandement.

— Ça va, mais il faut que j'y aille, lui répondit-elle dans un filet de voix.

— Pas avant qu'on vous annonce la grande nouvelle, tonitrua Lafrenière.

Sur ces paroles, le doux visage de sa femme se crispa. Judith se pencha à l'oreille de son mari et lui encercla le poignet.

— Pas ici, lui dit-elle, pas tout de suite.

Jean l'ignora d'un haussement d'épaules.

— Imaginez-vous donc qu’y a deuxième p’tit Lafrenière en chemin, annonça-t-il fièrement en tapotant le ventre de sa femme.

Partageant le malaise de Judith, Madeleine et Edgar furent incapables de formuler le moindre vœu de félicitations. Un soleil de plomb s’était depuis longtemps détaché de la ligne d’horizon et carbonisait de sa chaleur leurs corps en suspens drapés de sueur. Madeleine étouffait au milieu de ces inconnus aux histoires morcelées. Ses écorchures lui grillaient la chair sous le mince coton de sa robe et de ses gants noircis par le sauvetage de Lionel. Elle leva la main pour les saluer en s’imposant un demi-sourire de circonstance.

— J’espère bien qu’on aura l’occasion de se revoir, murmura Judith à l’intention de Madeleine.

— J’espère bien, ajouta son mari.

Sa voix était redevenue langoureuse. Il se para d’un large sourire qui lui fit cligner des yeux.

— On est de Chalumet, à cinq milles d’ici, marmonna Madeleine.

— Nous aussi, répondit Judith, ravie.

— Les Savard de Chalumet. C’est bien ce que j’pensais, lui dit Edgar. La petite-fille de Marie-Laure et de Paul-Émile, je gagerais ?

— Mes grands-parents, oui, affirma Madeleine, mais y sont comme mes parents. Bonne journée !

Sur ces mots, elle trouva enfin le courage de déguerpir. La nervosité la rendait trop volubile par bouts. Elle salua tout le

monde de la main. Edgar Leclerc lui répondit avec un sourire radieux et un geste de son chapeau qu'il prolongea plus que nécessaire.

— À un de ces jours, crut-elle entendre.

Elle chercha avidement la trace de ses grands-parents parmi la foule avant de se diriger vers la bordure du chemin principal où Paul-Émile avait garé leur *buggy*. Elle avala durement pour s'humecter la gorge en marchant d'un pas alourdi. Non loin, elle crut discerner l'habit modeste de M. Leclerc et s'arrêta pour observer celui-ci. L'homme ralentit doucement pour allumer sa cigarette, puis reprit sa cadence derrière une jeune fille tout juste sortie de l'enfance et entourée de ses plus jeunes frères et sœurs. Elle reconnut la sérieuse et discrète Constance Beauregard, qui lui faisait pitié pour la vie recluse que son père colérique imposait à sa famille. Leur mère avait disparu, sans doute pour profiter d'un brin de jasette, son seul plaisir de la semaine, devina Madeleine.

Edgar Leclerc s'attarda auprès des Beauregard en les saluant galamment et leur offrit de monter dans son *buggy* stationné sur le bord de la route. Par une chaleur pareille, il fallait s'y attendre, se dit-elle, mais la jeune Constance déclina poliment l'offre et pressa le pas tout en incitant ses frères et sœurs à en faire autant.

Madeleine secoua légèrement les épaules comme pour chasser sa déception. Constance Beauregard ne devait être qu'une connaissance, se dit-elle, une voisine envers qui il avait coutume de se montrer courtois et amical. Elle n'allait tout de même pas s'en faire pour autant. Elle ferma les yeux brièvement afin de préserver dans sa mémoire le tendre sourire de M. Leclerc et la sincérité avec laquelle il s'était inquiété de ses blessures. C'était à coup sûr un homme sensible et plein de sagesse, d'une belle apparence en plus. Elle avait aimé sa façon de hocher la tête en l'écoutant, les mains dans les poches et le corps solidement

vissé dans le cœur du moment. Il suffirait d'aller saluer Judith Lafrenière sur le palier de l'église, dimanche prochain, pour risquer de l'y rencontrer à nouveau.

Elle monta dans le *buggy* et prit place auprès de son grand-père, sur le banc d'en avant. Paul-Émile, toujours pressé d'aller s'attabler, en faisait pourtant son affaire de ne jamais interrompre la jasette de son épouse. Lorsque Marie-Laure monta à son tour, il secoua enfin les brides et se mit en route parmi la longue procession de charrettes et de rares voitures à engin. À peine eurent-ils franchi les limites du village que, tout bêtement, Madeleine se mit à trembler comme une feuille. Le son des sabots claquant sur le sol venait de ranimer dans toute son horreur la fin tragique à laquelle le petit Lionel avait échappé.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui t'est arrivé? s'enquit Marie-Laure en examinant de près le tissu troué de la robe de sa petite-fille. On dirait que t'as passé une semaine dans les tranchées. Pis tu saignes, en plus!

— Je suis tombée, lui répondit Madeleine en hoquetant.

— Ah, ben! Ah, ben! C'était toi, ça, murmura Marie-Laure, tout à coup inquiète. Es-tu correcte, ma grande?

— Ben oui, répondit Madeleine en étouffant un sanglot.

Paul-Émile lui tapota le genou et Madeleine posa la tête sur son épaule.

— C'est pas grave, ma grande, on finira ben par tout raccommoder, le linge comme les bobos, la rassura Marie-Laure.

Madeleine ferma les yeux et se laissa bercer par le grincement des roues et le martèlement des sabots sur le gravier. Elle entendit Marie-Laure qui s'inquiétait de son rôti, Paul-Émile

qui planifiait une partie de pêche et, très loin dans un recoin de rêves incohérents, le charmant Edgar Leclerc qui lui soufflait des mots doux à l'oreille.

Juillet 1920

Le curé Gauthier tira sa chaise et s'installa au bout de la grande table en chêne massif de la salle à manger, en attente d'un repas qu'il jugeait avoir pleinement mérité. Un sermon livré avec aplomb lui creusait invariablement l'appétit, même dans la chaleur accablante du petit matin. Il était fier, mais surtout rassuré par l'effet durable de ses mises en garde. Le message qu'il avait servi à ses paroissiens n'aurait pu être plus clair ; il l'avait constaté par la façon dont les corps s'étaient redressés sur les bancs, les mains qui cherchaient une occupation futile, les chuchotements coupants à l'égard des enfants trop agités. Ils étaient de braves gens, pour la plupart, mais désespérément vulnérables, même avec leurs meilleures intentions et dans leurs plus grands moments de ferveur. De là l'importance de faire claquer le fouet pour chasser les mauvaises idées. Il était prêt à gager son déjeuner que la sordide salle de billard à Labonté perdrait de son attrait au cours des prochaines semaines.

Ce combat contre la perversité nécessitait un travail de tous les instants et la stratégie du curé Gauthier avait jusqu'à maintenant porté ses fruits. Il tenait de sa bonne mère l'art de lancer des avertissements consistants et implacables et de ne jamais laisser planer le doute dans l'esprit des contrevenants quant au sérieux de ses menaces. N'empêche que la corruption qu'entraînaient les tavernes et les maisons de débauche de Mitigoka, à une douzaine de milles de Champs-de-Grâce, risquait à tout moment d'envahir sa paroisse.

Une brise timide s'échappait de la fenêtre à demi ouverte et lui effleura la joue. Il se leva et agrippa le cadrage de la fenêtre, tenta de le soulever, mais ses efforts ne servirent qu'à augmenter la température déjà élevée de son corps.

— Ça donne rien, elle est collée, elle montera pas plus haut, monsieur l'curé.

M^{me} Drolet, une femme robuste malgré ses cinq pieds trois pouces tenait une assiette fumante entre les mains. Le prêtre reprit sa place à table d'une seule enjambée et sa bonne mit l'assiette devant lui.

— Enfin, grommela-t-il.

Deux œufs tournés et trois tranches de lard, des patates fricassées et une généreuse cuillerée à soupe de ketchup maison. Le prêtre s'étira le torse vers l'avant, inspira profondément les arômes de cette nourriture fortifiante, puis se redressa brusquement en haussant les sourcils.

— Pas de saucisses ?

M^{me} Drolet s'épongea le front avec un mouchoir et posa les mains sur ses hanches.

— Ça va vous tomber comme une roche sur l'estomac par une journée pareille, monsieur l'curé. Contentez-vous donc du lard. C'est ben assez, lui répondit-elle en tournant les talons.

Le prêtre ignora cette riposte et murmura une courte prière avant de s'immerger dans un moment sacré de silence qui se prolongerait jusqu'à la fin du repas. Une tradition qui remontait à sa plus tendre enfance, un morceau de quiétude que sa mère anticipait avec la sagesse et la rigueur des sœurs cloîtrées. Contrairement à ses sept frères et sœurs, plus rebelles à d'autres égards, le curé Gauthier s'était conformé à ce fragment de tranquillité aussi aisément qu'il avait appris à marcher, à parler

et à prier. L'heure des repas au presbytère avait donc pris une allure d'austérité, mais seulement pour les néophytes qui, comme sa servante, ne comprendraient jamais que la méditation était un autre moyen de subsistance. Au cours des ans, le curé était passé maître dans la capacité d'allier le plaisir de manger à celui d'occuper son esprit à souhait, n'en déplaise à ses rares invités.

Lorsque M^{me} Drolet réapparut avec deux tranches de pain rôti, le curé hochait la tête en guise d'appréciation. M^{me} Drolet soupira bruyamment pour lui signifier qu'elle avait compris, après quoi le curé se permit un bref regard en sa direction. La pauvre avait la figure aussi rouge que ronde.

Le grincement de la porte grillagée la précipita à la cuisine au moment précis où le curé tapa sa tasse vide de son index pour lui signaler qu'il attendait son café.

— Faites-vous-en pas, monsieur l'curé, j'suis pas encore partie, là, lui dit-elle avant d'atteindre le seuil séparant la cuisine de la salle à manger.

Comme tous les dimanches, M^{me} Drolet passait la journée au village chez son fils Armand. Ce dernier ne manquait jamais de venir, une demi-heure à l'avance, chercher sa mère, qui comptait une bonne dizaine d'années de veuvage sans regret apparent. Le mari, une brute qui aurait vendu sa mère pour une bouteille de gin, avait succombé à un ulcère d'estomac, selon le diagnostic du D^r Galipeau. Dans l'esprit de plusieurs, le Seigneur avait été bien compréhensif d'écarter en toute dignité une nuisance pareille. M^{me} Drolet était sortie ragaillardie de son deuil, ce qui lui avait valu le surnom de «veuve joyeuse» et le poste très prisé de servante au presbytère. C'est elle qui avait assisté le curé Gauthier dans ses premières années de ministère à Champs-de-Grâce. En plus d'être prévenante et respectueuse des habitudes du curé, M^{me} Drolet était experte en cuisine et

d'une propreté exemplaire. Elle se montrait plaisante et chaleureuse à quiconque sonnait à la porte du presbytère et, qualité rare chez une femme, selon le curé, elle savait faire preuve de discrétion. Par contre, elle était bien connue pour son franc-parler, ce que le curé avait accepté comme preuve que la perfection n'était pas de ce monde. La perfection était un but à se fixer à soi-même, mais il ne fallait pas l'exiger d'autrui. Il mordit dans une tranche de lard et enfourcha une portion de patates. Il mâcha lentement pour prolonger ce moment d'indulgence, absorbé par un réel sentiment d'accomplissement. Il avait bien agi, mais en plus de la satanée salle de billard à Labonté, bien d'autres problèmes pressants nécessitaient son attention.

— Je vous revois à quatre heures, souffla M^{me} Drolet dans l'oreille du curé tout en lui versant un café bien chaud.

Il lui fit un signe de la main et elle s'éloigna d'un pas rapide. La porte du grillage grinça et Armand émit de la cuisine des salutations timides à l'intention du curé. Une fois le silence rétabli, le curé se recula sur sa chaise, défit son col romain et termina lentement le contenu de son assiette. Il posa les mains sur la graisse dure de son abdomen, ses pensées à la dérive survolant la bêtise humaine et la noirceur du monde afin que lui parvienne la lumière mystique de l'au-delà.

Lorsque l'horloge sonna dix coups, le prêtre sortit brusquement de sa rêverie et se leva de sa chaise. Il porta son couvert à l'évier de la cuisine et plongea ses doigts enduits de gras de lard dans un bassin d'eau savonneuse. Il s'essuya la bouche et se passa un peu d'eau froide sur la figure. Après un bref moment d'hésitation, il remit son col romain, se para d'un modeste chapeau de paille et se rendit à l'étable, les jambes chaudes comme des tisons sous la double épaisseur de ses pantalons et de sa soutane.

— Envoie, la Mamzelle, fit-il à l'intention de sa nouvelle jument. On n'est pas sortis du bois.

Le lac Saint-Germain, logé à mi-chemin entre Champs-de-Grâce et Saint-Archange, était la destination favorite des pique-niqueurs. Il n’y avait rien de mal à se prélasser quelques heures sur le bord de l’eau, voire à s’y tremper les pieds, mais il y avait toujours de ces têtes folles qui ne pouvaient s’empêcher de s’y immerger au complet dans des accoutrements franchement suggestifs. Sous la surface de ces eaux si calmes et rafraîchissantes se dissimulait l’œuvre malicieuse du diable. Le prêtre en avait avisé ses ouailles aux premiers signes de beau temps, lorsque les lacs venaient à peine de se libérer de leur glace et que le climat encore doux n’incitait pas à la baignade. Mais c’est par une journée de soleil accablant qu’il serait en mesure d’évaluer la teneur de son enseignement et la portée de son influence. Il n’y avait rien de plus efficace que la preuve flagrante d’un péché saisi sur le vif, avec la tête des coupables comme évidence irréfutable à brandir dans un sermon. C’était là l’outil le plus dissuasif pour mettre fin à un fléau. Une technique brutale et difficile à mettre en pratique, soit, mais les manies frivoles, le manque de fermeté face à la tentation de même que le si faible sens du sacrifice de ses ouailles n’exigeaient rien de moins que de la poigne et de l’audace.

Le curé Gauthier salua quelques passants avant de franchir les limites du village et de s’engager sur la route déserte menant au lac Saint-Germain. Trop absorbé par l’image incongrue de cette eau interdite pour le corps, le prêtre réalisa tout à coup qu’il n’avait pas apporté le nécessaire pour se désaltérer. Pas une seule goutte d’eau ! Bonne sainte mère, fulmina-t-il sous les rayons drus du soleil. Il fit claquer les rênes sur le dos de Mamzelle et la jument branla la tête sans toutefois altérer le rythme lent de son trot. Le curé n’insista pas et accepta bêtement le blâme. En effet, il fallait être un peu sot pour partir sans une seule cruche d’eau par une chaleur à transformer les lacs en déserts. Et comme l’avait prédit la sage M^{me} Drolet, son déjeuner lui pesait lourd sur l’estomac.

En pénétrant dans le tronçon rendu étroit par les buissons, il estima qu'il se trouvait à moins de deux milles de l'embouchure du sentier menant à l'une des plages les plus fréquentées du lac. Hormis la mission qu'il s'était imposée, il en profiterait pour étancher sa soif et abreuver sa bête à souhait. La colline à gravir lui sembla plus abrupte qu'à l'habitude et il tenta un autre claquement de rênes. Cette fois, Mamzelle s'arrêta net, comme si elle en avait assez de servir un maître aussi ingrat.

Il laissa tomber les rênes sur ses cuisses et se frappa la poitrine pour provoquer une enfilade de rots bruyants. Il avait un furieux mal de bloc et le gosier sec comme s'il venait d'avaler une pleine poignée de sable. Il leva les yeux au ciel, comme toujours lorsqu'il se trouvait victime d'une situation oppressante. Il supplia la jument d'un subtil frôlement des rênes et la bête secoua la tête, comme pour lui signifier son irritation. Il lui vint alors à l'esprit que sa jument, en plus d'être entêtée, avait besoin, elle aussi, de se désaltérer, là, tout de suite. Sachant qu'il ne réussirait pas à la faire avancer, il se résigna donc à attendre la venue d'un passant.

Il s'étendit sur la banquette de son *buggy* et se releva aussitôt. La position assise faisait passer beaucoup plus efficacement le gras obstruant son système digestif. Il s'éventa avec son chapeau, la mince brise ne lui offrant qu'un piètre soulagement. Il remit son chapeau, se redressa soudainement, sans toutefois oser se retourner, et tendit l'oreille. Il crut alors distinguer le crissement lointain de roues sur le gravier, mais il se contraignit à demeurer immobile. S'il fallait qu'il n'y ait personne, la déception serait telle qu'il s'effondrerait de découragement. Il pria jusqu'à ce que le son de la charrette et des chevaux lui annonce l'imminence de sa délivrance. Et puis, pour comble de soulagement, des voix basses, mais audibles l'atteignirent comme une lueur à travers une bruine épaisse.

— C'est monsieur l'curé, chuchota une femme.

— Maudit bâtard !

Le curé eut un haut-le-corps au son de la réplique tranchante et teintée d'appréhension, venant étonnamment d'un homme. Il n'eut pas la force de bouger la tête, encore moins de s'élever contre l'impertinence de ces fâcheuses paroles. Sa respiration devint râlante et le battement de son cœur ralentit. Du coin de l'œil, il aperçut le profil d'une jeune femme affublée de bleu foncé, mais ce fut la voix sourde de l'homme qui lui parvint à nouveau.

— Y est rouge comme une betterave. Ma foi du bon Dieu, y est en train de suffoquer.

Le jeune homme bondit hors de son siège et s'approcha du curé en le fixant intensément. Le prêtre le salua d'un signe de la main, mais l'homme le quitta pour lui revenir aussitôt muni d'une cruche en terre cuite et d'une tasse en étain.

— Envoyez, monsieur l'curé ! Calez-moi ça, lui ordonna-t-il sur un ton plutôt familier.

Le prêtre obéit, et le liquide tiède coula dans sa gorge comme un torrent de bien-être. Sa tête lui faisait toujours mal, mais il respirait maintenant avec moins d'effort. Il remit à son bienfaiteur la tasse à moitié pleine.

— C'est pas l'temps de faire la tête dure, monsieur l'curé. Vous voyez ben qu'y vous en faut plus que ça.

Le prêtre esquiva un regard vers la gauche en se demandant s'il n'était pas en train d'engloutir la ration d'eau des occupants de la charrette qui se trouvait juste à côté de son *buggy*.

— J'en ai en masse, de ces cruches-là, le rassura l'homme sur un ton désinvolte.

Le curé vida alors la tasse, que l'homme remplit à nouveau avant de regagner sa charrette. Le prêtre le suivit d'un regard qui se voulait discret, mais la vénusté de l'image qui se présenta à lui le médusa. Il écarquilla les yeux et ouvrit la bouche sans pour autant émettre le moindre son, même si la beauté physique des humains lui inspirait avant tout la méfiance. Il parvint à saluer celle qu'il présuma être l'épouse de son sauveur et qui tenait un enfant somnolant dans ses bras. Sa robe était abîmée et noircie de sueur. Quelques mèches de cheveux s'échappaient d'un modeste chapeau, sans bordure pour assagrir la rudesse du soleil. Était-ce l'intensité de la chaleur qui fragilisait son jugement ou le Très-Haut qui sonnait l'alerte ? De ce visage ravissant jaillissait une lumière pourtant mutante qui ne parvenait qu'à adoucir les stigmates de l'abattement et du désarroi. Il y reconnut une âme pure, mais tourmentée. Mal à l'aise, il se retourna et but, les paupières closes. Ces deux êtres lui semblèrent liés par l'infortune et la détresse, ce qui lui parut plus apparent chez elle que chez lui. Il se rappelait maintenant les avoir aperçus à l'église. De nouveaux arrivants, des dénommés Lafrenière qui auraient des liens de parenté avec Leclerc, avait-il eu vent. Il n'avait pas trouvé le temps de leur rendre visite ; une négligence pour laquelle il aurait intérêt à se faire pardonner dans les prochains jours.

— Pour l'amour du ciel, Ti-Jean, donnes-y donc, supplia son épouse.

La voix affligée de la jeune femme incita le curé à se retourner à nouveau, brusquement cette fois. Lafrenière secoua rudement le bras pour se défaire de la poigne de sa femme et porta de l'eau à la jument. La bête s'abreuva dans un bruyant battement de langue tandis que son bienfaiteur lui grattait l'oreille d'un air amusé.

— J'vas vous tourner de bord, décida Ti-Jean. Si vous restez au soleil encore cinq minutes de plus, vous allez vous taper un coup de chaleur pour de vrai.

— Vous êtes bien aimable, mon fils, lui répondit le curé, mais ça ne sera pas nécessaire. Vous en avez assez fait pour moi aujourd'hui.

— Vous ferez ben à votre idée, monsieur l'curé, mais avec le soleil à son plus haut, vous avez pas fini d'en arracher.

Le prêtre reprit les rênes que Ti-Jean lui remit. Les rayons cuisants lui dardaient toujours le crâne et lui brassaient l'estomac. Il regarda à nouveau la dame qui s'était recroquevillée dans un état de résignation, comme si sa présence l'intimidait par-delà les convenances propres à son statut divin.

— Merci encore, mon fils, mais sachez que cette promenade a un but bien précis.

Le prêtre incita la jument à bouger, mais tira brusquement sur les rênes lorsque Ti-Jean l'interpella.

— Attendez un peu, monsieur l'curé, s'écria-t-il. Prenez donc ça avec vous!

Lafrenière enfonça la main à l'arrière du banc parmi un amoncellement de paniers et d'outils. Sa femme se leva en tenant l'enfant serré contre elle. Elle entrouvrit les lèvres au moment où son mari brandit une cruche d'eau, sans pour autant émettre le moindre son. Le prêtre hocha la tête, profondément touché par l'affabilité si spontanée de Lafrenière. Il avait l'habitude des comportements calculés et restrictifs de ses paroissiens, tandis qu'avec cet homme, la charité chrétienne se manifestait à son état pur.

— Ça va vous empêcher de sécher comme un pruneau. Je me l'pardonnais pas s'y vous arrivait un malheur.

— Votre geste vous sera rendu au centuple, mon ami, répondit le curé.

Il salua le couple de la main. La jeune femme s'était rassise, la tête penchée sur son enfant.

Le prêtre attendit que les Lafrenière aient gravi le haut de la colline avant de descendre de son *buggy*. L'homme avait raison. Il était beaucoup plus sage de rebrousser chemin. Il guida Mamzelle dans un demi-tour, ce qui provoqua une enfilade de rots bien sentis, et poursuivit sa route à pied pour s'alléger l'estomac. Au bout d'un court moment, l'intensité de la chaleur le força à remonter dans le *buggy*. La jument frétila et se mit à trotter gaiement vers le village.

Après avoir débarrassé Mamzelle de son attelage et de l'avoir munie d'un seau d'eau fraîche, le curé se rendit à son bureau en traînant le pas. Il prit place sur l'une des chaises réservées aux visiteurs, celles faisant face à son pupitre, et se complut dans le confort de sa solitude au cœur d'un courant d'air gonflant les minces rideaux de dentelle. Il prit lentement son bréviaire, où il puisait l'inspiration de son enseignement et sa grande capacité à saisir dans toute leur complexité les révélations des Saintes Écritures. Mais plutôt que de l'ouvrir, il pressa le bréviaire sur sa poitrine et s'abandonna au sommeil sans prendre la peine d'aller s'étendre plus confortablement dans son fauteuil rembourré.

Il s'éveilla au son du cliquetis des talons de M^{me} Drolet et de sa voix qui l'appelait sur un ton alarmant. Il se redressa, surpris par le fait qu'il était déjà quatre heures et qu'il venait de passer tout un après-midi à somnoler sur une chaise droite. Il avait toujours la bouche sèche, mais son mal de tête avait disparu.

— Je suis ici, dit-il en se précipitant derrière son bureau, les mains manipulant une pile de papiers pour déguiser ce long épisode d'apathie.

— Monsieur l'curé, chuchota sa servante en inspectant de biais les deux fenêtres de son bureau. Y a un homme qui rôde autour de la sacristie. Y est arrivé par-derrière. Y a pas de cheval ou de machine, à ce que je peux voir.

Le prêtre jeta à son tour un coup d'œil par la fenêtre.

— J'vois rien qui bouge, mais j'vais aller faire un tour dehors. Probablement un pauvre diable qui se cherche un morceau de pain.

— D'après ce que j'ai vu, y avait rien d'un quêteux, celui-là, rétorqua M^{me} Drolet en haussant les sourcils. Y portait une chemise blanche avec des pantalons du dimanche.

— Vous le connaissez ?

— Pas plus que ça. C'est arrivé de Montréal y a pas longtemps. Y aurait fait fortune là-bas dans le gros bâtiment, à ce qu'Armand m'a dit.

Intrigué, le curé Gauthier se rendit prestement au presbytère. Les portes de l'église demeuraient toujours ouvertes pour les fidèles qui sentaient le besoin de se recueillir dans la solitude, mais l'entrée arrière donnant accès à la sacristie était verrouillée en tout temps. Il secoua la poignée, qui lui résista, et se rendit compte que, dans sa hâte, il avait oublié les clés. Il contourna l'église et y pénétra par la plus grande des trois portes. La lumière, adoucie par la couleur vive des vitraux, se déversait à l'intérieur en un bouquet de rayons obliques. En s'avançant à pas feutrés dans l'allée principale, le prêtre ne put s'empêcher d'admirer la splendeur de son temple. La svelte silhouette d'un homme se faufilant dans l'une des premières rangées attira aussitôt son attention. Il s'arrêta, ayant reconnu la chemise blanche, teintée par la sueur. C'était bien lui, en effet. Son bon samaritain ! Il marcha droit devant, poussé par la curiosité et l'inquiétude.

— C'est vous, bonne sainte mère ! Qu'est-ce qui vous amène ici ?

Lafrenière s'assit au bout de son banc, puis se releva aussitôt pour s'agenouiller sur le prie-Dieu. À ses côtés, le curé Gauthier remarqua une poche de jute qui avait autrefois contenu de la farine ou du grain. Lafrenière tassa doucement le sac un peu plus loin.

— Je suis venu prier, répondit-il au curé, la tête appuyée sur ses mains jointes.

— Prier ? Pour quelqu'un en particulier ?

Lafrenière lui adressa un regard las et secoua les épaules.

— C'est ma femme, répondit-il.

Le prêtre sourcilla, se remémorant la jeune femme si gracieuse dans cette charrette de misère. Il se rappela ses mains accrochées au bras de son mari, la détermination foudroyante dans ce corps mince et droit lorsqu'elle s'était levée, et puis le désarroi qui avait obscurci son regard par la suite.

— Qu'est-ce qui se passe avec votre femme ? s'enquit le curé. C'est votre enfant qui l'inquiète ? Y aurait-il quelqu'un de malade ?

Lafrenière racla de ses doigts sveltes le blond sable de sa chevelure et baissa les paupières, accablé. Quelques mèches trempées retombèrent sur son front. Le prêtre crut alors déceler un premier signe d'affliction dans cet homme en apparence si imperturbable.

— Les temps sont durs. Rien de ben grave, mais...

Le curé se douta bien que cet homme au cœur si charitable lui cachait quelque chose de nébuleux, un secret qui lui rongeaient l'intérieur. Dans de telles circonstances, il valait beaucoup mieux s'en tenir au concret et au familial.

— Vous êtes en manque d'ouvrage ?

Lafrenière haussa les épaules. Le prêtre croisa les bras sur sa poitrine, la tête légèrement inclinée et les yeux songeurs. Il le connaissait si peu et, d'ordinaire, il avait tendance à être prudent. Un cousin des Leclerc, tout frais débarqué de Montréal, où il s'était apparemment monté une bonne affaire. Aurait-il tout perdu de sa prétendue fortune ? Et pourtant vêtu bien au-dessus de ses moyens. Le plus étonnant pour le curé, toutefois, c'était l'air décontracté que l'homme démontrait envers l'autorité morale et religieuse. Voilà qui était étrange, fascinant même.

Lafrenière se leva, les mains dans les poches. Il balaya la stature du prêtre d'un regard suffisant.

— Passez demain matin, après la messe. J'aurais peut-être quelques petites réparations à faire faire. En attendant qu'on vous trouve quelque chose de mieux, bien entendu. Je vous dois bien ça !

Lafrenière hocha de nouveau la tête. Le prêtre lui mit la main sur l'épaule et repéra le sac qu'il avait oublié de prendre.

— Attendez, mon fils ! Ce n'est pas à vous, ça, sur le banc ? l'interpella-t-il en soulevant le sac à bout de bras. Le contenu cliqueta comme s'il s'agissait d'un amoncellement de pièces d'argent.

Lafrenière avait déjà gravi l'allée centrale et ouvert la large porte.

— Ça vous appartient, monsieur l'curé. C'est à vous, à votre église. C'est ça que ma femme a pas arrêté de me dire, lui avoua-t-il avant de disparaître.

Le prêtre fit un pas pour rattraper Lafrenière comme s'il voulait faire contrepoids à l'énormité des révélations, puis il s'arrêta, interdit. L'homme venait-il de lui avouer un crime décrié par les dix commandements autant que par la justice ? Il s'agenouilla à l'endroit même où Lafrenière avait pris place quelques minutes plus tôt. Les yeux mi-clos, il rejoua dans sa tête sa rencontre miraculeuse avec un être au comportement si complexe. Il demanda avec ferveur que le Seigneur puisse projeter un peu de sa lumière dans les recoins de cette âme en détresse. L'homme avait été si généreux, si attentionné. Il lui avait quasiment sauvé la vie. Son assurance inébranlable, sa franchise déconcertante et sa désinvolture, même lorsque accablé par le méfait, ne cessaient d'intriguer le curé. Combien de ses paroissiens avaient démontré autant de courage devant la honte et le désespoir ? Peu ! Pas un seul, vraiment, dont il se souvienne.

Il se leva et empoigna le sac qui pesait lourd au bout de son bras. « Un péché avoué est à moitié pardonné », se dit-il. Ce n'était pas là parole d'évangile, mais le curé y puisa une vérité païenne qui le reconforta. L'argent de la quête ne serait compté que le lendemain, par les religieuses. À moins qu'il ne s'en confesse, ni lui ni personne ne saurait jamais si Lafrenière s'était servi de quelques pièces avant de rendre son butin, ce que le curé se prit à souhaiter secrètement.

Il plia un genou en face du tabernacle et se dirigea vers la sacristie. La porte n'était pas verrouillée. Il se rappela qu'il avait quitté le perron de l'église pour se rendre directement au presbytère après la messe sans prendre la peine de vérifier au préalable si les enfants de chœur avaient bien fermé à clé la porte intérieure de la sacristie. Tout ça, c'était sa faute, mais en même temps, cette négligence avait d'autres visées que le Très-Haut lui ferait connaître le temps venu. De ça, il en était convaincu. En attendant, il se promit d'être plus vigilant.

Août 1920

Le crépuscule amorçait doucement sa descente vers la nuit lorsque Edgar se mit en route. Il atteignit rapidement le cimetière et fila à droite avec un regard en coin vers le presbytère. À cette heure tardive, les chances que le curé fasse le guet de la fenêtre de son bureau étaient minces. Il tenait l'information du fils de sa servante, lequel était bien renseigné par sa mère des habitudes du curé et avait suggéré à Labonté d'ouvrir les portes de sa salle de billard après le coucher du soleil, rien que pour être sûr. Edgar ne put s'empêcher de sourire. Avec ses airs niais, Armand était un fin renard qui aurait pu faire jaser un moine tenu au silence. «Le moment idéal, avait-il spécifié, est à l'heure du souper pendant que le prêtre s'attable dans un silence contemplatif ou encore en soirée lorsque la noirceur se fait assez dense pour se camoufler.» Le mot avait circulé et, comme Edgar, les invités n'avaient d'autre choix que de longer le presbytère pour se rendre chez les Bourbonnais.

La jument avançait lentement sur la route asséchée. La chaleur persistait depuis près de deux semaines, entrecoupée d'averses de trop courte durée. Les champs étaient au sec et le village au complet priait pour que la pluie vienne ranimer les récoltes. *C'est à soir que ça risque de nous tomber dessus*, estima Edgar en scrutant un ciel de plomb qui avait éclipse la moindre trace d'un quart de lune. L'air était stagnant et le degré d'humidité, assez élevé pour faire fondre un bloc de granit.

C'est avec un certain soulagement qu'il vira enfin dans un chemin de traverse peu emprunté. Du coup, il relâcha la tension des rênes pour ralentir la jument et mieux prêter l'oreille au hululement lointain d'un hibou. Il n'était pas pressé et aurait

bien volontiers occupé sa soirée à tranquillement errer sur sa terre plutôt qu'à se fondre dans la horde de danseurs qui se trémoussaient chez son ami Bourbonnais depuis quelques heures déjà. Les foules le rendaient nerveux. Derrière l'affabilité des gens, il percevait trop souvent un courant de curiosité mal placée. On le regardait avec des yeux inquisiteurs en se demandant s'il en était revenu, de la belle Simone. On voulait savoir à tout prix s'il avait une créature en vue et quand, pour l'amour du ciel, il se déciderait à lui passer la bague au doigt. Ce qu'il n'était pas près de leur avouer, c'est qu'en effet, il avait déniché la perle rare. C'est tout juste s'il ne la voyait pas dans sa soupe.

Pour la première fois, dimanche dernier, la jeune Constance Beauregard lui avait souri en haussant timidement les sourcils. À coup sûr, elle avait été tentée par son invitation à monter dans sa charrette. Edgar avait alors eu l'impression que son geste avait, à tout le moins, suscité un brin de curiosité chez la demoiselle. Savait-elle que son père avait eu vent qu'Edgar la convoitait ? Était-elle au courant de la rapidité avec laquelle le paternel avait agi pour sécuriser son avenir ? Pour une fois, le caractère explosif de Beauregard avait joué en faveur d'Edgar. « T'es mieux de te tenir les mains dans les poches si t'es pour approcher ma fille », lui avait-il signifié pas plus tard que vendredi dernier, au petit matin, alors qu'ils s'étaient croisés au magasin général. Edgar aurait voulu lui assurer que ce n'était certes pas son intention, mais le père de la jeune Constance lui avait vite coupé la parole. « Y a rien qui va se passer dans mon dos, mon Leclerc. Tu te montreras la face à la fin de l'été, pour que j'voie ce que t'as dans le corps », lui avait-il lancé avant de monter dans sa charrette et de disparaître.

Il avait fallu à Edgar quelques minutes pour réaliser qu'il venait d'obtenir la bénédiction de Beauregard pour courtoiser son aînée. Depuis cet instant, il rêvait à Constance jour et nuit. Même sa vieille mère, dont la vue était réduite à quelques

ombrages, avait senti le ralentissement de ses gestes et l'égarement de ses pensées. À tout moment, il se prenait à tracer le contour légèrement ovale de la figure de la jeune fille, à imaginer la douceur de sa peau tendre et rosée au contact de ses doigts et à se rappeler l'étincelle dans ses beaux grands yeux marron. Il rejouait sans cesse leur bref entretien de dimanche dernier, en se demandant s'il avait bien capté le demi-sourire de Constance ou s'il n'avait pas confondu la réaction de celle-ci avec une marque de politesse, ou pire, le mirage de ses propres illusions. À force de soupeser la question, il en déduisit que la nature modeste et réservée de la demoiselle la rendait ignorante de ses divins attributs et étrangère à la notion du plaisir. Il se promit que, dans l'éventualité où il gagnerait son cœur, il lui ferait connaître ces petites parcelles d'agréments inoffensifs qui détendent et ravivent le corps autant que l'esprit.

Convaincre Beauregard ne serait pas la fin du monde après tout, pour autant qu'Edgar puisse demeurer dans ses bonnes grâces. L'homme était du genre à jouer féroce, mais prenait garde de ne jamais brûler les ponts. Edgar habitait à un rang des Beauregard et les deux voisins avaient occasionnellement échangé des outils ou du bois de chauffage contre un coup de main. Beauregard était un dur négociateur obsédé par les détails, mais il avait les coudées franches et ne revenait jamais sur sa parole. Avec sa terre à bois, sa demi-douzaine de Holstein et de porcins, et un bon poulailler, Edgar se savait un bon parti pour une créature, du moins en apparence. Depuis quelques semaines, cependant, le contenu de son bas de laine avait fondu à force de succomber aux supplications répétées de son cousin pour un cinq piastres ici ou un dix piastres là, toujours, apparemment, dans le but de mettre un peu de viande sur la table jusqu'à ce qu'il relance ses affaires. Lundi dernier, Ti-Jean avait tenté de lui soutirer cent piastres en lui jurant qu'il en reverrait la couleur avant la fin de l'été. Pour s'en débarrasser, Edgar avait promis d'y penser, mais il savait qu'à la première occasion,

Ti-Jean réapparaissait, le visage défait et la main tendue. C'était bien à cause de sa femme enceinte et du petit maigrichon Lionel qu'Edgar continuait de se laisser harponner par les manigances de son cousin.

Il s'alluma une cigarette pour se calmer un peu les nerfs. Il ne voyait pas comment cette relation de dépendance malade parviendrait à s'estomper. Ce n'était un secret pour personne que Ti-Jean tentait à tout coup de se refaire à la table de poker plutôt que de garnir celle de sa famille.

Edgar tira longuement sur sa cigarette et guida la jument dans un virage. La fumée se lova dans ses poumons et lui procura un instant de bien-être. À peine eut-il atteint le haut d'une colline que sa jument dévala l'autre versant allègrement. Bourbonnais avait construit sa maison dans la « Vallée de la malédiction », comme il l'appelait fièrement. À vrai dire, il ne s'agissait que d'un creux ondulant qui offrait un semblant de relief à ce vaste paysage gorgé de forêts et de cours d'eau. Ce bon vivant de Bourbonnais tirait le gros de ses modestes revenus de la production de son sirop d'érable et de la culture du foin sur une terre défrichée de ses propres mains, de même que de certains hivers passés dans les chantiers. Mais même après douze heures de travail dans le corps et en dépit des avertissements du curé Gauthier, Bourbonnais trouvait toujours un prétexte pour faire swigner la compagnie. Il proclamait à qui voulait l'entendre que si les saints avaient le droit de trompeter sur les nuages moelleux du paradis, il n'y avait pas un prêtre assez catholique pour le purifier du démon de la musique. Déjà, ses trois fils aînés démontraient suffisamment d'assurance pour prendre la relève lorsqu'il ressentait le besoin de s'envoyer une petite giclée de caribou derrière la cravate.

Edgar fit son entrée par la cuisine, où les filles de Bourbonnais et ces bonnes dames venues leur prêter main-forte garnissaient la table de biscuits à la mélasse, de carrés aux dattes, de tartes

au sucre et de pets-de-sœur. Il y faisait une chaleur du diable que l'odeur du sucre et les éclats de rire réussissaient à peine à adoucir.

— Ben, si c'est pas le beau Edgar, lui lança M^{me} Morin, la sympathique propriétaire du magasin général, en lui passant sous le nez une assiette de beignes dodus, encore tièdes.

— Non merci, refusa poliment Edgar.

— Dans ce cas-là, viens donc te creuser l'appétit de l'autre côté, lui suggéra-t-elle en l'entraînant vers le salon.

Edgar salua quelques connaissances et resta debout près de la double rangée de chaises alignées le long du mur de la salle à manger. Plusieurs convives et leurs partenaires avaient déjà envahi le plancher du salon. Aux premières notes que Bourbonnais et ses fils entamèrent, les danseurs se trémoussèrent, attaquant un virage à gauche et puis à droite, glissant d'un bras à l'autre, et formant un cercle qui se pliait et se dépliait comme un accordéon. Edgar se prit à taper du pied, un sourire amusé sur le bout des lèvres. Ce portrait de laisser-aller fébrile et délibéré le détendit. Il n'avait pas le pied dansant, mais Bourbonnais avait insisté pour qu'il vienne faire son tour. Il fut forcé d'admettre, cependant, que cette soirée était peut-être un répit qu'il aurait dû s'accorder depuis longtemps.

— J'peux pas croire que te v'là enfin, lui lança la maîtresse de maison, la joviale Rita Bourbonnais.

Elle lui tendit un verre de bière bien froide, avant de s'esquiver vers d'autres invités. Edgar répondit distraitement aux salutations qu'on lui faisait tout en suivant les déplacements tortueux des danseurs. Comme tout bon Canadien français, il avait été maintes fois témoin de ses frottements de pieds pour lesquels il se savait inapte; pourtant, cette exubérante envolée venait ébranler sa nature réservée. Il avala une gorgée de bière en

se disant qu'à la rigueur, avec la belle Constance à son bras, il parviendrait à se laisser convaincre de se mêler à cette joyeuse bande de fêtards. Il étira le cou pour mieux admirer le spectacle lorsque la silhouette d'une jeune fille parcourant gracieusement le parquet accapara toute son attention.

Trop tôt à son goût, les musiciens portèrent la note finale à ce quadrille dans une montée de soupirs et d'applaudissements. Bourbonnais s'essuya le front du revers de la main et donna le signal à ses fils, qui firent tomber mentons et archets d'un geste simultané. Il s'en échappa un frétillement de notes et les danseurs formèrent un cercle en frappant des mains. Edgar vida son verre de bière et s'approcha, soulevé par l'entrain contagieux des accords.

— Ah, ben ! J'aurai tout vu ! murmura-t-il.

Au beau milieu de ce cercle, une jeune femme toute menue s'était remise à danser, les pieds bondissant à droite, devant, à gauche, derrière. Le rythme des violons semblait vibrer dans chaque partie de son corps, du bout des orteils jusqu'à la longue crinière rousse qui lui fouettait le dos. Madeleine Savard dansait comme si le monde autour d'elle n'existait plus, les lèvres entrouvertes, les bras à moitié courbés, parfois posés sur ses hanches, et les jambes survoltées. Elle respirait la musique comme on respire l'air. C'était la première fois qu'Edgar voyait la demoiselle Savard à l'œuvre et il en resta bouche bée.

Lorsque les instruments se turent tout à fait et que Madeleine estampilla le plancher d'un coup de talon final, il s'écoula quelques secondes avant que les spectateurs s'éclatent dans un torrent d'applaudissements. Madeleine Savard les avait à nouveau éblouis. Chacun s'en retourna à sa chaise et à sa boisson, tandis que Madeleine regagna un coin du salon, flanquée d'un jeune homme tiré à quatre épingles, son cousin Fernand qu'Edgar voyait parfois rôder au village. Elle vida un

grand verre d'eau d'un seul trait. Edgar les observait de loin, encore abasourdi par la fougue qu'une créature aussi frêle pouvait contenir. Elle répondait d'un hochement de tête ou riait nerveusement aux compliments qu'on lui faisait. Edgar reconnut alors ce même air timide qui l'avait rendue si vulnérable à ses yeux lorsqu'ils avaient fait connaissance sur le perron de l'église en la présence insolite de Ti-Jean et de Judith.

Il accepta un deuxième verre de bière de la bonne Rita et s'approcha nonchalamment de Madeleine aussitôt qu'il vit s'éloigner le cousin derrière un petit peloton de jeunes filles ricaneuses.

— Y a pas à dire, vous avez ça dans le sang, dit-il en tendant son verre à Madeleine.

Elle lui jeta un regard mi-timide, mi-amusé, puis fixa l'épaisseur de la mousse blanche qui remplissait la moitié du verre.

— Monsieur Leclerc. C'est la première fois que... que..., balbutia-t-elle.

— C'est pas dans mes habitudes de courir les soirées, mais ça valait la peine juste pour vous voir aller.

Elle rajusta le ruban violet ornant la taille d'une modeste robe à fleurs et repoussa une mèche de cheveux qui lui couvrait l'œil.

— Envoyez, ça va vous rafraîchir, lui dit-il en lui présentant son verre. J'y ai pas encore touché.

— Vous êtes bien avenant, lui répondit-elle en levant les mains, mais c'est pas pour les filles comme moi. La veillée est trop jeune, monsieur Leclerc. Plus tard, peut-être ?

— Edgar ! C'est Edgar tout court !

Elle lui sourit en se tordant les mains.

— Est-ce que votre cousin et sa femme vont bien ? s'enquit-elle. Je les ai pas vus à la messe, dimanche passé.

Edgar eut un haut-le-corps et un sourire nerveux à la mention des Lafrenière.

— Ça fait un p'tit bout que je les ai pas vus, moi non plus, fit-il en souhaitant clore le sujet.

Il examina distraitement les environs, cherchant à prendre congé, mais Madeleine l'effleura, comme si elle avait deviné ses intentions.

— J'pense que j'vas y goûter, à votre bière, finalement.

Elle lui prit le verre des mains, aspira la mousse et se délecta de plusieurs bonnes gorgées.

— Hum ! Ça fait du bien, fit-elle en lui remettant le verre.

Edgar avala à son tour quelques lampées.

— Je vous laisse le reste, tenta-t-il de lui dire, mais une musique lascive noya ses paroles.

C'est alors que Madeleine lui encercla le poignet pour qu'il la suive dans l'espace réservé aux danseurs. Une peur terrible lui barra les genoux, mais il était trop tard pour reculer. Les danseurs s'enlaçaient déjà dans un corps à corps délibéré. Il se sentit pris au piège et, par galanterie, décida de jouer le jeu. Ce serait l'affaire de cinq petites minutes, après quoi il trouverait bien un prétexte pour se transformer en courant d'air.

Madeleine déposa sa main sur l'épaule d'Edgar tandis qu'il la prit par la taille aussi légèrement que possible. Il réussit à accorder son pas au rythme langoureux de la musique en évitant le regard de sa partenaire, laquelle accaparait le plancher dans une posture tout à fait respectable. Elle se tenait droite, avec

le menton légèrement relevé et les pieds polissant le parquet comme si elle était chaussée de pantoufles de velours. Edgar se détendit peu à peu lorsqu'il comprit qu'il n'était qu'un instrument ou une simple occasion pour Madeleine de s'adonner à sa passion. Elle se fondit à la rigidité de ses gestes et l'incita aussitôt à prendre les devants lui donnant ainsi l'illusion d'être passé de cabotin à maître danseur. Il la fit tourner sans faux pas, son corps à elle aussi léger et maniable que la tige d'une marguerite.

Madeleine Savard n'appartenait pas vraiment à la race des bons vivants qui venaient briser leur dure routine avec un brin d'agrément, même si le curé tentait par tous les moyens de les en empêcher, songea Edgar. Il brûlait dans le cœur de Madeleine une flamme qui n'avait rien à voir avec les coquetteries et les fréquentations de son âge. La jeune femme s'exécutait avec la précision d'une artisane qui crée de ses mains nues une image ou une statue, si réelle, si vibrante qu'on s'attendrait à ce qu'elle se détache du canevas ou qu'elle se mette à bouger. Edgar se demandait même si, pour Madeleine, le plaisir de danser n'avait pas depuis longtemps cédé à une force absolue, un besoin fébrile de réinventer la façon de fusionner le corps avec la musique. Bientôt, pensa-t-il, cette jeune femme allait devoir sacrifier ses impulsions jugées trop excentriques ou alors les faire éclater ailleurs, sur des terres lointaines et plus tolérantes. Ici, dans un bastion de gens simples et soumis aux enseignements de la sainte Église, le talent était associé à la piété ; les artistes qu'on admirait reproduisaient les formes ou la vie des saints, ou encore la beauté de la nature telle que Dieu l'avait créée. Dans l'esprit de plusieurs, la danse, surtout celle qui transportait Madeleine, relevait d'une pure invention du diable.

Edgar resserra inconsciemment sa main sur la taille de sa partenaire, comme s'il souhaitait empêcher les insultes des jaloux et les condamnations du curé de l'atteindre. Madeleine continua de valser avec une telle aisance qu'il se laissa transporter, lui

aussi, par la douce folie des êtres momentanément libérés des habituelles convenances. Lorsque la musique s'arrêta, il resta accroché au bras de Madeleine, désorienté et presque déçu.

Ils regagnèrent le coin du salon où Madeleine se réfugiait pour reprendre ses esprits et Edgar s'empara du verre de bière.

— Vous en voulez ? lui demanda-t-il sans l'intention d'insister cette fois.

— Pourquoi pas ? répondit Madeleine.

Il l'observa du coin de l'œil, cherchant à comprendre la fascination qu'elle exerçait sur lui ; on ne la disait pas tellement jolie, mais Edgar trouvait au contraire que ses taches de rousseur lui donnaient du charme et relevaient l'éclat de ses pupilles vert jade. Là où d'autres voyaient de la légèreté et de la provocation, Edgar y voyait plutôt un sens inné de témérité et de bravoure.

— C'est vrai qu'on vous voit pas souvent ici, lui dit Madeleine. Je gage que vous aimez mieux veiller sur votre galerie à regarder les étoiles.

— Peut-être ben, lui répondit Edgar en lui décrochant un clin d'œil. Mais c'est surprenant ce qu'on découvre quand on met le pied en bas du perron.

Edgar se rendit alors compte qu'il en avait trop dit. Madeleine soupira d'aise en secouant les épaules et Edgar, à court de prétextes pour se retirer, feignit de se concentrer sur les fils Bourbonnais qui entamaient un autre morceau un peu plus enlevé. Madeleine s'était rapprochée en dissimulant mal l'envie de se faire inviter à danser. Aussi, lorsque Bourbonnais, trempé comme un chat de gouttière après une averse, se braqua devant lui, Edgar se retint pour ne pas lui sauter dans les bras.

— Ah ben, tu parles, mon Leclerc. Tu t'es finalement décidé, lui dit-il en lui tapotant l'épaule de sa grosse patte d'ours.

Edgar salua d'un bref coup de tête une Madeleine visiblement désenchantée et s'éloigna un peu trop rapidement. Il avait la nette impression d'avoir créé, chez cette déesse de la danse, des attentes auxquelles saurait difficilement résister un homme qui n'est pas indifférent aux créatures. Il suivit Bourbonnais avec le pas nerveux de celui qui venait de s'éviter une chute dans un précipice.

Dehors, l'air semblait à peine plus respirable. Edgar s'accouda sur la balustrade de la galerie et s'essuya la figure du revers de sa manche. Décidément, un orage se préparait et il lui faudrait partir avant que le ciel se déchaîne. Il pourrait finir la soirée chez Labonté avec une partie de billard, pas trop loin de la maison.

— Tiens, mon Leclerc, un petit remontant pour faire sortir le méchant !

Bourbonnais lui tendit un verre miniature à moitié rempli d'un liquide ocre dont l'odeur seule suffisait à lui brûler les narines.

— Santé !

— Santé !

Les deux hommes cognèrent leur verre et avalèrent d'un trait le caribou de Bourbonnais. L'alcool creusa un sillon dans le gosier et s'adoucit peu à peu comme un baume sur une vieille blessure. Pour un court instant, ils contemplèrent le noir du firmament dans un silence révérencieux.

— Je voulais te dire que je remonte au chantier cet hiver, mon Leclerc, pis que c'est pas parce que le cœur m'en dit, déclara Bourbonnais d'une voix lente. Les temps sont durs avec les p'tits qui grandissent et puis Rita...

— Rita ? s'enquit Edgar, inquiet.

— C'est pus une jeunesse, ma Rita.

Bourbonnais baissa la voix en s'approchant d'Edgar.

— C'est rendu que le curé nous regarde de travers parce que notre plus jeune approche les sept ans. Elle a pus la santé pour être en famille, ma Rita, tu comprends.

— Je me passerais ben du chantier, cette année, sympathisa Edgar en posant la main sur le dos musclé de son ami. Si c'était juste de la coupe pis du froid...

— Toi avec, tu retournes au chantier ! s'exclama son ami avec une pointe de contentement mal dissimulé.

— Peut-être ben, mais y a rien de sûr, fit Edgar, sans s'étendre sur ses dilemmes de pourvoyeur démuné. J'ai parlé à Godin. Y s'occuperait de la ferme pour une dizaine de cordes de bois tout coupé, prêt à tirer dans le poêle.

— C'est un pas pire arrangement, ça, commenta Bourbonnais.

Edgar servit un coup de coude à son ami.

— Puis, qu'est-ce qui te dit que j'aurai pas une créature qui va m'attendre en revenant, moi aussi ? lui dit-il.

Bourbonnais sursauta, un sourire moqueur au coin des lèvres.

— Ah ben, mon torrieu de Leclerc ! Ça serait pas celle à qui je pense, par hasard ?

— Je te fais marcher, mon chum, s'empressa de rectifier Edgar.

— T'es trop difficile, toi, c'est ça ton problème.

— Ben sûr, admit Edgar pour clore la conversation.

— Bon ben, faut que j’y aille avant que le monde s’écrase à moitié mort sur mon plancher. Il est temps pour quelque chose de plus...

Bourbonnais s’ébroua en riant de bon cœur.

— ... de plus impur ! Tant qu’à pécher, autant pécher comme du monde. Envoie, Leclerc, c’est pas le choix qui manque !

Edgar suivit Bourbonnais à l’intérieur avec l’intention de faire demi-tour aussitôt que son ami entamerait les premières notes. Ce dernier prit place parmi sa bande de musiciens et baissa les paupières, déjà envoûté par la volupté des notes de son violon. Edgar l’observa, fasciné et quelque peu envieux. Il s’apprêtait à regagner la cuisine lorsqu’il sentit une main ferme lui tirer gentiment le bras.

— Tu t’en vas pas comme ça sans me faire danser, lui dit Rita sur un ton de fausse réprimande.

Soulagé, Edgar se prêta volontiers au jeu. Sa partenaire n’avait pas la grâce de Madeleine Savard, mais en dépit de ses rondeurs, elle avait certes le pied agile. Edgar s’accorda alors un rare moment de distraction, à l’abri des fausses interprétations et des vilaines rumeurs, si bien qu’il finit par se fondre dans la masse des danseurs pour un quadrille qu’il termina, à bout de souffle, la chemise trempée, mais le cœur léger.

Il fut un des premiers invités à quitter la maison des Bourbonnais peu avant dix heures et demie. Il laissa sa jument trotter à son gré et s’alluma une cigarette, qu’il savoura la tête légèrement inclinée vers l’arrière et la musique toujours vivante dans sa tête. La veillée s’était bien déroulée et, la prochaine fois, il convaincrat la belle Constance de l’accompagner, se promit-il. Il scruta l’horizon, captivé par le courant des ombres qu’un vent d’ouest faisait frémir à même le feuillage des buissons. Il s’empara d’une cruche d’eau qu’il avait remplie avant son départ et en

but de grandes lampées. La bière et l'alcool lui avaient asséché l'intérieur, mais ses muscles étaient détendus et son moral était à son plus haut. Ses problèmes lui paraissaient maintenant surmontables.

Il remit la cruche à ses pieds. En levant la tête, pas très loin en face de lui, il crut apercevoir une forme longiligne qui se déplaçait en zigzag. Il entretint quelques soupçons qu'il chassa d'un haussement d'épaules, bien que la fragile silhouette ressemblait étrangement à celle de Madeleine Savard.

La jeune femme poursuivait sa route en ignorant le bruit des sabots de la jument et le grincement de la charrette derrière elle. Edgar ralentit le train de la bête.

— Mademoiselle Madeleine !

Elle jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule et accéléra le pas, en vacillant sur un côté pour aussitôt se ressaisir, les jambes écartées et les bras détachés du corps, tel un oiseau aux ailes mutilées.

— Mademoiselle Madeleine ! C'est moi, Edgar.

Il descendit de sa charrette et la rejoignit en faisant bien attention de ne pas la brusquer. Pour le peu qu'il connaissait d'elles, les femmes avaient leur fierté, un ingrédient possiblement incendiaire, lorsque mêlé à l'alcool. Il fallait être un sans génie pour offrir de la bière à une créature aussi chétive, se reprocha-t-il.

— C'est pas ben prudent de marcher sur la route comme ça, en pleine noirceur, tenta Edgar.

Il lui tira gentiment le bras pour qu'elle se retourne. Elle le fixa alors de ses yeux vitreux en bougeant lentement la tête.

— Laissez-moi vous ramener chez vous, plaida-t-il.

Elle leva une main tremblante en direction de la maison des Bourbonnais.

— Mon cousin Fernand, susurra-t-elle, il va... il va... il va me ramasser.

Edgar inspecta les environs et tendit l'oreille. La distance et l'épaisseur de l'air avaient éteint tout éclat de voix et toute note de musique. Aucune étincelle de lumière, aucune vibration de roues ou de sabots se dirigeant vers eux n'étaient perceptibles. Ils étaient tout fin seuls.

— Dans ce cas-là, venez, on va l'attendre, décida Edgar.

À la grande surprise d'Edgar, Madeleine se laissa guider. Il la fit asseoir après avoir essuyé d'une main un pan de la surface arrière de la charrette.

— Tu peux me dire *tu*, mon Edgar, lui suggéra-t-elle sur un ton ironique.

Edgar comprit alors qu'elle lui en voulait de l'avoir carrément laissé sécher après lui avoir fait la conversation, l'avoir fait danser et lui avoir fait prendre un p'tit coup.

— Écoute, commença-t-il, mais sa phrase se heurta soudainement aux lèvres chaudes de Madeleine Savard posées sur les siennes. Celle-ci se glissa en bas de la charrette pour mieux se faufiler entre ses jambes.

Edgar figea, le corps en alerte, tandis que Madeleine effleurait son visage du bout de ses doigts. Il recula, le dos arqué vers l'arrière et les deux mains appuyées dans le fond de la charrette. Madeleine ramena doucement la tête d'Edgar vers elle et savoura de ses lèvres les plis de son front, ses paupières mi-closes et le contour de sa bouche entrouverte. Il sut dès lors qu'il devrait livrer bataille à ses propres impulsions beaucoup plus qu'aux avances de Madeleine Savard. Il se ressaisit d'un

coup et retira prestement ses mains qui enserraient le dos osseux de la jeune femme. Il sourit béatement, comme un adolescent en culottes courtes pris en défaut.

— J'ai dix-neuf ans, pis c'est la première fois que j'embrasse un homme, lui murmura-t-elle à l'oreille. T'es le premier, mon Edgar, ajouta-t-elle, en lui lançant un regard chargé de défi et d'impertinence.

Elle posa sa tête sur sa poitrine et, la sentant dans un équilibre précaire, Edgar la ramena vers lui en la tenant par la taille.

— Y ont toute peur de moi, se plaignit Madeleine en le fixant de si près qu'il sentit la chaleur de son souffle sur sa joue. L'odeur de marguerite mêlée à la sueur de son corps le troubla.

Il repoussa une mèche rebelle qui couvrait l'œil de Madeleine. Derrière cet air frondeur, pensa Edgar, se cachait de la déception, des attentes jamais comblées, de la peine à son état brut. Il aurait voulu la consoler, la rassurer et lui redonner espoir; lui raconter sa chance d'avoir enfin trouvé alors qu'il se voyait finir ses jours vieux garçon, sans épouse ni progéniture. La vie pouvait parfois prendre des détours si inutiles. Il aurait suffi que son cœur flanche pour cette jeune fille fringante, passionnée et mieux assortie à son âge pour que soit scellé, sans le moindre empêchement, le destin de deux âmes esseulées. Mais il avait enduré son célibat assez longtemps pour savoir que le désir de la chair n'était pas garant à lui seul d'un mariage réussi.

— Est-ce que toi, mon beau monsieur Leclerc, t'as peur de moi? murmura Madeleine, ses mains nouées autour du cou d'Edgar.

Au moment où Edgar s'apprêtait à se libérer, un long trait dentelé cisela le ciel de sa lumière électrisante, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant qui les fit sursauter. Edgar s'empara des rênes et saisit la main de Madeleine. Il guida sa jument dans le

sous-bois et enroula les brides à un bouleau. L'instant d'après, la pluie se mit à tomber dru comme des tiges de fer. Dans la foulée de ce martèlement incandescent, le tonnerre se répandit dans la Vallée de la malédiction comme si les montagnes qui les entouraient s'étaient fissurées. Madeleine se détacha d'Edgar, qui en profita pour aller récupérer une vieille couverture qu'il conservait sous le banc de la charrette. Mais au moment où il voulut l'en enrober, Madeleine avait disparu. Il fonça vers la lisière de la route, cherchant le contour d'une frêle silhouette à travers le noir de la nuit et les percussions de l'ondée.

— Mademoiselle Madeleine, cria-t-il, inquiet.

Les semelles de ses chaussures s'enlisèrent dans la boue. Il s'essuya les yeux pour mieux voir. Un nouvel éclair fendit le ciel accompagné d'un retentissant coup de tonnerre et il l'aperçut enfin qui vacillait à peine six pieds devant lui. Sa robe trempée adhérait audacieusement aux courbes délicates de son corps. En s'attardant à ce spectacle charnel et défendu, Edgar soupçonna alors qu'une force indomptable couvait dans cette âme à l'apparence pourtant timide et soumise. Elle se retourna et lui prit la main, qu'elle enserra très fort dans la sienne.

Ils regagnèrent la charrette et Madeleine se blottit contre lui en cherchant ses lèvres dans l'obscurité. Il les lui offrit en promenant ses mains dans son cou, sur ses épaules, dans son dos. Il n'agissait que par compassion, se dit-il, pour apaiser cet être troublé. À tout moment, il allait mettre un terme à leurs étreintes défendues. Encore un peu et il allait tout arrêter. Aussitôt que les doigts de la jeune fille finiraient de lui strier le dos, de s'enfoncer toujours plus creux dans sa chair. Mais plutôt que de la repousser, il la hissa doucement dans le lit de la charrette en soupirant d'un plaisir aigre et égoïste, soudainement à l'affût des parties intimes de son corps. Elle haleta lorsqu'il effleura sa poitrine à travers son bustier. La violence de son désir le fortifia et fit dès lors taire la voix de sa conscience. Il détacha les minuscules

boutons de la robe à fleurs de Madeleine, et caressa voracement le contour velouté de ses seins et de leur pointe durcie. Sous une légère pression des doigts d'Edgar, elle écarta les jambes en laissant échapper un gémissement d'anticipation fébrile. Il défit son pantalon et se perdit trop rapidement dans la profondeur de ses entrailles, le plaisir se noyant dans une succession de pulsions déchaînées.

Il ne se retira que lorsque la portée des cris de Madeleine se fondit dans le ruissellement de la pluie. C'est à ce moment précis que l'énormité de son geste le foudroya. Il remonta son pantalon en vitesse tout en cherchant désespérément à reprendre possession de son espace et de ses pensées. Il constata avec une once de soulagement que la pluie s'était presque éteinte et qu'il pourrait reprendre la route sans attendre.

— Y vont s'inquiéter, chez vous, lui dit-il avec le ton amer de celui qui venait de succomber à des envies trop longtemps réprimées.

Il attendit patiemment que Madeleine prenne place sur le banc avant de la charrette pour guider la jument hors de leur abri de fortune. Il noya son regard dans les ombres de la nuit, la poitrine gonflée du poids d'un désir qui aurait dû demeurer inassouvi.

En sortant du boisé, il grimpa à son tour à bord de la charrette et, en s'asseyant, mit suffisamment de distance entre Madeleine et lui pour éviter le moindre contact. Quelques instants plus tard, il voulut prendre sa main et chercher dans ses yeux la confirmation que leur effusion n'avait été, pour elle autant que pour lui, qu'un malheureux accident de parcours. Il aurait voulu s'excuser, lui dire qu'il en portait tout le blâme, mais Madeleine, enveloppée dans la couverture grise, respectait les distances qu'Edgar lui imposait et s'accrochait à un reste de dignité, le corps droit et les yeux perdus dans l'étanchéité

de son silence. En réalité, Edgar cherchait des mots de réconciliation et d'apaisement, une sorte d'entendement qui maintiendrait leur autonomie intacte et qui enfouirait dans l'oubli total le péché de la chair qu'ils venaient de commettre. Par deux fois, il entrouvrit les lèvres sans pour autant réussir à émettre un seul son. Un silence insoutenable perdura jusqu'à Chalumet.

— À un de ces jours, dit-il simplement lorsqu'ils eurent enfin atteint la demeure des Savard.

Madeleine laissa tomber la couverture sur le banc et descendit de la charrette, anéantie. Elle s'éloigna sans bruit, dépouillée et résignée comme une couventine. Edgar fit alors claquer les rênes un peu plus fort qu'à l'habitude et se mit en route vers Champs-de-Grâce avec l'indécence d'un truand en fuite. Il avait en tête d'aller ensevelir sa bêtise à la salle de billard, mais à cette heure avancée de la nuit, même Labonté serait en train de fermer boutique.

De la fin août à la fin septembre 1920

Constance se surprenait souvent à observer M. Leclerc lorsqu'il accompagnait sa vieille mère aveugle vers la sainte table pour y recevoir la communion. Il la suivait discrètement, la main près de son coude pour ralentir son pas ou l'activer selon le rythme des communians. En d'autres circonstances, une dame aveugle et si menue dans ses vêtements sombres se serait sentie amoindrie, mais en présence de son fils, M^{me} Leclerc marchait la tête haute avec l'assurance d'une épouse de notaire. Les Leclerc avaient beau appartenir à la race des cultivateurs et des bûcherons qui peuplaient la province de Québec, l'homme se distinguait par le regard serein des gens insensibles au jugement d'autrui, malgré les histoires biscornues qui circulaient toujours sur son compte à propos de ses amours déchues.

La scène ne manquait jamais d'impressionner Constance, mais en ce dernier dimanche du mois d'août, au pinacle d'un été torride, elle aperçut M. Leclerc, les mains jointes et la tête légèrement inclinée, seul derrière les Labonté, attendant son tour pour s'agenouiller à la sainte table. Elle n'en fut nullement surprise. Il était bien connu que M^{me} Leclerc était aussi sensible aux cuisants rayons du soleil en été qu'aux froids mordants de l'hiver. On disait aussi qu'en raison de son âge avancé et de son habitude de n'en faire qu'à sa tête, ses liens de parenté avec le curé Gauthier lui valaient bien d'occasionnels passe-droits, en l'occurrence celui de s'absenter de la messe.

Une fois dehors, Constance eut peine à respirer avec sa robe du dimanche qui lui compressait la poitrine. L'air était suffocant,

et déjà, la sueur commençait à perler sur son front et ses avant-bras. Elle s'obligea néanmoins à presser le pas pour rattraper Jeanne et Marguerite qui sautillaient devant.

— Bonjour, bonjour. Y fait chaud sans bon sens.

— Oui, oui, répondit-elle poliment aux gens qui la saluaient.

Sa sœur Béatrice marchait devant d'un pas nonchalant, la figure offerte aux rayons d'un soleil embrasé. Ses frères avaient déguerpi en espérant bien se taper une petite heure à taquiner un poisson paresseux sur le bord du lac, avant d'entamer le train de fin d'après-midi. Leur mère était restée à la maison pour se reposer. Constance aurait bien voulu profiter du temps chaud pour raccommo-der sur la galerie, mais l'état de fatigue chronique de sa mère l'incita à prendre un peu d'avance sur le pain à boulanger. Après tout, faire la cuisine le jour du Seigneur n'était pas considéré comme une faute.

— Mademoiselle Beauregard!

Elle se retourna brusquement, peu habituée à se faire inter-peller, par une voix masculine de surcroît. Juste derrière, elle l'aperçut qui tentait d'immobiliser une jument. Contrarié, l'ani-mal secoua la tête. La sueur donnait au laqué noir de son pelage un effet miroitant. Constance se remit à marcher pour camou-fler sa timidité.

— Ça vous fait loin par une chaleur de même. Montez donc! J'vas vous conduire chez vous.

Constance serra la main de ses deux jeunes sœurs pour calmer leurs sautilllements exaltés et fixa Béatrice qui s'était arrêtée, les yeux pétillants, anticipant le moment où elles s'entasseraient toutes dans le *buggy* d'Edgar.

— Ça serait mieux pas! Merci quand même, monsieur Leclerc, répondit-elle en croisant son regard.

Il s'attarda un instant en masquant sa déception d'un clin d'œil, comme s'il espérait qu'elle change d'avis.

— La prochaine fois, peut-être, lui dit-il avant de remettre sa jument en marche.

Contrariée, Béatrice tourna les talons et accéléra exagérément le pas. Jeanne et Marguerite la rejoignirent en pleurnichant et Constance n'eut d'autre choix que de les suivre de près, à l'étroit dans sa robe qu'elle avait déjà agrandie deux fois. Malgré la déception qu'elle venait d'infliger à ses sœurs, elle était persuadée d'avoir obéi aux convenances. Sans aucune hésitation, elle avait répondu à M. Leclerc avec des mots auxquels un homme devait s'attendre de la part d'une jeune fille respectable. «Ça serait mieux pas!» Il y avait dans cette réponse un sous-entendu qui laissait croire qu'un obstacle, autre que ses propres sentiments, l'empêchait d'accepter son offre. Le père, bien sûr! Il s'en serait pris à leur mère avec une envolée de reproches. Jeanne et Marguerite étaient trop petites pour comprendre les motifs de ce refus et Béatrice serait à jamais captive de l'intransigeance de son raisonnement.

Sous l'ombrage du pont couvert, Constance fit sauter le bouton qui lui serrait la taille et s'en fut d'un pas léger vers la maison en s'imaginant assise dans le *buggy* de M. Leclerc avec une douce brise lui asséchant la figure.

Le samedi suivant, le temps s'était sérieusement rafraîchi. La pleine lune des moissons se mêlait au rose flamboyant d'un crépuscule annonciateur de beau temps frais et légèrement venteux. Constance achevait de savonner les plus jeunes dans la cuvette trônant près du poêle lorsqu'un visiteur frappa à la porte des Beauregard. Le père, tout frais rasé dans une camisole blanche, s'extirpa lentement de sa chaise berçante, ouvrit en grognant des salutations et disparut à l'extérieur. Occupée à plier les vêtements et les serviettes de ses sœurs, Constance posa

son regard vers la fenêtre et y reconnut le profil de M. Leclerc. Elle lorgna du côté de sa mère en train de déposer son tablier sur la chaise et de remonter son chignon.

— Y est temps d'aller vous coucher, annonça Claire. Toi aussi, Béatrice ! Demain va venir assez vite.

Elle frappa des mains pour déloger Jeanne, Marguerite et Béatrice qui épiaient le perron d'en avant en silence à travers la fenêtre. Les deux plus jeunes trottinèrent à contrecœur jusqu'à leur chambre.

— Toi aussi, ordonna Claire à l'intention de Béatrice, qui n'avait pas bougé.

— C'est ben trop de bonne heure. Y fait encore clair, répliqua celle-ci, les yeux rivés à la fenêtre.

— Envoye, les p'tites t'attendent, trancha Claire.

— Pis Constance, elle ?

— Dans pas long ! À c't'heure, grouille-toi avant que ton père se pointe.

Béatrice se traîna les pieds jusqu'à l'embrasure de la porte de chambre et s'y braqua avec la moue d'une perdante, les paupières mi-closes et la tête légèrement inclinée sur le côté.

— J'ai pas peur, prononça-t-elle clairement avant de claquer la porte derrière elle.

Claire l'ignora. Il n'était pas facile pour une enfant comme elle d'obéir. Le moindre changement précipitait chez elle cette manie de rétablir un ordre qu'elle avait échafaudé selon une logique qui tenait du mystère pour le reste du monde.

Claire frôla de sa main la surface du poêle encore chaud de la braise des dernières bûches, mais pas assez enflammé pour mettre de l'eau à bouillir.

— On va offrir un verre de cidre à M. Leclerc. C'est mieux que rien, dit-elle d'un air résigné. Enlève ton tablier, ma fille.

Constance s'exécuta avec les mains moites et le cœur battant, et jeta un bref regard vers la fenêtre. M. Leclerc se tenait debout, un pied posé sur la marche chancelante du perron de bois et l'autre, à même le sol garni de touffes d'herbe éparses, de cailloux et de feuilles mortes. Il pinça le bout de sa cigarette et quelques étincelles s'envolèrent comme des mouches à feu. La plupart des hommes qu'elle connaissait, le vieux Guertin et ses fils, le père, Joseph, leur voisin irlandais, tous chiquaient du tabac, mais M. Leclerc, lui, fumait des cigarettes.

Les hommes s'entretenaient sûrement des labours qui s'achèveraient juste à temps pour les premières gelées. Pendant que sa mère remplissait des verres, Constance se prit à écouter le visiteur, dont les paroles lui parvenaient par bribes au travers de la vitre. Il parlait d'une grange que le père de M. Leclerc avait érigée de ses propres mains.

— C'était un bon prix, disait Edgar au père, mais c'est ben triste pareil qu'y soit pas revenu.

Edgar baissa brièvement la tête et repoussa de ses doigts les mèches sur son front. De sujets anodins, la conversation des hommes venait de s'enliser, comme c'était souvent le cas, dans la réalité peu réjouissante de ces pauvres diables revenus de la guerre; les tranchées, le bruit constant et insupportable des fusils et des grenades, les membres arrachés, le sang qui jaillissait de partout, les cauchemars et les agissements bizarres de ceux qui y avaient survécu en se tenant debout. On en parlait à mi-voix et en secret, la honte ayant entaché ces mauvais souvenirs refoulés. M^{me} McPherson, à deux maisons de la leur, seule

amie et confidente de Claire, se défaisait parfois de son fardeau. Son mari avait pris l'habitude de noyer les démons de la guerre dans la bière.

— C'est que j'ai fourni la veuve en bois de chauffage à longueur d'année jusqu'à ce que le frère s'amène lui aussi des vieux pays. Y sont repartis pour la ville pas longtemps après.

Le ton d'Edgar avait plongé dans son plus bas. Il tira sur sa cigarette en visant le lointain. Le père arborait son air sévère habituel, les bras croisés sur sa poitrine.

— Vas-y donc, ma douce, lui indiqua Claire.

Constance obéit en emportant avec elle les verres de cidre et en offrit un à Edgar, qui l'accepta d'un geste prudent. Elle se retourna vers le père, mais ce dernier s'était déjà volatilisé à l'intérieur. Elle sursauta en entendant claquer la porte et réalisa qu'elle se trouvait maintenant seule avec ce M. Leclerc. Une bouffée de chaleur lui attisa les joues.

— Merci, lui dit Edgar. C'est ben gentil de votre part!

Constance se tenait bien droite en se demandant comment agir convenablement en présence d'un invité, un homme plus âgé qu'elle, un voisin qu'elle connaissait si peu. Ce silence l'embêtait de plus en plus, tandis que, de son côté, Edgar scrutait le ciel d'un air détendu. Le temps avait rafraîchi et elle regrettait de ne pas avoir eu la présence d'esprit de se parer d'un châle qui aurait camouflé en partie le tissu terne de sa robe de travail.

— Comment va votre mère? lui demanda-t-elle, dans un sursaut de hardiesse, en déposant le verre de cidre à même le sol.

Edgar se redressa tout à coup, comme si la voix de Constance venait de le faire redescendre sur terre.

— Pas trop mal, lui dit-il, en lui lançant un regard amusé. Elle a beau avoir la vue qui baisse, y est pas encore né celui qui va se mettre en travers de son chemin.

Il s'éclaircit la gorge, conscient qu'il avait peut-être échappé une information compromettante.

— C'est une femme pleine de bon sens, généreuse, pis travaillante, ajouta-t-il. Elle a ben du mérite.

— J'en doute pas, lui répondit Constance en se frictionnant les bras.

Il s'ensuivit un moment de silence auquel Constance crut bon de se conformer, cette fois. Elle aurait bien voulu en savoir davantage sur les coutumes de cette M^{me} Leclerc qui l'intriguait, à bien y penser. Elle ferma les yeux et tenta d'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, à quoi ressemblait le monde lorsque tout était drapé de noir autour de soi; quels repères autres que les sons, les odeurs et le toucher compensaient ce barrage si opaque d'images et de mouvements. La voix d'Edgar la fit tressaillir. Elle rouvrit les yeux.

— Bon ben, j'pense que j'vas y aller avant que la noirceur prenne pour de bon.

Il s'éloigna et s'attarda à quelques pas du perron.

— Peut-être que, la prochaine fois, j'apporterai une lanterne. Comme ça, on pourrait jaser un peu plus longtemps, lui dit-il, les mains enfoncées dans les poches.

Lorsque Edgar partit, Constance se laissa doucement tomber sur la marche du perron, le corps frissonnant, mais le cœur exalté. Pour la première fois depuis sœur Thérèse, quelqu'un d'autre que sa mère lui prêtait attention. Elle savoura ce sentiment si

inattendu, si plaisant, pour aussitôt se rappeler qu'un péché d'orgueil risquait d'entacher son âme pour la communion du lendemain.

Edgar était venu faire un tour la semaine suivante, mais Constance l'avait attendu en vain le samedi d'après. Il lui réapparut en ce troisième samedi de septembre, juste après l'heure du chapelet. Constance agrippa son châle et rejoignit Edgar à l'extérieur. Celui-ci déposa une lanterne sur les lattes de bois inégales du perron et lui adressa un sourire candide avant de s'allumer une cigarette. Elle prit place sur la marche et lissa sa jupe. Elle attendit qu'il parle d'abord. Il l'avait laissée en plan le samedi d'avant et elle ne l'avait pas aperçu à la messe dimanche. Peut-être allait-il lui expliquer ce qui l'avait retenu.

— Encore une belle soirée, lui dit-il enfin. On dirait que le bon Dieu est de mon bord.

En effet, le temps se faisait frisquet, mais clément, sous un ciel abondamment étoilé. Edgar lui fit toutefois remarquer que ces soirées sur le perron s'achevaient. Très bientôt, l'hiver allait prendre le paysage d'assaut avec ses vents de glace et ses tempêtes de neige. Tout à son aise, Edgar scrutait, d'un regard placide et serein, le champ de foin coupé du voisin. Il porta lentement la cigarette à ses lèvres, le dos accolé au bois dépeint de la maison, les jambes croisées à la cheville. Cet homme avait sans doute deux fois son âge, mais il était le contraire absolu du père. Constance lui trouvait une contenance singulièrement affranchie. Son humeur égale, elle en était certaine, détenait le pouvoir d'enrayer la grisaille des jours de pluie avec autant d'aise que le père obscurcissait la plus lumineuse des journées d'été.

Le feuillage d'un érable frémit sous la brise légère. Déjà, le devant de la maison commençait à se couvrir de taches écarlates et flavescents.

— On va y goûter cette année, y paraît. Les Indiens disent qu'une bordée attendra pas l'autre, énonça Edgar comme s'il se parlait à lui-même.

— Le curé dit qu'y faut pas se fier aux dires des Indiens, que c'est rien que des histoires païennes, rétorqua Constance.

Edgar déplia les jambes et se faufila à ses côtés, si près que l'odeur du savon frais de sa chemise effleura les narines de Constance.

— Ah bon, vous écoutez tout ce que le curé raconte, vous ? lui demanda-t-il sur un ton amusé.

— Il a dit ça pas plus tard que la semaine passée, lui offrit Constance en retenant un sourire. Mais vous y étiez pas, à ce que je sache !

Elle se tordit les mains dans le nœud de son châle, inquiète d'avoir été impolie, mais tout de même satisfaite d'avoir enfin lâché le morceau.

— Et puis, si j'avais été là, seriez-vous montée dans mon *buggy* ?

Constance haussa les épaules et se leva d'un bond.

— Ça sera pas long, lui dit-elle avant de disparaître dans la maison.

C'était sa mère qui avait eu cette idée de faire une tarte. Elles avaient récupéré de la cave une douzaine de pommes cabosées et avaient enfoui quelques bûches dans le poêle aussitôt les hommes partis dans le bois, chargés de haches et de godendards. Pour Constance, boulanger ou faire des tartes n'était pas une corvée. C'était les mains dans la pâte qu'elle se surprenait parfois à fredonner des airs à la mode, mais ces moments de béatitude étaient rares. Bien que les six enfants soient nés avec

une dent sucrée, le père trouvait que le sucre coûtait trop cher. Une fois n'est pas coutume, l'avait rassurée Claire, lorsque Constance s'était informée de la réaction du père.

Le souper à peine terminé, Jules et Joseph, excités comme des enfants de deuxième année, s'étaient réfugiés dans la grange avec Jeanne et Marguerite pour dévorer leur part, tandis que le père s'était éclipsé pour aller faire sa ronde autour de la maison en fumant sa pipe. Sa mère avait aussi succombé à quelques petites bouchées. «C'est pas mêlant, ma grande, s'était-elle exclamée, t'es née avec un rouleau à pâte dans les mains!»

L'image la fit ricaner alors qu'elle retira du four une généreuse portion qu'elle avait mise de côté. Lorsqu'elle lui tendit une assiette contenant une pointe encore tiède, Edgar eut une étincelle dans le regard comme celle qui naît dans les yeux d'un gamin à qui on offre un nouveau canif. Il la dégusta à belles dents, les yeux mi-clos, jusqu'à la dernière miette. Constance l'observa d'un œil inquiet. Sûrement, il n'allait pas lui faire croire qu'il aimait cette gâterie juste pour la séduire. «Leur humeur est réglée par ce qu'on leur met dans le ventre», disait sa mère. À voir le père engloutir sa nourriture sans un mot, le nez dans son assiette, toujours pressé de finir, Constance n'avait jamais vraiment saisi la réelle portée de ces paroles, tandis qu'avec Edgar, l'agrément était visible.

— Votre mère, est-ce qu'elle en fait, des tartes? demanda Constance.

— C'est sûr, dit-il. Pour quelqu'un qui voit quasiment pu, ça reste une ben bonne cuisinière.

— Ah, fit Constance en réalisant la banalité de sa question.

C'était bien connu que, malades ou aveugles, toutes les femmes de leur rang passaient le plus clair de leur temps collées

au poêle. Il y avait bien quelques exceptions comme les riches Sullivan, dans leur grosse maison de pierres à trois étages, qui embauchaient une ou deux servantes pour s'occuper du ménage et des repas. Tracy, la fille des McPherson, leurs voisins irlandais, avait une chambre à elle toute seule chez les Sullivan, et de bons gages, mais rarement une journée de congé pour visiter sa famille. M^{me} McPherson était bien fière des beaux huit dollars par mois que rapportait sa fille, mais Constance n'aurait pas souhaité, même pour tout l'or du monde, changer de place avec la belle Tracy. La seule idée de servir des étrangers avec le nez en l'air la faisait grimacer.

— Ça reste entre nous, lui confia Edgar en se rapprochant, mais j'ai toujours pensé que ma mère était pas battable comme cuisinière. C'était avant que je goûte à votre tarte.

Il déposa l'assiette près de lui en cherchant son regard.

— Je le jure sur la tête du curé, j'ai jamais mangé une aussi bonne tarte aux pommes.

— C'est juste une vieille recette, marmonna Constance.

Le compliment la rendit mal à l'aise sans toutefois lui déplaire.

— Je me demandais, dit-il, les coudes posés sur ses genoux et une cigarette entre les doigts, si on pourrait pas aller se promener un de ces beaux dimanches.

Il tira sur sa cigarette et laissa échapper de ses lèvres un filet de fumée.

— Je pourrais vous donner un tour après la messe, demain. Avec vos sœurs, ben sûr !

Constance se mordit les lèvres.

— Pis votre mère ? s'enquit-elle.

Edgar resta muet, comme si ce détail lui avait échappé.

— Je voudrais pas vous mettre à la gêne, lui dit-il d'un ton rassurant.

Il cueillit une feuille d'érable tombée à ses pieds et la polit avec ses doigts. Elle était d'un rouge enflammé, sans failles, les pointes intactes, fraîchement tombée de l'érable qui achevait de leur fournir un peu d'ombre durant les grandes chaleurs. Il posa la feuille sur le perron et se leva pour écraser son mégot de cigarette.

— J'vas en parler à ma mère, lui promit-elle.

— À la prochaine, dans ce cas-là, lui dit-il en faisant craquer une allumette pour allumer sa lanterne.

Il s'éloigna lentement, presque à regret, et la salua de la main. Constance l'observa jusqu'à ce que son ombre se confonde avec celle des buissons longeant la route et que le bruit de ses bottes s'éteigne. Malgré son âge, Edgar se distinguait de tous les hommes qu'elle connaissait, pas seulement du père. Il avait des manières douces et il s'était jusqu'à maintenant montré respectueux envers elle. Il jasait peu, mais son silence ne l'offusquait en rien. Elle préférait de loin cette économie de mots aux discours insipides des grands parleurs en mal d'attention. Elle ramassa l'assiette et effleura le bout de la feuille d'érable, qu'elle décida d'emporter avec elle.

Pendant les jours qui suivirent, Constance ne cessa de ruminer cette idée bien tentante de sortir de la maison pour une promenade en *buggy*. À la tombée de la nuit, lorsque ses frères et sœurs avaient regagné leur chambre, il lui arrivait de veiller sur le perron. Elle s'imaginait alors que l'aimable Edgar lui apparaissait, qu'il prenait place à ses côtés, qu'il s'allumait

une cigarette et, sans même la toucher, qu'il l'enveloppait d'une chaleur bienfaisante. Puis, Constance s'en retournait à l'intérieur et s'endormait paisiblement aux côtés de Béatrice.

Juste avant l'arrivée du père pour le souper du samedi soir, Constance s'arrêta net d'éplucher les patates.

— Maman, c'est normal, hein, que des voisins se rendent service des fois ?

— Pour sûr, lui répondit Claire, occupée à trancher une belle grosse tête de navet.

— Tout le monde fait ça, hein ? Comme d'accepter un tour de *buggy* avec ses sœurs ?

— Y aurait pas de gêne à faire ça, fit Claire en fronçant les sourcils.

— M. Leclerc, y... y...

— Y nous l'demande des fois le dimanche, pis elle veut jamais, interrompit Béatrice avant de faire débouler quelques bûches dans la boîte à bois.

— Elle va vouloir, à c't'heure, trancha Claire. Et puis, il serait temps que tu laisses faire les « monsieur » avec ton cavalier.

— C'est notre voisin, rétorqua Constance.

Elle se retourna pour vérifier si sa mère avait mal pris son impolitesse et la surprit immobile, le visage crispé, la main posée sur son ventre légèrement bombé.

Edgar se montra à l'heure habituelle, au moment où les enfants étaient au lit et le père, parti fumer sa pipe en faisant la ronde des bâtiments. En l'apercevant dans la cour, Constance

remarqua que sa démarche n'était pas aussi allègre qu'à l'habitude. Après l'avoir salué d'un demi-sourire, il lui prit la main et l'entraîna sur le perron pour s'y asseoir.

— Ça sent la pluie !

Il hocha la tête et lui fit face en retenant sa main dans la sienne.

La soudaine proximité d'Edgar la troubla. Constance plongea les yeux dans la noirceur du ciel. Elle se rendit compte que c'était la crainte d'être surprise qui l'agitait, et non ce rapprochement qui lui semblait plutôt agréable. Lorsqu'il retira son étui à cigarettes de sa poche de chemise, Constance, qui avait inconsciemment laissé reposer sa tête sur l'épaule d'Edgar, se redressa.

— Je pars pour le camp, lui annonça-t-il après avoir allumé sa cigarette. Après-demain, lundi !

— Pourquoi ? laissa-t-elle échapper.

Elle accueillit la nouvelle comme une aberration. Edgar était bien au-dessus de ses affaires, avec sa terre à bois, ses animaux d'élevage et son emploi sporadique au moulin. Elle se retint de lui demander ce qu'il lui prenait de partir pour six mois et qui allait s'occuper de sa vieille mère. Le désenchantement prit le dessus sur des pensées qu'elle jugea bon de garder pour elle.

— Je suis un gars de bois. C'est dur de faire autrement, tenta-t-il en guise d'explication. Il baissa la tête.

Il avait un ton résigné, comme si sa décision lui avait été dictée par des circonstances mystérieuses. Leurs corps s'étaient détachés, leurs mains s'étaient repliées, celles de Constance dans les mailles de son châle et celles d'Edgar maniant nerveusement sa cigarette. Elle attendit, avide de détails.

— Pour dire vrai, j'avais pas ça en tête de sitôt.

Il lui lança un regard inquisiteur, comme s'il s'attendait à ce qu'elle fournisse un sens à ses paroles décousues. Elle demeura immobile, incapable d'ajouter un mot, les yeux fixés sur le bout de ses chaussures. En supposant qu'elle soit la cause de son hésitation, pourquoi avait-il tout de même pris la décision de partir ? Pourquoi alors venait-il veiller avec elle le samedi soir, l'entourer d'attentions et lui faire croire qu'il s'intéressait à elle ? Cette gentillesse, ces manières douces, ce caractère patient qu'il lui avait manifestés, ce sentiment que sa simple petite personne avait de la valeur aux yeux d'un homme, elle y avait cru et voilà qu'il venait tout reprendre. Une amère déception lui monta à la gorge.

— Il m'est arrivé un contretemps. C'est pas de gaieté de cœur, autrement...

Constance eut un léger recul. Elle adoucit son humeur, prête à saisir la suite et à comprendre enfin les motifs d'Edgar, mais ce dernier se tut, les yeux noyés dans le néant, là où la fin de sa pensée allait une fois de plus s'étioler. Constance bondit alors sur ses jambes. Elle se sentit étrangement solide, les deux pieds ancrés au sol à moitié gelé, les bras repliés sur sa poitrine, un sourire amer sur le bout des lèvres.

— Ben merci pour tout, lui dit-elle sèchement.

Edgar fit tomber le mégot de sa cigarette et lui saisit les mains. Constance se raidit, mais laissa tout de même Edgar marquer, dans ses paumes, l'empreinte suave de ses lèvres. La sensualité de son geste la paralysa. Aussi, ne lui offrit-elle aucune résistance lorsqu'il l'enveloppa de tout son corps dans une longue et douce étreinte.

— Ça se dit pas, ma belle Constance, comment l'hiver en finira pas de finir, lui chuchota-t-il à l'oreille en effleurant sa joue et ses lèvres entrouvertes.

Il recula, lui baisa les mains une fois de plus, et disparut avec le même pas lourd qui l'avait plus tôt porté vers elle. Constance s'écrasa sur les planches froides du perron et s'accrocha tant bien que mal aux paroles économes d'Edgar, aux sentiments épars et incertains qu'il avait déposés sur sa peau en signe d'adieu et à l'hiver qui allait bientôt tout blanchir. Elle se mit au lit avec un vif sentiment d'avoir été bernée.

Le lendemain, Constance s'éveilla avec la rancœur dans l'âme que seul un travail ardu et solitaire parviendrait à assouvir. Elle s'en voulut d'éviter la messe du dimanche en prétendant que les saignements du mois étaient particulièrement abondants pendant que sa mère renonçait à sa seule sortie de la semaine à cause de crampes à l'abdomen qui n'étaient pas du tout feintes. Le bon Dieu le lui ferait sans doute payer, mais il n'était pas question d'aller au-devant de plus amples humiliations. Tout de suite après le train, elle demanda à Joseph de guider son frère et ses sœurs à l'église tandis que le père s'appropriait la table de la cuisine pour y hacher sa provision de tabac pour la semaine.

Constance s'attaqua au potager qui, selon elle, requérait une nouvelle ronde de coups de pioche afin d'y déterrer les patates et les navets lui ayant échappé lors de sa dernière inspection. La cinglante déception d'avoir été si bêtement leurrée par Edgar réglait la cadence de la pioche heurtant le sol durci par le froid des dernières nuits.

À creuser avec autant de rage au cœur, elle finit par former une large crevasse, un vide qui brisait inutilement les rangées parallèles d'où émergeaient les racines endormies de plants de patates. Elle s'arrêta et contempla le bout de ses bottes noircies par les galettes de terre et les cailloux qu'elle avait sortis de leur nid. La futilité de son geste ne fit qu'attiser davantage sa colère. Jamais auparavant ses humeurs n'avaient dicté la pertinence de son travail. Elle se redressa et fixa, d'un regard honteux, le ciel ennuagé. Avec les visites d'Edgar, un sentiment

doux-amer d'espérance était venu l'habiter sans qu'elle puisse maintenant l'en chasser. Elle s'était rapidement installée dans la sérénité de leurs samedis soir, sans se demander une seule fois où ces fréquentations la conduiraient.

Bientôt, le vent qui tournoyait en bourrasques grossières n'eut plus d'effet sur elle. Debout, les bras ballants, les cheveux en broussaille, Constance ferma les yeux et se complut dans l'absence de repères. Elle balaya de sa rancœur les silences mystérieux d'Edgar, l'odeur de sa cigarette, la tranquillité de son regard, les promesses tacites d'un éventuel retour. Elle se promit de ne plus jamais se laisser bercer d'illusions. Même en état de péché véniel, elle invoqua la protection du Seigneur tout-puissant contre les manières révérencieuses des hommes et, du même coup, se vit destinée à un quotidien peu enviable au service de sa famille.

Elle ramassa la pioche pour remplir la crevasse et figea, à moitié courbée sur l'instrument, consternée par la silhouette qui se dessinait de plus en plus clairement en bordure de la route. Lorsqu'elle reconnut le pas alerte du visiteur, elle courut se réfugier à l'arrière de la grange. Le dos plaqué contre le bois équarri, Constance attendit, ne sachant trop si elle devait aller à la rencontre d'Edgar. Elle jeta un bref coup d'œil au-delà de la grange et le vit enjamber le perron et frapper à la porte de ses parents. Il avait donc lui aussi manqué la messe, ce qui la réconforta quelque peu pour une raison qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer. Le père ouvrit la porte et s'entretint sur le palier avec Edgar sans l'inviter à entrer. Ce dernier se tenait droit comme un arbre. Ses mains s'agitaient nerveusement sur le contour de son chapeau, qu'il tenait à plat sur ses cuisses, tandis que ses yeux balayaient furtivement la cour. Leur entretien se termina en moins de trois minutes sur une poignée de main solide qui sembla ravir Edgar. Elle ne sut ce qui la retint derrière, pendant qu'Edgar s'en retournait en scrutant chaque particule de leur

terrain comme s'il se doutait qu'elle l'épiait. Longtemps après son départ, elle vit apparaître ses cinq frères et sœurs. Elle rangea la pioche, se frotta les mains et nettoya sa jupe avant de venir à leur rencontre, plus que jamais déterminée à découvrir le fin fond de cette histoire.

Le soir venu, un froid pénétrant et humide se répandit rapidement à travers la minceur des vitres, les fissures mal colmatées et la cave en terre battue de la maison des Beauregard. Épuisée et grelottante, Constance rejoignit ses deux petites sœurs sous les couvertures, tandis que Béatrice s'égarait dans une chasse mirobolante d'ours et d'Indiens. Debout sur son lit, Béatrice vociférait, le dos voûté, les bras étendus et les doigts crochus comme s'il lui était poussé des griffes. Les petites s'étaient agglutinées autour de Constance et vivaient ce drame spontané comme s'il était bien réel. De son côté, Constance s'était réfugiée dans la léthargie de rêves et de fantaisies que ses samedis soir passés avec Edgar avaient fait naître.

Moins d'une heure plus tard, les fillettes fermèrent l'œil et Béatrice s'assoupit avant même d'être redescendue sur terre. Incapable d'en faire autant, Constance s'enroula dans une couverture et prit place dans la berceuse tassée près de la fenêtre. Des pas lents et pénibles traversant la cuisine la sortirent de sa torpeur. Sa mère entrouvrit la porte de la chambre et Constance sentit une faible chaleur se répandre autour de ses jambes.

— Maman, chuchota-t-elle.

Claire lui apparut dans l'embrasure de la porte, la main soutenant son ventre alourdi. Elle se retint d'interroger sa mère sur la cause de son mal. Elle savait bien qu'elle portait en elle un nouvel être qui la faisait souffrir et dont la fragilité l'inquiétait déjà.

— T'es pas couchée, toi, lui dit Claire.

— Maman, est-ce que le père brasse des affaires avec les voisins de ce temps-là ? demanda Constance en ouvrant la porte toute grande afin que sa mère vienne la rejoindre et s'asseoir sur le bord du lit.

— Tu parles d'une question, lui répondit Claire en se laissant tomber près de Béatrice.

— J'ai vu quelqu'un venir y parler. Vous étiez couchée. La messe était pas encore finie.

— Quelqu'un que tu connaîtrais par hasard ?

Claire joignit les mains qu'elle posa sur ses genoux.

— On en reparlera demain, lui dit-elle. Y commence à être tard.

— C'est pas important de toute façon, lui dit Constance d'un air faussement désintéressé.

— Bon ben, bonne nuit dans ce cas-là, ma chouette, murmura Claire en se cambrant pour se lever.

Constance saisit l'avant-bras de sa mère et s'agenouilla à ses pieds.

— Je veux savoir ce qu'y voulait, implora-t-elle.

Claire soupira et lui prit le menton du bout des doigts.

— Pour une fois, c'est rien que des bonnes nouvelles, ma grande, lui dit-elle à voix basse. Rien que des bonnes nouvelles.

Constance scruta le visage ombragé de sa mère, lequel captait à demi un faible filet de lumière.

— S'il vous plaît, maman, soupira-t-elle.

Claire leva la main et secoua la tête, comme accablée par l'insistance de sa fille.

— C'est M. Leclerc. Y a demandé ta main, pis ton père a dit oui.

Constance releva brusquement le torse. Elle s'agrippa à la paillasse de son lit et répéta béatement les paroles de sa mère.

— Y a dit oui...

Claire soupira, puis posa ses lèvres sur le front de son aînée.

— Tu vas te marier, ma grande, et pas avec n'importe qui. Couche-toi à c't'heure et pis fais de beaux rêves.

Claire se poussa hors du lit en grimaçant et se traîna jusqu'à la porte, qu'elle referma doucement derrière elle. Constance se réfugia sous les couvertures, les membres tendus par l'in vraisemblable nouvelle qu'elle avait arrachée à sa mère. Elle évita le moindre remous, en quête de la chaleur de Béatrice, qui s'était retranchée près du mur. Elle s'étendit sur le dos, les mains jointes sur sa poitrine, mesurant avec appréhension les innombrables implications de son sort. Elle avait à peine brisé la glace avec Edgar ; sa nervosité commençait tout juste à se dissiper en sa présence. Même qu'elle s'était faite à l'idée d'abattre les murs étanches de sa vie de recluse et de se montrer en compagnie d'un homme. Par contre, elle n'avait jamais soupçonné qu'en piétinant ainsi le terrain vague de leur fréquentation, on l'arracherait si brusquement à son cocon familial, aussi austère soit-il, quoique farouchement gardé et sécuritaire.

En moins d'un an, elle en serait à remplir ses valises de ses maigres possessions et à emménager dans une maison où tout lui serait étranger pour devenir une épouse, une bru, éventuellement une mère ! Pour le reste de sa vie, elle serait la femme d'un homme qu'elle connaissait si peu et pour qui elle éprouvait

des sentiments si inhabituels, si déchirants, que ces quelques semaines de veillées sur le perron n'avaient pas suffi à mettre à l'épreuve. Tout s'embrouillait dans sa tête. Comme pour parer à un coup dur, elle se recroquevilla, les poings serrés et les nerfs en boule en étouffant ses gémissements dans des draps déjà trempés de sa peine et de ses inquiétudes. Dès que la main de Béatrice se posa délicatement sur sa hanche, elle s'enfonça la figure dans l'oreiller et ferma ses paupières bouffies pour bientôt céder aux forces de l'épuisement du corps et de l'esprit.

Fin septembre 1920

Le lendemain matin, Constance surgit dans la cuisine en attachant en vitesse les boutons de sa blouse. Elle manqua de peu de s'assommer la tête contre le cadre de la porte et de détrôner de son pot de chambre la petite Jeanne, qui la dévisagea, les joues empourprées et les poings serrés sur ses genoux.

— Bon, te v'là, toi!

Claire l'accueillit comme si elle avait coutume de faire la grasse matinée; comme si les nouvelles de la veille n'avaient pas bouleversé de but en blanc son petit monde.

— Tiens, je t'ai gardé un morceau de pain. Après ça, va vite à l'étable.

Claire empoigna le contour de la machine à laver, mais Constance se précipita aussitôt pour déplacer la lourde cuve et son tordeur près de la pompe à eau.

Malgré l'effort déployé, Constance se sentit tout à coup désorientée, honteuse même. Sa mère l'avait laissée dormir et avait pris sur elle des tâches trop éreintantes pour son état. Elle avait rangé la table dans le fond de la cuisine et fixé des cordes à linge qui sillonnaient le plafond d'un mur à l'autre, après avoir servi, seule, le déjeuner et lavé la vaisselle. Et dire que Constance n'avait eu connaissance de rien!

— Fais ça vite, ma grande. C'est mon idée que Béatrice est pas dans ses meilleures humeurs. Pis y a Marguerite qui est partie par-derrière. Dis-y de rentrer. Y est temps qu'elle se rende un peu utile, celle-là!

Constance se couvrit d'une veste de laine et sortit. Un vent frisquet l'attaqua de plein front et l'obligea à courber la tête. Elle n'avait pas encore quitté le perron que sa mère l'interpella.

— Pour ce qu'on a parlé hier, c'est mieux de rien dire à Béatrice pour à c't'heure.

Constance acquiesça d'un léger hochement de tête et traversa la cour en courant. En ouvrant la porte de la grange, elle devina aussitôt que Béatrice n'était pas dans son assiette. Elle se laissa guider par un son métallique agaçant et répétitif. Elle découvrit sa sœur, les jambes allongées parmi les brindilles de foin souillées de purin, au fond de l'enclos près de leur vache Maggie. Béatrice frappait l'anse d'une chaudière en fixant le vide de ses yeux éteints. Non loin, Marguerite soulevait la poussière de l'enclos voisin avec un balai trop long pour sa petite personne.

— Va trouver maman dans la maison. Elle a besoin de toi, chuchota Constance à l'oreille de sa jeune sœur.

Marguerite se défit du balai et se dirigea vers la sortie en prenant tout son temps, fascinée par le comportement bizarre de Béatrice.

— Envoye, ordonna Constance.

Marguerite se décida enfin à partir pendant que Constance libérait Maggie de son enclos pour l'attacher à un poteau.

— Béatrice, murmura-t-elle d'une voix douce et conciliante.

Béatrice continua mécaniquement à soulever la poignée de la chaudière. Constance s'accroupit en face d'elle.

— Viens, Béatrice, y faut qu'on finisse ça au plus vite.

Sur ce, Béatrice interrompit brusquement sa manœuvre et leva les yeux vers Constance. Cette dernière fit un geste pour lui arracher la chaudière, mais Béatrice, rapide comme l'éclair, en agrippa le contour. Constance abdiqua.

— T'as pleuré toute la nuit, lui dit Béatrice d'une voix blanche.

— Ah oui? Ça doit être parce que j'étais ben fatiguée, lui répondit Constance avec le goût âcre du mensonge sur la langue.

— C'est même pas vrai, siffla Béatrice.

Constance se leva et s'empara du balai que Marguerite venait de délaïsser. Béatrice avait donc tout entendu de son entretien avec leur mère. Elle savait, et cette torpeur était son refuge.

— On a plein d'ouvrage à faire, pis j'ai besoin que tu m'aïdes, lui dit Constance un peu trop froidement.

Face à l'inertie de sa sœur, Constance entreprit de nettoyer l'un des enclos pour y installer la vache, tout en maintenant un œil vigilant sur sa sœur enfermée dans son silence de plomb, la chaudière enserrée dans ses bras. Constance décida qu'il valait mieux la laisser faire. S'occuper seule de nettoyer l'étable lui serait moins épuisant que de s'enfoncer dans une discussion interdite au sujet de son prochain mariage avec Edgar.

— Pourquoi? émit soudain Béatrice d'une voix sombre.

Constance fit comme si elle n'avait rien entendu et s'activa de plus belle pour fuir le malaise qui la pourchassait. Béatrice avait beau bousculer les convenances avec ses commentaires francs et directs, il restait que sa perception du bon sens manquait rarement de justesse. À quatorze ans, il n'y avait que Béatrice pour demander au curé pourquoi il faisait des colères dans la maison du bon Dieu et s'attendre naïvement à ce qu'il lui réponde. Depuis, on la laissait rarement s'approcher du prêtre

afin d'éviter à ce dernier d'autres moments d'embarras. Dans le monde étrange de Béatrice, l'exactitude et l'évidence modelaient une forteresse, la source première de sa sécurité. Lui mentir, c'était briser son univers insolite à grands coups de barres de fer.

— Pourquoi? répéta Béatrice comme si elle se parlait à elle seule.

Constance déposa le balai et entreprit le débroussaillage des lieux, non sans un soupir de découragement. Des outils de jardinage et de nettoyage que les garçons n'avaient pas ramassés jonchaient le sol, des amoncellements de fumier garnissaient les paillasses de foin, Maggie se mit à uriner à l'emplacement que Constance venait tout juste de décrasser. Dans l'enclos d'à côté, Béatrice n'avait pas bougé, les mains collées à sa chaudière comme si elle allait s'y engouffrer tout entière. Pendant que, dans la maison, sa mère s'acharnait à maintenir en vie un autre bébé de misère, Constance réfléchissait à cette union précipitée, qu'elle considérait comme insensée et cruelle. Dans cette foulée d'in vraisemblances, une chose était sûre : le père ne reviendrait pas sur sa décision. Elle se planta en plein devant sa sœur en laissant Maggie beugler son impatience.

— Tu veux savoir pourquoi, Béatrice? Ben, c'est parce que, dans la vie, on fait pas toujours ce qu'on veut, lança Constance, décidée à mettre les choses au clair, quitte à désobéir à sa mère.

Béatrice releva la tête. Son regard incertain devint grave et les traits de son visage se durcirent. De sa bouche entrouverte s'échappèrent des gémissements hachurés. Sa main quitta l'encolure de la chaudière et pointa en droite ligne vers les chevilles de Constance. Cette dernière baissa les yeux en remontant sa jupe. Le sang avait imbibé ses bas de coton jusqu'au cuir de ses bottines. Elle s'accroupit pour camoufler son indisposition et calmer Béatrice.

— C'est pas grave, lui murmura-t-elle sur un ton qui se voulait rassurant malgré le trémolo qu'elle tenta d'assourdir. C'est pas comme pour maman, c'est comme pour toi pis moi.

Béatrice était devenue femme six mois auparavant, mais sans le choc que Constance avait connu aux premiers signes de ses menstruations. Après que sa mère lui eut juré qu'elle n'était pas atteinte d'une maladie incurable, Constance avait eu la bonne idée de frotter devant Béatrice les taches brunâtres de ses guenilles. Comme ça, lorsque viendrait son tour, sa sœur ferait plus facilement la différence entre le sang menstruel et celui qui avait coulé du corps de leur mère lors de sa dernière fausse couche.

— C'est pas du sang de malade, la rassura Constance. C'est du sang normal. J'ai besoin d'aller me changer.

Béatrice leva la tête et fixa Constance avec ce regard placide d'où perçait le doute. Constance lui avait menti une fois déjà et Béatrice, avec les mains qui se fermaient et se refermaient sur la poignée de la chaudière, revisitait peut-être des souvenirs embarrassants susceptibles de les rattraper un jour. Elles savaient toutes deux que le sang normal survenait à des moments inattendus, sur un banc d'église ou dans une cour d'école, avec une tempête dans les entrailles. Constance lui tendit la main.

— Viens-t'en, lui dit-elle.

— Non! J'vas nettoyer ce dégât-là, répondit-elle en montrant l'urine que Maggie avait aspergée dans son enclos temporaire.

Constance recula, abasourdie par ce soubresaut de lucidité.

— C'est vrai que maman aime pas ça, quand tu te salis de même, mais ça tombe ben pour toi, pis pour moi. C'est le jour du lavage, lui dit Constance en examinant ses bas.

Béatrice était demeurée immobile dans son coin avec la chaudière entre les mains.

— J’vas faire ça vite, pis après, on va jaser, lui dit Constance. On a encore ben de l’ouvrage à finir. Maman a besoin de nous autres dans la maison. Y faut pas qu’elle se fatigue trop, tu comprends ?

Béatrice acquiesça d’un léger mouvement de tête et Constance quitta l’étable en serrant les jambes. Dès son retour, elle allait expliquer à sa sœur que ce mariage ne modifierait en rien leur rapport. Elles seraient pratiquement voisines et elles se verraient aussi souvent qu’elles en auraient envie.

Claire inséra une série de camisoles et de sous-vêtements entre les rouleaux du tordeur et jeta un coup d’œil inquiet vers la fenêtre en attente de ses deux grandes filles. À part Marguerite qui avait traversé la cour quelques minutes plus tôt, c’était le grand vide dehors. Le sentiment d’en avoir trop dit à Constance la veille la tourmentait, surtout depuis que Béatrice s’était enfuie vers l’étable en coup de vent.

— Enlève tes mains de là, signifia-t-elle à Marguerite, qui, perchée sur le bord du tonneau rempli d’eau, tentait d’imiter sa mère.

Enseigner à Marguerite à ne pas se coincer les doigts dans le tordeur l’épuisait. Ses deux plus jeunes filles ne semblaient pas démontrer d’aptitudes pour les travaux ménagers, ou peut-être était-ce elle qui, inconsciemment, les précipitait dans une routine pour laquelle elles n’étaient pas prêtes, tout ça parce que son aînée allait bientôt s’envoler du nid.

— Maman va le faire, dit-elle sur un ton radouci.

Marguerite se résigna à descendre du petit banc, la mine déconfite.

— Maman aimerait ben ça, que tu fasses les pots de chambre, par exemple.

Constance s'occupait habituellement de ce rituel déplaisant, souvent en compagnie de ses jeunes sœurs. Depuis le temps, Marguerite savait sûrement comment faire, d'autant plus qu'avec le retard qu'elle avait pris, Constance en avait déjà assez sur les bras.

— Tu vas être capable ?

— Ben oui ! lui dit Marguerite d'un ton frisant l'impertinence.

Claire inséra d'autres vêtements dans le tordeur en lorgnant de temps à autre la fenêtre, sur laquelle ruisselaient les larmes d'une pluie fine.

— Tiens ça ben comme il faut et fais attention où tu mets les pieds, fit Claire en apercevant Marguerite qui transportait le pot de chambre recouvert, suivie de près par la petite Jeanne. Toutes deux avaient déjà boutonné leurs manteaux et attaché leurs capines. Claire leur ouvrit la porte. Les petites hésitèrent, en fixant leur mère d'un regard avide d'approbation. Claire reconnut alors cette ardeur à vouloir bien faire, celle qui avait jadis illuminé les yeux de Constance.

— Faites ben attention, leur dit-elle, en les poussant doucement dehors.

Elle les observa se diriger lentement vers l'arrière de la cour où trônait une menue cabane en hauteur qui leur servait de toilette. Marguerite tenait fermement l'anse de la chaudière et Claire referma la porte en espérant pour le mieux. Elle plongea ses mains dans l'eau grisâtre qu'il lui faudrait bientôt changer pour la prochaine brassée et retira une chemise dont l'encolure

nécessitait un frottage à la main. Constance allait devoir s'occuper de rafraîchir l'eau de la cuvette, une tâche devenue trop exigeante dans son état. Sa grande fille lui était indispensable, s'avoua-t-elle en frottant vigoureusement le collet de chemise sur les rainures de la planche à laver.

D'une enfant pieuse et rationnelle, Constance s'était transformée en une jeune femme déterminée, robuste, mais de belle apparence. Claire l'avait vue affronter les pires tempêtes avec un aplomb d'adulte ; les courses effrénées pour retrouver Béatrice, les humeurs fracassantes de son père, le travail de maison toujours plus exigeant, sans compter le spectacle quotidien de ses frères qui prenaient la route pour l'école, un privilège dont elle serait privée à jamais. Or, c'est en apprenant la nouvelle de son mariage que Constance avait fléchi pour la première fois. Claire avait perçu dans son regard une indéniable lueur d'épouvante, un sentiment qu'elle avait aussi éprouvé il y aurait bientôt dix-huit ans. Mais ce n'était qu'une question de temps pour que Constance réalise sa chance. Son cavalier était un homme bon, sensible et relativement prospère, le genre de prétendant qui ne courait pas les rangs. Le bon Dieu avait mis sur sa route un futur mari qui saurait l'initier au labeur de la vie à deux dans la considération et le respect. C'était déjà une bien grosse amélioration comparativement à ce que Claire avait connu avec son propre mari, alias le séduisant Armand Beauregard, et l'idée la réconforta.

Elle s'essuya le front du revers de la main. Il était inutile de verser dans les regrets, se dit-elle. Le Seigneur, après tout, l'avait gratifiée d'une progéniture franchement pieuse, obéissante, vaillante et en santé, bien au-delà de ce qu'une mère de famille pouvait espérer. Après un nouveau coup d'œil à la fenêtre, elle retourna à la lessive en traînant le pas et mit sur le dossier d'une

chaise les chemises prêtes à étendre. Le bas de son dos demeurait sensible, mais elle se trouvait, pour le moment, libérée des crampes qui la poignardaient si tôt dans sa grossesse.

Elle rabaissa l'une des cordes à linge pour permettre à Marguerite d'étendre des vêtements, mais se retourna de moitié en entendant le grincement de la porte avant.

— Constance !

Sa fille traversa la cuisine d'une traite, les mains coincées entre les cuisses.

— On n'a pas fini. C'est juste qu'y faut que je me change.

— Et pis Béatrice ? Elle t'aide un peu, toujours ? Elle a pas voulu déjeuner, l'informa Claire pendant qu'elle finissait d'ajuster la corde à linge.

Constance réapparut quelques instants plus tard, chargée de ses vêtements souillés. Claire lui saisit le coude.

— Donne-moi ça, lui dit-elle, en débarrassant Constance qui fuyait son regard.

Claire était fière de sa fille, mais il valait mieux manifester ce genre de sentiments par d'autres moyens.

— Tu sais que ce mariage-là, c'est pour ton bien, ma fille. Et puis, Béatrice, elle va finir par se faire à l'idée. Avec le temps, tu comprends ?

Soulagée de retourner enfin à l'étable, Constance sortit sans un mot, mais elle s'arrêta net avant d'avoir posé le pied sur le sol. Le cri perçant d'un enfant se répandait comme une onde de choc depuis le fond de la cour. Constance bondit comme un jument qui sentait le feu, fit le tour de la maison et aboutit dans les bécosses en moins de deux.

Elle tira la porte d'un coup sec et aperçut la figure de Jeanne inondée de larmes. Le corps à moitié enfoncé dans le trou des toilettes, la petite s'époumonait de terreur en essayant de se tenir en équilibre avec les mains plaquées de chaque côté du trou. Pensant bien faire, Marguerite lui faisait écho en lui tirant les bras pour tenter de l'en sortir. D'un geste brusque, Constance repoussa Marguerite et s'empara de Jeanne. Celle-ci s'enroula au corps de sa grande sœur, les bras noués autour de son cou et les jambes lui encerclant les hanches.

— C'est correct, c'est correct, lui chuchota Constance.

— Pour l'amour, qu'est-ce que vous faites là ? demanda Claire, en cherchant son souffle.

Constance s'agenouilla sur le sol dénivelé des bécosses et berça une petite Jeanne sanglotant dans ses bras.

— Elle avait encore envie, marmonna Marguerite comme pour parer à la pire des punitions.

— Jeanne a ben failli tomber dans le trou des bécosses, expliqua Constance à sa mère. Mais c'était rien qu'une grosse peur, hein, ma cocotte ? ajouta-t-elle à l'intention de sa cadette.

Constance étouffa un fou rire qui s'éclipsa aussitôt qu'elle croisa le regard assombri de sa mère. Celle-ci avait saisi au vol la cause de son appréhension ; Béatrice n'était pas accourue aux cris de Jeanne.

Constance s'élança en direction de l'étable, pendant que Claire ramena prestement ses deux plus jeunes à la maison. Elle les envoya s'amuser dans la chambre et retourna à sa cuvette d'eau grise pour y diluer ses inquiétudes à même quelques chemises et caleçons baignant à la surface. À tout moment, ses appréhensions la conduisaient à la fenêtre d'où émergeaient le vide et le silence. Il s'écoula une bonne demi-heure sans qu'elle perçoive

le moindre bruissement venu de l'extérieur. Pour chasser ses idées noires, elle se dit que Constance et Béatrice étaient simplement occupées à finir les travaux de la grange, mais pour chaque instant qui se fondait dans l'attente, un sombre et lourd pressentiment l'oppressait.

Au bout d'une heure, Claire avait atteint ses limites. Elle ordonna aux petites de rester dans leur chambre et vérifia la cour une dernière fois. Finalement, elle crut distinguer une forme mouvante du côté de la grange et reconnut la silhouette de Constance, tout amincie dans ses vêtements trempés. Claire ouvrit la porte en cherchant Béatrice des yeux. Sûrement, celle-ci devait traîner derrière. Béatrice aimait tant la pluie. Pourtant il n'y avait que Constance qui s'avavançait vers elle, les cheveux aplatis, la figure ruisselante, en criant d'une voix déchirée.

— Maman! Maman! J'ai couru jusqu'au lac! J'ai pas arrêté de l'appeler! Je la trouve pas!

Claire scruta l'horizon, loin derrière Constance qui approchait, appesantie par le poids de son échec. Claire n'osait bouger de peur que s'estompe l'espoir d'apercevoir Béatrice. Sa fille l'avait si souvent inquiétée de la sorte. Mais cette fois, se jura Claire, Béatrice aurait à payer le prix de son insouciance.

— Rentre, ordonna-t-elle à Constance.

Elle lui remit une serviette pour s'essuyer les cheveux et la fit asseoir près du poêle, derrière une rangée de vêtements suspendus aux cordes à linge. Claire se chaussa en vitesse et s'enveloppa d'un châle épais qui la couvrit de la tête aux mollets.

— Elle sait ce qui l'attend. Y a des chances qu'a soit encore dans l'étable.

Claire sortit, en préférant se passer des commentaires de Constance, qui avait sûrement fait sa ronde des bâtiments avant

de prendre le chemin du lac. Elle marcha à grandes enjambées, même si ce septième enfant, enfoui dans ses entrailles depuis quatre mois, l'avait dépossédée de son ardeur. Il faudrait expliquer à Béatrice qu'elle serait bientôt l'aînée de la famille et, qu'à son tour, elle deviendrait indispensable. Il faudrait lui faire comprendre que ses folles virées avaient assez duré, qu'il n'y aurait bientôt plus personne pour la ramener à la maison. Elle ouvrit la porte de l'étable avec la fougue d'un fier-à-bras, désespérée par ses propres illusions.

— Béatrice, cria-t-elle sur un ton ferme qu'elle employait rarement. Sors de là, tout de suite.

Sauf pour le meuglement des vaches, tout était silencieux dans la tiède pénombre de l'étable. Claire arpenta tout de même les lieux, méthodiquement, en écartant les animaux de leur enclos pour y inspecter les moindres recoins. Elle pénétra ensuite dans le poulailler. La volaille battit des ailes, soulevant un fin nuage de poussière et, chez Claire, l'horrible pressentiment que Béatrice avait depuis longtemps déguerpi. Elle sortit du poulailler comme un soldat qui refuse d'abdiquer et, malgré la pluie froide, s'engouffra dans le sentier boisé menant au lac, un parcours que Béatrice avait maintes fois emprunté.

Elle marcha d'un pas hâtif qui altérait le rythme de sa respiration devenue lourde et saccadée, comme si quelqu'un d'autre peinait à ses côtés. Elle s'arrêta et tendit l'oreille pour n'entendre que la pluie tambouriner sur le feuillage épars et le sol boueux.

— Mon Dieu, mon Dieu, faites-la revenir. Je vous en supplie.

Elle reprit le pas, poussée par la froideur du temps et l'emprise macabre de cette forêt mouvante.

— Béatrice ! Béatrice ! hurla-t-elle.

Elle gravit une pente, et puis une autre, le torse légèrement replié vers l'avant et le nom de sa fille égarée perçant comme un tambour ce désert de conifères et d'arbres presque nus. Elle suivit une longue courbe vers l'est avant d'aboutir à une légère descente sillonnée de rigoles creusées par cette pluie qui n'en finissait plus de tomber.

— Béatrice! Béatrice!

Claire se laissait projeter vers l'avant par l'indestructible détermination de ses appels incessants jusqu'à ce que le coup d'une violente douleur à l'abdomen la réduise au silence. Les lèvres crispées et le corps vacillant, elle s'accroupit en tenant son ventre dans un effort d'éloigner la menace de ce mal indésirable.

— Mon Dieu! Mon Dieu! Donnez-moi la force. Rendez-moi ma fille!

Le mal disparut comme il était venu et Claire se releva, avec la vue embrouillée par l'averse et la crainte que la main de Dieu se détache de la sienne. Elle leva les yeux vers le haut cherchant en vain un signe, une lueur d'espoir, un regain de confiance. Un ciel plaqué de nuages mouvants semblait vouloir aspirer la piètre lumière du jour. Le temps filait trop vite, ou peut-être s'était-il tout simplement arrêté.

— Je te retrouverai ben, ma chouette. On finit toujours par te retrouver, se dit-elle pour s'encourager.

Elle se remit à marcher, le châle trempé adhérent sur sa large poitrine. Au terme d'un virage, elle aperçut enfin une vaste surface de terre battue d'où s'élevaient des troncs d'arbres, telles des pierres tombales au milieu d'un cimetière abandonné. Elle traversa la clairière d'un pas vif, pressée d'atteindre le rivage où si souvent Constance avait repéré Béatrice. Elle appela de nouveau sa fille, un espoir fragile accroché aux lèvres, et sa voix percuta le roc des montagnes avant de rebondir dans

l'atmosphère en ondes décroissantes. Elle avança de plus belle en remplissant l'espace du nom de Béatrice sous la pluie drue qui lui pinçait les joues, et puis s'arrêta à quelques pieds de la grève. Le lac s'étendait sur quelques milles dans un large cercle. Sa surface presque noire frémissait et Claire en scruta les abords garnis de buissons, de rochers et de nappes boueuses. Le feuillage ruisselant lui donna l'impression d'avoir aperçu une silhouette se détacher de l'horizon.

— Béatrice ! cria-t-elle encore.

Le paysage entier lui sembla flou et agité par le vent, mais elle entreprit tout de même de contourner le lac. Ses pieds s'enfoncèrent dans la boue noire truffée de racines, d'algues et de surfaces rocheuses. Par deux fois, elle évita de peu une chute dans l'eau glacée. Elle s'essuya les yeux avec son châle et examina la surface du lac. Le flot paresseux de la vague et le frétillement de la pluie animaient les eaux, mais il n'y avait là aucun indice d'une quelconque présence humaine. Elle décida enfin de faire demi-tour, le corps las et transi, l'âme en détresse.

Elle retourna à la clairière, qu'elle traversa avec le même empressement, et s'engagea dans un sentier connexe, étroit et barbelé de branches arquées qu'elle repoussa d'une main, l'autre retenant les battements déchaînés de son cœur. Elle pénétra dans l'épaisseur de la forêt, en redoutant la vulnérabilité de Béatrice dans cet environnement solitaire. Elle la savait affamée, engourdie par le froid et affolée. Pour la rappeler à elle, Claire ne pouvait compter que sur la familiarité de sa voix garante de réconfort.

— Béatrice !

Elle remonta sur ses épaules son châle devenu lourd et encombrant. Elle ne pouvait se permettre de faillir à cette enfant qui ne survivrait jamais à l'intimité et aux besoins particuliers d'un mari. Il n'y avait que sa mère pour la protéger.

— Béatrice, viens ma chouette. Maman est pas fâchée.

Claire marchait rapidement lorsque c'était possible. À d'autres moments, elle ralentissait le pas pour enjamber des flaques d'eau et de vase, et même rampait, soutenue par l'espoir de bientôt sentir le cœur de sa fille battre contre le sien. Le reste n'existait plus. Son monde s'était réduit au besoin viscéral de tenir son enfant contre elle, de la réchauffer et de la consoler. Elle trébucha et manqua de se coincer le pied dans une crevasse.

— J'entends quelqu'un!

Elle s'immobilisa, le souffle court, et suivit le battement d'ailes d'une corneille dont le croassement se mêlait à des voix humaines.

— Oui, oui, y a quelqu'un là-bas!

Les voix se multiplièrent, empressées et chargées d'attentes. Bientôt, d'autres s'y joignirent, formant une chorale discordante et lointaine.

— Elle est là! Je la vois. Je la vois.

Claire s'appuya contre un arbre en retenant son souffle. Par la grâce de Dieu, Béatrice avait-elle été retrouvée? Elle reconnut, dans le cri des hommes, l'indéniable note d'un dénouement heureux. Était-ce possible qu'ils l'aient repérée? Claire pressa les mains sur son cœur, comme pour l'empêcher d'éclater. Elle tenta un pas vers l'avant, mais ses jambes refusèrent d'obéir. Elle s'essuya les yeux, retenant au fond de l'âme cette grande joie de revoir enfin sa fille, saine et sauve.

— Béatrice! Béatrice, mon ange! cria-t-elle, mais son appel sombra dans un silence redoutable. Les hommes s'étaient tus. Elle se retourna et les vit s'approcher d'un pas hésitant. Ils étaient trois, puis six, peut-être davantage, qui se confondaient

dans le voile de l'averse. Ils ralentirent; certains se passèrent la main sur le front, d'autres secouèrent la tête, quelques-uns derrière s'arrêtèrent bêtement.

Claire chercha désespérément l'ombre de sa fille parmi cette armée d'hommes aux vêtements trempés et noircis de boue, hache ou perche à la main, le regard cloué au sol.

La réalité l'atteignit comme un coup de couteau en plein cœur. Béatrice n'était pas celle que ces bons diables croyaient avoir retrouvée. La déception lui scia les jambes. Elle se laissa choir sur le sol en étouffant un long cri rauque dans les mailles de son châle.

Ils formèrent un cercle autour d'elle. Certains s'agenouillèrent en lui soufflant leurs excuses. Elle reconnut Frank Labonté, le père Guertin et quelques-uns de ses fils. Edgar lui toucha l'avant-bras.

— On va continuer à chercher. Tant qu'y va faire assez clair, on va pas lâcher, lui dit-il pour la reconforter.

Suspendue à ces mots, elle fut incapable d'émettre un son. Elle sentit la lourdeur d'un parka s'abattre sur ses épaules et ses vêtements trempés lui glacer les os. Elle entendit Edgar qui répartissait les troupes dans cette forêt qu'elle venait elle-même de ratisser. Deux hommes la soulevèrent pour la conduire à la clairière, qu'ils atteignirent en peu de temps. Le père Guertin les avait précédés et les attendait dans sa charrette. Claire balaya les environs d'un regard fiévreux et se rendit compte que, dans sa frénésie, elle avait tourné en rond pendant des heures et que ses appels incessants n'avaient pu être entendus de Béatrice. Elle s'essuya la figure du bout des doigts et releva la tête. Les hommes allaient donc fouiller de nouveaux territoires, là où le chagrin et l'innocence de Béatrice auraient pu se tapir en attendant du secours.

Une fois installée sur le banc de la charrette, Claire accepta le thé que le père Guertin lui offrit dans un pot en vitre enrobé d'un linge. Elle lui fut reconnaissante de le tenir en place pour elle. Elle en aurait renversé la moitié tant l'angoisse et le froid la faisaient trembler. Lorsque les roues de la charrette s'arrachèrent de la nappe de terre visqueuse dans laquelle elles s'étaient enfoncées, Claire se retourna vers le lac, cette masse mouvante et sinistre qui se fondait dans la bruine d'un sombre début d'après-midi. Une demi-douzaine d'hommes arpentaient le bord de l'eau en y plongeant de longues perches. D'autres faisaient de même en sillonnant le lac en chaloupe. Elle en compta seulement trois partis vers le bois.

Le père Guertin ferma le pot de thé et le posa à ses pieds. Pourtant reconnu pour la sagesse de ses paroles, il se fit discret et pressa le trot de son cheval.

Début octobre 1920

Edgar se tourna d'un côté puis de l'autre, incapable de fermer l'œil, et finit par s'étendre sur le dos en scrutant les ombres au plafond, les mains coincées entre sa tête et l'oreiller. Il avait ainsi passé les six dernières nuits à rejouer ce moment doux-amer qui l'avait arrimé à Constance, son corps tout entier contre le sien, alors qu'il lui caressait d'une main la nuque et que la rondeur de ses seins reposait sur sa poitrine. Tous les soirs, il tentait de revivre l'audacieuse intensité de leur étreinte, comme si elle détenait, à elle seule, le pouvoir d'effacer les atroces circonstances de leur dernière rencontre. Au lendemain de son entretien avec Beauregard, Edgar crut nécessaire d'aller s'excuser auprès de Constance pour s'être comporté avec autant d'empressement. Par la même occasion, il pensait lui faire une demande en mariage en règle. Il s'était imaginé la surprise dans ses beaux grands yeux d'ébène, ou peut-être un soupçon de ressentiment. Il s'était imaginé Claire les poussant vers l'extérieur pour leur allouer un brin d'intimité. Il avait même craint la réponse qui jaillirait des lèvres de sa promise. Pourtant, ce jour-là, en enjambant le perron de la porte d'entrée, rien ne l'avait préparé au marasme qui régnait entre les murs de cette modeste demeure.

Il frappe une fois, puis une autre fois, sans que personne vienne lui ouvrir. Il laisse s'écouler quelques secondes avant de prendre la liberté d'entrer. Il fait alors face à un barrage de vêtements suspendus comme des fantômes décapités. Il se penche, trébuche sur une chaise et aperçoit Constance près du poêle, grelottante et désemparée au milieu d'une petite flaque d'eau. Elle le fixe d'un air anxieux au travers d'un rideau de mèches trempées qu'elle écarte doucement de la main. À ce moment précis, où ses doigts frémissants effleurent son front, Edgar est happé par l'accablante intuition qu'un malheur

vient de frapper. Il regarde ailleurs, rejette l'hypothèse jusqu'à ce qu'il pose à nouveau les yeux sur le teint blême et le regard ahuri de Constance. Il lui touche l'épaule et elle s'accroche à lui, leurs corps puisant l'un dans l'autre une forme discordante de réconfort. Il se rend compte alors qu'il soutient la partie la plus vulnérable de sa bien-aimée. Il lui chuchote des excuses à l'oreille, mais elle secoue la tête, ses pensées appartenant à un quelconque endroit lointain et terrifiant. « Béatrice », finit-elle par échapper d'une voix brisée, comme si d'ajouter un son à la calamité n'allait qu'empirer les choses. « Béatrice est partie. » Elle lui raconte les distances qu'elle a parcourues, les recoins qu'elle a fouillés, et sa mère qui s'est élancée à son tour à sa recherche depuis déjà une bonne heure. Elle parle tout bas, les lèvres collées à son parka, comme si elle aussi retarde l'inévitable moment de la séparation. Il s'informe des plus jeunes et Constance fait un signe de la tête en direction d'une porte close. Il lui dit de ne pas s'inquiéter, mais à mesure que ses mots meublent le noir silence de la pièce, son ton lui paraît inapproprié, presque faux. Il caresse les cheveux trempés de Constance avant de s'arracher à elle et lui fait une promesse qu'en fin de compte, il ne pourra tenir.

Edgar se frotta les yeux, maudissant son échec et luttant contre l'impression grandissante que la demande hâtive qu'il avait formulée à Beauregard avait poussé Béatrice à disparaître pour de vrai. La fillette fuyait souvent les contrariétés et les déceptions en prenant le bois, c'était bien connu, mais Constance réussissait toujours à la ramener. Durant leurs brèves fréquentations, ils avaient parlé des coups de tête de Béatrice et Edgar s'était bien douté qu'il existait, entre ces deux-là, une rare et singulière complicité. Et pourtant, il n'avait pas pensé une minute à la réaction de Béatrice en courant demander la main de Constance à Beauregard pendant que la famille assistait à la messe.

La mâchoire serrée et les muscles tendus, Edgar ferma l'œil sans pour autant trouver le sommeil. Les cinq journées qu'il avait passées sous l'averse à ratisser les bois et le lac avec Beauregard, Lagacé, Bourbonnais et une demi-douzaine d'hommes n'avaient

rien donné. Les recherches avaient été abandonnées quelques heures plus tôt. Avec une semaine de retard pour le camp, Bourbonnais et lui avaient prévu au moins de se rendre à Mitigoka en mi-journée.

Il se roula sur le côté et tenta de revenir à ce moment délicieux où Constance lui avait fondu dans les bras, avant qu'il réalise qu'il avait lui aussi sa part de blâme dans ce drame et qu'il manque à sa promesse de retrouver Béatrice, mais un bruit insistant à la porte d'entrée le fit bondir hors du lit, fébrile à l'idée qu'il y avait du nouveau dans cette tragédie. Il agrippa son pantalon et sautilla hors de la chambre. Serait-il possible que le bon Dieu se soit enfin décidé à exaucer les prières de tout un village et à ramener la jeune fille à la maison ? Saine et sauve ?

— J'arrive, j'arrive !

Sa voix chancela dans la tiédeur de la cuisine. Il attacha son pantalon à la taille et remonta les bretelles sur ses épaules. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Sa mère se tenait debout, une main tâtonnant le cadre de la porte de sa chambre et l'autre serrant l'encolure de sa robe de nuit.

— C'est beau, sa mère, allez vous recoucher, lui dit-il.

Edgar rangea son sac en toile d'un coup de pied et débarra la porte en vitesse.

— Salut, le cousin !

— Ti-Jean ? s'exclama Edgar avec un mélange de colère et de déception dans la voix.

— C'est moi, aussi vrai que la neige en hiver, lui répondit Lafrenière sur un ton de fausse gaieté.

— Qu'est-ce qui se passe ? Quelque chose qui tourne pas rond ? C'est Judith ? Lionel ?

— C'est que j'aurais besoin d'un p'tit service, coupa Ti-Jean.

Sa voix était devenue grave et pleine d'attentes. Edgar s'empara de ses bottes et ferma la porte derrière lui.

— J'ai à me rendre à Mitigoka, pis ça presse. À soir, expliqua Ti-Jean, les mains dans les poches et le cou enfoncé entre les épaules.

— T'es pas ben, répondit Edgar en se relevant d'une traite après s'être chaussé.

Il serra la mâchoire et croisa les bras sur sa poitrine.

— Envoie, le cousin, nargua Ti-Jean. T'es pas pour me refuser ça juste au moment où j'ai la chance de me refaire. Calvaire, c'est la seule qui me reste pour me sortir du trou.

Edgar s'adossa sur l'un des piliers de la galerie, sans bouger. Il s'était promis de ne plus se laisser leurrer par les magouilles de son cousin qui jurait à tout coup de rompre une fois pour toutes avec sa dépendance au jeu. Même les cent piastres qu'il lui avait prêtées en juillet dernier n'avaient rien arrangé dans la vie misérable des Lafrenière. Cet argent n'avait servi qu'à soutenir Ti-Jean dans son vice, qu'à l'enliser toujours plus creux dans sa malchance.

— Où est-ce que t'étais? Les autres, tous ceux avec un cœur dans la poitrine, ont donné de leur temps pour trouver la fille à Beauregard.

— Ah oui, la p'tite arriérée! Ti-Jean se frappa le front avec la paume de la main. Avez-vous fini par la trouver?

— Non! lui répondit sèchement Edgar.

— C'est que, moi aussi, je cherchais. Pour une *job*, presque jour et nuit. Pas facile, tu sauras!

— Ah oui? fit Edgar en le fixant d'un regard glacial. Puis j'imagine que ç'a pas donné grand-chose vu que tu débarques icitte en plein milieu de la nuit.

— Des *prospects*, hésita Ti-Jean en se raclant la gorge.

Edgar leva les yeux au ciel, exaspéré. Il en avait assez de cette mascarade de grands airs et de rêves impossibles, mais il ne valait guère mieux pour s'être fait autant d'accroires et penser un moment que son cousin lui rembourserait son dernier cent piastres.

— Des maudits bons *prospects*, ajouta Ti-Jean. Vois-tu, j'ai des affaires à régler, pis après, bingo! On va être en *business*!

— Hum... Des affaires à régler, hein? se moqua Edgar.

— Calvaire, Leclerc, tu me fais chier avec ton nez en l'air comme un évêque.

Ti-Jean se mit à faire les cent pas sur la galerie et s'arrêta brusquement pour fouiller ses poches.

— Toi pis ta câlce de p'tite vie parfaite, marmonna-t-il avec une cigarette pendue au bec. Arrête donc de me traiter comme un quêteux. J'ai ben des projets, pis ben de l'ambition, tu sauras. Crisse, tout ce qu'y me faut, c'est un coup de main.

Pis un coup de pied au cul, Edgar se retint de lui renvoyer.

— Calvaire, grogna Ti-Jean. Comment ça se fait que j'ai pus d'allumettes?

Edgar sortit une petite boîte de sa poche de pantalon.

— C'est exactement ça que je veux dire, s'exclama Ti-Jean en alignant sa cigarette sur la flamme qu'Edgar lui offrit. T'as toujours toute, toi, mais tu lèverais pas le petit doigt pour sortir un vieux chum de la marde à moins qu'y te supplie à genoux.

T'aimes ça, toi, regarder le pauvre monde te demander la charité. J'sus ton cousin, calvaire, pas le dernier des trous d'cul. J'sus de la parenté !

Edgar serra la mâchoire et porta un regard d'acier vers le bas. Il ne pourrait retenir sa fureur encore bien longtemps. Toutes ses économies avaient fondu pour maintenir la famille de monsieur son cousin une coche au-dessus de la totale dépravation et empêcher les créanciers de lui casser les deux jambes. Edgar lui avait fourni de pleins paniers de provisions au moins une fois la semaine. Mais la charité, offerte sous d'autres formes que l'argent sonnante, venait rappeler à Ti-Jean l'ampleur de ses imperfections qu'une virée aux tables de jeu lui faisait oublier à tout coup ; après quoi, sans le sou, son cousin se confondait en excuses et en promesses, ce qui enrageait Edgar de plus belle.

Les problèmes de dépendance de Ti-Jean le ramenaient inmanquablement à ses propres faiblesses, à cette manie absurde de donner sa chemise au premier venu. Leur sort avait été tricoté avec cette même incapacité de briser ce cycle infernal de la défaillance. Ce cousin, jadis prospère comme soi-disant bâtisseur d'habitations de luxe à Montréal, vivait maintenant dans une cabane près de Chalumet, sans pompe à eau. Le toit prenait l'eau et les murs fendillés laissaient pénétrer sans gêne les bourrasques de l'hiver. Edgar secoua la tête d'un air découragé. À moins de mettre un terme définitif à ce cercle vicieux au plus vite, il serait forcé de dire adieu à ses projets de mariage, aussi incertains qu'ils soient dans les circonstances.

— J'pars demain pour les hauts. Ça fait que j'serai pas dans les parages pour te couvrir.

— À ben y penser, j'aurai pas besoin de toi.

La voix de Ti-Jean s'était dépouillée de son habituelle arrogance, comme si ce grand malade du jeu venait de ressusciter de son lit de mort, tout à fait guéri.

Edgar demeura silencieux et retint son souffle comme lorsque son père rentrait tard pendant la nuit. Par-delà la minceur du mur de sa chambre, il attendait que l'ivrogne gargouille son *diledou* habituel pour jauger jusqu'à quel point il avait plongé dans la bouteille, pour voir si la chanson qu'il entonnerait allait faire brailler son petit frère endormi et s'il arracherait à sa femme cette maudite promesse de lui tirer une balle dans la tête si jamais il s'approchait encore de ce « crise de poison là ». Toutes les fois, Edgar s'était accroché à la sincérité qu'il détectait dans le repentir de son père. Toutes les fois, il y avait cru, mais son père avait fini par succomber à son vice bien avant de leur montrer qu'il pouvait tenir parole. Edgar lui en avait longtemps voulu pour leur avoir menti, pour être parti si jeune, pour avoir tant fait pleurer sa mère et son petit frère, mais voilà qu'il revenait le harceler dans la peau de son cousin, avec le même air piteux et les mêmes promesses bidon.

Appuyé sur la balustrade de la galerie, Edgar fixa le noir de la terre déjà durcie par les premières gelées. Il attendit que Ti-Jean en finisse et qu'il reparte comme il était venu.

— J'ai besoin d'un cheval, c'est toute, laissa tomber Ti-Jean d'une voix neutre, comme s'il discutait d'affaires, entre égaux, sans apparence de risque. Je te ramène ça demain, juré craché.

Edgar ne broncha pas. Le doute, familier et indésirable, revenait assombrir ses pensées et ébranler sa détermination. Et si c'était plausible que son cousin rate la chance de sa vie parce qu'Edgar ne lui avait pas fait confiance ? Et si c'était vrai que Ti-Jean, comme il l'avait si souvent juré, allait s'amender auprès de sa femme et de son fils, acheter du bois de chauffage et de quoi faire une bonne soupe ? Et s'il se pouvait que Ti-Jean se soit enfin décidé à sortir les siens de la misère juste au moment où Edgar lui tournait le dos ?

— J'me marie au printemps. Ma jument, c'est tout ce qui me reste, pis elle commence à être pas mal maganée.

Avant même de terminer cette litanie d'excuses, Edgar se rendit compte qu'il en disait beaucoup plus qu'il n'en fallait. Quoique les chances d'éveiller un brin d'empathie chez son cousin étaient minces, il lui sembla nécessaire de lui faire comprendre qu'il gagnait durement son argent. Sa jument allait servir au voisin, lui expliqua-t-il, et en échange, ce voisin ferait le train et remplirait le poêle à bois pour garder sa mère au chaud pendant qu'il passerait un autre hiver à bûcher sous les auspices de la Canadian International Paper Company.

Ti-Jean expira un long filet de fumée et écrasa son mégot sous la semelle de sa botte de cuir dernière mode. Edgar lui en offrit une autre, mais Ti-Jean déclina l'offre.

— Merci quand même, dit-il. Je comprends. Si j'étais dans tes culottes, j'y penserais à deux fois.

Stupéfait de la réaction sensée de son cousin, Edgar alluma la cigarette que Ti-Jean venait de refuser. La nature insaisissable de Ti-Jean ne datait pas d'hier, mais elle ne manquait jamais de le surprendre. Enfant, son cousin avait démontré une nature mêlée d'audace et d'arrogance avant même de savoir se tenir sur ses deux jambes. Il n'avait pas onze ans quand Edgar lui avait offert un canif qui lui faisait envie depuis longtemps. Le lendemain, Ti-Jean lui avait remis fièrement la forme bizarre d'une grenouille taillée dans un morceau de bois. «Devine combien de temps que ça m'a pris?» avait demandé Ti-Jean, l'air frondeur. En dépit de son contour un peu rugueux, la grenouille avait du mouvement comme si elle allait bondir hors de sa paume. À n'en pas douter, le sculpteur lui avait donné du flair et une paire d'yeux perplexes. «Tu vas me faire accroire que c'est toi qui as fait ça?» avait rétorqué Edgar. Ti-Jean avait alors saisi la sculpture en criant qu'il n'était pas un maudit

menteur, mais, l'instant d'après, sa rage s'était dissoute en un sourire amer de déception. Edgar avait sur-le-champ regretté ses paroles et remis en question la rapidité de son jugement. À ce jour, le doute à propos de cette satanée grenouille persistait toujours dans son esprit.

— Je comprends que t'en as plein ton casque, lui dit Ti-Jean alors qu'il descendait au bas des marches. J'ai pas toujours fait la bonne affaire, on peut dire. Salut ben !

Il s'éloigna, le corps droit et la tête haute, puis se retourna en reculant.

— Toutes mes félicitations pour ton mariage, tonna-t-il avant de se fondre peu à peu dans la noirceur de la nuit.

Edgar empila quelques bûches dans le poêle et regagna sa chambre, la mine misérable et les membres tendus. Il s'enfouit sous les couvertures sans trouver de position confortable. Même en lui tenant tête, Edgar restait sous l'emprise de son cousin, hanté cette fois par ses manières soudaines, si proches de la raison et de la compassion. Au bout d'un long moment, le sommeil le gagna enfin ; un sommeil léger et perturbé d'images fluides jusqu'à ce que Béatrice se manifeste clairement, emprisonnée dans un mince cercueil de glace. Elle flottait vers lui, sa chevelure ondulant au gré du courant et ses yeux blancs comme le marbre s'accrochant aux siens. Edgar s'éveilla, horrifié, en repoussant de ses bras un objet invisible. Lorsque enfin le brouillard du sommeil se dissipa tout à fait et que les murs de sa chambre lui apparurent intacts au travers de la pénombre, Edgar se remémora le lac que son équipe avait fouillé d'un rivage à l'autre et les bois qu'elle avait ratissés cinq milles à la ronde. Un à un, les hommes s'en étaient retournés à leur terre ou à leur commerce, persuadés que la petite Beauregard avait perdu pied avant de s'enfoncer dans les eaux noires du lac, dont une perche de huit pieds n'aurait su atteindre le fond. S'amorçait alors

une saison agonisante de froid et de gel au cours de laquelle Constance et sa famille resteraient suspendues entre la vraisemblance d'un deuil et le mince espoir d'un miracle signé de la main de Dieu.

Edgar se leva quelques minutes avant l'heure. Il s'habilla, bourra le poêle de nouvelles bûches et remplit d'eau la bouilloire, qu'il cogna un peu trop fort sur le rond. Il n'était toujours pas en paix avec la façon dont les choses s'étaient terminées avec Ti-Jean et ne pouvait s'imaginer partir sans revoir Constance.

Il décrocha son manteau et se dirigea vers l'étable pour entamer le train, une tâche qui lui manquerait durant l'hiver. Il leva les yeux au ciel, d'où pâlassait la demi-lune, mais la douce quiétude de l'aurore n'arrivait pas à chasser le doute qui le harcelait. Il y avait certaines choses qu'il aurait dû taire, comme un mariage qui risquait de ne jamais avoir lieu, mais voilà que par excès de faiblesse ou de confiance, il avait dérogé à son habituelle discrétion. Même d'aussi bonne heure, combien au village étaient déjà au courant de cette prochaine union, alors que se déroulait chez les Beaugard le pire drame qui puisse frapper une famille ? Comment ferait-il pour ne pas devenir fou au chantier avec cette maudite souffrance et cette sordide incertitude qui torturaient le cœur de celle qu'il voulait tant appeler « sa fiancée » ? Il lui devait à tout le moins des adieux et surtout de franches explications quant à cette promesse brisée de lui ramener sa sœur. À défaut d'espoir, il lui apporterait une once de réconfort et un engagement ferme de lui revenir aux premières lueurs du printemps, pour autant qu'elle veuille toujours de lui. Il ne survivrait pas au chantier sans emporter avec lui le son de sa voix et une partie de son chagrin.

La porte grinça à son entrée dans l'étable, et les bêtes se trémoussèrent timidement. Edgar tendit l'oreille, immobile, en attente du hennissement d'accueil de sa jument. Les vaches émirent de légers beuglements et le battement d'ailes d'une

chauve-souris apeurée l'obligea à s'accroupir. Edgar fut alors saisi par une insidieuse prémonition. Il se fraya un chemin parmi les bêtes, saisit la portière de l'enclos d'une main ferme et l'ouvrit à sa pleine grandeur.

— Calvaire ! rugit-il.

Il arpena néanmoins l'enclos désert de sa jument et cracha son dégoût dans un tas de brindilles souillées en retenant une rafale de jurons qui lui chauffaient les lèvres.

— L'enfant d'chienne ! Le maudit enfant d'chienne !

Il saisit une chaudière, soigna les bêtes, qui piétinèrent nerveusement à son approche, et nettoya les enclos en vociférant. Peu à peu, le labeur eut raison de sa hargne et il songea à Armand Drolet, un voisin fiable qui pourrait lui venir en aide. Il lui en coûterait quelques dollars durement gagnés, mais sans sa jument, comment Armand allait-il conduire sa vieille mère à la messe et au magasin général ? Il y avait bien le vieux Guertin, mais le pauvre homme se fatiguait rapidement, tout comme sa jument qu'il avait l'habitude de ménager et qui avait pourtant donné tout son plein durant les recherches.

De retour à la maison, M^{me} Leclerc attendait son fils avec un bol de gruau sur la table.

— J'ai pas le temps, pis j'ai pas faim, lui dit-il en délaçant ses bottes de travail.

— Ben voyons, tu peux pas partir comme ça sans rien avaler, insista sa mère.

Edgar remplit, de gestes brusques, sa poche de voyage. Il y enfouit des boîtes de tabac, des pains de savon et une nouvelle paire de bas de laine que sa mère avait achevé de tricoter la veille.

— En revenant t'à l'heure, lui répondit-il. J'ai des affaires de dernière minute à régler.

— Y a quelque chose qui te démange, toi, c'est ben évident, constata sa mère.

Il endossa son parka propre et s'enfonça un chapeau sur la tête.

— Faites-vous-en pas, sa mère, lui dit-il avec son habituel clin d'œil qu'elle ne pouvait percevoir, mais qui allégeait l'atmosphère.

— C'était lui, hein, hier soir, le pauvre diable ? demanda Eva en lui tendant une tasse de thé.

Edgar prit quelques gorgées en regardant l'horloge du coin de l'œil, une main sur la poignée de la porte.

— Pauvre homme, c'est donc pas drôle d'être pris à la gorge de même, entendit-il sa mère marmonner, avant de claquer la porte derrière lui.

Sa mère vivrait toujours dans le déni. C'était ainsi qu'elle avait survécu au vice de son mari, en fermant les yeux, en pardonnant l'impardonnable.

Dehors, Edgar fut accueilli par un vent qui lui piqua la peau. Il releva le col de son parka et se mit en marche avec une colère vive dans les jambes. La fragilité de sa relation avec Constance le hantait. Lui pour qui la parole se faisait laborieuse, comment allait-il trouver les mots pour dire à Constance qu'il se mourait de l'étreindre, de goûter ses lèvres et d'entendre sa voix ? Comment allait-il lui expliquer qu'il souhaitait de tout son être apaiser son chagrin, mais qu'il devait s'éloigner d'elle pour la bonne raison que son cousin le manipulait comme une marionnette ?

«L'enfant d'chienne, murmura-t-il, une chance que je l'ai pas devant moi parce que j'y casserais les deux jambes.» Aussi bien dire adieu à sa pauvre jument. Même en supposant que Ti-Jean la lui ramène, Edgar serait déjà en chemin pour le chantier. Il frappa du pied une motte de fumier qui se désintégra sur le fil d'acier d'une clôture longeant un vaste champ dormant. À l'heure qu'il était, sa pauvre bête était probablement passée dans les mains d'un autre, par sa faute. Sa mère serait la première à excuser le voleur et, fidèle à ses habitudes, elle s'empresserait d'entasser dans une boîte la moitié de leurs provisions alors que le nécessaire commençait à se faire rare dans leurs propres armoires.

Sans vraiment s'en rendre compte, Edgar avait ralenti le pas, le regard survolant la pointe jaunie des tiges de blé émergeant de la rigidité du sol. Lorsqu'il entendit son nom percer le vent, il se retourna, irrité. Le *buggy* du curé Gauthier se dirigeait hâtivement vers lui en frôlant tour à tour les fossés des deux côtés de la route.

— Tasse-toi, Leclerc, tasse-toi pour l'amour du ciel!

Edgar obéit en bondissant hors du parcours détraqué de la jument. La bête accélérât, ce qui l' alarma de plus belle.

— Qu'est-ce qui s' passe? demanda Edgar en suivant la carriole à grandes enjambées.

— Bonne sainte mère! hurla le prêtre en plongeant son large tronc vers la gauche pour éviter une descente dans le fossé.

— Relâchez un peu les rênes, monsieur l' curé, cria Edgar d'une voix ferme. Lâchez les rênes, pis vite!

Le curé hésita quelques secondes en bombant le torse, comme si son autorité venait d'être mise en doute, mais devant la peur

grandissante d'être projeté hors de son *buggy*, il finit par suivre le conseil d'Edgar. La jument ralentit avant de reprendre sa course folle.

— Non ! hurla Edgar lorsque le curé saisit à nouveau les rênes.

— Enlève-toi du chemin, cria le prêtre, furieux et pris de panique.

Edgar poursuivit la bête, à bout de souffle. Lorsqu'il se trouva à la hauteur des roues, il agrippa le côté du *buggy* d'une main, le contour du siège de l'autre et, d'un rapide coup de hanche, se hissa à bord.

— Tassez-vous, monsieur l'curé !

— J'espère que tu sais ce que tu fais, lui dit ce dernier d'un ton sévère.

Edgar laissa pratiquement tomber les rênes entre ses mains.

— Doux, doux, la belle, doux, doux !

De sa voix apaisante, Edgar réussit à modérer le rythme fougueux de la jument et à réaligner sa dangereuse trajectoire. Il en profita alors pour sauter à terre et hissa les rênes par-dessus la tête de l'animal.

— Doux, doux, lui dit-il en caressant son pelage.

— C'est pas très brillant, ce que tu fais là, lui lança le curé d'un ton anxieux.

Edgar l'ignora et fit courir sa main du haut de la tête de l'animal jusqu'à la peau flasque de ses mâchoires. Lorsqu'il entra en contact avec le cuir solide du harnais, il délogea la courroie de la gueule de la jument. Cette dernière secoua la tête légèrement avec un frisson de soulagement.

— C'était ben trop serré, expliqua Edgar. D'au moins deux trous. C'est toujours pas Drolet qui vous l'a harnachée de même ?

Edgar lorgna le curé pour s'assurer qu'il l'avait bien entendu. Il remarqua son front plissé et ses petits yeux perçants au travers de lourdes paupières à moitié closes. Les boutons de son long manteau noir étaient mal alignés, à la manière d'un enfant distrait ou négligé. Edgar fit avancer la jument.

— C'est pas mal enflé sur le bord de la lèvre, dit-il au curé en marchant aux côtés de la bête. Vous allez où comme ça ?

Le prêtre demeura silencieux et Edgar poursuivit son chemin en lui jetant quelques coups d'œil par-dessus l'épaule. Le pauvre homme se frotta longuement la figure, après quoi il s'emprisonna les mains dans les manches flottantes de son manteau.

— Il paraît que tout ce qui doit arriver est écrit dans le ciel, qu'il y a une raison à tout, finit-il par énoncer en pointant un regard vers le haut. La jument qui part en peur, ta rencontre, la courroie trop serrée, cette visite dont je me passerais bien. Tout ! Par la volonté de Dieu !

Edgar l'écouta en tentant de décoder cet étrange discours. Le prêtre, ce monument d'intransigeance qui tolérait mal le questionnement et qui avait toujours réponse à tout, laissait-il soudainement le doute s'immiscer dans ses croyances ?

— C'est bien fini, pas vrai ? demanda le curé. Et qu'est-ce qui reste aux humains lorsque l'espoir n'est plus ? Si j'avais une seule faveur à demander au bon Dieu, là, maintenant, ça serait qu'on retrouve la jeune Beaugard saine et sauve.

— Et comment donc ! rajouta Edgar.

Béatrice ne lui sortirait sans doute jamais de la tête. À plus d'une occasion, il l'avait entrevue, flottant telle une ombre sur les berges

où il pêchait la truite. Sa présence lui faisait entendre l'appel de Constance ; son timbre clair qui se répercutait dans l'air avec un fond de détresse que le soulagement à la vue de sa sœur finissait toujours par assouvir.

À l'approche de la maison des Beauregard, les deux hommes s'emmurèrent dans un silence complice, tous deux frappés par une montée d'angoisse et un courage défaillant.

La fumée s'échappait de la maigre cheminée telle une triste litanie de prières perdues dans l'immensité d'un ciel inclément. La galerie d'en avant, sur laquelle Edgar avait apprivoisé le cœur de Constance, portait des signes de détresse avec ses planches mal nivelées qui frôlaient le sol. Aux abords de la cour, la jument du curé se mit à hennir et refusa d'avancer. Le curé en profita pour descendre péniblement de sa carriole en soupirant tandis qu'Edgar encouragea la bête de quelques caresses jusqu'à ce qu'elle se décide enfin à bouger. Le prêtre prit les devants d'un air résigné, tout à sa triste et pénible mission.

Edgar l'observa, soudainement intimidé par les lieux. Tout autour, il y avait les rares moineaux qui battaient des ailes, les feuilles ternies qui feutraient le sol rugueux de la terre, les quelques bêtes oubliées dans le champ voisin ; ces images, en d'autres temps si ordinaires, se muaient ce jour-là en une expression sourde de tragédie. Déterminé à revoir Constance, Edgar suivit le curé avec l'impression d'empiéter sur un terrain que Dieu venait de revendiquer pour lui seul.

— Monsieur l'curé, dit-il, alors que le prêtre venait de poser un pied sur le perron.

Sans même se retourner, ce dernier agita la main d'un geste irrité.

— Monsieur l'curé, insista Edgar en haussant la voix pendant qu'il enserrait mollement les rênes de la jument autour d'un arbre.

Le prêtre s'arrêta et fit face à Edgar d'un œil noir d'exaspération qui jurait avec l'allure candide que lui proférait son manteau mal boutonné.

— J'ai demandé sa main, lui avoua Edgar en retirant son chapeau. J'ai demandé la main de Constance à Beauregard, pis y est d'accord.

Le prêtre le fixa d'un air consterné.

— J'ai besoin d'y parler, à elle, tout de suite. J'pars dans l'avant-midi pour le chantier.

— Tu trouves pas que t'exagères, Leclerc, lui renvoya le prêtre.

— J'vas être parti jusqu'au printemps, monsieur l'curé !

— Bonne sainte mère, Leclerc, qu'est-ce que tu veux que j'te dise ? Y me semble bien que ça crève les yeux que c'est pas le bon moment.

Sur ce, le curé pénétra dans l'obscur désespoir de la maison des Beauregard. Edgar resta planté dans la cour en scrutant une fenêtre aux rideaux tirés. La pièce semblait vide et sombre.

Il détacha la jument du curé, la mena à l'étable des Beauregard et la débarrassa de son harnais. Il lui fit manger une poignée d'avoine et lui offrit un peu d'eau qu'il trouva dans une chaudière. L'odeur familière du fumier l'apaisa. Il eut la nette impression qu'il se trouvait dans un espace que Constance avait occupé quelques heures plus tôt. Son cœur ne fit qu'un bond lorsque la porte de la grange grinça et qu'une faible lueur se répandit sur les enclos.

Joseph ferma la porte et demeura immobile comme une statue de sel, les mains dans les poches, le regard perdu. Edgar hocha la tête en guise de salutation.

— J'sus ben peiné pour vous autres, lui dit-il.

— Pourquoi on continue pas les recherches ? demanda Joseph en mordant dans ses mots. Pourquoi on finit pas ce qu'on a commencé ?

Edgar inclina la tête et fixa le sol. Il ne trouva rien de réconfortant à dire à ce pauvre garçon ; rien qui soulagerait un chagrin mêlé de colère à peine masquée. D'avouer à un adolescent, même sensé comme Joseph, que c'était peine perdue, que tous s'en étaient retournés défaits eux aussi, c'était un trop grand coup à donner.

— Ta sœur était pas comme les autres. Elle était brave. On sait jamais, parvint-il à formuler.

Joseph l'examina d'un air incertain, comme s'il se demandait si ces mots valaient la peine qu'il s'y accroche.

— Ça va rachever ma mère.

Le jeune homme repoussa son épaisse crinière d'un geste las et s'en retourna comme il était venu, blessé, impuissant, vieilli.

À bout de forces et d'arguments, Edgar se laissa choir sur un amas de foin. Durant les trois derniers jours de fouille, il avait vacillé entre la réalité et le miracle, mais au fil des jours, l'espoir s'était englouti, tout comme le corps de Béatrice, dans l'étreinte morbide des eaux froides du lac. C'est sans doute ce que Joseph était venu lui rappeler en toute innocence ; qu'en acceptant cette hypothèse, ils venaient tous de laisser mourir Béatrice. Il caressa le cou de la jument et se résigna à prendre la route. Il s'alluma une cigarette d'une main tremblante et pressa le pas.

Lundi 4 octobre 1920

— J'peux ben y aller, mémère ! Y pleut quasiment pas !

Madeleine détacha à la hâte son tablier, qu'elle lança sur le dos d'une chaise, et passa une main discrète sur la poche extérieure de sa jupe afin de s'assurer que la lettre s'y trouvait toujours. Elle gardait ce petit morceau de papier sur elle en tout temps de peur qu'il tombe dans les mains de sa grand-mère. Mais c'est surtout en attente d'un prétexte pour passer par la maison des Lafrenière qu'elle le portait sur elle.

— Deux tasses de sucre ? Rien d'autre ? vérifia-t-elle auprès de sa grand-mère en se couvrant d'un long manteau de drap muni d'un capuchon.

— Ça fait pas ben d'allure par un temps pareil. Des plans pour que tu reviennes trempée jusqu'aux os, lui répondit Marie-Laure sur un ton ambivalent.

Mais les œufs étaient déjà cassés, et la farine et la poudre à lever déjà mélangées pour son gâteau des anges. Les biscuits à la mélasse qu'elle avait faits quelques jours plus tôt et que Paul-Émile avait engloutis à lui seul avaient épuisé sa réserve de sucre. Et puis voilà que Fernand, son neveu préféré, s'amenait pour souper, lui qui raffolait tant du gâteau des anges de sa grand-tante. Parti pour la ville le mois dernier, il en profiterait certainement pour se refaire la panse de bons petits plats. Marie-Laure tendit à Madeleine, presque à regret, un contenant en fer blanc muni d'un couvercle.

— Dis à M^{mc} Kelly que j'vas lui remettre ça dans pas long, fit-elle en ouvrant la porte. Fais ça vite, sans ça j'vas m'inquiéter.

Madeleine attacha son capuchon et releva la tête pour accueillir avec bienveillance cette pluie fine et purifiante qui lui chatouillait la peau. Elle marcha d'un pas rapide et courut plusieurs tronçons afin de gagner un peu de temps pour la visite qu'elle avait en tête. À moins d'un quart de mille des Kelly se trouvaient la maison de Judith Lafrenière – une mansarde à proprement parler – et, avec un peu de chance et quelques prières, la voie qui la mènerait vers Edgar. Les rumeurs voulant que ce dernier courtise la jeune Constance Beuregard lui rappelaient un peu plus chaque jour le peu de temps qu'il lui restait. Elle comptait sur la belle Judith pour lui dévoiler, en toute franchise, le fond de l'histoire et lui servir d'intermédiaire fiable auprès d'Edgar afin qu'il soit mis au courant au plus tôt d'un secret devenu trop lourd à porter.

Elle longea en vitesse la haie des Kelly en lorgnant leur grande maison blanche au toit rouge, érigée au bout d'un court sentier à côté d'une grange toute neuve. Elle aperçut trop tard M^{me} Kelly, qui s'affairait dehors, un balai à la main. Le plancher de la grange des Kelly, disait-on, était quasiment aussi propre que le parquet de leur cuisine.

— Ah ben, si c'est pas la p'tite Savard, lui cria M^{me} Kelly en posant son balai près de la galerie.

Madeleine frémit d'impatience en entendant son nom. Elle n'échapperait donc pas à l'obligeance démesurée de cette voisine au bec serré et aux pupilles qui s'agitaient constamment comme celles d'un oiseau.

— C'est pas un temps pour se promener, lui fit-elle remarquer, les bras refermés sur sa maigre poitrine. Elle portait un manteau beaucoup trop ample pour elle et un mouchoir aux couleurs criardes sur la tête.

Madeleine attendit en enfouissant la boîte en fer-blanc dans sa poche. Elle tenait à tout prix à parler à Judith d'abord et se sentit piégée devant le regard inquisiteur de la toute propre M^{me} Kelly.

— Je me demandais si ta grand-mère avait su pour la petite Beauregard. Pauvre enfant, on n'est pas près de la revoir, celle-là, soupira-t-elle en resserrant les pans de son manteau.

— Il faut que j'y aille, lui répondit Madeleine, mais la dame fit la sourde oreille et lui saisit le bras.

— Les recherches sont finies depuis hier soir. C'est toute une tragédie. Une abomination, si tu veux mon avis !

Madeleine acquiesça silencieusement, soudain effarée pour des raisons qu'elle n'osait s'avouer. La nouvelle lui pénétra le cœur insidieusement comme la vase qui commençait à infiltrer ses chaussures. Le bruit d'une noyade avait circulé au fil des jours avec de plus en plus de certitude, mais Madeleine, comme toutes les pauvres âmes de son village, avait prié pour un dénouement plus heureux. Elle avait imploré tous les saints du ciel pour que cette enfant, aussi anormale qu'elle puisse être, soit tirée de sa misère et ramenée saine et sauve auprès de sa mère. Mais c'est bien égoïstement que Madeleine avait espéré un retour à une vie paisible dans la famille Beauregard. Edgar devait être dans de bonnes dispositions pour mieux absorber la nouvelle qu'elle s'était enfin décidée à partager avec lui.

— Treize ans ! En plein l'âge de Maria, poursuivit M^{me} Kelly. Ma fille, Maria ! Va donc savoir ce qui est arrivé à cette pauvre enfant. Va donc savoir quelle sorte de vicieux y a mis la main dessus. C'est pour mon dire qu'y a trop d'étranges qui rôdent par icitte.

— Il paraît que c'est un accident, précisa Madeleine, dégoûtée par les histoires décousues colportées par son bigot de mari, pour qui tous les malfaiteurs venaient d'ailleurs ou n'avaient pas affaire dans le canton : des Irlandais, des Polacks, des Indiens !

Madeleine fit un pas pour s'éloigner, mais M^{me} Kelly lui encercla le poignet de ses doigts glacés.

— On sait jamais, lui dit-elle d'une voix ténébreuse. Jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée, on peut s'imaginer le pire. Tu sauras m'en reparler quand t'auras des enfants à toi, ma p'tite Madeleine.

Madeleine recula et se libéra de l'emprise de M^{me} Kelly.

— Il faut que j'y aille. J'ai à faire un peu plus loin. Je reviens dans pas longtemps. Ma grand-mère manque de sucre pour son gâteau des anges.

Madeleine se mit à courir en saluant de la main une M^{me} Kelly restée en plan, bouche bée et les bras pendants. Les pieds engourdis par la froide humidité de ses chaussettes, Madeleine gravit une pente et jeta un regard vers l'arrière. M^{me} Kelly avait disparu, sans doute retournée à ses occupations dans la chaleur de sa grosse maison bien ordonnée.

Tout autour, le paysage sombrait dans une monotonie oppressante avec de larges bancs de nuages qui frôlaient le toit de la montagne parsemée d'épinettes et de sapins verts. La nouvelle de l'abandon des recherches, même prévisible après tout ce temps, lui donna à croire que quelque chose d'irrévocable venait de se produire. Les chances que Béatrice Beauregard soit retrouvée vivante venaient quasiment d'être déclarées nulles et la tragédie allait peser lourd dans les relations hypothétiques entre Edgar et sa promise. Elle dut admettre que cette question l'alarmait beaucoup plus que le sort de la victime et secoua, d'un pas de course accru, cette indésirable froideur de l'âme.

Elle dévala une colline et en remonta une autre du haut de laquelle elle aperçut enfin la chaumière des Lafrenière. Elle s'arrêta, horrifiée par l'endroit; son apparence sombre, ses planches grises comme de la cendre et sa porte légèrement sortie de son châssis. Hantée par le doute, elle se remit à marcher à contrecœur. Ses ennuis se comparaient-ils vraiment à ceux de Judith Lafrenière, enfermée dans cette mansarde à la cheminée éteinte? Alors qu'elle s'apprêtait à mettre le pied dans la cour, une partie d'elle-même souhaita qu'il ne s'y trouve personne. Madeleine n'avait revu Judith qu'une ou deux fois depuis qu'elle s'était élancée à la poursuite du petit Lionel. Lors des rares occasions où ils avaient assisté à la messe, les Lafrenière s'étaient enfuis aussitôt après, sans s'attarder pour une jasette sur le perron de l'église.

Madeleine songea à faire demi-tour, mais un berger allemand émâcié, à la fourrure nouée et grise comme de la suie, surgit du coin arrière de la maison en bondissant au bout de sa chaîne dans un grondement sourd. Elle n'osa faire un pas de plus ni reculer, craignant que la bête se libère. Elle observa l'animal qui la défiait, les pattes avant grattant le sol boueux, le poil hérissé et les crocs aigus pendus à des gencives gluantes. Elle sursauta lorsqu'il se mit à rugir et s'apprêta à déguerpir, mais la voix compatissante d'une femme la retint sur place.

— Rex, Rex. Assez, mon Rex!

La bête se tut et Madeleine jeta un regard nerveux vers la façade de la maison. Le doux visage de Judith Lafrenière lui apparut dans le mince entrebâillement de la porte. La bête se retrancha aussitôt derrière la mansarde, mais Judith demeura en position, la tête à peine visible, comme pour empêcher quiconque de capter l'indigence de son univers. Elle inspecta les alentours d'un regard suspect.

— Madeleine ? Mais amène-toi ! Y a pas de danger, lui dit-elle en l'invitant d'un geste de la main.

Madeleine s'avança, incertaine et mal à l'aise, puis elle tourna les talons pour rebrousser chemin.

— Ah, j'aurais pas dû, cria-t-elle en fonçant vers la route.

— Mais non, voyons, insista Judith. Viens !

Judith attendit sur le palier jusqu'à ce que Madeleine vienne l'y rejoindre. Elle poussa la porte et Madeleine pénétra, à regret, dans l'infinie désolation de cette pièce unique que la lueur chétive d'une lampe à huile rendait presque sinistre. D'un côté se trouvaient une table et deux chaises rangées contre le mur et, de l'autre, un lit à peine assez grand pour deux personnes et recouvert d'un piqué aux couleurs délavées. Madeleine y reconnut le petit Lionel qui s'amusait à ranger une collection de bâtons et de cailloux dans une assiette en fer-blanc. Il lui jeta un regard craintif et retourna à son jeu, ses petits doigts camouflés sous les manches d'un chandail trop grand pour lui.

— On apprend à compter, commenta Judith. C'est son jeu préféré. Il est pas mal dégourdi pour son âge.

La belle tête blonde de Lionel était recouverte d'une écharpe qui accentuait un teint pâle et des yeux ternes. Madeleine frissonna. Un poêle blanc comme un banc de neige, sauf pour quelques taches de rouille, trônait, vide et silencieux, dans le fond de la pièce. Les Lafrenière étaient-ils donc aussi démunis que la rumeur le laissait entendre, au point où ils parvenaient tout juste à payer le loyer sans droits de coupe sur les terres qui les entouraient ?

— Viens t'asseoir, lui dit Judith.

Hésitante, Madeleine la suivit vers la table et remarqua le ventre arrondi de son hôtesse sous les couches de vêtements

qui lui enveloppaient le corps. Sa figure s'était amincie et son pas avait perdu de son agilité, mais sa beauté restait intacte, doublement fascinante. Madeleine tira une chaise dont l'un des barreaux avait été arraché.

— Une bonne tasse de thé ? lui offrit Judith.

Madeleine eut un sursaut d'anticipation à l'idée de se réchauffer les mains autour d'une tasse bien fumante. Elle dut serrer la mâchoire et se redresser sur sa chaise pour convaincre Judith de sa sincérité.

— Non merci ! Je peux pas rester, lui dit-elle.

Même s'il se trouvait un restant de feuilles de thé et un bout de bois pour ranimer ce poêle, accepter l'offre de Judith serait aussi impensable que de retirer le pain de la bouche d'un enfant affamé, songea-t-elle. Elle remarqua avec une certaine confusion que tout était bien rangé. La propreté et l'exiguïté des lieux portaient à croire que ses habitants s'y mouvaient comme des fantômes en chuchotant l'essentiel et en secouant l'adversité de leurs frissons. Judith alluma une chandelle qu'elle posa au milieu de la table et referma ses doigts glacés sur ceux de Madeleine.

— C'est juste en attendant, lui dit Judith.

Elle leva les yeux vers une statue de la Vierge Marie sise sur une tablette fixée près de la fenêtre, puis les plongea dans ceux de Madeleine.

— Elle nous oublie pas. Je sais qu'elle veille sur nous, ajouta-t-elle en enfouissant ses doigts dans les manches de sa veste de laine. J'ai pas perdu espoir, ma belle Madeleine. Y faut jamais perdre espoir.

Madeleine baissa les yeux, presque honteuse devant tant de témérité.

— De l'espoir, murmura-t-elle, en relevant la tête. Judith la fixait toujours, mais d'un air absorbé cette fois.

L'espoir, c'est pour celles qui n'ont rien à se reprocher, et non pas pour celles qui ont péché, qui ont agi stupidement, qui ont succombé à la tentation, aurait voulu lui répondre Madeleine. Elle se serait bien contentée d'une tasse de thé dont la chaleur l'aurait peut-être empêchée de trembler comme une feuille. Elle soupira à fond et se racla la gorge.

— Comment va votre cousin Edgar? demanda-t-elle d'une voix un peu trop haut perchée pour l'occasion.

Judith soupira en détournant son regard vers la fenêtre striée de fines gouttelettes de pluie.

— Edgar a été ben bon pour nous autres. Trop bon! Monsieur l'curé aussi! Mon pauvre Ti-Jean a pas toujours le tour d'être reconnaissant. Pis les nouvelles qu'y m'apporte... C'est peut-être juste des rumeurs en fin de compte.

— Quelles rumeurs? demanda Madeleine en se redressant sur sa chaise.

Judith hésita, mal à l'aise.

— C'est que... C'est qu'Edgar se tient pas mal chez les Beauregard ces temps-ci. Ils sont bons voisins, tu comprends!

Judith secoua la tête pour tenter de se donner une contenance.

— C'est effrayant ce qui est arrivé à leur fille, poursuivit-elle en se signant. C'est ben pour dire qu'on a tous notre croix à porter, hein, ma belle?

— C'est épouvantable, balbutia Madeleine.

Il était clair que Judith tentait de la ménager, mais le malheur des Beauregard avait pris toute la place dans leur conversation.

L'air se contracta dans la poitrine de Madeleine. Edgar était sans doute chez les Beauregard à l'instant même, en train de consoler la belle Constance. Elle fouilla discrètement la poche de sa jupe en s'essuyant le coin de l'œil.

— Imagine-toi la pauvre M^{me} Beauregard, la peine qu'elle doit endurer. Perdre une enfant, y a rien de plus abominable. De pas savoir où elle se trouve, c'est assez pour devenir fou.

— On a arrêté les recherches, révéla Madeleine. Y a pas une mère au monde qui mérite ça !

Elle se mordit les lèvres avec une envie urgente de partir.

— On le voit plus très souvent, le cher Edgar, lui dit enfin Judith. Puis, avec ce qui se passe chez les Beauregard...

— C'est sûr, fit Madeleine, en feignant de comprendre.

Judith lui sourit tristement, comme à un enfant qu'il faut convaincre d'avaler une grosse cuillerée d'huile de foie de morue.

— T'es belle, t'as bon cœur et pis t'es courageuse. Je suis bien placée pour le savoir, lui fit remarquer Judith en portant un regard attendrissant vers son fils. Tu vas finir par trouver. Je suis pas inquiète pour toi.

Madeleine se leva et Lionel, qui était resté muet jusqu'à maintenant, se mit à geindre d'une voix minuscule. Elle y reconnut la voix douloureuse de la faim et, honteuse, songea au somptueux repas que sa grand-mère préparait en l'honneur de la visite de son cousin Fernand.

— Je suis contente que tu sois venue, par une journée pareille en plus.

Judith se leva à son tour et toucha l'épaule de Madeleine en cherchant à croiser son regard fuyant. Celle-ci s'immobilisa, une main douteuse crispée sur la lettre destinée à Edgar. C'est Judith qui vint à sa rescousse.

— Qu'est-ce qui va pas, ma belle? lui demanda-t-elle en faisant couler son regard sur le ventre de Madeleine. Est-ce que c'est ce que je pense?

À la fois embarrassée et soulagée, Madeleine inclina la tête, avouant par son silence la source de son infortune. Judith ouvrit les bras et Madeleine s'y réfugia en scellant, par le contact de leurs ventres engrossés, cette fausse illusion de force et d'espoir. Elles se laissèrent tomber sur le bord du lit, soutenues par le bras de l'autre.

— C'est Edgar? souffla Judith.

Madeleine courba la tête en soupirant, momentanément libérée du poids d'un lourd et insoutenable secret. Judith posa une main sur le genou de Madeleine et se leva. Elle ouvrit une porte d'armoire presque vide et en sortit un petit flacon brun qu'elle enserra de ses deux mains.

— Ça sera ton choix, déclara Judith d'une voix claire. Juste au cas où tu trouverais pas d'autre solution. Si j'ai pas eu le cœur de m'en servir, c'est bien à cause de toi. Le jour où t'as sauvé mon Lionel en dessous du cheval, j'ai juré au bon Dieu que je prendrais tout ce qu'il m'enverrait.

Madeleine la fixa, incrédule et horrifiée.

— J'en aurai pas besoin, dit-elle. C'est tout ce qui me reste de lui, pis j'ai pas l'intention de m'en débarrasser.

Judith fit tout de même tomber le flacon dans la poche du manteau de la jeune fille sans que cette dernière ose lui résister. Madeleine retira la lettre et la remit à Judith.

— Peut-être qu’y va repasser, lui dit Madeleine. Pourrais-tu y donner ça ?

Elle la connaissait par cœur, cette lettre. Elle en avait écrit plusieurs versions avant d’opter pour des mots simples et clairs qui n’allaient pas faire partir en peur son destinataire.

Cher Edgar,

J’ai quelque chose de très important à te dire et ça peut pas attendre. Bientôt, je serai plus capable d’aller à la messe arrangée comme ça ! Si tu pouvais t’arrêter chez nous dans les prochains jours, ça serait ben mieux.
Madeleine

Judith prit l’enveloppe et la porta à son cœur.

— J’veais faire mon possible, ma belle Madeleine. Prends bien soin de toi.

Madeleine s’élança vers l’extérieur en frissonnant. La pluie s’était raffermie sous l’emprise d’un vent du nord. Elle gravit la colline, un poing retenant son foulard, l’autre plaqué sur la poche désormais purgée de son secret. Avec sa chaleur et sa franchise, Judith l’avait apaisée, bien que ses sobres révélations aient de quoi l’inquiéter. L’espoir d’un rapprochement avec Edgar continuait de se rétrécir tout comme les jupes sous lesquelles leur enfant prenait forme.

Madeleine balaya des yeux les environs déserts et s’empara de la bouteille que Judith l’avait forcée d’accepter. Elle la fit tourner dans sa main, cherchant un signe quelconque qui l’empêcherait de se débarrasser de son contenu et se remémora la voix de Judith en ce dimanche lumineux de juillet suppliant son mari bavard de ne pas révéler son état. La fébrilité de son regard, elle en était sûre maintenant, tenait alors dans le poison que renfermait cette bouteille. Les dents serrées et la rancœur dans l’âme, Madeleine s’attaqua au bouchon, qui lui résista sous la moiteur

de ses doigts. Elle remit donc le contenant dans sa poche avec l'intention de s'en défaire à la première occasion. Comme Judith, elle n'aurait jamais le cœur de détruire un cadeau du bon Dieu. Plutôt que de penser au pire, elle s'accrocha à Judith, à sa vaillance à toute épreuve malgré les pitoyables circonstances qui marquaient chacune de ses journées.

Et si, comme l'avait supposé Judith, son mari avait inventé cette histoire au sujet d'Edgar et de la jeune Beauregard? Et si, par miracle, Edgar se comportait en homme responsable après avoir été mis au fait de sa condition? Madeleine se permit alors de rêver. Dans quelques années, leurs ennuis, les siens et ceux de Judith, s'estomperaient. Edgar la choisirait et les petits qu'elle et Judith portaient maintenant partageraient le même banc à l'école du rang. De temps à autre, le douloureux souvenir de Béatrice ne viendrait assombrir leur petit bonheur que pour leur rappeler la fragilité de l'existence.

Madeleine gravit la butte menant à la maison des Kelly avec un peu plus d'assurance. Maria lui ouvrit et acquiesça poliment à sa requête. Contrairement à sa mère, la jeune fille n'émit que les mots d'usage en versant plus de sucre qu'il n'en fallait dans le contenant en fer-blanc. C'était un secret mal gardé que la gracieuse Maria aux prunelles d'azur avait été conçue hors des liens du mariage et en marge des prouesses génitrices de celui qui lui tenait lieu de père.

Madeleine remercia la jeune fille et courut jusqu'à la maison sans s'arrêter.

— Qu'est-ce qui t'a pris tant de temps? grommela Marie-Laure en lui prenant le sucre des mains.

— C'est M^{me} Kelly. Elle en finissait plus avec ses histoires, lui répondit Madeleine, essoufflée, en se débarrassant de son manteau trempé.

— Qu'est-ce qu'elle avait de bon à dire ?

— Ben, hésita Madeleine, y paraît qu'y ont arrêté les recherches.

— Doux Jésus, s'exclama Marie-Laure. C'est qu'y l'auraient finalement pas retrouvée.

Elle relâcha sa cuillère de bois et posa les deux mains à plat sur la table en secouant la tête.

— Pauvre M^{me} Beauregard. C'est ben pour dire qu'on est béni du ciel pis que la moitié du temps, on le sait même pas.

Madeleine approuva d'un faible murmure et s'empessa d'aller enfouir le poison maudit au fond de la boîte où son chapeau du dimanche était entreposé.

Décembre 1920

Il était près de onze heures. Constance avait lavé la vaisselle du déjeuner, balayé le plancher, nettoyé les lampes à huile, rangé les chambres et le curé se faisait toujours attendre. C'est dans ces moments soustraits au vide et à l'inertie que les craquements familiers de la maison lui parvenaient comme l'écho indéfectible de sa perte. Le curé Gauthier s'arrêtait chez les Beauregard une fois par semaine, le lundi avant-midi, selon ses habitudes, et pas plus tard que neuf heures et demie. Il occupait aussitôt la maison de son importance et se dirigeait dans la chambre de la malade en laissant derrière lui des traces de neige fondante ou de boue que Constance s'empressait de faire disparaître à coups de chiffon. C'est dans l'ardeur qu'elle mettait à sa besogne quotidienne qu'elle parvenait parfois à vaincre sa culpabilité et à se fondre dans l'illusion que la vie pourrait reprendre son cours normal.

Alors que midi approchait, Constance devint plus impatiente et nerveuse. Elle tira le rideau de lin qui couvrait en partie la fenêtre et scruta les environs en quête d'indices lui annonçant l'arrivée du curé et de sa jument, qu'on disait malcommode. Un soleil étincelant répandait sa lumière sur une couche de neige fraîche que ses jeunes sœurs sillonnaient gaiement avec leurs traîneaux. Elle ne put s'empêcher de sourire en les voyant tirer leurs toboggans de fortune au faite d'un monticule près de l'étable, tantôt en sautillant, tantôt en rampant, le corps à moitié enseveli par la neige qui n'allait pas salir ou abîmer leurs vêtements.

Dans deux semaines, réalisa Constance, ce serait Noël, une fête qui allait attiser leur malheur en les astreignant tous au

sacrifice. Cette année, Jeanne et Marguerite auraient assisté à leur première messe de minuit, illuminée de chandelles et rehaussée de beaux cantiques qui enflamment le cœur et l'âme et qui fortifient les croyances au bonheur divin. Toute l'assemblée bondissait sur ses pieds aux premières notes du *Minuit chrétien*, mais Constance n'arrivait jamais à fredonner ce cantique sans un frémissement des lèvres et une montée de sanglots.

Elle se rongea les ongles, comme elle avait l'habitude de le faire à la messe pour contenir un courant d'émotions non souhaité. Avec sa mère toujours alitée, il n'y aurait pas de messe de minuit cette année, encore moins de sucreries ou de poupées de chiffon laissées dans un bas de Noël par le bon et mystérieux père Noël. En supposant que le petit Jésus ait entendu ses prières, le père lui remettrait une couple d'oranges et assez d'ingrédients pour concocter un gâteau blanc au lieu du traditionnel gâteau aux fruits. Avec des milliers d'enfants qui mouraient chaque jour ici et dans le monde, et avec autant de mamans qui les pleuraient, pensa-t-elle, le bon Dieu était déjà bien trop occupé.

Constance jeta un regard découragé à l'horloge. Midi allait bientôt sonner. Jamais le curé Gauthier ne s'était fait attendre plus d'une vingtaine de minutes, ce qui était déjà bien assez dérangeant. Elle se décida donc à mettre à chauffer un restant de soupe aux patates de la veille. Dotées d'un sixième sens pour deviner l'heure des repas, Jeanne et Marguerite s'amenèrent sur la pointe des pieds avec l'index appuyé sur les lèvres. Elles avaient à cœur de demeurer sages et discrètes. Comme de jeunes novices dans un couvent, elles en avaient fait la promesse à Constance dans l'espoir que leur maman quitterait le lit, une maman qui, semblait-il, les avait oubliées. Constance secoua les deux manteaux, qu'elle déposa sur le dossier de la chaise berçante près du poêle.

— On peut-tu retourner dehors, après ? demanda Jeanne en frappant des mains.

— Si vous êtes fines, leur promit Constance en frôlant de ses lèvres leurs joues rougies par le froid.

Les fillettes trottinèrent jusqu'à leur place respective à table en contenant à peine leur exubérance. Elles avalèrent leurs potages rapidement en échappant ici et là quelques ricanements, puis se vêtirent à nouveau pour une autre ronde de jeu et d'agrément. Constance s'en trouva soulagée. L'air de la maison était suffoquant et c'est au grand froid, dans la neige et le vent, que Jeanne et Marguerite renoueraient avec l'insouciance et la gaieté de leur nature d'enfant. Elle s'empressa de tout remettre en ordre et d'éliminer la moindre trace d'un aussi maigre repas. Ainsi, le curé pourrait s'imaginer qu'elle venait de servir à ses sœurs de la viande bien tendre et des galettes de beurre et de confiture. Elle se rinça les mains et trancha un morceau de pain qu'elle fit rôtir sur une grille recouvrant un nid de braise dans le trou d'un rond de poêle. Elle l'enduisit d'une légère couche de lard et la coupa en deux. Elle accompagna cette maigre collation d'une tasse de thé et pénétra dans la chambre de ses parents.

— Maman, dit-elle d'une voix douce et craintive.

Elle déposa l'assiette et la tasse sur la chaise près du lit, puis toucha l'épaule de sa mère.

— Je vous ai apporté de quoi manger, maman !

Claire bougea légèrement la tête sans soulever les paupières. Les plis sur son front semblaient s'approfondir de plus en plus. Constance approcha un morceau de pain rôti des lèvres de sa mère, mais l'odeur même semblait la répugner. Claire émit un geignement et Constance fit tomber le pain dans l'assiette.

— Pour Jeanne, pour Marguerite, maman, lui dit-elle en lui offrant cette fois un peu de thé. *Et pis pour lui*, voulut-elle ajouter. *Vous êtes forte, pis nous autres aussi on est forts. On est capables*

de s'arranger avec notre peine, pis nos péchés. Si c'est ça que vous voulez, aller rejoindre Béatrice, ben vous avez juste à continuer comme ça. On revient pas de l'enfer, maman. Et puis, c'est pas une place pour un p'tit bébé, vous pensez pas ?

— Mangez donc un peu, maman, lui dit-elle sur un ton qui s'était raffermi.

Pour l'encourager, Constance mordit dans le pain grillé.

— Vous voyez ben que c'est pas si compliqué, maman. Ça va lui faire du bien à lui aussi. Il est content quand vous mangez.

Claire remua ses lèvres fendillées et Constance glissa une main sous la nuque de sa mère pour l'aider à avaler quelques gorgées.

— C'est ça, maman, l'encouragea Constance.

Deux gorgées de thé, c'était toujours ça de gagné. Constance grignota le morceau de pain rôti qu'elle avait entamé. Elle l'approcha de sa mère, qui ouvrit les lèvres et souleva sa poitrine dans un haut-le-cœur.

— Maman !

Constance lança son bout de pain dans l'assiette et recueillit, à même ses paumes jointes, une substance brunâtre empestant la vomissure. Elle quitta la chambre pour nettoyer ses mains, s'empara d'un chiffon qu'elle humecta d'eau froide et retourna au chevet de sa mère pour lui éponger les lèvres. Celle-ci avait les traits du visage et les nerfs du cou tendus. Même son oreiller semblait avoir durci.

— Où avez-vous mal, maman ?

La respiration de Claire reprit peu à peu un rythme moins saccadé et les traits de son visage s'adoucirent. Elle remua la tête de gauche à droite, comme une pendule. Constance posa doucement la main sur sa joue.

— Je suis là, maman.

Claire entrouvrit les yeux et Constance retint son souffle, craignant que sa mère s'égaré à nouveau dans les ténèbres. *Si seulement vous voyiez la neige dehors*, se retint-elle de lui raconter. *C'est tout blanc et ça brille comme des diamants. Le bon Dieu a mis ça tout beau pour vous.* Claire ferma les paupières dans un soupir d'épuisement.

— Je sais, maman, je sais, lui soupira Constance à l'oreille. *Y a pas faim lui non plus, pis y est pas fou! Y sait comment y va finir s'y prend trop de place dans votre ventre.*

Constance s'allongea près de sa mère. Sur l'oreiller, quelques mèches grises se mêlèrent à sa chevelure brune remontée en chignon. Malgré l'haleine âcre de la malade, Constance fut tentée d'embrasser sa mère sur la joue, un geste que Béatrice répétait maintes fois par jour, spontanément, dans un élan d'affection. Ces moments de candeur étaient acceptés comme faisant partie du don qu'elle portait; un don que presque tous considéraient comme une calamité, mais que les membres de sa famille chérissaient, encore davantage depuis le jour de sa disparition, presque trois mois passés.

Constance ferma les yeux sur le fardeau et les inquiétudes qui la harcelaient et sombra dans un sommeil interdit. Portée par cette rare sensation de délivrance et de bien-être, elle se mut dans des eaux lumineuses et sans fond, sereine, presque intrépide, son corps enduit de courants soyeux et de caresses mythiques. Une voix invitante et lointaine s'immisça dans sa quiétude, mais Constance l'ignora et continua de se laisser bercer par les flots. *Viens, viens!* La voix devenait plus persistante

et plus claire. *Viens, viens!* Constance souleva la tête et vit un corps se mouvant comme une ombre parmi une montagne de livres entassés contre les murs de leur cuisine. *Viens, viens!* Constance allongea le bras pour le toucher, mais au moment où leurs mains étaient sur le point de se rejoindre, il s'évapora en une image translucide, en une ruse de l'esprit, en un troublant désenchantement.

Constance s'éveilla brusquement, toujours à l'affût de l'ombre de Béatrice. Des coups durs comme le tonnerre, frappés à la porte, la tirèrent du lit de sa mère.

— Y a-t-il quelqu'un, bonne sainte mère? Y a-t-il quelqu'un?

La tête et le cœur encore accrochés à la vision de Béatrice, elle fila droit vers la porte en retapant son chignon. Elle fit entrer le curé, qui la dévisagea avec l'air sévère d'un supérieur soupçonnant un écart de conduite. Il essuya brièvement ses bottes sur le tapis et lui confia son manteau et son chapeau.

— M. Guertin est mort cette nuit, lui annonça-t-il sur un ton révérencieux en traçant un signe de croix. Tu l'incluras dans tes prières.

— C'est sûr, lui dit-elle.

Ce bon M. Guertin n'était pas si vieux. C'est lui qui avait ramené sa mère, alors toute givrée sous ses vêtements trempés et glacée d'épouvante en pensant au sort incertain de Béatrice.

— Comment va ta pauvre mère, ce matin? s'enquit le curé.

Constance haussa les épaules.

— Rien de nouveau. Pas moyen de la faire manger. Elle garde rien.

Le curé disparut dans la chambre où se trouvait sa mère en courbant la tête sous le cadre de porte, peu intéressé par les histoires d'une fille de maison sans importance, se douta Constance. Elle crut bon de ne pas insister, sachant bien qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour forcer le corps du Christ entre les lèvres de sa mère. Elle essuya en vitesse les traces de neige fondue qu'il avait laissées sur son passage et attendit. De la cuisine, elle n'entendit que le bourdonnement sourd de la voix du curé.

Pour se distraire, elle vérifia de la fenêtre si Jeanne et Marguerite s'amusaient toujours à glisser sur leurs traîneaux et eut peine à les repérer tant elles étaient couvertes de neige. Elle sursauta lorsque le curé la rappela à l'ordre sur un ton alarmé.

— Ta mère a besoin de toi. Vite!

Elle sut aussitôt et s'empara d'un linge. Dans son empressement, elle se retrouva face à face avec le prêtre en franchissant le seuil de la porte. L'abattement qui se lisait sur sa figure avait atténué ses grands airs. Constance nettoya sa mère de l'écume jaunâtre qui coulait sur son menton et dans son cou.

— Elle va pas bien du tout, marmonna le curé lorsque Constance revint dans la cuisine.

Son ton avait perdu un peu d'assurance. Il était visiblement inquiet. Les pans de sa robe noire bruissaient au rythme de ses pas.

— Elle va avoir besoin du docteur.

Constance déposa son linge souillé près de la pompe à eau. Comment allait-elle dire au père qu'il fallait faire venir le docteur encore une fois? Même si ce dernier refusait de se

faire dédommager étant donné la tragédie de Béatrice, le père n'accepterait pas qu'on lui fasse la charité même si la dépense lui faisait mal au cœur.

— Monsieur l'curé..., osa-t-elle en se retournant pour aller lui remettre son manteau et son chapeau.

Mais elle ne put terminer sa phrase.

— Je m'en occupe, lui dit-il. J'enverrai le docteur pas plus tard que demain matin. Ce serait plus prudent.

Le curé prit place à la table de la cuisine. Constance le fixa, ne sachant où se placer, quoi lui offrir, terrassée par d'autres mauvaises nouvelles au sujet de sa mère.

— Assieds-toi, lui ordonna-t-il.

Elle obéit en s'attendant au pire, les mains tremblantes sur ses genoux. Allait-il lui annoncer que sa mère ne passerait pas la semaine? Cette pensée la terrorisa, puis Constance tenta de se ressaisir en se disant que le prêtre n'était pas docteur après tout!

— Elle a besoin de nos prières, mais t'en fais pas, lui dit-il. Le bon Dieu est pas encore prêt pour elle. Autrement, il ne lui aurait pas confié un autre petit apôtre à mettre au monde.

Il parcourut la cuisine d'un regard mystérieux en se tortillant sur sa chaise.

— Tu fais du beau travail, ma fille. Tu tiens bien maison. Va pas t'imaginer que tes efforts et ta vaillance passent inaperçus.

De plus en plus mal à l'aise, Constance murmura un « merci » timide.

— Hum...

Il se racla la gorge et releva le menton.

— Dis-moi donc, reprit-il, as-tu eu des nouvelles d'Edgar depuis qu'il est parti pour le chantier ?

Constance fixa le prêtre d'un air incrédule, comme s'il s'était trompé de personne, puis réaligna dans sa tête les lointains souvenirs d'un homme qui l'avait un jour fascinée, qu'elle avait admiré, estimé, et à qui elle avait fait confiance.

— C'est bien ce que je pensais, jongla le curé. L'orgueil, satané orgueil, une forme déguisée d'entêtement voué à la perdition et aux occasions ratées.

Constance se mordit les lèvres et serra les coudes, qu'elle enroba de ses mains. Depuis la disparition de Béatrice, la figure d'Edgar, sa voix, l'odeur de sa cigarette, ses sobres caresses s'étaient retranchées de la réalité et appartenaient maintenant à de vagues souvenirs nostalgiques. Elle ne pouvait dire si elle s'ennuyait de lui ou si elle l'avait simplement relégué à une vie antérieure, une vie dans laquelle il y avait eu Béatrice. Edgar s'était volatilisé en un sujet, en une mission, en une promesse que les événements du lundi 27 septembre 1920 avaient dissipés, brouillés, oblitérés. Le 27 septembre 1920, le jour où Béatrice avait été abandonnée à son sort, dans le fond d'un bois ou d'un lac.

— Edgar a sa fierté, mais c'est un homme bon, qui a bien du mérite, insista le curé.

Depuis le départ de Béatrice, elle avait creusé ses racines dans cette maison qui les avait tous vus naître ou mourir, et elle voyait mal comment quiconque pourrait maintenant l'arracher à cet endroit.

— Edgar, émit-elle. Son nom flotta sur ses lèvres, comme pour tester l'effet de l'entendre tout haut et faire renaître sa chaleur lorsqu'il la tenait dans ses bras pour l'empêcher de s'écrouler en lui promettant de ramener Béatrice.

Le prêtre s'appuya sur ses coudes et s'inclina vers l'avant.

— La dernière fois que je l'ai vu, c'était le jour après l'abandon des recherches. Il avait travaillé dur, pendant toute une semaine, presque jour et nuit. Il a vraiment fait tout ce qu'il pouvait, lui et bien d'autres. Et puis ce jour-là, il est venu ici, pour te voir, ma fille.

Le curé fit une pause et inséra ses mains dans les manches de sa soutane.

— Je l'ai pas laissé entrer, dit-il avec une pointe de regret. Et puis, comme tu sais, il a dû partir. Il avait pas le choix.

Constance l'écoutait, de plus en plus convaincue qu'il jouait un rôle de médiateur pour sonder ses sentiments au sujet de ses fréquentations avec Edgar ; des fréquentations si brèves qu'elles étaient sans doute passées sous le nez du curé. Elle songea à sa mère, dont le corps et l'âme se mouraient à petit feu, et à ses frères et au père, qui s'attendraient à ce qu'elle leur serve un repas copieux en rentrant pour les soulager du chagrin autant que pour nourrir leurs estomacs vides.

— Monsieur l'curé, émit-elle.

Le curé leva la main pour lui signifier qu'il n'avait pas terminé.

— Il va falloir que tu te décides au plus vite, lui dit-il. C'est peut-être pas des conditions idéales pour un mariage, mais tu peux pas laisser un homme se morfondre éternellement dans l'ignorance.

Il se leva, mais au lieu de se diriger vers la porte pour se vêtir, il se mit à faire les cent pas dans la cuisine.

— J'peux pas, s'entendit-elle murmurer.

Le curé s'arrêta et l'observa d'un air songeur.

— Quel âge as-tu, ma fille ?

— Seize ans, monsieur l'curé !

Il hocha la tête.

— Hum, j'ai bien peur que ce soit pas juste à toi de décider, dans ce cas-là. J'en ai glissé un mot à ton père. Il m'a confirmé qu'il avait donné ta main à Edgar. J'imagine que t'es au courant.

Constance rougit. C'était là une question épineuse. Edgar ne lui avait jamais proposé de l'épouser, mais le fait demeurait qu'elle était bel et bien au courant de ses intentions. Elle se mit à souhaiter que Jeanne et Marguerite se montrent à la fenêtre, grelottantes et affamées. La présence du curé commençait à l'oppresser.

— Je sais, émit-elle en espérant clore ainsi la conversation, mais le prêtre s'arrêta en face d'elle et posa ses mains à plat sur la table.

— Une demande en mariage, ça se prend pas à la légère, ma fille. C'est la volonté de Dieu que tu te maries et que tu fondes une famille. T'es tombée sur un homme bon, honnête et vaillant qui t'estime bien plus que tu penses. Une chance comme la tienne, c'est un pensez-y-bien.

Le prêtre se rapprocha si près d'elle qu'un relent de sa mauvaise haleine lui effleura les narines.

— Il faut savoir saisir une bonne occasion quand il s'en présente une, ma fille. Autrement, tu risques de finir vieille fille, sans mari, sans enfants. Il en faut un des deux pour mettre son orgueil de côté, tu penses pas ?

Le prêtre se releva sans quitter Constance des yeux.

— J'ai pas eu de nouvelles de M. Leclerc. Il m'a pas écrit une seule fois.

— Pauvre enfant, c'est parce qu'il sait pas comment ! C'est pas un deux de pique, loin de là, c'est juste qu'il a la tête plus dure que les arbres qu'il se tue à abattre.

— Ah ! fit-elle.

La nouvelle la désola comme si on venait de lui annoncer qu'Edgar était privé de sensations qui rendent la vie plus agréable. Mais la pensée qu'il avait suffisamment d'orgueil pour tenir tête au curé lui plut.

Le curé récupéra enfin son manteau sur le crochet.

— Inquiète-toi pas de ta mère, lui dit-il. Les mères sont résistantes, beaucoup plus que bien des hommes que je connais. Le bon Dieu les a faites ainsi. Et puis, ton mariage, c'est un événement qui va la réjouir. Ça va l'aider à reprendre des forces. Elle voudra pas manquer ça pour tout l'or du monde.

Il écarta les lèvres dans un semblant de sourire.

— M. Leclerc doit se faire du bien mauvais sang à ton sujet. Il a besoin de savoir, ma fille.

— Mais comment ?

— T'as du cœur, les bons mots pour le rassurer vont te venir aisément. D'ailleurs, si je me fie à ce que sœur Thérèse m'a rapporté sur tes talents en composition, ça sera pas long que tu vas trouver quoi lui dire. Y a toujours au chantier quelqu'un de bien discret qui lit les lettres.

Il boutonna son manteau et ajusta son chapeau.

— Écris cette lettre au plus vite et j'vais m'organiser pour qu'elle lui soit livrée.

Constance resta clouée sur son banc et laissa le curé sortir sans même lui ouvrir la porte.

Le curé parti, elle se leva et se dirigea lentement vers la chambre de ses parents pour constater que sa mère y dormait d'un sommeil profond. Elle aurait tant souhaité lui faire part de cette conversation plutôt gênante, lui demander son avis et se faire rassurer sur ce geste qu'il n'était pas dans sa nature d'exécuter, même sous l'insistance mordante du curé. Elle retourna à la cuisine et entreprit d'éplucher des carottes et des navets pour une fricassée au lard salé, le geste ralenti par cette satanée lettre qu'il lui faudrait pondre et dont le contenu l'absorbait comme si elle se retrouvait au centre de l'intrigue d'un roman mettant en scène deux inconnus. Il lui faudrait bien peser ses mots, ne pas manquer de politesse tout en clarifiant des sentiments qui, à l'heure actuelle, étaient plutôt nébuleux.

Lorsqu'elles demandèrent à entrer, elle laissa Jeanne et Marguerite se dévêtir en silence et se réchauffer sur une chaise près du poêle, leurs lainages éparpillés sur le plancher et recouverts de mottes de neige. Avant de tout ramasser, elle servit aux fillettes une tasse de lait chaud, qu'elles enveloppèrent de leurs mains froides avec d'infinies précautions.

Le souper se déroula dans le silence habituel, après quoi le père, muni de son fanal, s'en retourna dans les bois dans l'espoir presque maladif d'y découvrir une trace de Béatrice. Lorsqu'il mit les pieds dehors, elle débita au paternel la nouvelle de la visite du D^r Galipeau, prévue pour le lendemain, en se disant que le froid et la noirceur arriveraient à contenir son irritation. Jules et Joseph s'occupèrent du train avant de s'attaquer à leurs devoirs sous la faible lueur de la lampe à huile. Vers les sept heures, Constance les entraîna tous à s'agenouiller pour le chapelet et, comme elle l'avait promis au curé, ils prièrent pour le repos de l'âme de M. Guertin. Elle mit ses sœurs au lit pour ensuite s'occuper de sa mère. Elle lui épongea le corps, changea sa robe de nuit

et fit couler dans son estomac vide quelques filets de bouillon tiède. Constance lui sourit pour l'encourager, comme si ce bouillon était un médicament qui engourdirait le chagrin.

Le père revint, les mains et le cœur vides. Il laissa choir son grand corps fatigué sur le banc et retira ses bottes, que Constance plaça près d'un feu mourant. Sans un mot, il disparut dans la chambre du fond, là où gisait sa femme, le seul endroit où il pouvait s'étendre et survivre une autre nuit. Dans la pénombre de cette maison remplie de corps endormis, Constance sentit la solitude se refermer sur elle comme un présage amer de sa sombre destinée de « vieille fille », telle que qualifiée par le curé.

Le hurlement lointain d'une bête déchira le silence de la nuit et déferla dans les champs voisins, sans toutefois alarmer Constance. Ce long cri pénétrant, qui ressemblait étrangement à une plainte, appartenait à un loup qui appelait sa meute au festin, lui avait un soir expliqué Edgar. C'était bien connu, pourtant, mais Constance avait prétexté l'ignorance pour le simple fait d'entendre sa voix. Debout, au cœur de cette famille engourdie par la tristesse et la contrition, la scène d'un festin lui parut alors comme une invraisemblance, un paradoxe. Était-ce un privilège que la vie lui refusait ou sa décision à elle d'y renoncer ?

Épuisée, elle se pencha pour éteindre la lampe à huile, mais se ravisa. Le regard doux et les manières avenantes d'Edgar s'imposèrent comme une chance réelle qui lui était offerte de s'aventurer ailleurs et, si ce n'était pas péché, d'être estimée. Elle fouilla dans le sac de Joseph et en retira un crayon et une feuille de papier. Elle s'approcha de la lampe et se mit à écrire.

Décembre 1920

La neige s'était mise à tomber doucement au cours des dernières heures, mais elle devenait plus lourde et plus dense, recouvrant le sol déjà amplement blanchi par une bonne demi-douzaine de tempêtes. Edgar cligna des yeux en scrutant les bancs de nuages rasant la cime des arbres. La lumière du jour semblait vouloir s'éteindre plus tôt que prévu et, avec elle, les moyens de lire l'heure et de discerner les rares repères pour retourner au camp.

— Vas-y, c'est beau! cria Edgar à Bourbonnais, son ami et partenaire de chantier depuis plusieurs lunes.

Edgar y alla d'une forte poussée pendant que Bourbonnais tirait à l'autre bout du godendard. L'instrument grinça de nouveau en sa direction et Edgar sentit les dents de la scie mordre enfin dans le cœur d'un magnifique chêne faisant facilement deux pieds de diamètre. *Pas trop tôt*, se dit-il. Cette pièce d'arbre leur avait coûté plus d'énergie et de temps qu'ils n'avaient escompté. Edgar ramena la scie vers lui et s'épongea le front du revers de sa mitaine. L'arbre abdiqua dans un long et douloureux craquement avant de chanceler comme un titan mortellement vaincu. Les deux hommes s'éloignèrent à reculons, haletants, en admirant la haute et digne stature de leur dernière victime de la journée.

— *TIMMMBEEERRR!* tonitrua Bourbonnais, au cas où il se trouverait des égarés dans les environs.

Les deux hommes attendirent, drapés dans un étrange état de stupeur, les bras pendus dans le vide. L'arbre s'inclina et

amorça lentement sa descente dans un fracas de branches qui se brisèrent comme des bouteilles de verre, pour enfin s'écrouler dans une montée aveuglante de poudre blanche. La terre vrombit sous leurs pieds. Chaque arbre abattu portait inmanquablement un son victorieux qui les rapprochait du jour où ils s'en retourneraient chez eux, loin du territoire sauvage et glacial de la compagnie qui les embauchait.

— Y m'a l'air plus long à terre que debout, observa Bourbonnais, les mains sur les hanches. Il se racla la gorge et cracha dans la neige fraîche. Ouais, ben plus long!

— C'est certain, répondit Edgar avec un sourire en coin.

Bourbonnais était du genre loyal et ferme dans ses convictions. Un arbre, peu importe sa taille au départ, gagnait toujours en largeur et en hauteur lorsqu'il se trouvait couché devant lui.

— Ça me semble ben évident, continua Bourbonnais en se joignant à Edgar pour rassembler les scies, les haches et les boîtes à lunch partiellement ensevelies sous la neige.

— T'as raison, c'est toute une pièce!

— Ç'a du muscle, comme moi, ricana Bourbonnais.

— Ben sûr!

Edgar parcourut une main nue sur l'écorce rêche de l'arbre et arracha un minuscule bout de branche qu'il inséra dans la poche de son parka. Un bout de branche pour chaque arbre abattu; c'est ainsi qu'il tenait le compte de son rendement au cours de son hiver au chantier. Sa moyenne s'élevait à quarante-cinq par jour. Lors de son dernier passage, quelques années plus tôt, il en avait fait flancher quasiment sept mille. C'était à une époque où il s'engageait tôt dans l'année, au tout début septembre, ce qui lui valait une place à rivière Grise, un peu plus près de Mitigoka. Cette année, les recherches ayant retardé son départ, il avait dû

remonter une bonne trentaine de milles plus au nord, forgeant davantage l'incertitude de cette fragile promesse de mariage à laquelle Constance n'avait pas encore consenti. Il s'en remettait maintenant au bon Dieu pour que sa longue absence puisse ranimer les signes timides d'affection que Constance lui avait manifestés durant leurs brèves fréquentations.

— Envoye, Maurice! On n'a pas toute la nuit. Ça risque de s'empirer avant de s'amieuter, grommela Edgar.

— Bonyeu d'bonyeu, rétorqua Bourbonnais, ça tombe dru en pas pour rire.

La tempête s'était rapidement magnifiée en un voile obstruant les faibles lueurs du soleil couchant. Edgar observa la lumière fuyante que la neige accrochait au passage et se mit à rêver qu'un jour, il partagerait un pareil spectacle avec Constance de la fenêtre de leur maison.

Il noua les courroies de ses raquettes et attendit que Bourbonnais, plus lent, en fasse autant. Il lui tardait de partir, d'autant plus qu'ils avaient ouvert une partie vierge du territoire de la compagnie, près d'un quart de mille par-delà l'actuel champ de coupe. Il avait fort à parier que le signal de retraite ne lui parviendrait pas d'aussi loin. Avec cette neige qui se dressait devant eux comme une muraille, Edgar jugeait prudent de regagner le camp au plus vite. Lorsque Bourbonnais se releva, Edgar empoigna la hache et la boîte à outils et se mit à marcher d'un pas pressant dans cette forêt d'ombres qui avait depuis longtemps englouti leurs traces du petit matin.

— Bonyeu d'bonyeu! On voit ni ciel ni terre! s'écria Bourbonnais quelques minutes plus tard.

Edgar lui jeta un coup d'œil et l'aperçut, la barbe et les sourcils nappés de verglas. Avec le godendard reposant de travers sur ses épaules, Bourbonnais arborait la mine déconfite d'un larron

crucifié. Il avançait au ralenti, quelques pieds derrière Edgar, et risquait à tout moment d'écorcher au passage des branches d'arbres. Edgar modéra le pas et lui suggéra de le suivre de près.

— Ben oui, bonyeu d'bonyeu, hurla Bourbonnais pour se faire entendre.

Maurice Bourbonnais faisait presque deux fois le poids d'Edgar ; les épaules larges, le torse fabriqué de graisse et de muscles, l'œil d'un hibou et une voix de tonnerre. Avec sa force herculéenne alliée au savoir à la fois instinctif et calculé d'Edgar, les deux hommes formaient, à première vue, une curieuse paire de bûcherons, mais il n'y en avait pas d'aussi complices et efficaces pour défier la robustesse de leurs adversaires qu'ils devaient arracher du sol. Bourbonnais n'avait cependant rien de menaçant, surtout lorsqu'il se trouvait à la merci d'une vicieuse tourmente.

— T'es pas en train de te morfondre, toujours, demanda Edgar, qui faisait deux coups de raquette contre un seul de la part de Bourbonnais.

— J'fais mon torrieu de possible, tu sauras, Leclerc !

Il n'y avait rien de mieux que de faire sortir quelqu'un de ses gonds pour le faire aller plus vite et lui faire oublier le danger, pensa Edgar.

— J'sus pas né d'hier, ajouta Bourbonnais, mais n'empêche que j'ai rarement vu ça, une tempête de fous de même.

— Ah, c'est comme les arbres, le dernier est toujours plus gros que celui d'avant, lui lança Edgar en ralentissant à nouveau pour permettre à son ami de le rattraper.

La sueur qui avait trempé sa camisole en abattant leur dernière pièce de la journée s'était transformée en une couche de glace qui lui figeait le sang.

— Eille, le *playboy*, ferme-la donc pour un boutte, veux-tu, répondit Bourbonnais en cherchant son souffle.

Edgar s'arrêta brusquement, si bien que l'extrémité des raquettes de Bourbonnais heurta les siennes. Bourbonnais oscilla quelque peu, les bras toujours coincés autour du godendard.

— T'es ben certain du chemin, là ?

Edgar ignora le commentaire de son ami et vira à gauche. Il distingua peu après le pin déformé qu'il avait remarqué à l'aller. Si ses calculs étaient bons, il y avait à proximité une petite clairière où le reste de l'équipe avait bûché pour la journée. Quelque peu soulagé, il se remit en marche.

— As-tu toujours toutes tes morceaux, Momo ? demanda Edgar quelques minutes plus tard, par pur besoin d'entendre sa voix et de s'assurer que l'écran de neige ne les avait pas trop séparés l'un de l'autre.

— Eille, le *playboy* ! Je gagerais ma chemise que c'est gelé ben dur, ce qui te pend entre les deux jambes.

Edgar se retourna d'un mouvement sec et distingua la silhouette massive de son ami à peine six pieds derrière lui.

— Ça pend pas quand c'est gelé, Momo, lui renvoya-t-il sur un ton qui se voulait plus léger.

La neige avait lavé à peu près tous les points de repère et s'accumulait sur le sol à un rythme furieux, enrobant comme des pansements les aiguilles des conifères et les branches d'arbres. La hache que portait Edgar sur l'épaule pesait lourd et approfondissait ses traces dans la neige, parfois jusqu'à la hauteur des genoux. Il aurait souhaité que Bourbonnais ouvre le chemin à son tour, mais c'était là une stratégie qui tournerait mal. Il serra et desserra la poignée de la boîte à outils pour activer une meilleure circulation du sang dans ses doigts.

Edgar avançait à grandes enjambées sur ce moelleux tapis sans fond qui s'épaississait à vue d'œil. Il tirait l'oreille à de courts intervalles pour capter un son, n'importe lequel, susceptible de lui servir d'indice. Seul le sifflement du vent le hantait et trompait ses instincts.

— Y commence à faire pas mal noir, marmonna Bourbonnais. Pourvu qu'on approche.

— Ouais ! lui répondit Edgar.

Edgar était celui sur lequel tous les bûcherons comptaient pour les tirer d'affaire dans les labyrinthes déroutants de la forêt. On disait de lui qu'il avait le nez d'un chien de chasse. Il avait affronté les pires conditions en rassurant les plus méfiants. Il avait maintes fois prouvé qu'il ne leurrait personne avec ses connaissances du langage de la nature. La peur et le doute ne lui étaient apparus que par fragments ; des faiblesses momentanées qu'atténuait des liens solides avec les éléments. Mais avec Bourbonnais qui s'essouffait derrière lui, la pression commençait lentement à lui serrer la gorge. Elle s'intensifia au lieu de s'atténuer lorsque son ami lui indiqua, dans un cri triomphant, une guenille attachée à la branche d'un sapin comme une vieille décoration de Noël oubliée. Cette trouvaille délimitait l'aire de coupe à laquelle leurs compagnons de travail avaient été affectés.

Edgar examina de près le chiffon dont quelques pigments rouille perçaient sous la neige. Il conclut qu'ils se trouvaient à une trentaine de minutes du camp.

— Comment c'est que tu peux dire ça, le *smart*, lança Bourbonnais en riant nerveusement.

— La guenille est encore visible. Les gars l'ont secouée avant de partir.

— J'sus ben content que tu sois *smart* de même, mon Leclerc. Encore une p'tite demi-heure. On a déjà vu pire !

Edgar parcourut le paysage en plissant les yeux. Il s'était bien gardé de mentionner à Bourbonnais que ses calculs étaient basés sur le beau temps, avec de la neige tapée qui maintient les raquettes en surface et un ciel clair qui permet de s'orienter. Il avait vu juste jusqu'à maintenant, mais le parcours à venir se dressait devant lui comme un chapelet de pièges et d'embûches qui risquaient de lui faire perdre le nord à tout moment. L'inquiétude latente de manquer de souffle et de finir juste bons à nourrir les coyotes l'incita à redoubler l'écart de ses enjambées.

Après quinze hivers dans le bois, jamais l'incertitude ne l'avait aussi cruellement rongé. Une bourrasque lui érafla la joue et le nez. L'air devint de plus en plus difficile à respirer. Il entendit Bourbonnais lâcher quelques jurons. Ce vent furieux ne pouvait parvenir que du nord. Il prit un tournant vers le sud-ouest avec en tête la chaleur avenante de la grosse cabane en bois rond, qui devait se trouver à environ quinze, vingt... peut-être vingt-cinq minutes plus loin. Bon sang, la notion du temps venait-elle de lui échapper comme le reste ?

— Hé, Bourbonnais ! cria Edgar par-dessus son épaule.

Le grognement lointain de son ami raviva le sang dans ses veines. Il se remit en marche, la tête légèrement inclinée pour affronter la virulence du vent et de la neige.

— On approche, on approche, dit-il d'une voix qui se voulait convaincante.

Cette fois, Bourbonnais demeura silencieux et Edgar se retourna brusquement. Avait-il cheminé trop rapidement pour l'aptitude de son ami ? Tout était en mouvement, teinté de gris et de blanc, mais il n'y avait personne en vue.

— Bourbonnais! cria-t-il.

Il déposa ses outils, sa hache, sa boîte à lunch et fit marche arrière en détectant les traces fraîches des raquettes de son ami. Il eut l'impression de pénétrer dans un tunnel dont les parois se refermaient peu à peu sur lui. Même sa voix qui appelait sans cesse Bourbonnais semblait avoir été happée par l'épicentre de la rafale. Il s'arrêta et scruta cet écran impénétrable, puis tendit l'oreille avant de continuer à suivre les traces de moins en moins perceptibles.

— Bourbonnais!

Le vent s'éleva d'un cran et les branches lourdes de neige craquèrent comme une vieille chaise berçante. Edgar ralentit, avec l'étrange certitude qu'une présence humaine se trouvait non loin sans pour autant savoir où poser le pied.

— Bourbonnais, lança-t-il à nouveau d'une voix circonspecte.

Le vent prit quelques moments de répit, comme fatigué de sa course folle, mais la neige continua de s'abattre, cinglante comme une volée de fléchettes. C'est à travers ce tableau incolore et fragile qu'Edgar distingua enfin un corps affaissé au pied d'un arbre, les jambes étendues de tout leur long sur lesquelles reposait le fameux godendard.

— Calvaire, Momo!

Edgar s'agenouilla et lui secoua les épaules. Bourbonnais se redressa, l'air honteux, et se laissa retomber l'instant d'après, la tête appuyée contre l'arbre.

— Envoie Momo, pour l'amour, on est presque rendus, insista Edgar en lui frictionnant les bras et les jambes.

— J'ai juste besoin d'un p'tit *break*.

Edgar soupira et lui prit la tête entre les mains.

— J'sus toujours ben pas pour te laisser pourrir icitte, Maurice Bourbonnais. Un dernier p'tit coup avant le souper... Envoye!

Edgar se releva, s'empara des effets de Bourbonnais, après quoi il sécurisa le godendard à l'horizontale contre un sapin. Ça lui servirait d'indice si jamais il perdait le nord tout à fait et se mettait à tourner en rond. Il s'agenouilla de nouveau près de son ami.

— À l'heure qu'y est, y doivent être en train de manger, au camp. Des bines, des patates, du bon porc frais, de la soupe aux pois. De la tarte aux pommes, peut-être ben!

C'était notoire que Bourbonnais avait l'appétit d'un ogre. Après le violon et les rares lettres de sa femme qui n'arrivaient jamais assez vite, c'est son assiette qui le tenait en vie dans les camps de bûcherons. Edgar entreprit donc de lui remuer les sens avec un menu de grandes occasions – du poulet farci, un bouilli plein de légumes du jardin, des *dumplings* au sirop d'érable – dont les travailleurs ne verraient la couleur qu'à leur retour à la maison.

Du bon pain de ménage chaud, avec de la graisse de rôti, poursuivit Edgar en prononçant bien chaque syllabe.

— Finalement, Bourbonnais secoua légèrement la tête et s'essuya les yeux de sa mitaine.

— J'me sens pus les jambes, soupira-t-il.

Edgar attacha sa hache à la taille avec un bout de corde qu'il récupéra de sa boîte à outils et empoigna son ami par le bras pour l'aider à se relever.

— Ça va rien qu'empirer si tu te grouilles pas un peu, dit-il en glissant le bras de Bourbonnais autour de son cou.

Il en aurait pour plus d'une heure avec Bourbonnais qui chancelait sur ses gros mollets et manquait à tout moment de s'écrouler. Jusqu'à ce que le sang se remette à couler dans les veines de son ami, Edgar n'avait d'autre choix que de le traîner à ses côtés. Pour le distraire et lui donner un semblant d'air d'aller, Edgar persista avec sa liste de victuailles : un gros jambon, un ragoût de pattes de lard, des tourtières, des carrés aux dattes, des tartes au sucre. Graduellement, Bourbonnais reprit des forces, la tête relevée, le dos moins arqué et la main moins lourde sur l'épaule d'Edgar. Sa voix gagna un peu de tonus et Edgar en profita pour accélérer le rythme. Cette noirceur mouvante ne lui disait rien de bon. À moins d'un dixième de mille plus loin, Bourbonnais commença à chercher l'air dans un râlement qui inquiéta Edgar. Son ami manqua de trébucher et le bout de son nez portait les teintes lactées de l'engelure. Edgar s'arrêta et se tut pour mieux se concentrer. À continuer ainsi, il craignait de s'enfoncer encore plus creux dans ce ventre de glace et de froidure. La nuit était tombée pour de bon. Il devait être au moins cinq heures, peut-être six.

Edgar tenta de percevoir le contour des arbres pour évaluer la proximité du camp et ainsi repérer le début du sentier emprunté par ses coéquipiers. Il fit quelques pas à gauche, puis à droite sans percevoir la moindre inflexion de terrain et piqua tout droit devant lui.

— Ça devrait pas être loin, s'entendit-il murmurer.

Derrière, Bourbonnais marchait péniblement dans les traces d'Edgar. Il renifla, mais Edgar n'osa se retourner pour le regarder en face ; pas maintenant, pas avant d'avoir une bonne nouvelle à lui annoncer. Le doute, furtif et malvenu, régla leurs pas jusqu'à ce qu'Edgar s'arrête de nouveau. De sa main nue, il tâtonna la poche extérieure de son pantalon et soupira, à moitié soulagé, au contact d'un secret trop bien gardé. Il remit sa main gelée dans sa mitaine sans en ressentir le moindre réconfort

et poursuivit sa route. Le silence de Bourbonnais derrière lui résonnait de plus en plus fort. Ils avancèrent comme des forçats enchaînés dans le désespoir jusqu'à ce qu'Edgar s'immobilise.

— Attends-moi icitte, ordonna-t-il à Bourbonnais, qui en profita pour s'écrouler.

Edgar s'avança seul et sentit soudain le tapis de neige s'aplatir légèrement sous ses raquettes. D'un seul coup, toutes ses forces lui revinrent. Il releva la tête et, d'un geste ferme, signala à Bourbonnais de le suivre. Dans cette lutte incessante contre la puissance de la nature, l'homme resterait toujours le plus faible, mais à cet instant, malgré ses envolées redoutables, Edgar sentit que cette nature se rangeait de son côté. Il remercia le Seigneur de l'avoir ainsi conçue loyale et tolérante.

— Envoie, Momo, lança-t-il d'une voix ragailardie. C'est pas à soir qu'on va descendre aux enfers.

Bourbonnais se releva avec l'effort d'un enfant qu'on tire du sommeil. Le sentier était étroit et garni d'un barrage de branches qui croulait sous le poids de la neige. Confiant cette fois d'avoir emprunté le bon parcours qui les mènerait au camp, Edgar marcha néanmoins avec précaution, constamment à l'affût d'une dénivellation susceptible de le faire dérailler.

Il levait la tête de temps à autre, mais l'obscurité les avait dépouillés de toute visibilité. La consistance du terrain et de la bourrasque était devenue sa plus sûre alliée. Il se retournait tous les cinq pas pour s'assurer que Bourbonnais le suivait d'assez près.

— Ça paraît toujours plus long quand on est pressés d'arriver, lui dit-il pour contrecarrer l'inquiétude qu'il sentait fermenter à chaque inspiration de son ami.

La neige persistait, sans donner aucun signe de répit. Inconsciemment, Edgar se mit à faire l'inventaire de ce qu'ils transportaient. Ils avaient une hache et des allumettes. Au pire, il creuserait un trou dans la neige pour y entretenir un brasier qui les tiendrait en vie jusqu'au lendemain.

— Hé, hé!

Edgar se retourna. Bourbonnais balbutiait sans arrêt ces insignifiantes syllabes, la mâchoire gelée et la main fixée au-dessus des yeux. Il allongea le bras péniblement et pointa devant lui. Atterré par le son presque animal de son ami, Edgar laissa tomber ses effets et inspecta les environs, craignant la présence d'une bête de proie, un loup sans doute. Il s'accroupit en faisant signe à Bourbonnais de se taire, mais celui-ci ignora la consigne et s'avança en titubant, comme attiré par un mirage. Edgar le rejoignit et aperçut enfin ce que les yeux de Bourbonnais avaient détecté.

Une faible lueur semblait vouloir percer l'écran coriace de la tempête. Un scintillement si fragile, comme le pouls d'un cœur qui se meurt. Il fallut à Edgar un instant d'immobilité pour se convaincre que cette lueur était bien réelle. Bourbonnais continuait de râler en se frictionnant la figure, comme s'il revenait peu à peu à la vie. La lumière s'intensifia. En quelques secondes, elle se multiplia en une myriade de minuscules bougies, les plongeant tous les deux dans le spectacle irréel d'un ciel étoilé.

— Hé, hé, hé! continua de meugler Bourbonnais.

Edgar tapota le dos de son ami, soulagé, mais toujours inquiet comme toutes les fois où le danger avait presque eu raison des hommes qui lui faisaient confiance. Ils se mirent en marche, Bourbonnais devant, le pas plus sûr et la mâchoire dégourdie, annonçant de ses grognements la trajectoire à suivre. Edgar tenta d'y faire écho en articulant difficilement.

Des voix s'élevèrent, forant leur nom dans la tourmente, puis un cri de triomphe déchira ce firmament de lanternes grossissantes. La voix de Bourbonnais venait enfin de leur parvenir et leurs compagnons de camp eurent tôt fait de les envahir comme une horde de fantômes bienfaisants. Ils les débarrassèrent de leur équipement et les escortèrent jusque dans la cabane en bois rond suintant des odeurs de viandes trop cuites, de boucane de cigarettes, de chaussons sales et de sueur.

Un des bûcherons les installa dans une chaise en face du poêle, les devêtit en vitesse et leur jeta une épaisse couverture de laine sur les épaules. Le cuisinier leur remit une tasse de thé bouillant qu'Edgar eut peine à tenir entre ses mains glacées. Tous, à tour de rôle, les frôlèrent d'un léger coup de poing avant de se tirer une chaise comme des enfants curieux anticipant le récit d'un conte épouvantable. Puis, quelqu'un fit tomber des bûches dans le poêle.

Edgar avala quelques gorgées de thé pour calmer l'affreuse douleur du dégel dans cette chaleur si réconfortante. Il fit un clin d'œil à Bourbonnais, qui lui renvoya la pareille en grimaçant. En se retournant, il se retrouva nez à nez avec Corriveau, le contremaître, qui lui balançait une lanterne en plein visage.

— Tu m'as pas l'air trop magané pour un gars qui a passé deux heures de trop dehors, lui dit Corriveau, le bleu sévère de ses pupilles à l'affût de signes de blessure.

L'homme se glissa un tabouret sous les fesses, tira de sa poche de chemise une flasque et fit couler un filet d'alcool dans la tasse fumante d'Edgar.

— Envoie le *kid*, c'est le meilleur remède pour te dégeler le sang, ordonna-t-il de sa voix impérieuse, en guidant d'une main sûre la tasse jusqu'aux lèvres d'Edgar.

Pour Corriveau, chacun des hommes qu'il commandait était un *kid*, peu importe son âge ou son degré d'expérience.

— C'est un remède, entendons-nous bien, spécifia le contremaître à l'intention des bûcherons qui contemplaient la scène avec un brin d'envie. Tu passeras à mon bureau, lança-t-il discrètement à Edgar. Il examina ensuite Bourbonnais et lui prescrivit le même remède.

— À c't'heure, Boyer, fais-les manger, ces *kids*-là, ordonna-t-il au cuisinier.

— Ah ben là, *boss*, y est passé l'heure du souper ben en masse. Moé, j'fais pas de faveurs aux retardataires qui se tirent des balles de neige après la noirceur tombée, déclara le cuisinier en soulevant les bras dans les airs pour accentuer l'effet dramatique.

Edgar sourit et se tourna vers Bourbonnais. Ce dernier s'était recroquevillé dans un état de stupeur, le visage noyé dans son thé assaisonné de brandy sans parvenir à y tremper les lèvres. Les épaules courbées de Bourbonnais se mirent à trembler, la déception se métamorphosant en une peine incommensurable. Un silence de mort s'abattit dans la pièce. En l'espace de trois secondes, Bourbonnais s'était affaissé comme un enfant battu, laissant échapper les spasmes et les sons rauques du désespoir que l'alcool n'arrivait plus à dissimuler.

— On n'a pas l'diable faim, hein, Momo? fit Edgar pour désamorcer la tension qui s'était installée.

En promenant un regard discret autour de lui, Edgar surprit de gros bras qui s'essuyaient le coin de l'œil. Cadieux, surnommé Catin, pour ses poupées de bois sculptées, y allait de quelques bons coups de canif tandis que Pommerleau, un timide aux larges épaules, était appuyé sur une poutre et fixait le bout de ses bottes sans broncher.

— On a descendu un beau chevreuil, on s'est fait rôtir une couple de belles truites fraîches, en rajouta Edgar. On peut ben se passer de ta vieille soupe aux pois, Boyer.

Quelques rires retentirent dans la grande salle à manger. Catin tapa amicalement l'épaule de Bourbonnais. Plusieurs autres bûcherons l'imitèrent afin de resserrer le cercle brutal de la virilité autour de leur héros du jour et ainsi amoindrir le moment de faiblesse de Bourbonnais. On lui accorderait le temps qu'il faudrait pour qu'il s'en remette avant de tourner l'épisode en moqueries.

— Envoye, Momo, fit Edgar qui se dirigea vers le bout de la grande table sur laquelle Boyer venait de déposer deux assiettes remplies de fricassée de bœuf et de pommes de terre bouillies, avec d'épaisses tranches de pain généreusement beurrées.

— Messieurs, y aurait-ti quelque chose d'autre que je pourrais faire pour vous à soir, demanda Boyer en imitant l'accent pointu d'un serveur de grand restaurant.

Edgar retint un fou rire, mais Bourbonnais se mit à manger en reniflant, la tête enfouie dans son assiette.

Edgar apprécia la patience et la discrétion du contremaître, surtout le remède qui avait fait flancher le cœur trop sensible de Bourbonnais, sans toutefois manquer d'efficacité à endormir la douleur du dégel. Il avala son repas avec appétit et, aussitôt après, se dirigea vers le bureau du contremaître, situé à l'autre bout de la salle à manger.

Il frappa à la porte et se fit admettre d'un «ouais» désintéressé. Edgar entra dans ce que les hommes avaient surnommé «le sanctuaire», un espace exigu où trônaient une table chancelante et une chaise en extra. À la lueur d'une lanterne rouillée, Corriveau griffonnait des comptes sur une tablette de papier ligné en se référant à la carte de coupe de la compagnie. La carte

révélait un étalage complexe de courbes et de cercles, de flèches, de tailles et de teintes diverses qu'Edgar suivait avec l'œil avisé d'un homme de chantier en attendant que Corriveau daigne lui accorder son attention. Edgar en déduisit que le territoire que Bourbonnais et lui avaient ouvert le jour même s'étendait à une dizaine de milles au nord.

— Assis-toi, le *kid*, ordonna Corriveau sur un ton exaspéré.

On ne dérangeait le contremaître que pour des affaires d'extrême importance. Cet ardent disciple du Tout-Puissant dirigeait le camp selon les vertus de la discipline, de la productivité et de la prière. Le large crucifix ébréché, fixé au mur juste au-dessus de la tête de Corriveau, en était un symbole indéniable. Malgré ses penchants d'évangéliste et sa main de fer dans le roulement du chantier, Corriveau, au moins, était honnête et loyal. Il en valait bien d'autres, et de loin, qui étaient passés avant lui ; des incompetents, des ivrognes ou des voleurs qui s'en mettaient plein les poches sur le dos des travailleurs. À ce compte-là, Edgar s'était fait à l'idée que de se faire appeler « le *kid* » par un homme à peine plus âgé que lui était plus irritant qu'humiliant.

Corriveau percha son crayon derrière son oreille et appuya ses bras croisés sur la table.

— Veux-tu ben me dire ce qui t'a passé par la tête, Leclerc ?

— On l'avait trop entamé. Il fallait ben l'abattre avant de partir, expliqua Edgar, surpris du ton incrédule de son contremaître.

Corriveau soupira longuement.

— Te rends-tu compte, Leclerc, que c'est par la grâce du bon Dieu que t'as trouvé ton chemin ? Tu y dois toute une chandelle, le *kid*.

Edgar prit le blâme en portant les yeux sur une séquence d'images saintes clouées au mur.

— Je t'ai jamais vu comme ça, Leclerc, poursuivit Corriveau en haussant les épaules. Jamais avant aujourd'hui je m'étais inquiété de mes hommes quand y étaient avec toi.

— Moi non plus, répondit Edgar en fixant le contremaître sans broncher.

Il était tenté de lui répondre qu'il avait suivi les consignes à la lettre et qu'il avait ramené Bourbonnais en un seul morceau. Mais rien n'échappait au cerveau futé de Corriveau. De son air imperturbable, le contremaître détectait d'un simple coup d'œil tout ce qui hantait les jours et les nuits de ses hommes. Il se méfiait autant qu'Edgar de cette maudite peur qui pénètre les entrailles et cause la déroute.

— C'est pas pour rien que c'est toi qui es responsable d'ouvrir, pis un quart de mille, c'est assez loin merci!

— C'est sûr, acquiesça Edgar pour la forme. Y reste qu'on en a abattu quarante-cinq pareil.

— C'est ma *job* de pousser les hommes, pas la tienne. Que le bon Dieu me vienne en aide pour que je les pousse assez, mais jamais au-delà de leurs limites, que ce soit pour des raisons d'orgueil ou d'argent. Je me fais ben comprendre, le *kid*? Je t'apprends rien en te disant qu'en dessous de ses couches de graisse, Bourbonnais a le cœur d'un p'tit gars qui vient de perdre sa mère.

Edgar en avait assez entendu. Il lui tardait de quitter ce sanctuaire puant. Lorsque Corriveau retira une vieille montre décolorée de sa poche, Edgar planta les mains sur ses genoux, prêt à prendre congé.

— Presque huit heures, constata le contremaître. On en a assez vu pour aujourd'hui. Tu diras aux *kids* de fermer la *shop*. Et pis, tu remercieras le Seigneur de vous avoir gardés en vie.

Edgar se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit prestement, mais la voix de Corriveau retentit à nouveau du fond de son repaire.

— La vie est courte, le *kid*, émit-il d'une voix pénétrante. C'est la leçon que le bon Dieu vient de te donner. Essaie donc de t'en souvenir la prochaine fois.

En regagnant la salle commune, Edgar aperçut Bourbonnais entouré d'une poignée d'hommes. À son grand soulagement, son ami semblait avoir repris ses airs de colosse redoutable. Assis aux côtés de Simoneau au bout de la grande table, il s'apprêtait à dicter un court message à l'intention de sa femme. Edgar tira l'oreille, curieux de savoir si son ami allait s'en tenir au refrain habituel ou y ajouter du piquant avec les événements dramatiques de la journée.

— Arhhh, grognèrent les hommes. Envoie, Momo, racontes-y la frousse que tu nous as donnée. T'es pas *game*, Momo !

Bourbonnais demeura placide, les yeux rivés sur Simoneau, qui passait le gros de ses soirées à écrire des lettres dictées par ses compagnons de travail illettrés.

Toute va ben... On a abattu notre quota aujourd'hui. Et puis, c'est pas la neige qui manque par icitte. J'ai hâte de toute vous voir. Embrasse les p'tits pour moé. Avec toute mon affection. Ton mari, Maurice

Bourbonnais remercia Simoneau. Il rassembla ses bottes, son parka et ses mitaines encore humides avec la désinvolture d'un homme fier et courageux pour qui le bien-être de sa famille prenait le pas sur des nouvelles évoquant le danger dans les chantiers. Mentionner aux siens qu'il avait frôlé la mort de près, c'était indûment leur transmettre de l'inquiétude. Edgar lui

enviait sa grande modestie, mais surtout la vie de famille qu'il s'était bâtie de toutes pièces, avec une femme dont il s'ennuyait et qui s'ennuyait de lui en retour, et aussi les joyeuses retrouvailles qui l'attendaient.

Cigarette au bec, les hommes s'engagèrent dans l'étroit sentier les menant au dortoir. Edgar lorgna la table où Simoneau achevait une dernière lettre tandis que Catin rangeait méticuleusement ses canifs et ses bouts de bois dans une boîte rectangulaire. Saisi d'une rare flambée impulsive, Edgar retira de sa poche de pantalon un objet en forme de cœur qu'il avait sculpté et poli au cours des mois, et qui l'avait soutenu, il en était sûr, dans sa récente mésaventure.

— Coudonc, Catin, t'aurais pas un p'tit boutte de corde que je pourrais enfile dans ce trou-là ? demanda-t-il. Quelque chose de fin, si ça se trouve ?

Catin examina la pièce d'Edgar. Il fouilla ensuite dans sa boîte renfermant une infinie collection de bobines de fil, de ciseaux, de canifs, de broches à tricoter, de fils de fer. Il y avait aussi quelques retailles de tissu.

— C'est ce que j'ai de plus *fancy*, fit Catin en remettant à Edgar un étroit ruban de velours noir.

Edgar admira la trouvaille sans oser y toucher. Il tendit le pendant de bois à Catin comme s'il s'agissait d'une pierre précieuse qui lui avait coûté deux mois de gros labeur. Catin prit une aiguille qu'il fixa au ruban avant de l'enfiler dans la mince ouverture. Il fit ensuite un nœud à chaque extrémité.

— Pas plus compliqué que ça, dit-il à Edgar, qui, reconnaissant, lui offrit deux cigarettes. Catin les refusa d'un geste de la main.

— Ça devrait partir après-demain avec ce temps de chien là. Y a gros de chance que ça se rende avant Noël, mon Leclerc, mentionna Simoneau sans détacher les yeux de la feuille de papier qu'il s'apprêtait à noircir. T'as qu'à me dire ce que tu veux écrire, ajouta-t-il.

— Joyeux Noël, lui répondit Edgar sans hésiter.

Il observa Simoneau tracer les lettres qui allaient finalement briser ces deux mois de cruel silence qu'il avait imposé à Constance. Du même coup, il prit conscience de ce qui l'avait jusqu'ici empêché de donner de ses nouvelles à sa quasi-fiancée. Ce n'était pas seulement la crainte d'un rejet, mais bien la gêne inavouée du ridicule de la part de cette bande de *jobeurs* peu discrets et en mal d'un souffre-douleur pour passer le temps.

— Quoi d'autre ? demanda Simoneau.

Cette fois, Edgar s'accorda quelques instants de réflexion. Était-ce vraiment nécessaire d'ajouter quoi que ce soit ? Il n'allait sûrement pas faire part à Constance de ses intentions, la demander carrément en mariage par l'intermédiaire d'un écrivain. C'était trop risqué, d'un côté comme de l'autre.

— Fais juste dire que l'hiver a jamais été aussi long à endurer, prononça-t-il enfin en scrutant, inquiet, le visage de Simoneau et de Catin. Les deux hommes ne bronchèrent pas d'un cil.

— Son nom et son adresse, pour le courrier, fit Simoneau en poussant le papier vers Edgar.

Edgar examina le gribouillage de Simoneau en se demandant s'il avait bien fait de prendre ainsi les devants. Le risque qu'il courait lui semblait prendre des mesures disproportionnées.

— Constance, Constance Beauregard, révéla-t-il enfin en ajoutant très distinctement le nom du rang et du village.

Simoneau lui fit tracer une croix à côté d'un mot qui était en réalité son nom, pendant que Catin enrobait le pendant d'un morceau de tissu. Il remit le tout à Simoneau, qui inséra le pendant et la lettre dans une enveloppe. Simoneau la scella et la plaça en dessous d'une pile qu'il encercla d'une ficelle.

Edgar remercia l'écrivain avec deux cigarettes, que ce dernier refusa, lui aussi, en disant que la première lettre était toujours gratuite.

En se rendant au dortoir, Edgar sentit à peine la froideur de la neige lui piquer la peau. Un peu par habitude, il fouilla la poche de son parka. Les bouts de branches récoltés au cours de cette fameuse journée de coupe s'y trouvaient toujours, mais il décida qu'il serait plus sage d'attendre au lendemain pour en faire le compte. Épuisé, il se recroquevilla dans le creux de sa paillasse et se laissa envahir par un ardent sentiment de certitude. Dans l'obscurité du dortoir et pour la première fois depuis son arrivée au camp, il était convaincu d'avoir enfin posé le pied dans la bonne voie et d'avoir retrouvé son chemin. Il ferma les yeux et s'enfonça dans le rêve chaud d'un pendentif au ruban de velours noir flottant sur la chair laiteuse de sa bien-aimée.

Mars 1921

Le fer à repasser chauffait paresseusement sur le poêle. Tel un chat de gouttière prêt à l'attaque, l'appareil émit un chuintement lorsque Madeleine y projeta quelques gouttelettes d'eau pour mesurer son degré de chaleur. Satisfaite, elle retira un drap du panier à linge, le déplia et s'en couvrit la figure afin d'y capter un reste de la fraîcheur du grand air. Marie-Laure l'avait décroché de la corde à linge juste avant de partir pour Champs-de-Grâce avec Paul-Émile. Inconsciemment, Madeleine arrêta son regard sur la porte de côté, s'en approcha à pas feutrés, le drap replié sur son bras, et l'ouvrit d'un pouce, juste assez pour s'emplier les poumons d'une bonne bouffée d'air.

En ce mois de mars à peine entamé, le sol tacheté de parcelles de terre, de touffes d'herbe jaunâtre et de neige granuleuse laissait croire à l'arrivée prématurée du printemps. Pour Madeleine, cependant, l'apparition des premiers bourgeons et le gazouillis des oiseaux ne lui parviendraient qu'à travers la fenêtre de la cuisine, la plus généreuse avec sa vue sur le coin de la grange, le champ de blé encore endormi et le flanc de la montagne bleui par le froid. Encabanée selon le souhait de ses grands-parents depuis cinq mois, Madeleine se mourait d'envie de sentir le vent lui gifler la peau, d'enfoncer ses doigts dans la terre pour y planter les premières graines de la saison et de humer l'odeur de l'étable. Elle referma la porte, puis posa enfin le drap sur la planche à repasser. «Cinq gros mois», souffla-t-elle en frôlant de la main la forme bombée de son ventre. Il lui restait encore quatre semaines, peut-être six, à respirer le tabac, la soupe aux pois et l'eau de vaisselle de cette demeure qui préservait son honneur et sa dignité.

— Simonac, c'est pas chaud ici d'dans, tout d'un coup !

La voix de Fernand la fit sursauter. Invisible pour le reste du monde dans une maison caverneuse lorsque ses grands-parents avaient affaire au village, Madeleine avait tout le loisir de s'égarer dans ses jongleries. Après tout, Fernand ne faisait que passer, et c'était bien par la force des choses qu'il avait été mis dans le secret de sa grossesse. Elle leva les yeux vers lui, étonnée et franchement envieuse de sa mine radieuse. Il se dirigea vers elle, vêtu d'une camisole blanche et d'un pantalon au lainage fin retenu par une paire de bretelles au cuir lisse.

— T'es pas piqué des vers, à matin, lui dit-elle en estampillant le fer sur les draps jaunis par l'usage.

Flatté, Fernand lui fit un clin d'œil.

— Ma chemise est un peu froissée. Ça te dérangerait pas trop de...

Fernand prit son air de p'tit gars penaud et la fixa de ses pupilles bleu-vert, tout comme celles de son père. Il faisait beau garçon avec sa chevelure couleur de blé qui lui retombait sur le front et sa mâchoire osseuse aux lèvres charnues, souvent étirées en un sourire moqueur. Madeleine déposa le fer à plat sur le poêle et remonta le drap sur la planche.

— Je sais pas, là, lui dit-elle en feignant d'être absorbée par son repassage. Peut-être, si tu m'emmènes avec toi, ajouta-t-elle avec un fond de sérieux.

Fernand déambula jusque dans la chambre nichée près du salon pour en ressortir aussitôt en tenant du bout de l'index le large collet d'une chemise d'un gris soyeux.

— Ah, ma pauvre p'tite princesse de mon cœur, c'est pas que j'aimerais pas ça t'emmener avec moi, mais j'pense pas que la

ville, ça serait ben d'adon pour te caser, vu ton infortune, lui répondit-il en se grattant la nuque. Et pis, en ville, y a pas grand place pour jouer dans la terre.

Il fit tomber la chemise sur la planche tandis que Madeleine pliait soigneusement le drap qu'elle avait fini de repasser.

— Dis-moi donc, c'est quoi que tu t'en vas faire au juste en ville?

— Brasser des bonnes affaires! J'me pars en *business*, tu sauras, pis la prochaine fois que j'vas venir te voir, ça va être pour te montrer c'est quoi la grande vie: une belle maison en briques avec l'eau courante, le téléphone, pis un grand jardin pour faire pousser tes légumes.

Madeleine s'appliqua à éliminer les plis de la chemise de son cousin. Elle l'observa du coin de l'œil alors qu'il repoussait d'un coup de peigne ses mèches d'un blond sablé encore humides. Pieds nus et en camisole, Fernand avait les attributs d'un citoyen du monde coincé dans un pays trop étroit pour l'ampleur de ses ambitions, tandis que les autres habitants de la campagne se contentaient bien volontiers des champs à perte de vue, des forêts denses et des lacs si limpides qu'on pouvait s'y mirer. La terre les nourrissait, l'air sain du dehors les maintenait en santé, la vaste étendue du territoire était symbole de liberté. Mais rien de tout ça n'arrivait à convaincre Fernand. Au grand dam de Paul-Émile et de Marie-Laure, il avait même refusé leur offre de lui léguer leur terre. Il leur avait bien fallu en prendre leur parti; leur petit-neveu n'avait pas été coupé pour les grands labeurs, il n'était pas de la trempe de ces cultivateurs ni de ces bûcherons. Il était de la race des surdoués, selon le curé Gauthier, qui tentait vainement de le faire inscrire au séminaire depuis une bonne année.

Le savoir lui venait aisément, mais Fernand était avant tout un rebelle attiré par le risque, sinon le péril, que comportaient

ses idées de grandeur. Depuis qu'il avait entendu parler de cette nouvelle façon d'arranger les morts et d'en faire un commerce, rien d'autre ne l'intéressait. Il y avait autre chose que la terre, la prêtrise et la p'tite misère dans la vie. Comme futur professionnel, il s'en mettrait plein les poches, juré, craché, avait-il confié à Madeleine. Que Fernand veuille se lancer dans une profession toute neuve lui sembla légitime. C'est cette faim insatiable qu'il avait pour les frivolités, les belles apparences et un gros bas de laine bien rempli qui glaçait l'enthousiasme de Madeleine.

— J'ai comme le sentiment qu'on te reverra pas de sitôt, lui dit-elle en l'aidant à glisser ses bras dans les manches de sa chemise.

Fernand se boutonna sans dire un mot, noua une cravate bleue à carreaux, puis disparut quelques moments dans la chambre. Il en ressortit avec un veston sur le dos et une valise à la main.

— Tu sais ben que je t'oublierai pas, princesse de mon cœur, lui dit-il en chaussant une vieille paire de bottes de cuir pour ne pas user dans la gadoue du dégel ses belles chaussures lacées.

— Tiré à quatre épingles de même, c'est mon idée que tu vas trouver toutes les princesses que tu veux, pis des ben plus belles que moi, lui répondit-elle avec un grain de tristesse dans la voix.

Fernand se couvrit d'un large manteau et secoua les épaules pour bien le faire retomber sur son dos. Elle s'approcha de lui et le boutonna, lentement, pour étirer le temps qu'il lui restait avant d'affronter à nouveau cette damnée solitude.

— Je vois ça d'icitte. Toutes les filles vont te faire de l'œil. Je ferais attention si j'étais toi.

Fernand referma les bras autour d'elle.

— C'est toi, ma princesse, lui chuchota-t-il à l'oreille. C'est juste de valeur que tu sois ma cousine.

Il déposa un baiser sur son front. Le ton sombre de la confiance la fit sourire. Même si Fernand était un ami, pour ainsi dire un frère, Madeleine voyait dans ses avances pas toujours subtiles tout ce qu'il lui restait comme source de réconfort. Il se détacha d'elle, se couvrit la tête d'un chapeau à rebord tout neuf, puis se pinça les lèvres, l'air hésitant.

— J'aurais jamais dû t'écouter, lui lança-t-il. C'est mon plus grand regret, ça pis d'avoir fêté si tard chez les Bourbonnais.

Madeleine se raidit, les yeux fixés sur son cousin.

— Y va peut-être t'en vouloir de pas y avoir dit, ajouta Fernand.

— T'as juré ! Je te pardonnerai jamais si tu t'ouvres la trappe.

— T'as ma parole, princesse de mon cœur, n'empêche que ta fierté te fait faire des affaires que tu vas peut-être regretter un jour.

Il empoigna sa valise et s'approcha de la porte.

— Là où je m'en vas, je suis pas près de le rencontrer, pis c'est aussi ben de même.

Il ouvrit la porte et disparut, libre comme l'air, dans toute l'immensité du dehors, pour que s'ébattent ses promesses et ses grands rêves. Madeleine suivit des yeux la démarche agile de son cousin, laquelle rivalisait tant avec ses déplacements engourdis par ce corps difforme qui la tenait prisonnière. Elle le vit prendre le grand chemin et gravir la petite butte, sans effort, comme poussé par la complicité de la brise. Le vrombissement lointain d'un engin lui fit tourner la tête. Fernand s'arrêta et rebroussa chemin à la rencontre de la machine, d'un noir rutilant, qui approchait lentement en pétaradant. Il hâta le pas sans en perdre la souplesse, et monta prestement du côté passager. Madeleine s'étira le cou, à la fois fascinée et inquiète. Elle

avait appris à ne pas trop s'en faire avec les imprudences de Fernand, mais de le voir ainsi s'engouffrer dans cette machine lui donna un mauvais pressentiment.

Elle s'en retourna à ses travaux de maison, cherchant un peu de calme à recouvrir le lit de ses grands-parents des draps fraîchement repassés. Dehors, les couvertures et les taies d'oreiller pendaient toujours au grand air sur la corde à linge. L'envie d'aller les décrocher la démangeait. Une affaire de quelques minutes, se dit-elle, juste assez pour ne plus sentir un plafond au-dessus de sa tête et des murs au bout de ses bras. Mais il suffirait qu'un voisin l'aperçoive avec sa grossière silhouette pour que les plans, soigneusement élaborés par sa grand-mère, s'écroulent comme un château de cartes.

Elle quitta la chambre et s'enfonça dans la berceuse de son grand-père. Elle caressa son ventre d'un geste patient, à l'affût de la forme miniature d'un poing ou d'un talon au travers du tissu de sa jupe. Les paupières à demi fermées, elle revisita pour la millième fois les doux souvenirs de cette fameuse soirée chez les Bourbonnais, ce moment si inattendu où Edgar l'avait entraînée sur le plancher de danse. Elle put presque sentir sa bouche lui effleurer le front en sueur avant qu'il s'évapore dans l'épais brouillard de sa mémoire. Elle avait beau tenter de le retenir, déployer toutes les forces de son imaginaire en lui prêtant des intentions suaves, les traits de son visage, le son de sa voix, l'odeur de son haleine, tout se noyait dans un insupportable sursaut de chagrin. Dans sa courte vie, la joie, le désir, même brefs et sporadiques, n'avaient été que d'incontournables précurseurs de malheur.

Elle se leva et s'empara de son chapelet posé sur la tablette soutenant une modeste statue en plâtre de la Vierge Marie et de l'enfant Jésus. Cette statue lui rappelait celle de Judith Lafrenière et la minuscule bouteille brune, dont Madeleine avait vidé le contenu derrière la grange au lendemain de sa visite.

— Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, se mit-elle à réciter du bout des lèvres, le cœur vacillant entre la ferveur et le regret.

Il suffirait de si peu pour que sa vie de pécheresse soit blanchie, pensa-t-elle, pour qu'elle mène l'existence rangée d'une mère de famille avec un homme à ses côtés pour l'accompagner à l'église et pour la caresser le soir venu. Il suffirait de si peu...

— Créateur du ciel et de la terre..., marmonna-t-elle en fermant les yeux.

Un simple moment d'attention de la part du bon Dieu là-haut.

— ... et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur...

Quelques coups à la porte, la voix insistante d'Edgar qui la supplierait de le laisser entrer.

— ... qui a été conçu du Saint-Esprit...

Edgar qui réchaufferait ses mains froides sur sa figure à elle, le regard émerveillé qu'il lui jetterait à la vue de son ventre rond.

— ... est né de la Vierge Marie...

Edgar qui cacherait ses larmes dans le creux de ses jupes, en implorant son pardon.

— ... a souffert sous Ponce Pilate...

Edgar qui lui jurerait de ne plus jamais la quitter.

— ... a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers...

Ses mains qui froisseraient le coton de sa jupe et qui en remonteraient les plis. Le bout de ses doigts qui effleuraient la fragile membrane d'une innocence jadis consommée.

— ... le troisième jour est ressuscité des morts...

Elle qui l'accueillerait, le cœur battant, les jambes écartées.

— ... est monté aux cieux...

Elle qui frissonnerait au contact de sa bouche, chaude et haletante, parcourant sa nuque, s'attardant sur la pointe de ses seins.

— ... est assis à la droite de Dieu...

Lui qui ouvrirait ses jambes toutes grandes, qui fondrait son corps dans le sien.

— ... le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.

Madeleine gémit, le corps cambré, les paupières battantes, les doigts agités sur la chair lubrifiée de son sexe. Elle s'accrocha tant bien que mal au souvenir vacillant d'Edgar pour soutenir le remous qui embrasait son bas-ventre. À peine quelques secondes plus tard, Madeleine expira dans un long cri rauque ce plaisir presque malsain qui jaillit, qui foudroie, qui se démantèle et qui ne laisse derrière que le vide et la tourmente. Lorsqu'elle rouvrit enfin les yeux, Edgar n'était plus qu'une blessure douloureuse et pénétrante. Le chapelet roula par terre dans un grondement de reproches. Repentante, elle rabattit sa jupe par-dessus ses jambes, courba la tête sur son ventre qu'elle encercla de ses bras et pria.

— Je crois en l'Esprit-Saint, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Sa voix brisée s'éteignit enfin et, telle une bourrasque malveillante, le silence aspira l'air de la pièce. Elle se recroquevilla, la tête courbée sur sa poitrine et le mal d'Edgar lui inondant la figure.

* * *

Marie-Laure n'aurait pu demander mieux qu'un soleil radieux et une brise amicale pour remettre en perspective les quelques douceurs de l'existence. Mais rien n'arrivait à tiédir ses appréhensions ni celles de Paul-Émile, qui faisait trotter sa jument, les mains sur les rênes pour en retenir l'entrain. *Autant en finir*, s'était-elle dit, lorsque le curé les avait sommés de lui rendre visite mercredi matin.

Jusqu'à ce jour, le couple avait réussi à taire la grossesse de Madeleine et à ne pas éveiller les soupçons du curé. Pour eux, il n'était pas question de se défaire d'un enfant, quelles que soient les circonstances de sa naissance. La seule pensée de le perdre aux mains d'inconnus les terrorisait; ces jeunes couples sans rejetons et bien intentionnés qui comblaient par l'adoption un désir jusqu'alors impossible à réaliser. Pour plusieurs prétendants à la pureté de l'âme, ces petits naissaient avec le péché et la honte cousus à la peau, ce qui justifiait à tort le principe même de la charité chrétienne et qui les vouaient à une vie de maigre pitance, de coups et de travaux forcés. Si c'était ainsi que le bon Dieu voyait les choses, et Marie-Laure avait ses doutes là-dessus, elle ferait tout ce qui est en son pouvoir pour éviter un tel sort à son arrière-petit-fils ou arrière-petite-fille.

Comme elle, Paul-Émile était partisan du gros bon sens, ce qui les avait toujours soutenus dans les pires moments de leurs quarante-cinq années de vie commune; le décès de leur belle-fille, la fuite de leur fils aîné aux États, la naissance de petits-enfants qu'ils ne connaîtraient sans doute jamais et, maintenant, l'arrivée prochaine d'un enfant qu'il faudrait emmailloter dans le mensonge.

Elle s'en était voulu de ne pas avoir su empêcher Madeleine de commettre une faute qu'elle avait elle-même commise dans ses jeunes années. Mais dans son cas, le Tout-Puissant avait été

clément. Le père de l'enfant qu'elle portait l'avait épousée avant même l'apparition des premiers signes, alors que Madeleine restait seule à soutenir le fardeau du blâme et de la honte. C'était inutile d'en rajouter. Le mal était fait, un mal qui avait infligé des maux d'estomac à Marie-Laure et qui, pour un temps, avait tenu toute la maisonnée sur le qui-vive. À partir du moment où la grossesse avait crevé les yeux – disparition des guenilles tachées chaque mois, maux de cœur récurrents et désarroi peint sur la figure amaigrie de Madeleine – Marie-Laure avait vécu à l'intérieur d'elle-même, le temps de décortiquer la gravité de l'impact sur la famille d'abord et sur le reste du monde ensuite. Au bout d'une semaine, elle avait fait asseoir Madeleine pendant que Paul-Émile était à l'étable – il s'agissait d'une affaire de femmes après tout – et lui avait débité son plan de survie. Madeleine lui avait presque sauté au cou en l'entendant proposer d'élever cet enfant envers et contre tout. Le stratagème manquait peut-être d'originalité, mais demeurait plausible. Madeleine tomberait affligée d'un mal contagieux qui la garderait au lit et qui, éventuellement, la forcerait à chercher des soins médicaux dans l'anonymat de la grande ville. À son retour, le nouveau-né serait présenté comme l'enfant d'une pauvre cousine lointaine confié aux bons soins de Marie-Laure et de Paul-Émile. «Ça veut dire qu'à partir d'à c't'heure, tu mets plus les pieds dehors. Tu réponds même plus à la porte», l'en avait-elle bien avertie.

Marie-Laure se redressa sur son siège, un semblant de sourire sur ses lèvres, saluant quelques connaissances à l'entrée du village. Paul-Émile l'imita. Lui aussi en arrachait. Ses joues rondes s'étaient affaissées et ses beaux yeux noisette s'enfonçaient toujours un peu plus sous les plis de cernes grisâtres. Elle lui ajusta son foulard d'une main leste et brossa affectueusement la manche de son manteau. Ce geste lui redonna un peu de contenance. Elle croisa les bras sur sa bourse en se rappelant la réaction de Paul-Émile à la nouvelle, qui aurait été si réjouissante en d'autres circonstances. D'ordinaire peu bavard

et si discret, son Paul-Émile avait contesté les paroles mêmes de l'Évangile avec un sursaut de colère dans la voix. «Quand Jésus a demandé qu'on laisse venir à lui les petits enfants, y a pas demandé à ses apôtres de faire le tri entre ceux qui étaient légitimes pis ceux qui l'étaient pas.» Ces paroles sages avaient été les seules et les dernières qu'il avait prononcées sur le sujet.

Marie-Laure hocha la tête. C'était si facile en effet de pointer les fautifs du doigt, comme si le déshonneur d'autrui avait l'effet sordide de sanctifier l'ardeur des purs et des sans reproches. Et pourtant, combien de péchés, bien pires que ceux de la chair, restaient invisibles, épargnés de la hargne d'autrui, impunis par l'Église ? Mais un ventre qui prenait du large, par exemple, ça, c'était impardonnable ; ça ne pouvait pas se cacher dans un recoin de la conscience. Elle serra les doigts autour de sa bourse et inspira sa frustration. Il n'était pas encore né celui qui allait faire vivre ça à Madeleine.

— Va donc savoir ce qu'y a derrière la tête, marmonna Paul-Émile en dirigeant la jument dans l'entrée du presbytère.

— Toute va ben aller, répondit-elle en se poussant hors du *buggy*. C'est juste qu'y va peut-être falloir mettre Madeleine dans le train plus tôt que prévu.

Elle lissa les pans de son manteau pendant que Paul-Émile passait les rênes dans l'anneau de fer fixé à un arbre. Il ajusta son chapeau et offrit le bras à sa femme. Ils avancèrent d'un pas nerveux jusqu'aux marches du perron du presbytère, où Paul-Émile fit une halte.

— Penses-tu qu'y est au courant ?

Marie-Laure le fixa du coin de l'œil.

— On est du bon monde, honnêtes pis à notre affaire. On paye notre dîme. On est des bons chrétiens. Le reste est entre les mains du bon Dieu.

Marie-Laure gravit les escaliers et se racla la gorge avant de frapper à la porte, pour annoncer leur arrivée. Ils furent tous les deux pris de court lorsque le curé en personne, et non la bonne M^{me} Drolet, les accueillit avec un hochement de tête. Il les invita à le suivre dans son bureau, une pièce rectangulaire meublée modestement d'un large pupitre, de quelques chaises et d'une armoire débordant de papiers et de documents. Au mur, un Christ argenté vivait ses dernières heures d'agonie sur une large croix de bois. Tout autour, une impressionnante collection de statues garnissait les tablettes et le haut d'une armoire aux portes vitrées. Marie-Laure eut une pensée pour la pauvre M^{me} Drolet contrainte d'épousseter ces objets délicats, semaine après semaine.

— Je vous en prie, assoyez-vous, leur dit-il de sa voix monotone. Faites comme chez vous.

L'odeur pénétrante de transpiration qui avait déjà imbibé sa blouse effleura les narines de Marie-Laure. Elle retira son foulard et ne déboutonna son manteau qu'à moitié. Elle agrippa sa bourse et en serra les poignées de bois pour les empêcher de claquer.

— Une journée glorieuse, commenta le curé d'un ton exagérément enthousiaste.

Il fit lentement le tour de son bureau et tira une lourde chaise en merisier en la faisant grincer sur le plancher de pin doré. Il prit place, le torse incliné vers l'arrière, les coudes ancrés sur les bras de son siège et les mains jointes sous son menton. Il leva les yeux au ciel, comme pour implorer silencieusement la grâce du Tout-Puissant.

— Je vous ai fait demander pour régler une situation délicate.

Il fit une pause en offrant aux Savard une mine sympathique, presque compatissante. Marie-Laure le fixa en retour avec un air stoïque. Si c'était bien ce dont elle se doutait, elle n'avait nullement l'intention de lui faciliter la tâche.

— Ça m'a beaucoup déçu, pour ne pas dire troublé, poursuivit le prêtre, mais il n'est peut-être pas trop tard pour lui.

Marie-Laure sombra simultanément dans la confusion et le soulagement. Le prêtre faisait sûrement allusion à leur neveu Fernand, qui avait ignoré son offre en refusant d'aller au collège, ou c'était le bon Dieu qui répondait à ses prières et le curé parlait du père de l'enfant à naître. Il n'était pas surprenant que le prêtre ait mené sa propre enquête dans le but d'arranger une union avec ce père méconnu. Madeleine n'avait jamais révélé le nom de son amoureux d'un jour, mais Marie-Laure n'était pas dupe. Quelque chose de pas gai du tout s'était passé à la soirée des Bourbonnais l'été dernier, quelque chose qui portait tous les symptômes d'une peine d'amour. Durant les semaines qui suivirent, Madeleine s'était barricadée dans un profond état de langueur et de découragement, et Marie-Laure avait cru préférable de respecter son silence. Elle sentit les jointures de son mari lui effleurer la cuisse.

— J'avais mis beaucoup d'espoir en votre neveu, dit enfin le prêtre en secouant vigoureusement son index. De grands espoirs ! Il n'est pas du genre malléable, ce Fernand, mais quelques années au séminaire lui auraient fait le plus grand bien. La prêtrise demande une intelligence supérieure, soit, mais aussi une grande force de caractère. Les jeunes hommes au tempérament trop doux ne sont pas les plus efficaces pour mettre au pas l'armée de la sainte Église.

— C'est pas mon idée que Fernand..., tenta Paul-Émile, mais le curé l'ignora.

— J'ai découvert une autre école pour ce jeune homme à l'esprit, disons, passionné, poursuivit-il avec une légère montée de fierté. Des études classiques lui ouvriraient la voie vers une profession admirable, comme le notariat ou le droit. Il s'y trouve beaucoup d'avenir. Une communauté comme la nôtre serait ainsi beaucoup mieux servie par ses propres habitants que par de purs étrangers aux mœurs parfois douteuses.

Le prêtre retira quelques poils de chat de sa soutane noire.

— Avec le père qu'il a eu, le pauvre, il ne reste que vous deux pour lui mettre un peu de plomb dans la tête. Dites-lui qu'il se présente ici même en fin d'après-midi, demain, ou après-demain au plus tard.

Marie-Laure acquiesça. Elle n'allait surtout pas s'interposer entre le bon vouloir du curé et le fait que Fernand n'était après tout que son petit-neveu, bien qu'il ait passé le plus clair de sa jeunesse auprès d'eux. Elle n'en fut pas moins profondément apaisée que Madeleine soit épargnée de cette conversation, mais n'arrivait pas à imaginer Fernand attelé à un bureau, décortiquant des contrats de mariage et des titres de propriété. Fernand avait su, dès son jeune âge, épater ses maîtres d'école, soit, mais son sens de la discipline avait toujours laissé à désirer. C'était pourtant un être sensible à qui le père n'avait jamais pardonné d'avoir fait mourir sa mère en couches. Marie-Laure en avait eu pitié et lui avait ouvert sa porte à toute heure du jour et de la nuit. Elle revoyait dans le curé le même acharnement à redresser la nature rebelle de Fernand, qu'elle avait remarquée dans le père de ce dernier. Il se faisait tard pour de tels revirements avec Fernand, car il battait déjà les grands chemins pour un prétendu travail d'entrepreneur de pompes funèbres. Marie-Laure serait bien en peine de fournir une adresse au curé, encore moins le nom de la compagnie qui prendrait Fernand comme apprenti.

— Il aura besoin de votre appui, leur dit-il.

— C'est ben sûr, fit Marie-Laure en songeant à la lettre qu'elle avait postée à sa cousine de la grande ville, à la mi-janvier. Elle toussota pour camoufler un sursaut de panique. La réponse se faisait toujours attendre alors que Madeleine devait accoucher à la mi-avril. Il faudrait agir plus vite que prévu, l'envoyer à la ville, ailleurs que chez la parenté, si nécessaire, possiblement avec Fernand. Il leur devait bien ça, ce Fernand qu'ils avaient pratiquement élevé. Elle avait toujours agi par bonté envers Fernand, sans jamais s'attendre à une récompense en retour, mais voilà que la situation imposait de nouvelles conditions.

— Il y a des formulaires à remplir, des papiers à signer, des manuels scolaires à commander. Il faut faire vite pour qu'il ait sa place à la rentrée en septembre.

— On vous est ben reconnaissants, monsieur l'curé, fit Marie-Laure. On va lui en parler.

C'était la pure vérité! Il y avait de bonnes chances que Fernand soit encore à la maison à leur retour, d'autant plus que leur visite chez le curé ne semblait pas vouloir s'éterniser et qu'elle serait moins troublante qu'ils ne l'avaient d'abord imaginée. Elle plongea la main dans son sac et en retira un mouchoir avec lequel elle s'épongea le front, de plus en plus impatiente de quitter le presbytère.

— C'est bien! Comme ça, j'aurai l'âme en paix lorsque cette affaire sera réglée une fois pour toutes.

Marie-Laure lui sourit et se leva. Paul-Émile l'imita, mais le curé resta assis au fond de sa chaise sans aucune intention de mettre fin à leur entretien.

— Je vous trouve pas bien jasante aujourd'hui, Marie-Laure. Y aurait-il autre chose dont vous aimeriez m'entretenir? Quelque chose qui vous pèserait sur la conscience, peut-être?

Marie-Laure sentit ses jambes défaillir et sa figure s'empourprer.

— Je vous suggère à tous les deux d'user de tous vos pouvoirs de conviction dans le cas de votre neveu.

Le prêtre repoussa l'encrier près d'une pile de documents qu'il réaligna à la perfection.

— Je vous le répète, c'est très important que vous puissiez convaincre Fernand. C'est certain que ses réussites ne nuiraient pas à redorer l'honneur de la famille, la vôtre, j'entends bien.

Marie-Laure jeta un bref coup d'œil vers la porte. L'air passait mal dans sa poitrine.

— Monsieur l'curé, fit Paul-Émile d'une voix claire qui sidéra Marie-Laure, y a pas une journée qui passe sans qu'on prie le bon Dieu pour que Fernand en vienne au gros bon sens.

Le curé hocha la tête d'un air compatissant et, d'un geste de la main, il enjoignit aux Savard de reprendre leur place. Prête à l'attaque, Marie-Laure s'exécuta, les lèvres serrées et le corps raide.

— On va mettre les points sur les *i*, c'est sûr, renchérit-elle.

— Je vous crois, répliqua le curé. On ne fait pas tout ce qu'on veut avec les enfants de nos jours. Vous en savez quelque chose.

Il inspira longuement, sa large poitrine appuyée sur son bureau.

— C'est aussi mon avis que vous ne méritez pas le... l'infortune qui vous assaille présentement.

Sa voix s'adoucit. Il ferma les yeux et colla ses mains jointes à ses lèvres.

— Paul-Émile, Marie-Laure, c'est aujourd'hui que votre combat prend fin. Il en est de mon devoir de curé de...

— Y en a pas, de combat, monsieur l'curé, l'interrompt Marie-Laure en relevant le menton. Dans notre famille, on se bat pas, on se chicane pas. On est tranquilles, on fait ce que la sainte Église attend de nous et y a rien qu'on ferait pas pour nos enfants, nos petits-enfants, nos petits-neveux. On les a élevés du mieux qu'on a pu. On leur a montré à se respecter et à respecter les autres, à trimer dur et à craindre le bon Dieu. C'est notre idée à Paul-Émile pis à moi que, malgré toutes leurs fautes et leurs faiblesses, c'est des bons enfants.

Le curé écarta les mains.

— Je suis bien d'accord avec vous, Marie-Laure, lui dit-il, mais c'est évident que la poussière qui s'est logée dans vos yeux vous empêche de voir clair.

Paul-Émile se trémoussa sur sa chaise, un signe de nervosité que Marie-Laure traduisit comme un avertissement qu'elle s'était trop emportée. Elle dessina sur ses lèvres un faible sourire de dissuasion. Le curé l'avait désarmée avec son ton presque chaleureux qui rivalisait tant avec les manières cavalières qu'il employait pour résoudre des situations familiales délicates. Désarmée, Marie-Laure ne dit mot et se mit à penser à ces jeunes filles qui avaient précédé Madeleine ; des filles coupables du péché de la chair qui avaient cessé d'exister avant même qu'éclate le scandale ; elles s'étaient éclipsées à l'autre bout de la province comme des anges de la mort portant sur leurs ailes le spectre de la damnation. La plupart n'étaient jamais revenues. Denise Mercier, la fille d'une ancienne maîtresse d'école ; Rosalie Faubert, l'aînée d'une pauvre famille de treize enfants ; même Eva Durand, une fille unique, mais farouche, qui avait pourtant été élevée dans la ouate. Ces malheureuses défilèrent dans sa tête avec une clarté déconcertante. C'est le silence qui

tuait, se dit-elle, un silence imposé par les règlements de la sainte Église auxquels elle s'était conformée elle aussi, complice du verdict que ces jeunes filles récoltaient ce qu'elles méritaient. C'est l'ignorance et le manque de courage qui reléguaient ces êtres dans l'oubli, songea-t-elle. La voix du curé la fit sursauter.

— C'est pour quand ?

Marie-Laure prit quelques secondes pour encaisser le changement de ton du curé et la nature humiliante de sa question. Elle le reconnaissait bien, maintenant, confiant, brandissant le haut du bâton dans cette bataille à laquelle elle n'avait pourtant pas dit son dernier mot. Elle fixa le plancher et remonta jusqu'à la figure bouffie du prêtre. Elle lui devait une réponse, mais les mots restaient coincés dans sa gorge.

— Quatre à six semaines, selon mes calculs, déclara le curé. Je me demande bien ce que vous attendiez, combien de temps vous alliez laisser passer avant de venir m'en parler. Vous avez une bonne tête sur les épaules, Marie-Laure. Je pensais bien que vous auriez su ce qu'il fallait faire. Mais vous êtes toute pardonnée.

Le prêtre ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un formulaire. Il dévissa la bouteille d'encre et hésita en appuyant son menton sur ses mains jointes.

— La situation est très grave, vous savez, mais il n'y a pas trente-six façons de la régler. C'est dans une famille de chrétiens qu'un enfant du péché peut trouver la rédemption et compenser ses origines impures. Vous êtes d'accord avec ça, n'est-ce pas ?

Paul-Émile et Marie-Laure fixèrent le curé sans broncher.

— Je prends ça pour un oui, dit-il. Je ne suis pas sans savoir que c'est difficile pour vous deux, mais ensemble et avec l'aide de Dieu, on va passer au travers. Éventuellement, vous trouverez

un certain réconfort dans la pensée que cet enfant, élevé dans une bonne famille catholique, vivant dans la piété et l'obéissance, ne sera pas oublié par notre Sauveur.

— Je lui ai promis, balbutia Marie-Laure, troublée, au bord des larmes, les mains tremblantes. Je lui ai promis de...

— Vous avez promis l'impossible, trancha le curé en levant les bras au ciel. Vous savez bien qu'en pareilles circonstances, la proximité de la mère est inacceptable et impensable. Après avoir provoqué son propre malheur, après avoir commis l'abject péché de la chair, vous n'alliez toujours pas vous imaginer que des filles comme elle méritent qu'on les récompense en acceptant ouvertement leur enfant dans la communauté. Je ne vais pas vous en vouloir pour ça, Marie-Laure, mais vous devez comprendre jusqu'à quel point cette situation est dommageable, non pas seulement pour l'enfant, mais aussi pour votre famille.

Le curé s'emportait, sa voix résonnant dans l'air suffocant de son bureau.

— Avez-vous seulement pensé au message qu'on enverrait à cette nouvelle génération de jeunes filles déjà amplement frivoles et beaucoup plus préoccupées par la longueur de leurs jupes que par la pureté de leur âme ? Aussi bien inviter le diable à venir nous piquer une jasette sur le perron de l'église. Tant qu'à faire, pourquoi on ne lui donnerait pas un banc à l'intérieur, gratuit par-dessus le marché ?

Le curé quitta sa chaise et arpenta la pièce.

— Les griffes de la tentation, c'est déjà un ennemi de tous les instants, presque insurmontable, que je me tue chaque jour à combattre. Il y a déjà assez de misère et d'injustices qui affectent ceux qui ne méritent que la grâce du Seigneur. Ce serait pour le moins scandaleux de fermer les yeux sur ces jeunes filles qui pèchent en pleine connaissance de cause, vous ne trouvez pas ?

Le prêtre retira de la poche de sa soutane un mouchoir avec lequel il s'épongea le front. Il avait les traits aussi durs que le bois de son misérable pupitre. Il renifla, puis se racla la gorge. En dépit d'un effort apparent pour retrouver son calme, il semblait céder à l'impatience. Il plongea la main dans sa poche, cette fois pour s'emparer de sa montre. Il constata l'heure et claqua le couvercle, exaspéré.

L'attitude bourrue du curé eut peu d'emprise sur Marie-Laure, qui retrouva malgré tout un brin de courage et de confiance. C'était comme si ces jeunes filles oubliées, éparpillées aux quatre coins du pays par l'affligeante pénitence du prêtre, lui soufflaient à l'oreille de réclamer la clémence, le pardon.

— Dans ce cas-là, on va la marier, annonça Marie-Laure d'une voix ferme. Le père est autour, ou y va l'être d'une semaine à l'autre. On sait très bien qui c'est. On va lui faire savoir, vous pouvez compter sur nous.

Le curé bomba le torse, retourna à son bureau d'un pas nerveux et fixa Marie-Laure d'un regard austère, presque apeuré. Elle se tint la tête haute, en attente d'une réponse, accrochée à ce mince espoir de faire renverser le cours de cette conversation.

— Pourquoi maintenant? demanda le curé, déconcerté. Pourquoi pas avant...

Avant que ça paraisse? fut tentée de préciser Marie-Laure.

— Et puis, qu'est-ce qui vous donne le droit de déterminer l'identité du père, après tant de mois? s'insurgea le curé en se laissant tomber sur sa chaise, comme si l'ampleur du défi que lui posait son interlocutrice avait fini par l'épuiser. C'est elle qui vous l'a dit? Elle vous a mentionné son nom? Et puis avez-vous des preuves pour accuser un homme de cette façon?

Marie-Laure serra son sac à main sur son ventre et se hissa sur sa chaise.

— Je suis ben sûre de mon affaire, monsieur l'curé, mais c'est pas Madeleine qui me l'a dit, en tout cas, pas en autant de mots. Elle voulait garder ça pour elle, par charité chrétienne pour lui, j'imagine. Et pis j'ai fait l'erreur de pas exiger qu'elle me le dise.

Marie-Laure secoua les épaules avec un sursaut de mépris. Le curé se leva péniblement et scruta la fenêtre du regard, les mains derrière le dos.

— C'est M. Leclerc, s'entendit-elle dire au moment où Paul-Émile déposa sa main sur son genou. Edgar Leclerc, c'est lui le père !

— Impossible, siffla le prêtre en se retournant brusquement vers le couple.

Un long silence s'écoula.

Marie-Laure se sentit tout à coup légère de s'être enfin libérée de ce damné secret. Madeleine allait sans doute lui en vouloir, mais voilà, elle avait divulgué ce qui aurait dû être transmis au curé dès les premières heures de la crise. Fernand aussi savait. Elle les avait entendus débattre la question. Le père ne voulait pas d'elle, lui avait-elle confié, autrement il l'aurait relancée. C'est en mentionnant innocemment le nom d'Edgar dans des conversations banales que les doutes de Marie-Laure s'étaient confirmés. Que le commentaire porte sur la mère d'Edgar qui était enrhumée, sur Edgar qui se préparait à l'abattage de quelques porcins ou encore sur Edgar qui posait une nouvelle clôture, Madeleine se mettait à parler sans arrêt ou perdait la parole au beau milieu d'une phrase. À plus d'une reprise, les larmes lui étaient montées aux yeux et, pour les dissimuler, elle s'était réfugiée dans des tâches tout à fait inutiles.

Marie-Laure avait passé de longues nuits blanches à disséquer les avantages et les inconvénients d'obliger un homme à marier sa petite-fille, alors que les rumeurs le disaient amouraché, sinon promis, à une autre. Vus sous cet angle, les plans qu'elle avait échafaudés semblaient avoir beaucoup plus de sens. Ils épargneraient à Madeleine la malédiction d'une union à sens unique et la rendraient disponible pour un futur prétendant.

— Comment pouvez-vous être si certaine de votre affaire, si elle a jamais prononcé son nom ? demanda le curé, toujours sous le choc. Vous auriez donc dû venir me voir tout de suite.

C'est à ce moment que les espoirs de Marie-Laure s'écroulèrent. Elle tenta d'avaler, mais l'air sec avait tari sa gorge. La question flottait dans la pièce comme un mauvais présage.

— Il y a des choses que je peux arranger, dit-il pensivement avant de poursuivre. Et puis, il y en a que je ne peux pas, ajouta-t-il, les yeux rivés sur les arbres encore nus baignant dans la lumière chaude du jour.

Il leva ensuite la tête au ciel comme si un signe de son autorité suprême venait de se manifester et de confirmer la sagesse et la justesse de son jugement.

— Le dommage est fait. Votre petite-fille se trouve bien au-delà d'une position qu'un mariage précipité pourrait racheter. M. Leclerc, que vous prétendez être le père de l'enfant, est sur le point de prendre épouse.

Le prêtre fit une autre pause avant de porter le grand coup.

— C'est l'aînée des Beauregard.

Il se détacha lentement de la fenêtre et marcha jusqu'à son bureau d'un pas cérémonial qui exaspéra Marie-Laure.

— Voyez-vous, il y a de l'espoir dans toutes les épreuves que le Seigneur nous envoie. C'est la manière de se conduire sur terre qui détermine la qualité de la vie éternelle. Dans votre famille immédiate, Marie-Laure et Paul-Émile, tout le monde est bien vivant, tout le monde a ce qu'il faut pour survivre. Pour d'autres, Dieu pousse les limites au-delà de l'endurance humaine. L'effet dévastateur de la mort est souvent compensé par le miracle de la vie, une vie légitime, vous me comprenez ? En s'abstenant de révéler l'identité du père, votre petite-fille va permettre qu'un autre miracle se produise entre M. Leclerc et la jeune Beauregard. Malheureusement pour votre Madeleine, il est trop tard.

Le prêtre soupira bruyamment, un signe que sa patience allait bientôt flancher.

— C'est un sacrifice ben trop gros pour sa p'tite personne, murmura Paul-Émile.

— Mon cher Paul-Émile, rétorqua le curé sur un ton catégorique visant à clore le débat, il y a une grosse différence entre le sacrifice et la punition.

Sur ce, il s'empara du formulaire et souleva le couvercle de l'encrier.

— Vous devez signer ici, commanda-t-il à Paul-Émile et à Marie-Laure en posant son index sur une ligne au bas de la page.

Les deux époux restèrent figés sur leurs sièges, le corps et la conscience appesantis par la répugnance du geste qu'ils étaient appelés à commettre.

— C'est tout arrangé, ajouta le curé, comme si soudainement il en était à conclure l'achat d'un banc d'église. Je m'occupe

de tout. Je vous épargnerai le soin de la conduire à la station de train. Une religieuse va venir la chercher chez vous en automobile pas plus tard que demain matin.

Marie-Laure émit un gémissement que le curé crut bon d'ignorer.

— Elle va recevoir des soins de première classe, je vous en donne ma parole, leur dit-il sur un ton rassurant en évitant le regard des Savard. Aussi, il serait préférable qu'elle aille expier sa faute hors de cette communauté. Aux dernières nouvelles, son père habite toujours les États-Unis. Il pourrait s'en occuper à son tour. Vous en avez déjà assez fait, Marie-Laure et vous aussi, Paul-Émile. Il est plus que temps qu'il prenne la relève.

— À Manchester! C'est ben trop loin, s'écria Paul-Émile, incrédule, en cherchant autour de lui un quelconque allié capable de formuler pour lui des arguments convaincants, de faire avorter les plans diaboliques du curé.

— Pour combien de temps? demanda Marie-Laure d'une voix blanche.

— Elle pourra aisément se trouver un travail là-bas, tout comme l'ont fait ces milliers d'exilés qui ont saigné à blanc notre province, répondit le prêtre avec un filet de dédain dans la voix. Elle peut s'estimer chanceuse d'avoir de la famille là-bas. Au moins, vous saurez où elle se trouve, et puis vous pourrez avoir de ses nouvelles.

Marie-Laure renifla discrètement et posa ses yeux embués sur les vieilles chaussures noires du curé. Elle pria le Seigneur pour qu'il le fasse taire. Chaque mot qu'il prononçait était comme un coup de couteau qu'il lui plantait dans la chair. Elle toucha du bout des doigts l'avant-bras de son mari dans un effort désespéré de fuir ce lieu de misère; de fuir son temps, son âge, l'absurdité et la méchanceté; de fuir cette haine qu'elle ressentait envers

elle-même. Elle avait failli à Madeleine à deux reprises ; d'abord en relâchant sa vigilance, et puis en brisant maintenant la promesse de réparer sa faute. À cause d'elle, Madeleine serait privée de son enfant et ensuite déracinée. Elle posa la main sur son cœur, comme s'il allait s'extraire de sa poitrine et ne lui laisser que la raison pour aigrir ses jours.

Lorsqu'il déposa le formulaire sur ses genoux, elle regarda le curé droit dans les yeux, de plus en plus convaincue que même les soutanes les plus épaisses ne suffisaient pas toujours à épargner les prêtres et les évêques des pouvoirs maléfiques du diable. Elle prit la plume que le curé venait de tremper dans l'encrier et traça les lettres de son nom avec l'élégance que les religieuses lui avaient enseignée. Le prêtre reprit sa plume, qu'il présenta cette fois à Paul-Émile. Ce dernier traça une croix près du nom de sa femme et lui saisit le coude pendant que le curé enfilait prestement le formulaire dans une grande enveloppe brune.

— Viens-t'en à c't'heure. Assez, c'est assez, lui dit-il.

Ils eurent à peine le temps de franchir le seuil de la porte que le curé posa ses mains sur leur épaule.

— Pas besoin de l'inquiéter avec tout ça. Les religieuses ont l'habitude. Elles savent employer les bons mots dans de telles circonstances.

Ils s'en allèrent sans saluer le curé, seuls et unis dans cet impardonnable acte de trahison, le dos courbé comme des vieillards pour qui chaque pas les rapproche de leurs tombes. En descendant les quelques marches du perron, Marie-Laure remarqua le corps paresseux d'un énorme chat tigré qui fouettait l'air de sa queue. Elle lui en voulut de se baigner à loisir dans les rayons du soleil, d'être nourri de la main du curé et d'aller pourchasser les femelles en chaleur à la tombée de la nuit. *Tout comme ces coureurs de jupons dont la conduite est dictée par ce qu'ils ont dans les*

culottes plutôt que dans la tête et le cœur, pensa-t-elle, dégoûtée. Elle prit place dans le *buggy*, vidée de tous ses sens et hantée par le corps déformé de sa Madeleine.

— J’vas faire un bon souper, décida-t-elle, en prenant place tout près de son mari.

Ce dernier hocha la tête et se passa un coup d’avant-bras sur les yeux, puis fit claquer les rênes. Marie-Laure sortit un mouchoir de sa bourse, s’y moucha et releva la tête dans un suprême effort de détermination.

— Ça nous donne rien de nous morfondre. Aujourd’hui, c’est aujourd’hui, pis demain, ça sera... ça sera ce que ça sera !

Début avril 1921

Constance s'était retenue pendant trois longues journées avant de déballer le paquet enrubanné qu'avait rapporté le père du bureau de poste. Elle avait attendu d'être seule, sans personne pour l'épier. C'est seulement à la veille de son mariage que surgit le moment propice, lorsque la bonne M^{me} McPherson était venue chercher Jeanne et Marguerite pour la nuit. En ouvrant la boîte, Constance était restée bouche bée. Le vêtement en satin recouvert d'une mousseline couleur pêche s'avérait plus délicat et extravagant que le lui avait fait croire le dessin dans le catalogue Eaton. Edgar lui avait fourni de l'argent et s'était fait très insistant pour qu'elle l'accepte. «Un cadeau pour ma promise», lui avait-il soufflé à l'oreille.

En ce début d'avril, l'air était toujours frais. Aussitôt qu'elle entendit le père et ses deux frères sortir de la maison pour aller faire le train, Constance se rendit à la cuisine à peine chauffée, sur le bout des pieds, pour y faire sa toilette. Elle détacha d'abord des lanières blanches autour desquelles elle avait enroulé la veille ses cheveux propres. Une avalanche de boucles brunes, lisses comme de la soie, se répandirent joyeusement autour de ses épaules. Elle les brossa délicatement, afin de ne pas en altérer la forme, puis dégagea sa figure de mèches qu'elle retint avec des pinces. Apparemment, de telles coiffures plaisaient aux hommes, avait lu Constance dans une ancienne revue. Elle frissonna à l'idée qu'Edgar puisse ainsi contempler son allure et se mit à angoisser. Elle savait si peu de choses de ce qui l'attendait au bout de cette journée de noce, sauf qu'elle devrait se soumettre à «son devoir d'épouse», une expression qu'elle avait glanée de la bouche de sa mère conversant avec

M^{me} McPherson, une expression lointaine qui l'avait davantage intriguée qu'alarmée à l'époque. Mais depuis, elle y avait longuement songé en enfouissant ses craintes dans le peu qu'elle connaissait d'Edgar ; ses manières respectueuses, sa générosité et sa bienveillance.

Elle se tourna instinctivement vers la fenêtre où une mouche à cheval engourdie par le froid cherchait une issue dans un bourdonnement intermittent. Constance eut d'abord l'idée de mettre fin à ce manège d'un coup de torchon. L'insecte ne se gênerait pas pour lui arracher un morceau de chair le temps venu, se dit-elle, mais à observer son combat incessant, elle en eut pitié et ouvrit la fenêtre pour lui permettre de s'envoler. Elle aussi s'envolerait bientôt hors de cette vie de servitude pour se marier avec un homme dont elle savait si peu.

Elle s'épongea la figure et le haut du corps avec un chiffon humide en évitant le moindre bruit. Il fallait faire vite. Joseph, Jules et le père allaient sous peu réapparaître pour se rincer de l'odeur rêche de l'étable et troquer leurs vêtements de ferme contre leurs habits du dimanche avant de l'accompagner à l'église. Elle eut un pincement au cœur à la pensée que Jeanne et Marguerite n'y seraient pas. C'était devenu trop compliqué avec sa mère qui remontait durement la côte après une furie de crampes et de saignements dus à une troisième fausse couche. Mais Constance se doutait bien que la profonde source du mal qui affligeait sa mère, c'était avant tout Béatrice.

Sa toilette terminée, Constance retourna à sa chambre juste au moment où Jules et Joseph s'amenèrent de l'étable. Elle enfila culotte, jarrettières, bas de coton, jupon, mais elle hésita avant de décrocher sa robe de mariée. Seule une mariée sûre d'elle méritait de porter une aussi ravissante toilette. Au son du rasoir heurtant le bassin d'eau dans la cuisine, Constance se résigna à passer la robe par-dessus sa coiffure. En agrafant les fausses perles dans son dos, son regard croisa son reflet dans le miroir

fixé à la commode. Elle recula d'un pas, ébahie par l'effet de la tenue, qui lui conférait la grâce et la classe d'une jeune fille de bonne famille. Les manches courtes, le collet en pointe et la jupe qui lui effleurait le mollet plutôt que la cheville lui plurent au-delà de ses espérances. Habituee à l'étoffe rugueuse de la laine et du lin bleu-noir, gris foncé et brun terre, elle eut peine à se reconnaître dans cette mousseline aux teintes pastel et à la texture infiniment soyeuse. Constance s'imagina Béatrice en pâmoison devant elle, sa grande sœur ravie, presque audacieuse.

Depuis la visite du curé, depuis qu'elle avait fait remettre à Edgar une lettre dans laquelle elle lui admettait que ses visites lui manquaient, Constance avait prié tous les soirs afin que le souvenir de Béatrice – le noir de ses yeux, l'éclat de sa voix, son corps svelte et toujours en mouvement – ne s'évapore pas dans la brume du temps. Elle en était convaincue, Béatrice se serait plu en la présence d'Edgar. Elle aurait été épatée, elle aussi, par le pendant en forme de cœur qu'il lui avait fait parvenir quelques jours avant Noël. C'était le premier présent que Constance recevait de qui que ce soit. Une fois la robe choisie, elle avait pris la liberté d'ajouter à la commande un ruban de la même teinte pour suspendre à son cou le cadeau d'Edgar. Dans la simplicité de ce bijou sculpté par son cavalier, Constance avait soudain réalisé l'ampleur de l'austérité qui assombrissait chacune de ses journées. La satisfaction toute neuve et toute chaude d'avoir été choisie et d'être désirée avait affaibli ses craintes et ses doutes. Edgar s'était alors imposé avec plus de certitude comme un futur mari obligeant et affectueux, qui ne lui ferait pas de misère.

Elle attacha le ruban à son cou en se demandant si Edgar le remarquerait. Malgré la maigreur de ses moyens, Constance admirait les belles toilettes que ces dames bien nanties paraient à l'église le dimanche et elle aspirait à s'en confectionner de semblables un jour. Elle se promit de faire valoir ses goûts et ses

aspirations à elle aussi dans ce mariage avec Edgar. Si seulement elle avait deviné jusqu'à quel point il était pressé de la prendre pour épouse, elle se serait faite plus jasante, elle aurait mis plus d'efforts à scruter le fond de sa pensée.

Elle entendit le père grommeler, puis arpenter nerveusement la cuisine et la chambre. Quelques minutes plus tard, la porte vibra dans son châssis. Il était bientôt le temps de partir. Constance se couvrit de son boléro de satin aux manches longues, qui épousait à la perfection le contour de sa poitrine et la rondeur de ses hanches. Elle posa sur sa tête un joli chapeau blanc crème garni d'une fleur en soie aux larges pétales, couleur pêche, comme celle de sa robe. Dans la cuisine, elle chaussa ses bottines noires du dimanche et, avant de partir, entrouvrit la porte de chambre de ses parents. Elle surprit sa mère, assise sur le bord de son lit, les paupières lourdes et le geste incertain.

— Ah, c'est toi!

— Je viens voir si vous avez besoin de quelque chose avant que je parte, lui dit Constance.

Claire hocha la tête.

— C'est beau, ma fille, j'vas m'arranger. Faudrait pas te salir, arrangée belle de même.

Constance lui sourit malgré sa déception. Comment avait-elle pu croire que le bon Dieu ressusciterait sa mère, la vêtirait de sa robe du dimanche, lui ramasserait les cheveux gris en un chignon gracieux et lui appliquerait un brin de rouge sur les joues? Naïvement, Constance s'était accrochée aux paroles du curé lui promettant que son mariage allait réanimer sa mère, l'extraire de son mal et tempérer son deuil.

— C'est pas une journée pour être triste, ma fille, lui dit Claire.

— Je m'excuse, maman, s'empressa de répondre Constance en se tordant les mains.

— Tu passes ton temps à t'excuser. Ouvre les rideaux pour que je te voie mieux.

Constance repoussa l'épaisse tenture qu'elle avait cousue peu après la tragédie afin de garder la chambre sombre durant le jour, ce qui permettait à sa mère de dormir plus profondément.

— Ça te va tellement bien! s'exclama Claire en l'examinant de la tête aux pieds.

— Peut-être que j'aurais pas dû. Peut-être que j'aurais dû garder l'argent pour autre chose de plus nécessaire.

— Arrête-moi ça, trancha Claire qui tentait de mettre ses pantoufles. On se marie juste une fois.

Constance s'agenouilla aux pieds de sa mère pour l'aider à mettre l'autre pantoufle. Ses doigts effleurèrent la peau sèche de son pied enflé et marqué de veines serpentant jusqu'à la mi-jambe. Au moment de se relever, elle sentit la main de sa mère s'attarder sur la douce texture du boléro.

— C'est un homme bon, ton Edgar, lui dit-elle.

— Je sais, renchérit Constance.

— C'est un homme respectueux, qui va tenir ses promesses, tu sauras me le dire.

Claire inspira, retenant d'une main son ventre affaissé.

— T'as pas à avoir peur, ma fille. Les hommes ont des besoins qui sont pas toujours pareils à ceux des femmes, mais une fois que t'auras passé par-dessus, tu vas voir que... que...

Claire fit couler un regard en coin vers la fenêtre, comme pour y puiser les bons mots qui n'allaient pas alarmer sa fille ni dresser de comparaison entre l'affabilité d'Edgar et l'irascibilité de son mari.

— ... tu vas voir qu'y a des maris qui ont plus le tour avec leur femme. Edgar, c'en est un de ceux-là. Mais c'est à toi d'encourager ses bonnes dispositions plutôt que de le chicaner à propos de ses petits écarts. Les hommes ont leurs défauts, toi avec, mais c'est leurs qualités qui font que la vie s'endure mieux, tu comprends ?

Constance hocha la tête, feignant de saisir les paroles maternelles fondées dans la dure expérience avec le père. Un mélange de tristesse et d'espoir fermenta dans un recoin de son âme. Sa mère n'avait pas eu sa chance et se réjouissait de la sienne. Le reste, elle ne s'en souvenait déjà plus.

— J'vas revenir prendre soin de vous pis des p'tites, demain matin, comme on a dit, lui rappela Constance.

Elle se pencha vers sa mère, déposa sur sa joue un baiser comme le faisait autrefois Béatrice et s'enfuit aussitôt. Elle mit ses gants et saisit sa valise, qui renfermait quelques anciens livres d'école et des vêtements de rechange. Dehors, les trois hommes de la famille l'attendaient dans un *buggy* astiqué comme un sou neuf et enjolivé de rubans blancs. Elle prit place aux côtés du père et fit appel au souvenir vaporeux de Béatrice et de ses dons d'émerveillement qu'elle aurait tant voulu posséder. Elle s'imagina Béatrice, tout près d'elle, lui serrant la main, réclamant sa place auprès des siens. Même mariée, même avec un autre nom, Constance reviendrait dans cette maison toujours habitée par le fantôme de sa sœur. Cette pensée réussit à calmer le battement de son cœur et le tremblement de ses mains.

— Hue ! lança le père.

Les chevaux se tirèrent du terrain vaseux de la cour et prirent la route avec un empressement inhabituel.

Arrivée à l'église, Constance retira son manteau, qu'elle confia à Joseph. Frissonnante, elle accepta le bras du père, que ce dernier lui offrit d'une brusque levée du coude. Cette proximité, si soudaine et singulière, ne fit qu'ajouter à la gêne et à la nervosité de Constance. Ils longèrent, d'un pas désaccordé, les rangées vides jusqu'à celles des novices du couvent de Champs-de-Grâce qui dissimulaient mal leur curiosité derrière leurs missels, alors que les habitués de la messe de sept heures s'éti- raient le cou, sans gêne, pour mieux capter la scène. Portée par la fierté, Constance maintenait la tête haute, craignant à tout moment de s'écrouler. Dans la toute première rangée, elle recon- nut la silhouette rigide de M^{me} Leclerc, une tache noire jurant comme la nuit dans l'enceinte opaline de la maison de Dieu. Le père se détacha d'elle à quelques pieds de la nef et disparut. Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres de Constance et c'est avec une certaine aisance qu'elle s'approcha d'Edgar. Il l'attendait près de la sainte table en se tordant discrètement les mains. Sa chemise blanche et l'habit du dimanche qu'elle lui connaissait déjà étaient, pour l'occasion, rehaussés d'un nœud papillon. Le curé Gauthier, grave et distant, les accueillit d'un battement de paupières.

Au fil des prières, psaumes et lectures saintes, Constance entendit son nom de jeune fille, «Constance Beauregard», résonner dans l'église comme s'il ne lui appartenait déjà plus. Le curé énonça des vœux qu'elle répéta machinalement avec la crainte de bafouiller accrochée à chacune de ses paroles, si bien que les mots perdirent toute leur signification. L'anneau en or jaune glissa aisément le long de son doigt. Lorsque le curé prononça les mots *mari et femme*, Constance réalisa soudaine- ment que sa vie venait de prendre un tournant définitif. Peu après, les premières notes de l'orgue s'élevèrent, puissantes et

majestueuses, inscrivant cette union dans l'absolu et l'irrévocable. Elle accepta machinalement le bras d'Edgar en recueillant la douce odeur de sa lotion et les promesses de bonheur qui reluisaient dans le bleu de ses yeux. Dehors, ils furent accueillis par une envolée triomphante des cloches de l'église et un soleil éblouissant qui remontait paisiblement l'horizon. Joseph lui tendit son manteau, qu'Edgar fit tomber sur ses épaules. Envoûtée par le joyeux carillon et les conversations pétillantes des paroissiens les félicitant d'une poignée de main ou d'une embrassade, Constance se laissa fébrilement porter par cet instant de grâce jusqu'à en oublier la nuit à venir.

Lorsque la petite assemblée commença à se disperser, Edgar la fit s'installer dans la carriole du père, décorée pour la circonstance. Ce dernier s'était déjà volatilisé, parti à la maison pour y endosser ses vêtements de travail et amorcer une autre longue journée de labeur à la carrière. Jamais le père ne manquait à l'ouvrage et le mariage de son aînée ne ferait pas exception à la règle.

— Madame Leclerc, vous êtes belle comme une fleur, lui souffla Edgar en se penchant vers elle.

Non loin derrière eux, une demi-douzaine de charrettes filaient vers la maison des Leclerc pour une modeste réception. Edgar faisait trotter son cheval sans empressement tandis que Constance se laissait gagner par l'inquiétude. Sa mère avait-elle trouvé la force de se préparer à déjeuner? Ses petites sœurs étaient-elles revenues de leur visite chez la bonne M^{me} McPherson? Qui allait faire le souper? Elle se tourna vers Edgar, qui lui sourit comme un enfant à qui on vient de promettre une journée au cirque.

Moins d'une dizaine de minutes plus tard, la jument vira instinctivement dans la cour des Leclerc.

— Bienvenue chez vous, madame Leclerc, lui dit-il en arrêtant la carriole près de la maison.

Constance lui sourit tout en examinant la construction à deux étages qu'elle voyait d'aussi près pour la première fois. La maison faisait presque deux fois la mansarde de ses parents avec une belle grande galerie peinte en blanc.

Il bondit à terre et la rejoignit aussitôt pour l'aider à descendre. Edgar lui prit la main en ayant soin d'éviter les surfaces humides qu'un soleil persistant n'avait pas encore séchées. Un vent doux printanier souleva le bas de sa robe et Constance s'accrocha à cette nature en éveil qui, chaque année, ranimait en elle l'attente du renouveau.

— Viens, ma douce, lui dit Edgar, parmi les rires et palabres de la compagnie qui arrivait.

La porte s'ouvrit dans la fragrance de viandes bien aromatisées et de pâtisseries fumantes. Constance aperçut alors Jeanne et Marguerite qui piaffaient d'impatience et que Claire avait peine à retenir. En la voyant, elles émirent un cri perçant d'allégresse qui fit tourner quelques têtes.

— Maman, vous êtes là! s'écria Constance en portant une main à ses lèvres. J'en reviens pas!

Claire libéra ses deux plus jeunes et effleura la joue de sa grande fille du revers de la main. Les petites s'étaient tues. Constance ferma les yeux, éprise par ce geste si rare de tendresse maternelle.

— Félicitations, ma fille, lui dit Claire dans le creux de l'oreille.

Constance sentit qu'il fallait maintenant se détacher de sa mère.

— Je suis ben contente pour toi et pour ton beau mari, ajouta-t-elle lorsqu'Edgar vint chaleureusement saluer sa belle-mère. On aurait dit qu'il marchait sur des nuages, un sourire perpétuel illuminant sa figure.

Constance caressa la nuque de ses sœurs qui se collaient à ses hanches. Leur emprise lui procura un peu d'assurance dans ce nouveau repère envahi par des connaissances et des voisins venus célébrer leur union. Rose Labonté et Rita Bourbonnais dirigeaient avec entrain le va-et-vient autour de la table sur laquelle s'empilaient les assiettes à tarte, les casseroles de ragoût, les pots de cornichons, les gâteaux et les montagnes de carrés de sucre à la crème. D'autres préparaient le café, versaient la sauce, réchauffaient les plats et remplissaient les verres, le cœur léger et la parole abondante. Les hommes s'étaient rassemblés un peu à l'écart et rehaussaient leur café d'une bonne lampée de brandy en s'imaginant que personne n'allait le remarquer. Les invités vinrent tour à tour embrasser et serrer la main des nouveaux mariés, leur souhaitant du bonheur avec plein de rejets, certains de ces messieurs y allant d'un pétitement amusé dans les yeux à l'intention d'Edgar.

— J'pensais que..., lui chuchota Constance, mais les fils du défunt M. Guertin vinrent les saluer à leur tour.

Ils avaient discuté, Edgar et elle, d'une bien plus modeste réception avec un pain aux raisins et du thé, afin de respecter l'absence irrésolue de Béatrice.

— Le monde a voulu ben faire, répondit Edgar d'un air repentant. C'est encore beau que Bourbonnais ait laissé son violon chez eux.

Tant pis, se dit-elle, puisqu'au fond, c'était en plein ce que Béatrice aurait souhaité. Constance aperçut sa mère qui lui renvoya un regard complice, comme si elle avait lu le fond de sa pensée. Du creux de son fauteuil, elle maintenait un regard

digne et fier au-dessus de la petite foule animée. Constance vit passer dans ses yeux un éclair de vie, un indéniable relent de sa vraie nature qui semblait vouloir remonter à la surface, ou peut-être étaient-ce les recommandations du curé qui faisaient de l'effet.

Rita Bourbonnais se tira une chaise aux côtés de Claire et lui offrit un assortiment de douceurs à se mettre sous la dent. Edgar en profita pour entraîner sa femme vers l'autre bout de la pièce.

— Ma mère pourra pas rester ben longtemps. Ça la fatigue, tout ce monde-là, lui dit Constance.

— Inquiète-toi pas, je m'en occupe ben comme il faut, lui répondit Edgar en s'arrêtant devant sa vieille mère, qui se redressa, le corps en alerte.

Constance s'immobilisa devant la sévérité des yeux mi-clos et le mince tracé des lèvres de M^{me} Leclerc. Edgar lui avait parlé de la cécité de sa mère sans toutefois mentionner l'acuité de ses autres sens, si féroce ment alertes qu'elle craignit qu'ils perçoivent son embarras et sa méfiance.

— Bienvenue chez nous! lui dit la vieille Eva sur un ton un peu trop formel.

Constance rassembla tout son courage pour balbutier des remerciements, incertaine de ce à quoi sa belle-mère s'attendait d'elle. Fallait-il lui faire la bise ou simplement lui tendre la main? C'est Jeanne qui vint à sa rescousse.

— Maman dit que tu vas rester icitte pour tout l'temps, se lamenta-t-elle en lui tirant le bras. C'est vrai que tu vas coucher icitte à soir?

— Ta mère a raison, trancha Eva.

Jeanne refoula un gros sanglot. Après s'être excusée auprès de sa belle-mère, Constance poussa Jeanne vers la table en laissant Edgar tempérer un tant soit peu les prétentions de sa mère.

— J'sais pas pour toi, mais moi, je commence à avoir faim, fit Constance avec entrain.

Elle n'avait rien avalé depuis la veille et la vue de cette table garnie à ras bord de mets préparés avec soin en l'honneur de son mariage l'émerveilla. Edgar vint la rejoindre, prit une assiette et demanda doucement à Jeanne ce qui lui ferait plaisir. Une montée d'estime et de gratitude pour cet homme qu'elle venait d'épouser lui gonfla le cœur, mais les mots pour le lui dire restèrent étouffés par sa timidité. Il effleura sa main de ses doigts et lui fit un sourire modeste qui la réconforta. Elle mit ses doutes et ses craintes à l'écart et se servit une légère portion de ragoût.

Peu avant midi, Jules et Joseph arrivèrent, affamés, après avoir écourté leur journée de classe.

— Le père, y viendra pas ? demanda Constance.

Joseph haussa les épaules, la bouche déjà pleine.

— Trop d'ouvrage à la carrière. Autrement, tu sais ben qu'y serait venu, lui dit Joseph.

Constance apprécia la délicatesse de son frère. Elle se mit toutefois à spéculer sur les réels motifs du père. Si Béatrice y était toujours, il se serait joint à la fête et, pour une fois, elle s'interdit de le juger ; c'était son droit et tout à son honneur que de respecter ainsi la mémoire de Béatrice, même si ça ferait jaser.

Quelques heures plus tard, les Beauregard furent les premiers à quitter les lieux. Constance aurait tant voulu les retenir, mais elle savait que sa mère avait tout donné en tenant son mal à flot

pendant plusieurs heures. Avec la complicité de Rose Labonté, elle remplit un large panier de victuailles destinées à nourrir la famille pour au moins deux repas, le temps qu'elle reprenne du service auprès des siens. C'était l'entente qu'elle avait faite avec Edgar. Tant que sa mère serait souffrante, elle continuerait de faire rouler la maison de ses parents.

Il était presque cinq heures lorsque les dernières personnes firent maison nette, de bonnes dames ayant eu soin d'éliminer, en toute discrétion, les moindres traces du festin. Edgar avait endossé ses vêtements de travail et pris le chemin de l'étable pour la traite des vaches, laissant Constance en tête-à-tête avec sa belle-mère. Sans la moindre tâche pour l'occuper, elle se sentit inutile pour la première fois de sa vie. Y aurait-il quelques assiettes à laver, des miettes à balayer, des paillasons à secouer, des lanternes à frotter? N'importe quoi qui lui permettrait de fuir, ne serait-ce qu'en pensée, ces lieux austères qu'habitait de toute sa prestance une belle-mère impérieuse?

Elle parcourut la pièce du regard en se demandant ce qu'Edgar avait fait de sa valise. Et pourquoi ne lui avait-il pas indiqué où ils allaient dormir avant de se rendre à l'étable? Elle aurait alors eu un endroit où se réfugier pour reprendre ses esprits et retirer sa belle robe. Elle se doutait bien qu'il s'agissait de la chambre qui donnait sur l'arrière de la maison, près de la porte de côté. C'est là où Edgar s'était engouffré pour se changer en vitesse. Elle avait aussi déduit que sa belle-mère dormait dans la chambre du fond, près du salon, mais avec l'escalier niché près de la porte avant de la maison, il se trouvait sans doute à l'étage une pièce plus grande aménagée à leur intention. Constance se mit à espérer qu'ils dormiraient au deuxième étage, le plus loin possible des oreilles fines d'Eva Leclerc.

— Je pourrais aller aider Edgar, pensa-t-elle tout haut.

— Habillée en mariée! Ça serait pas ben pratique.

Le ton cocasse de la vieille M^{me} Leclerc la surprit. Elle tira le bas de sa robe d'un geste nerveux.

— Fais-nous donc une bonne tasse de thé plutôt, lui suggéra sa belle-mère. Pas plus que la moitié de la bouilloire. Ça sera assez pour nous trois. Edgar aime son thé ben chaud quand y revient de l'étable. Une bonne chose à te rappeler.

Constance se précipita vers la pompe à eau, soulagée à l'idée de sortir de son inertie.

— Les feuilles de thé sont sur la tablette, à côté de l'évier.

Constance tira le rideau qui recouvrait une pile d'assiettes et des bocaux en verre remplis de sucre et de farine. Elle déplaça des tasses et des pots, le plus délicatement possible, mais ne trouva rien qui ressemblait à du thé.

— C'est pourtant pas sorcier, murmura la vieille dame.

Constance entrouvrit les lèvres pour formuler des excuses, mais se tut en se remémorant les conseils de sa mère. Elle referma le rideau et explora le contenu du garde-manger.

— Y a eu pas mal de monde dans vos affaires, aujourd'hui. Y a des choses qui sont peut-être pas à leur place, suggéra Constance.

Elle inspecta chaque bol, chaque flacon, chaque sac disposé de façon bien méticuleuse pour ne pas déranger d'un poil la perfection de cet arrangement. Avec un peu de temps et de patience, elle finirait bien par se tailler une place dans cette nouvelle vie, dans cette nouvelle demeure.

— Je l'ai trouvé, s'exclama-t-elle sur un ton presque victorieux, en ouvrant une boîte de fer-blanc camouflée dans un coin près de l'évier.

— Sois certaine que l'eau est bien chaude, insista la vieille dame en feignant l'indifférence.

— Ben sûr, fit Constance en se demandant si la faible vue de sa belle-mère ne lui servait pas de prétexte pour mieux l'observer. Cette dernière semblait prendre plaisir à analyser et à juger la pertinence de ses moindres gestes. Constance convint alors que la meilleure façon d'amadouer la vieille dame serait simplement de se comporter comme si elle était chez ses parents. Constance mit la main sur un tablier et en couvrit sa belle robe de mariée. Elle parsema les tasses de feuilles de thé, un autre geste qui lui coûterait sans doute un reproche, à tout le moins une remarque désobligeante, mais c'est le grincement de la porte qui les prit toutes deux par surprise.

— Oh, fit Constance d'un sourire mitigé.

— Ça s'est refroidi, dehors, répondit Edgar en accrochant son casque et son manteau près de la porte.

Il fit couler un peu d'eau pour se rincer la figure et se savonna vigoureusement les mains. Constance l'observa du coin de l'œil, à l'affût des besoins de son homme.

— T'es ben de bonne heure, lui lança M^{me} Leclerc. Tout est correct à l'étable ?

— Ah, pour être correct, tout est correct, répondit-il d'un air mi-amusé, mi-perplexe.

— Tu sonnes pas comme d'habitude, ou c'est moi qui commence à avoir l'oreille dure en plus ?

Edgar s'essuya lentement les mains avec une serviette que Constance lui tendit.

— C'est curieux, lui dit-il d'un clin d'œil complice. Y en a qui sont passés à l'étable pendant la noce. Ç'a jamais été aussi propre.

Il se tira une chaise et appuya ses coudes sur la table.

— T'as pas remarqué? Tes frères sont partis pas mal de bonne heure, dit-il à Constance pendant qu'elle remplissait sa tasse d'eau bouillante.

— C'est à cause de la mère, fit Constance, bien qu'elle soupçonne le père d'avoir chargé Jules et Joseph de donner congé au marié. Pour le père, un geste de bienveillance devait toujours s'effectuer dans l'ombre.

— Bon, ben moi, j'ai eu une longue journée. J'ai pus l'âge des réjouissances, annonça M^{me} Leclerc en se dandinant vers sa chambre, sans avoir touché à sa tasse de thé.

— Veillez pas trop tard. C'est jour de semaine. Et pis, faudrait pas que je me lève demain matin avec toutes mes affaires à la méchante place.

— Bonne nuit, sa mère, soupira Edgar en l'accompagnant. Pis inquiétez-vous pas de rien.

Il ouvrit la porte de la chambre et Constance l'entendit lui dire qu'il avait apprécié tous ses efforts et sa patience.

Seuls dans la grande cuisine, Constance et Edgar prirent place autour de la table pour boire leur thé. Elle lui offrit quelque chose à manger, mais il lui jura qu'il n'était pas en appétit. Il enfourna une bûche dans le poêle et revint près de la table, désarmé, nerveux. Il se laissa finalement tomber sur sa chaise et se roula une cigarette.

— C'était une belle journée, lui dit Constance pour briser le silence qui alourdissait l'air de la pièce.

— Ouais, pour moi aussi. Une ben belle journée!

Il alluma sa cigarette, s'inclina vers Constance et effleura le médaillon de bois en caressant son cou. Il fit parcourir ses doigts jusqu'à l'encolure de sa robe. Constance frissonna, sans bouger.

— Peut-être qu'un de ces jours, on pourra se payer un p'tit voyage de nocés, lui dit-il.

Constance haussa les épaules. Edgar avait beau essayer de la distraire, elle avait le sang glacé à l'idée de ce qui allait inévitablement se produire avant la fin de la soirée. Elle se leva et saisit les tasses vides pour les laver et les ranger, selon les consignes de sa belle-mère, mais il la retint en posant une main sur son avant-bras.

— On va s'occuper de ça plus tard, lui dit-il en dénouant son tablier.

Il fit tomber son manteau de laine sur les épaules de sa femme, se couvrit de son parka et s'empara d'une lanterne. Elle suivit Edgar à l'extérieur, accueillant ce sursis avec un sursaut de vitalité, les muscles quelque peu relâchés et les jambes un peu plus solides.

Avec sa main dans celle d'Edgar, elle noya son regard dans la nuit noire d'où émergeait l'éclat d'un ciel étoilé. Edgar avait aussi ralenti le pas et admirait la clarté des constellations qui semblaient s'être multipliées pour eux seuls. bercée par la main d'Edgar qui lui caressait le dos et par l'inatteignable beauté de l'au-delà, Constance eut l'impression de flotter hors des limites de son propre corps, élevée dans la plénitude du moment. Elle jeta un regard à Edgar, cherchant à saisir le fond de sa pensée. Était-il de ceux qui croyaient que Béatrice les apercevait de là-haut? Ou s'imaginait-il, comme elle, que sa sœur puisse errer quelque part sur terre, encore vivante? Évoquer ainsi le

pire ou se raccrocher à un mince espoir ranimait, d'un côté comme de l'autre, les foudres du chagrin. Il la conduisit doucement vers l'étable.

À l'intérieur, l'odeur de terre battue, de foin et de fumier la fortifia. Elle suivit Edgar vers les enclos où quelques vaches laitières piétinaient mollement. Il alluma sa lanterne et projeta sa lumière dans l'enclos du fond. Constance fronça les sourcils.

— C'est un p'tit veau ? demanda-t-elle, toute pimpante.

— Tu verras ben.

Elle s'approcha, curieuse, et distingua, par la lumière blanche de la lanterne, le regard animé de son mari.

— Oh, oh, fit-elle en constatant ce qui se trouvait dans l'enclos.

— Ton père ! Y en voulait pus, je suppose, lui lança-t-il d'un ton moqueur.

Constance ouvrit la barrière et caressa la grosse tête de Maggie, cette bête qui, sans doute, ramenait au père le souvenir encore trop vif de Béatrice.

— C'est pour toi, ma douce ! Un petit brin de ton ancien chez-vous.

L'animal meugla faiblement au contact des mains de Constance parcourant l'étoffe de ses flancs. Maggie, c'était en effet un gros morceau de sa vie de famille, une source d'attachement qui n'avait jamais perdu de ses couleurs au fil des ans. Maggie, c'était un exploit qui portait la signature de Béatrice, un pari qui avait défié toute attente.

— On l'a trouvée dans un champ d'à côté. Elle était toute maigre. Je venais d'avoir treize ans. Le père a décidé de la garder

pour l'engraisser, pis l'envoyer à l'abattage. Béatrice savait pas, mais comme c'était une vache, elle a commencé à la traire. Moi aussi au début je trouvais que c'était une perte de temps, mais au bout d'une couple de semaines, la v'là qu'a donnait du lait ! Béatrice trouvait ça ben normal, mais moi, j'en revenais pas. Ça fait que le père a décidé de la garder vu qu'a produisait.

— C'est étrange, pour sûr, lui dit Edgar, en se frottant le menton.

— J'sais, lui répondit Constance d'une voix sobre trahissant sa déception. Y a personne qui va croire une histoire comme ça. Y a personne qui croit aux miracles.

— Vous vous trompez, ma belle madame Leclerc, lui dit Edgar en lui caressant la joue.

Edgar ferma la barrière et amena Constance vers l'autre extrémité de l'étable. Il pendit la lanterne à une poutre et sa faible lueur se répandit sur le coin d'un lit de foin soigneusement garni d'épaisses couvertures. Constance eut à peine le temps de faire un pas avant qu'il la soulève, l'étende sur la couchette et la borde d'un couvre-pied. Il lui frôla le front de ses lèvres avant d'éteindre la lanterne. Soudain plongée dans l'obscurité qui amplifiait le son des vêtements d'Edgar frappant le sol, Constance scella les lèvres, qu'elle couvrit de ses poings pour y taire un cri d'épouvante. Il la rejoignit sous les couvertures, mais la chaleur de son corps près du sien ne fit qu'empirer son état de panique.

— Crains pas, soupira-t-il en lui caressant l'oreille. T'es ma femme, j'sus ton mari. On fait rien de mal.

Les doigts d'Edgar s'enfoncèrent dans sa chevelure tandis que sa bouche lui effleurait le cou. Malgré l'infinie délicatesse des gestes dont il la couvrait, Constance serra les cuisses. Tout allait trop vite. Cette fièvre qui s'était emparée d'Edgar et son haleine

qui réchauffait déjà sa poitrine l'enroba de frayeur. Il s'affaira à défaire les minuscules boutons de son boléro, qu'il retira en la soulevant. Constance n'osait bouger. Elle respirait d'un souffle saccadé pendant qu'Edgar, tel un animal assoiffé courbé sur les berges d'un cours d'eau, parcourait ses épaules à moitié nues de sa bouche et de ses mains. Il s'essouffait déjà et ses doigts cherchaient fiévreusement le contour de sa poitrine.

— Aie pas peur, lui dit-il pendant qu'il la soulevait à nouveau. Le souffle d'Edgar résonna dans le creux de son oreille.

Il la devêtit avec des gestes de plus en plus pressants, et elle se laissa faire comme si elle avait cessé d'exister. Il dégrafa les fausses perles au dos de sa robe, qu'il fit couler sur ses hanches jusqu'à ce qu'elle disparaisse complètement. Il lui enleva ses bas et lui retira ses sous-vêtements, lentement, en s'offrant les lèvres laiteuses de son sexe.

Constance arqua le dos en plaidant en silence un répit qui ne vint pas. Insatiable, Edgar explorait toutes les surfaces de son corps, faisant parfois naître en elle d'étranges sensations.

— Non, non, non, émit-elle, tourmentée par la honte.

— T'es ma femme, lui dit Edgar en lui caressant la figure. Ma femme...

Sa bouche s'entrouvrit au contact de celle d'Edgar pendant que les mains de celui-ci s'attardaient sur le blanc de ses seins. Captive du corps de son mari qui s'emparait du sien et du tumulte sournois qu'il y provoquait, Constance détourna la tête, épouvantée, perdue, désarmée. Edgar se fraya alors un chemin entre ses cuisses et y enfonça un membre rigide jusqu'au creux de ses entrailles. Brûlée à vif par cette intrusion inattendue, Constance haleta elle aussi au rythme du va-et-vient continu

et des plaintes animales de son mari. Il expira quelques secondes plus tard dans un râlement sourd qui mourut lentement au fond de sa gorge.

Constance rassembla ses membres blessés et se recroquevilla dans sa nudité en refoulant des sanglots de regret, d'ignorance ou de fatigue, elle ne savait trop. Edgar se leva pour se rhabiller en vitesse, après quoi il l'enveloppa d'une couverture et la transporta dans la maison, sa robe soigneusement repliée sur sa poitrine nue. Il l'étendit sur son lit de plume dans la chambre du rez-de-chaussée et retourna à la cuisine pour alimenter le poêle. Elle perçut le son de la pompe à eau et le tintement de tasses et de soucoupes. Le poêle pétillait, répandant une chaleur apaisante jusqu'à la chambre. Il la rejoignit après s'être débarrassé une fois de plus de tous ses vêtements.

Lorsqu'il s'endormit, Constance se dirigea à tâtons vers le bassin d'eau posé sur la commode à côté de la lampe à huile, qui répandait une faible lumière. Elle y trempa un chiffon et s'épongea les cuisses afin de déloger cette substance collante qu'Edgar avait déversée sur elle. Elle sortit une mince jaquette de sa valise et l'enfila avant de retourner s'allonger aux côtés d'Edgar. Le sommeil la gagna rapidement, mais il faisait toujours nuit lorsqu'elle sentit les mains d'Edgar lui caressant les seins. Résignée et sans le moindre soupir, elle se tourna sur le dos, desserra les jambes et se soumit aux exigences de sa nouvelle vie de femme mariée. Il la posséda délicatement et interminablement, ses gémissements oscillant entre la douleur et l'extase. Lorsqu'il eut terminé, Constance rabattit sa jaquette, épuisée d'avoir accompli son devoir d'épouse deux fois plutôt qu'une, mais fière aussi d'avoir ravalé sa gêne et son inconfort pour que soient comblés les besoins de son mari. Elle s'inquiéta d'ailleurs de l'ardeur de celui-ci et se demanda combien de fois par nuit il allait ainsi l'approcher. Il n'y avait rien de plaisant dans cet acte qui devait la rendre grosse, mais le simple fait qu'elle savait,

maintenant, ranima son courage ; avec l'appréhension et la gêne s'amenait la capacité de mieux comprendre et d'accepter. « Tu vas voir qu'y a des maris qui ont plus le tour avec leur femme. Edgar, c'en est un de ceux-là. » Les paroles de sa mère étaient pleines de bon sens. La façon dont Edgar s'était jeté sur elle l'avait atterrée, mais il ne l'avait pas blessée. Pas vraiment ! Il avait accompli ce à quoi une femme doit s'attendre d'un mari. Il lui parut étrange toutefois que l'homme éprouve autant d'agrément dans ce devoir sacré, alors que la femme écope des périls de l'accouchement qui en résultent. Peut-être qu'au bout du compte, songea-t-elle, le bon Dieu lui réservait une plus belle place au paradis pour compenser tout ce qu'elle était appelée à endurer sur terre. Elle sombra enfin dans un lourd sommeil, la semence de son homme adhérant à la peau tendre de son entrecuise.

Début mai 1921

Claire n'allait pas trop mal pour une fois. Les saignements, qui rougissaient jusqu'alors les lanières de coton dans ses vêtements, avaient pris l'apparence de minces filets tournant au roux. Elle en serait bientôt libérée pour de bon jusqu'au mois prochain. Ses jambes la soutenaient davantage et la tête ne lui tournait plus chaque fois qu'elle se penchait pour fouiller dans la glacière ou emplir le porte-poussière. Elle avait servi le déjeuner avec les membres moins engourdis et le cœur un peu moins perché au bord des lèvres. Maintenant qu'ils étaient tous partis, son mari à la carrière, ses fils dans les bois et ses filles dehors à s'amuser sous un soleil rutilant, Claire entreprit de débarrasser la table. Elle trempa les couverts sales dans un bassin d'eau tiède et remplaça celui de Béatrice dans l'armoire. Guenille à la main, elle fit disparaître les miettes qui garnissaient les bancs de chaque côté de la table et s'arrêta, pensive, à cette place immaculée, cette fragile bulle d'espoir. Personne n'osait contester la présence du fantôme de Béatrice aux repas, mais elle voyait bien dans le regard des siens, surtout celui des garçons, que cette habitude les inquiétait. Elle aurait voulu leur expliquer que la folie, les fausses illusions ou le refus d'affronter la réalité n'avaient rien à voir avec son geste ; cependant, la franchise risquerait d'ajouter à leur frayeur et de raviver leur peine. Les chances que Béatrice ait vaincu les forces d'un hiver maléfique relevaient du miracle, mais jusqu'au jour où quelqu'un cognerait à sa porte pour lui confirmer le pire, Claire conservait le couvert de sa fille à la table au même titre que ceux du reste de la famille. Ce serait bien épouvantable si, par la grâce de Dieu, Béatrice réapparaissait pour se rendre compte qu'on l'avait dépouillée de tout, jusqu'à ses droits à la survie.

L'incertitude, surtout, plongeait Claire dans la morosité que même un flamboyant samedi du premier jour de mai n'arrivait pas à dissiper. Cette damnée incertitude teintait ses pensées de gris et appesantissait ses allées et venues. L'incertitude boulangéait, labourait le jardin, balayait le parquet, priait et s'endormait avec elle, l'étouffant de son pouvoir intimidant. Le soir venu, l'incertitude prenait la forme d'une brique pesant sur sa poitrine et l'empêchant de respirer à fond. Le bon Dieu lui avait pourtant fait subir sa part d'épreuves : la rudesse de la procréation, l'agonie des accouchements, la peine de mettre au monde des enfants mort-nés, le quotidien avec un mari qui n'apprendrait jamais à apprivoiser ses propres sentiments. Elle avait enduré la souffrance du corps comme celle du cœur, sans jamais rechigner, tant elle était convaincue qu'un jour, à force de surmonter les épreuves et les calamités, elle verrait surgir quelques éclats de félicité. Mais après que le bon Dieu lui eut enlevé sa précieuse Béatrice, il ne lui resta plus rien à quoi s'accrocher et si peu à espérer.

Elle posa les yeux sur ses mains qui remuaient sans but précis parmi une pile d'assiettes. « Une chose à la fois, lui répétait le curé Gauthier, une toute petite chose à la fois. » Elle souleva une assiette d'une main, la lavette de l'autre, et frota. Machinalement, elle en prit une seconde, et puis une troisième. La vaisselle serait donc sa « chose » du moment.

— Bonjour, bonjour ! *Un* vraie bénédiction *de* bon Dieu, lui déboula sa bonne amie irlandaise, Lizzie McPherson, dans son français cahoteux.

Claire se retourna lentement. Elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Elle s'essuya les mains sur son tablier et esquissa un sourire en croisant le regard pétillant de son amie. Elle aussi mère de six enfants, Lizzie avait pris l'habitude de traverser tous les matins, beau temps mauvais temps, les quelques arpents qui séparaient leur demeure pour balayer le parquet, entamer

la confection d'une soupe ou passer au savon des vêtements. C'était une jubilante Irlandaise de souche, une dure à cuire qu'on pointait du doigt à cause des vilaines taches de rousseur qui lui couvraient une bonne partie de l'épiderme. Un sort jeté par le bon Dieu à ceux qui avaient le malheur de prier en anglais, prétendaient certaines mauvaises langues. Lizzie donnait pourtant à croire que son apparence et les moqueries ne lui faisaient ni chaud ni froid. Elle avait le pas allègre et, immanquablement, la gaieté au cœur. Et pourquoi en serait-il autrement? se disait Claire. Tous ses enfants à elle étaient en vie, en sécurité, à portée de la main.

— Tiens, quelque chose pour toi, là. Du *soda bread*, lui dit-elle.

Elle retira la miche bien ferme d'un ancien sac de farine et la plaça sur la table.

— Et pis ça! Le dernier qui m'a resté. Juste pour toi, là, ajouta-t-elle, en souriant de toutes ses petites dents jaunâtres.

— C'était pas nécessaire, fit Claire en examinant la couleur pourpre du pot de confiture qu'un rayon de lumière rendait transparent.

— Je fais *le* vaisselle, décida Lizzie, en troquant son manteau contre un tablier.

— Non, lui dit Claire en reposant le pot de confiture sur la table. Pas aujourd'hui!

Lizzie resta interdite, un peu coincée dans le mécanisme d'un corps habitué à la perpétuelle bougeotte. Elle tapota l'épaule de son amie et rangea le pain irlandais dans le garde-manger et la confiture dans la glacière.

— Ben *fine* d'abord! J'vas aller faire le balai, pis après on va *s'assir* sur la galerie un peu. L'air, y *nettoye* la caboche. Et pis, c'est bon pour *son* cœur, ajouta-t-elle en se frappant tour à tour la tempe et la poitrine.

— Ben oui, c'est ça. On va se faire chauffer au soleil comme deux vieilles riches qui ont rien que ça à faire, fit Claire avec une pointe d'ironie dans la voix.

Même si la route était d'ordinaire assez peu fréquentée, Claire n'aimait pas l'idée de s'exposer à la curiosité de qui s'adonnerait à passer. Elle entreprit d'essuyer les assiettes qu'elle avait lavées tandis que son amie secouait vigoureusement le tapis sur le pas de la porte après avoir balayé une bonne partie de la cuisine.

— Ah ben, fit-elle en refermant la porte, le tapis pendu au bout de ses longs doigts osseux.

— Qu'est-ce qu'y a donc? s'enquit Claire en replaçant les assiettes dans l'armoire.

— *Un* machine, lui répondit Lizzie avec le nez collé à la fenêtre.

Intriguée, Claire la rejoignit à la fenêtre. Elle sourcilla à la vue d'un épais nuage de poussière s'élevant derrière une voiture à moteur ronronnant bruyamment vers la maison. Les fillettes sautillaient sur le bord de la route, leurs voix surexcitées se mêlant au tintamarre de l'engin. Claire les rappela à l'ordre du seuil de la porte et retourna à sa vaisselle.

— C'est le docteur, annonça Lizzie. Y s'en vient ici dans *ton* maison.

— Ben voyons, soupira Claire, soudainement inquiète.

Elle retira son tablier et entrouvrit la porte. L'automobile noire du bon D^r Galipeau venait de s'arrêter dans sa cour dans

une enfilade de pétarades et de vrombissements. Il descendit de sa voiture, en fit taire le moteur et se dirigea vers le perron. En remarquant qu'il s'avançait les mains vides, sans sa trousse, Claire se cambra, une main appuyée sur le cadre de porte. Le docteur venait-il lui annoncer cette nouvelle qu'elle craignait tant ? Elle fronça les sourcils, cherchant dans la démarche du bon docteur quelques indices qui sauraient la rassurer. Il s'approcha de Jeanne et de Marguerite, figées comme deux poteaux de clôture avec la figure et les vêtements incrustés de terre. Le docteur leur tapota gentiment la tête en souriant.

— Je mis l'eau pour bouillir, lui dit son amie Lizzie avant de s'esquiver par la porte arrière de la maison.

Le docteur s'attarda auprès des fillettes, les fit ricaner, puis se dirigea vers le perron. Il s'accorda une courte pause au pied des marches, émerveillé par la beauté du jour.

— On pourrait pas demander mieux comme journée, dit-il.

Claire l'invita à entrer et l'aida à se débarrasser de son manteau. Il pendit lui-même son chapeau au crochet.

— Asseyez-vous, lui dit Claire. Je vous prépare une tasse de thé ?

Le docteur vérifia l'heure sur sa montre de poche et acquiesça, après quoi il s'assit à la table, près de la place de Béatrice.

— Qu'est-ce qui vous amène ici aujourd'hui ? demanda Claire en déposant une tasse de thé bouillant devant lui.

Ce n'était pas dans les habitudes du docteur de venir piquer une jasette à ses patients, surtout par un beau samedi matin. Il en avait plein les bras avec un flot continu de naissances et de maladies qui l'appelaient à toute heure du jour et de la nuit.

Il leva une paire d'yeux fatigués vers Claire.

— Je passais. Aussi bien venir voir comment tu vas, ma Claire.

— Ça va mieux, le rassura-t-elle.

— Bien justement, poursuivit le docteur, il faudrait faire en sorte que ça continue comme ça. Pour t'avouer franchement, tu m'inquiètes un peu.

— Ça va mieux, j'vous dis, lui répéta Claire tout en commençant à se douter où le docteur voulait en venir.

— T'as accouché de six beaux enfants, lui dit-il, mais t'en es rendue à deux fausses couches. Je sais pas combien d'autres grossesses ton corps va encore pouvoir endurer avant de...

— Avant de quoi? lui demanda-t-elle, résolue.

Le D^r Galipeau baissa humblement les paupières, comme pour lui faire savoir qu'il était de bonne foi et qu'il n'avait pas l'intention de lui faire un sermon.

— C'est pas toutes les femmes qui sont faites pour accoucher tous les dix-huit mois. Depuis les événements tragiques, depuis...

— Depuis que Béatrice est partie, vous voulez dire.

Elle aurait tant souhaité qu'il prononce enfin le nom de sa fille. Serait-elle donc la seule à ne jamais associer Béatrice à une tragédie ou à un mystère insoluble?

— Toute cette triste histoire avec Béatrice, ça abîme le corps aussi, finit-il par expliquer d'une voix douce. C'est souvent pire que les accouchements, les infections et les pneumonies. Une chance que t'es forte parce que, dans ton cas, je te cacherai pas que t'aurais pu y passer.

Il fit une pause en soupirant d'un air contrit.

— Ce qui se passe dans la tête et le cœur, ma Claire, c'est pas étranger à ce qu'on fait endurer à notre corps. Y a des moyens qui existent pour protéger les femmes comme toi, tu comprends ?

— C'est le bon Dieu qui m'a envoyé ces enfants-là, émit Claire d'une voix tremblante. Morts ou vivants, c'est lui qui les a voulus.

— Le bon Dieu peut pas tout faire, tout décider, tenta le docteur.

Claire se tut. Le docteur ne comprendrait pas les prières et les promesses faites à Dieu de ne pas empêcher la famille pour conjurer le sort et lui ramener Béatrice. Ses enfants étaient de la race des braves, des doués, des travaillants et des foncièrement bons. Comment pouvait-elle supplier Dieu d'épargner Béatrice et, du même souffle, aller à l'encontre de son enseignement ?

— T'es en train de te faire mourir à petit feu, lui dit le docteur, et puis t'as payé plus que ta juste part pour les rares fautes que t'as pu commettre. Ton but dans la vie, c'est pas juste de les mettre au monde, ces enfants-là. C'est aussi de les nourrir, d'en prendre soin, de leur enseigner à devenir de bons citoyens. On peut dire que t'es experte dans ce domaine, ma Claire, mais pense aux plus jeunes et à ceux que tu t'acharnes à mettre au monde. Tu voudrais toujours ben pas les priver de leur mère ?

Elle aurait voulu qu'il se taise, qu'il boive son thé et qu'il la laisse toute seule avec ses tourments. Elle avait passé des nuits blanches à ruminer en long et en large ce pacte qu'elle avait fait à Dieu : un digne sacrifice en échange d'une faveur déraisonnable.

— Je suis pas venu te dire quoi faire, Claire, ni te suggérer de désobéir au bon Dieu. En ce qui me concerne, je suis pas mal certain que c'est pas lui qui exige qu'une femme accouche au prix de sa propre vie. Est-ce qu'on s'entend là-dessus ?

— J'ai pas fait les grandes écoles comme vous, docteur Galipeau. Je pourrais pas vous dire, mais j'ai souvent entendu monsieur l'curé...

Le docteur leva la main pour l'interrompre.

— Je te parle des Saintes Écritures, Claire, pas de la façon dont le Vatican s'y prend pour interpréter la parole du Seigneur. C'est sûr que l'Église a des règlements qui sont souhaitables et qui nous aident à devenir meilleurs. J'ai pas de doute là-dessus.

Il se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Mais c'est pas le prêtre, l'évêque ou le pape qui se trouve dans les chambres à coucher où naissent des orphelins.

— C'est sûr, mais je suis pas toute seule dans cette affaire-là, fit-elle, embarrassée par le frémissement qu'elle perçut dans la voix du docteur.

Ce dernier se couvrit de son manteau et enfonça son chapeau sur sa tête.

— C'est certain que ça regarde aussi ton mari, mais d'ordinaire, même les plus fringants y pensent à deux fois avant de se retrouver veufs.

Claire suivit le docteur jusqu'à sa voiture et, d'un mouvement subtil des yeux, signala aux fillettes de s'éloigner vers l'arrière de la maison. Jeanne réagit lentement avec une évidente moue de déception.

— Tu peux lui dire de venir me voir si tu penses que c'est nécessaire, lui suggéra le docteur, qui, d'un seul tour de manivelle, fit vrombir le moteur de son automobile.

— Ah! Vous savez, y a la tête dure, lui répondit-elle pardessus le râlement de l'engin.

Elle se dirigea vers la maison, le corps alourdi et les jambes faibles. Pour un court instant, ce danger de mourir en couches lui apparut comme une délivrance. Mais le docteur avait raison. Ce serait de l'égoïsme à son état pur. À l'intérieur, Jeanne et Marguerite, penchées sur le manche de la pompe à eau, s'arrêtèrent net au son de la porte qui s'ouvrit.

— On avait soif, fit Jeanne, d'un air repentant.

Claire les servit et leur nettoya la figure d'un chiffon humide, après quoi les fillettes retournèrent à leurs jeux.

Elle lutta contre l'envie de s'effondrer dans la berceuse, mais s'agrippa au revers du comptoir, là où la vaisselle du petit déjeuner l'attendait toujours. Les paroles du docteur se mêlèrent à sa tristesse, toute noire et vicieuse, qui revenait la hanter. Il avait raison, le docteur, mais il venait en même temps lui arracher le peu d'armes qui lui restait pour combattre son désarroi.

Elle noua mollement son tablier et vida les tasses de thé que ni l'un ni l'autre n'avait touchées. Constance allait sous peu venir pour préparer la soupe du midi, se retremper dans sa vie d'adolescente et s'accrocher au souvenir de Béatrice. Il lui faudrait ramasser ses forces et son courage. Constance ne serait pas toujours là pour la soutenir. Il viendrait un temps où il lui faudrait se consacrer, corps et âme, à son nouveau foyer.

* * *

Edgar laissa la jument trotter à son gré et examina avec soin la configuration du dégel en espérant surprendre une marmotte

paresseuse ou un lièvre farouche émergeant de leur gîte. Les samedis, il terminait son quart de travail au moulin à scie, un peu avant les onze heures, et profitait du reste de la journée pour couper du bois de chauffage ou dépouiller de ses branches et troncs d'arbres les deux milles de sentier qui reliaient sa propriété au Petit-Lac-de-la-Prairie. C'était de la grosse besogne qui savonnait les muscles, mais le grand air lui purgeait les poumons du bran de scie du moulin et lui éclaircissait les idées. Et puis, il y avait toujours un brin d'agrément qui pendait au bout de son labeur ; un petit moment pour taquiner le poisson avant de regagner l'étable pour y faire le train.

C'était dans la forêt, avec sa vie sauvage, ses bruits insolites et ses images mouvantes que, pour Edgar, l'existence prenait tout son sens. Au creux de cette terre si exigeante et généreuse en retour, il sentait la vulnérabilité de son corps d'homme se mesurer à la puissance infinie du bon Dieu. L'ordre et la simplicité des choses s'y manifestaient avec une évidence déconcertante. Il n'y avait pas d'églises ou de cathédrales plus grandioses que le canevas interchangeable du firmament. On n'allait pas trouver de plus belles statues que ces bouleaux, ces érables, ces merisiers et ces frênes bourgeonnant de promesses en ce début de printemps. La chorale du village n'égalerait jamais le pépielement joyeux des moineaux, des merles et des pinsons. Il suffisait de s'arrêter, de tendre l'oreille et d'observer pour déceler le subtil équilibre de cet empire que seul Dieu avait pu créer. Ici, avait compris Edgar, le maître absolu observait de là-haut avec un œil clément, sans inspirer la peur à ceux qui daignaient l'invoquer. Ici, Edgar voyait ce maître absolu comme un bon diable aux pouvoirs bienveillants.

Il se gratta la nuque, là où les mouches noires lui avaient mordillé la chair. Arrivé aux limites d'une clairière, il descendit de sa charrette en identifiant d'un œil avisé les arbres qu'il lui faudrait abattre et opta pour deux ou trois chênes parmi un

riche peuplement de bouleaux et de merisiers. Il avait épargné les érables pour les entailler. Au printemps dernier, une vingtaine de contenants avaient suffi pour transformer la sève bouillie en un festin de bâtons de tire dont les jeunes sœurs de Constance raffolaient presque autant que ses frères.

Ce souvenir encore récent le fit sourire. Ce fut l'une des rares fois où Constance était sortie de sa nature si discrète et besogneuse pour devenir enjouée, presque volage, elle qui ne demandait rien à personne. Une femme qui n'avait pas son pareil à l'étable comme dans la cuisine. Edgar n'avait jamais si bien mangé ; les ragoûts fondaient dans la bouche et la viande des rôtis se coupait à la fourchette. Elle ne s'était jamais permis une remarque disgracieuse ou un soupir d'exaspération aux commentaires tranchants de sa vieille mère. Le sens du devoir lui courait dans les veines. Edgar se prenait parfois à imaginer sa femme un peu plus frivole et décontractée, un peu moins pressée. Les rares moments où il la surprenait assise, c'était au bout de la table, le nez dans un livre ou dans un cahier, l'esprit parti très loin de la maison.

Edgar s'empara de sa hache à l'arrière de la charrette. Cigarette au bec, il balança la lame qui s'enfonça dans la chair verdâtre d'un chêne, jusqu'à ce que sa proie s'effondre sur un tapis de terre noire, de feuilles et de branches mortes. Le corps en sueur, il se défit de sa chemise et ajusta ses bretelles par-dessus sa camisole. Il troqua la hache pour un coupoir et dégarnit sa prise de ses branches. Il s'attaqua ensuite à la robuste tâche de scier l'arbre en belles grosses bûches de seize pouces de long.

La lumière du jour avait lentement commencé à faiblir lorsque Edgar termina d'empiler dans sa charrette la moitié de sa cargaison. C'était tout ce que pourrait prendre sa pauvre jument. Il s'alluma une autre cigarette et s'accorda un instant pour reprendre son souffle et vider le flacon d'eau que Constance lui avait remis. *Un après-midi bien rempli*, se dit-il en pensant au

repas copieux qu'elle lui servirait au retour. Elle avait tant allégé le fardeau de sa mère tout en consacrant une bonne partie de la journée à Claire, qui commençait juste à remonter la côte. Avant de partir, il avait eu l'idée de lui demander de l'accompagner. Il aurait remis l'abattage à plus tard et se serait réfugié avec elle sur la grève. Il lui aurait enseigné les rudiments de la pêche et aurait fait sauter leur prise dans sa petite poêle de fortune qu'il traînait toujours avec lui. À la brunante, il l'aurait serrée contre lui pour la protéger de la rosée et, fascinés, ils auraient capté la lente descente d'un soleil flamboyant derrière la cime des arbres.

La fumée au fond de sa gorge l'apaisa. Cette Constance qu'il adorait plus que le bon Dieu l'aurait suivi, certes, mais bien par souci d'obéir et non par envie. À tenir deux maisons à la fois, la leur et celle de ses parents, Constance avait peu de place dans ses journées pour l'agrément. Il s'était pourtant promis de lui offrir une vie meilleure avec d'occasionnelles gâteries, comme de l'emmener danser chez les Bourbonnais ou faire un tour à Mitigoka, parée d'une robe neuve à son goût ! Hélas, ça ne se ferait pas de sitôt. Il avait vidé son bas de laine pour remplacer la jument que Ti-Jean lui avait volée ; il lui avait même fallu emprunter une petite somme à sa mère pour payer la robe de noces. On parlait de ralentissement au moulin et Edgar n'aurait peut-être d'autre choix que de retourner au chantier cet hiver.

L'idée de passer cinq mois à dormir dans un lit infesté de puces et à se passer de la chaleur de Constance à ses côtés l'ennuyait, mais moins que l'angoisse qui fermentait chez sa femme à la pensée de se donner à lui. Peu importe les douceurs qu'il mettait dans son approche et les efforts qu'il faisait pour modérer son empressement à prendre son plaisir, Edgar se butait à une Constance fatiguée et surtout rongée par la gêne, qui se soumettait à lui dans le seul but de procréer. La réticence de sa femme l'attristait autant que cette possible obligation de partir. Si tel

s'avérait le cas, il n'avait qu'à souhaiter que sa femme trouve une place dans son cœur pour s'ennuyer de lui et le désirer. Toutes les nuits, lorsque leurs corps se détachaient l'un de l'autre, il priait pour que sa semence fasse enfin son œuvre. Il n'attendait que les premiers signes de grossesse pour se soumettre aux enseignements de l'Église et la laisser tranquille jusqu'à la naissance. Chose certaine, il n'y avait rien comme le chantier pour mettre les envies et les désirs de la chair sur la glace.

Edgar rangea ses outils dans la charrette et s'empara de son panier et de sa canne à pêche. Avec la lumière orangée du soleil qui s'adoucissait, il estima qu'il lui restait bien une petite demi-heure pour taquiner le poisson avant la brunante. Il enduisit sa ligne d'une couche de cire afin de la rendre plus résistante et munit l'hameçon d'une belle grosse mouche. Il se déchaussa en vitesse et retroussa les bords de son pantalon. Les pieds enlisés dans les berges vaseuses du lac, il déroula sa ligne, leva l'avant-bras et lui fit tracer un immense arc vers l'arrière ; puis, d'un vif coup du poignet, il la propulsa vers l'avant aussi loin qu'il put. L'hameçon se déposa délicatement sur la surface du lac avant de disparaître dans ses eaux argentées. Confiant, il observa les subtiles ondulations que sa lancée venait de provoquer. Le bouillonnement secret de la vie sous-marine le plongeait dans le moment présent, là où les regrets et les incertitudes se diluaient aisément. Il permit à sa ligne de bien s'enfoncer avant de la tirer vers lui pour la lancer à nouveau en espérant qu'un poisson, n'importe lequel, viendrait s'y frotter. Il sentit alors une légère pression sur l'hameçon, comme si le poisson manquait d'appétit. Il scruta l'étendue du lac. Les quelques minces plaquettes de glace encore visibles deux semaines plus tôt avaient fondu.

Au bout d'un long moment d'inertie, la tension sur sa ligne s'intensifia et Edgar se redressa, alerte. D'un geste prudent, il tira doucement sa ligne vers lui. La lourdeur qui rampa jusqu'à son bras le fit sourciller. Il resserra la main sur la poignée en

souriant de toutes ses dents. Un mouvement maladroit, un mauvais calcul, une faiblesse du regard suffiraient à lui faire perdre sa prise. Il se félicita d'avoir pris le temps de cirer sa ligne tout en se demandant si la précaution aiderait réellement sa cause. Sans penser plus loin, il enfonça les pieds dans l'eau glacée. Le sang se figea dans ses veines, mais il persista jusqu'à ce que le niveau de l'eau lui encerclé la mi-jambe, conscient qu'il lui fallait maintenir juste assez de tension sur sa ligne pour éviter qu'elle casse.

Il tira lentement vers lui, secoua d'un mouvement d'épaules les frissons qui l'assaillirent et vacilla légèrement avant de reprendre pied. L'eau dépassait maintenant la hauteur de ses genoux. C'est alors que le doute le saisit. Il recula de quelques pas et tira sur sa ligne, un pouce à la fois.

— Pour l'amour, c'est pas l'diable fringant, cette affaire-là, maugréa-t-il.

Il jeta un bref coup d'œil à gauche, et puis à droite. Il aurait souhaité qu'une autre paire d'yeux témoigne du monstre qu'il allait sous peu tirer du lac. Il passerait pour un autre vantard s'il lui prenait l'envie de raconter son exploit sans personne pour faire écho à son histoire.

— Ou ben y est paresseux, ou ben y est à moitié mort, grommela-t-il, de plus en plus perplexe par le peu de résistance que lui offrait sa mystérieuse capture.

Petit à petit, la déception prit le dessus sur l'incertitude. À mesure que sa prise cheminait péniblement vers lui, Edgar s'inquiétait de l'absence des habituels soubresauts inhérents au combat pour la survie. Le défi se réduisait à tirer un fardeau inerte que l'approche du rivage rendait de plus en plus aisé. De s'acharner ainsi sur un billot pourri ou un baril rouillé lui apparut alors de plus en plus ridicule.

Lorsque sa prise l'eut enfin rejoint, il s'arrêta de tirer et, la main bien ancrée sur la poignée, projeta la ligne très haut dans les airs pour décrocher l'hameçon. Au même moment, un lambeau de tissu remontant à la surface lui frôla la main. Edgar sursauta de frayeur et s'éclaboussa le torse. Les yeux hagards et le corps raide comme une tige de fer, il contempla, ahuri, le nid de mèches de cheveux et d'herbage qui flottait à quelques pieds de lui. Une forme ronde ballottait doucement au rythme des flots. Surgirent alors la pointe d'un coude, une pièce de tissu, une jambe à moitié repliée et l'extrémité d'une main dont la peau flétrie ressemblait à celle d'un vieillard.

Un cri rauque lui monta aux lèvres et rompit la quiétude des lieux. Ses yeux s'embrouillèrent et sa figure se crispa. Il songea à Constance et remercia le ciel qu'elle ne soit pas à ses côtés. Les jambes englouties dans l'eau, Edgar parvint difficilement à maintenir l'équilibre tout en essayant de recoller les pièces de cette épouvantable révélation. Ce cadavre méconnaissable pourrait aussi bien appartenir à une parfaite inconnue, se dit-il, une vieille dame qui n'avait aucun lien de parenté avec sa femme et que d'autres que sa belle-famille allaient pleurer. Mais tout au fond de lui, il savait qu'il venait de repêcher Béatrice. Ou était-ce Béatrice qui l'avait choisi, lui, pour élucider les circonstances de sa disparition et pour signer de sa main ridée l'irrévocable déclaration de son décès ?

Edgar fit courir ses doigts jusqu'à l'encolure du vêtement de Béatrice, là où l'hameçon s'était fermement accroché. Il respirait à peine. Le jet éraillé de sa propre voix lui parvint d'ailleurs. Les jambes baignant dans ces eaux de la mort, Edgar demeurait néanmoins désespérément alerte.

Béatrice se laissa emporter jusqu'au rivage par la douceur des flots et par une légère pression qu'Edgar exerçait sur sa ligne. Lorsqu'il sentit la terre se durcir sous ses pieds, il se pencha pour agripper d'une main tremblante le tissu filamenteux du collet

où s'était logé l'hameçon. À sa première tentative pour libérer Béatrice, le tissu s'ouvrit, mais le crochet y resta pris. Pressé d'en finir, Edgar tira un canif de la poche de son pantalon et trancha la ligne d'un bref coup de lame, après quoi il bondit hors de l'eau, le torse élané et les bras battant l'air. Une fois sur le rivage, il jeta un regard affolé par-dessus son épaule.

— Calvaire, s'écria-t-il en se tenant la tête entre les mains.

Le cadavre avait déjà amorcé son retour au large, comme s'il avait été poussé par la honte de sa décrépitude. Plus rien n'allait le retenir pendant qu'Edgar ferait le trajet jusqu'à la maison pour quérir de l'aide et asséner le grand coup à sa femme. L'idée de retourner à l'eau pour ramener Béatrice sur le rivage lui glaça le blanc des yeux. Il maudit l'épouvante qui venait de détraquer la cohérence de son instinct. Il fixa le ciel, aveuglé par un soleil persistant pour ce temps de l'année.

— Mon Dieu, mon Dieu, plaïda-t-il.

Poussé par ce que le Tout-Puissant exigeait de lui, il réintégra les eaux noires du lac. Il le ferait pour Constance et pour la famille Beauregard, à qui il fallait à tout prix épargner l'image d'un aussi macabre dénouement.

Il s'approcha du cadavre et enfonça les doigts dans la texture visqueuse du manteau, qu'il tira avec un mélange de respect et de dédain jusqu'à ce que le col, réduit à quelques fils, lui échappe.

— Calvaire, s'écria-t-il.

Il râla de découragement et, au moment où il voulut saisir le bras de Béatrice, c'est le corps tout entier qui fit volte-face. Edgar sautilla vers l'arrière et manqua de perdre pied. Tout près, Béatrice se berçait, offerte dans toute sa laideur au soleil couchant. Ce visage, autrefois angélique, avait été réduit à un

amas de pourriture. Les yeux et une partie du nez s'étaient enfoncés dans le crâne où baignaient des particules de chair, de vase et de bestioles inertes. Dans la bouche à moitié ouverte, les dents s'étaient désalignées ou avaient carrément cédé au gonflement des gencives, dont la couleur avait tourné au brun terre.

Edgar ferma un instant les yeux pour chasser de son esprit ce portrait monstrueux qui venait du coup noircir le souvenir de Béatrice. Du bout des doigts, il poussa le cadavre vers le rivage en fixant tour à tour le paysage silencieux et l'opacité de l'eau qu'il remuait, mais il n'y voyait que la matière insidieuse qui avait rongé la jeunesse de Béatrice et toute trace de dignité.

Au moment où il remonta la grève, il hissa le cadavre hors de l'eau en serrant les dents. Il se rinça le haut du corps et s'éloigna dans un soubresaut de pas maladroits, l'odeur putride lui collant à la peau. Il se vida l'estomac et s'essuya les lèvres du revers de la main. En se redressant, il surprit une corneille qui traçait élégamment un large cercle à une bonne vingtaine de pieds au-dessus de sa tête. Alarmé par les intentions maléfiques du vautour, il courut à toute vitesse les quelques verges qui le séparaient de sa jument. Sous les cris rauques de la corneille, il libéra la bête de la charrette. Il l'enfourcha et, les talons martelant ses flancs, s'élança dans le sentier, pourchassé par les images sordides de crâne pourri et de chair ravagée. Avec ses projets de mariage précipités, Edgar avait arraché Constance à Béatrice sans crier gare et celle-ci n'allait pas s'effacer sans le lui rappeler.

Lorsque enfin Edgar crut distinguer la lueur chancelante à travers la fenêtre de sa maison et la fumée qui s'échappait de la cheminée, le courage lui sortit de la poitrine. Il vira à droite dans une piste qui menait directement à la cour arrière du presbytère. Par ses connaissances et ses liens privilégiés avec le Tout-Puissant, le curé Gauthier savait les mots pour annoncer la mort. Pendant ce temps, Edgar retournerait dans les bois, armé d'une pelle, d'une lanterne et d'une grande boîte pour y

enfouir les restes de Béatrice plutôt que d'affronter l'incrédulité et le désarroi dans les yeux de sa femme. Ce dénouement sordide les clouerait tous, à nouveau, dans un état de choc et de deuil. Il les barricaderait dans un chagrin inconsolable devant lequel Edgar se sentirait lâche et impuissant.

Il s'accrocha les yeux au ciel et hurla son désarroi dans le noir dilaté de la brunante ; un cri qui vibra dans ses entrailles et qui s'attarda longuement dans les méandres de cette forêt maintenant devenue témoin de la laideur, avant de s'éteindre tout à fait sur le flanc de la montagne. Il se jura alors d'épargner à Constance et à sa famille cette horrible découverte et de maintenir intact leur souvenir enchanteur de Béatrice. Il leur devait bien ça, se dit-il pour se redonner du courage. Il leur devait bien une Béatrice qui monterait au paradis parée de sa jeunesse et de sa beauté à peine éclosée.

Juin 1921

La nuit tirait à sa fin dans la grisaille et la poussière de la ville de Manchester, au New Hampshire. En se retournant sur le sofa qui lui servait de lit, Madeleine grimaça en humant les effluves d'oignons frits et de patates fricassées imbibés dans les fibres usées de ses draps de coton. Comme chaque nuit, elle avait navigué dans la tempête d'un sommeil perturbé par un rêve absurde et récurrent. Elle errait, haletante, dans un labyrinthe de rues désertes et voilées d'un épais brouillard, en quête d'un point de repère familier. Elle aboutissait inmanquablement aux murs de briques rougeâtres d'une église portant sur son toit un clocher dont la croix se perdait dans une masse de nuages vaporeux. C'est au moment où la porte de l'église allait s'ouvrir que Madeleine se libérait de son cauchemar, ahurie et désespérée, avant de basculer dans la réalité maussade de sa nouvelle vie.

Elle inspira à fond dans le creux de ses mains afin de masquer l'odeur nauséabonde du souper de la veille que l'humidité rampante d'une vague de chaleur précoce tenait captive. Un peu pour reprendre ses esprits, elle se redressa lentement et parcourut d'un regard les deux fauteuils élimés, la table à café à la peinture brune écaillée et le contour de la machine à coudre Singer drapée d'un ancien couvre-pied troué qui meublaient la pièce. Dehors, par-delà les draperies vieux rose, le ronflement de quelques automobiles et le lointain grincement des tramways lui confirmèrent que le jour la forcerait sous peu à se lever. Elle se laissa retomber contre l'oreiller et ferma les yeux.

À peine une heure plus tard, le discours familier de Francine mêlé au tintement d'assiettes et d'ustensiles la secoua du

sommeil pour de bon. Elle se poussa hors du sofa en se frottant la figure et détecta le pied de son père frôlant l'ourlet du mince rideau qui séparait la cuisine de son refuge nocturne. La chaise grinça sous le poids de son corps, suivi du léger cognement d'un bol que son épouse venait de déposer devant lui. Comme tous les matins, Francine besognait autour de la table et du poêle pour faire déjeuner les siens tout en leur préparant un sandwich que Louise viendrait leur livrer à l'usine à l'heure du midi. C'était le lot des écoliers que de s'assurer que leur famille ne passe pas la journée à l'usine sans nourriture. Il s'agissait invariablement d'œufs, de viande pressée ou simplement de beurre, surtout les deux mercredis du mois précédant le jour de paye, lorsque les provisions tombaient à sec. Qu'importait, Madeleine s'en contrecarrait. L'idée de manger, surtout le matin, lui donnait la nausée. Elle glissa les pieds dans ses pantoufles, puis agrippa sa serviette et sa débarbouillette.

Dans la cuisine, la cadette, Louise, et les deux garçons, Arnold et Roger, contemplaient leur bol de gruau d'un regard évasif. Seul Roger, l'aîné, quasi aussi grand que sa mère avec ses quatorze ans bien arrêtés, l'accueillit avec des yeux méfiants.

— Pas de gaspillage ! Mangez ! ordonna mollement le père.

— J'ai pas faim, maugréa Louise, sans même lever le nez de son livre.

Madeleine se précipita hors de la cuisine par la porte arrière donnant sur un corridor au bout duquel se trouvait une salle de toilette que se partageaient quatre familles. Elle tourna la poignée et, à son grand étonnement, constata qu'elle n'était pas verrouillée. Elle s'engouffra dans la petite pièce et fit tomber le crochet dans son anneau pour se garder des intrus. Après s'être soulagée, elle s'épongea la figure d'eau froide coulant tout droit d'un robinet et délogea le gris maculant une mince palette de savon avant de la frotter sur sa débarbouillette. C'est

ironiquement dans ces logements minables et obscurs qu'elle avait découvert les vertus de l'eau courante. Malgré l'étroitesse des lieux, les murs souillés et la chaleur étouffante qu'il y régnait, c'est là que Madeleine préférait s'enfermer au lieu d'avalier la soupape bouillie de Francine. Depuis l'accouchement, six semaines plus tôt, elle ne mangeait que pour se tenir en vie et pour taire les remarques de Francine quant à son allure maigrichonne.

— Aie là! C'est chacun son tour. Débarrasse ou ben...

Madeleine écourta sa toilette au son d'un flot continu d'avertissements et de menaces, et sortit en évitant le regard d'une bonne femme rondelette tenant deux enfants par la main. De retour au logis, son père et ses deux fils avaient déjà pris la route, le premier vers la Manchester Coal & Ice Company et les deux autres vers l'Amoskeag Manufacturing Company. Madeleine nettoya les assiettes sales entassées dans l'évier tandis que sa belle-mère avalait quelques cuillerées de gruau du bol à peine entamé de Louise.

— Ça va suer fort, aujourd'hui, laissa échapper Francine entre deux bouchées.

Elle gratta le fond du bol de sa cuillère, rinça sa vaisselle et s'essuya les mains en trois secondes à peine.

— Oublie pas de boire en masse, ma chouette, autrement tu vas te ramasser sans connaissance.

Elle remplit un verre d'eau et le tendit à Madeleine en souriant.

— Envoie, lui commanda-t-elle en se refaisant un chignon.

Derrière ses mouvements impétueux, son parler expéditif et son entrain quasi étourdissant, Francine était de celles qui se jetteraient à l'eau pour secourir autant l'un des siens qu'un pur étranger. Dans ses gros yeux ronds, dont Louise avait hérité, se

logeaient une bonté infinie et un optimisme presque maladif. À tort ou à raison, Madeleine avait été aspirée dans le clan des Savard. Sa belle-mère l'avait accueillie à bras ouverts en insistant pour qu'elle attende une semaine ou deux avant de s'enrôler à l'usine, vu sa trop récente condition. C'étaient les mots que Francine avait employés, «sa récente condition», peut-être ceux qu'elle avait empruntés de Marie-Laure, qui avait sûrement tenté de limiter l'étendue des détails des malheurs de sa petite-fille. Mais après deux jours de guerre froide pendant lesquels Madeleine avait refusé d'avalier quoi que ce soit, Francine avait baissé les bras, avec une moue qui trahissait une sincère inquiétude. Ordinairement, elle aurait pris Madeleine sous son aile dans la salle de filage, mais les quelques postes affichés venaient juste d'être pourvus alors qu'il s'en trouvait toujours dans la salle de tissage. Francine eut beau expliquer à sa belle-fille qu'il valait mieux se faire patiente, que la salle de tissage était beaucoup plus bruyante, Madeleine avait précipité les choses avec sa quasi-grève de la faim et s'était retrouvée, bien malgré elle, dans la cacophonie des métiers, sous la supervision d'une bonne Canadienne française, amie de Francine.

— À trop boire, j'ai toujours envie, fit Madeleine en déposant le verre à moitié plein sur le comptoir.

La dernière fois qu'elle avait eu à demander la permission d'aller aux toilettes, c'était à l'école du rang alors qu'elle avait à peine l'âge de Louise. À la manufacture, il fallait héler le patron immédiat, le *second-hand*, dans le jargon franglais de l'usine, ou le patron de ce dernier qu'on appelait l'*overseer*.

— C'est gênant, confia-t-elle à Francine.

— Tu vas t'habituer, ma chouette. Et pis, y sont pas méchants, les *second-hands* pis les *overseers*. C'est juste qu'y faut qu'y sachent où c'est que tout le monde est sur le plancher.

Madeleine se vêtit rapidement d'une robe légère à pois, boutonnée jusqu'au cou et considérée trop longue pour la mode plus permissive des Américains. Elle plia les draps et les déposa soigneusement à l'extrémité du sofa, puis enfouit sa robe de nuit dans une valise qu'elle camoufla près du mur. C'est dans cette valise que se trouvaient aussi les lettres de Marie-Laure. Sa grand-mère se tracassait au sujet de sa santé ; elle l'encourageait à être brave, lui promettait une visite sans jamais préciser de date et la suppliait de lui donner de ses nouvelles. Mais Madeleine n'avait encore rassemblé ni l'énergie ni la vaillance nécessaires pour la rassurer.

— Tu te rappelles les mots en anglais ? *Bathroom, please!* C'est toujours d'adon de demander en anglais à moins que M. Racicot y soit, lui expliqua Francine, une pince à cheveux coincée entre les dents.

Elle ramena la chevelure châtaigne de Louise en queue de cheval et sécurisa les mèches rebelles avec la pince. La petite, plongée dans un manuel scolaire, poursuivit sa lecture sans broncher.

— J'ai mis un biscuit dans ton sac au cas où t'aurais faim avant de partir pour l'école, dit Francine à sa fille. J'en ai mis un pour toi aussi, Madeleine ! T'as rien avalé. C'est pas comme ça que tu vas te refaire des forces.

Francine se défit de son tablier, passa un chiffon trempé sur la table et rangea les sandwiches dans la glacière.

— Oublie pas de barrer, pis fais la bonne fille, dit-elle à Louise, qui hocha la tête distraitemment.

Malgré la chaleur étouffante, Francine se mit en route en battant le pavé de la rue McGregor d'un pas énergique que Madeleine avait grand-peine à soutenir. Francine ne ralentissait jamais. C'est ainsi animée par le feu du devoir et du

dépassement qu'elle régentait la sombre existence de sa petite famille. Elle était la pourvoyeuse de stabilité et de promesses, beaucoup plus que son mari, qui, l'année précédente, s'était enfoncé le pied droit dans la pointe effilée de l'ancre destinée à un bloc de glace. Il avait récupéré son emploi et l'usage de son pied au bout de trois mois de convalescence, mais l'accident avait raffermi sa nature pessimiste, comme si le simple fait d'exister avait été réduit à une absurde nécessité. Ce qui soudait et différençait tout à la fois Madeleine et son père, c'est cette impression aliénante de s'être égarés en cours de route sans le moindre point de repère pour se réfugier en lieu sûr ; un malaise que la confiance et la jovialité de Francine rendaient encore plus évident. Madeleine aurait bien voulu savoir si sa défunte mère avait aussi appartenu à cette race de femmes bouillonnantes et fougueuses. Jadis robuste et de belle apparence avec ses longs cils et le parfait tracé de sa mâchoire, son père avait sans doute facilement conquis le cœur de Francine. Madeleine se demandait souvent s'il avait choisi sa deuxième épouse parce qu'elle lui rappelait la première ou s'il s'était tout simplement accroché à plus fort que lui.

Le flot des travailleurs gonflait à vue d'œil. Passé l'immense barrière en fer forgé de l'Amoskeag, une interminable chaîne d'édifices en briques rougeâtres sillonnait le cours tranquille de la rivière Merrimack, qui semblait elle aussi avoir perdu son âme. Seules cette rivière et quelques taches de verdure contrastaient avec cette imposante forteresse, d'apparence statique et intimidante pour des yeux habitués à des âcres de pâturages, de clôtures en piquets de bois, de troupeaux de vaches et de gerbes de blé se courbant à la merci de la brise. Dans ces lieux forgés par le génie de l'homme, Madeleine restait abasourdie et nostalgique.

— La fin de semaine approche. À c't'heure qu'on a fini le ménage du printemps, on va pouvoir se mettre à la machine à coudre. Te faire une belle robe d'été. Pour sortir !

Francine venait de lui prendre le bras pour l'inciter à suivre le flot rapide des travailleurs parcourant la large dalle de ciment qui les menait à leur édifice respectif. Madeleine ne fit aucun cas du projet de Francine ; l'idée de mousser son apparence avec une robe neuve l'irritait. La journée de travail terminée, elle ne demandait qu'à retrouver un peu d'aise dans les quelques robes, jupes et blouses d'été à manches courtes qu'elle avait rapportées de la campagne, peu importait si elles étaient passées de mode.

— Y me semble que ça serait pas un luxe, une robe neuve. Pis ça te changerait les idées, insista gentiment Francine.

— J'ai besoin de rien, lui dit Madeleine. Vous en faites déjà assez pour moi.

— Ben voyons ! On est juste ben contents que tu sois icitte, avec nous autres, rétorqua Francine, comme si Madeleine était débarquée dans cette famille de son propre gré. Mange un peu de ton biscuit, là ! Fie-toi à moi, tu vas en avoir besoin.

Madeleine tenta de presser le pas en forçant un sourire sur ses lèvres.

— Tu vas voir, ça va être correct. Pense aux bonnes choses. Pense que c'est la fin de semaine qui s'en vient.

Elle lui serra le bras et bifurqua en direction de la salle de filage aussi joviale et déterminée que si elle s'en allait danser. Madeleine se laissa porter par la causerie bourdonnante de la foule, les éclats de voix et le claquement de talons sur le pavé. Des enfants d'à peine dix ans la frôlèrent au passage en sautillant ; ils étaient eux aussi en route pour l'usine et si peu incommodés par la chaleur. Elle plongea la main dans le sac

que Francine lui avait remis et grignota le biscuit pour apaiser une faim sournoise. Elle repéra enfin l'escalier qui la conduirait à la salle de tissage déjà bondée de travailleurs, souriants et bavards, presque fiers à l'idée de passer la journée dans le bruit et la poussière plutôt qu'au grand air sur une ferme que leurs parents avaient quittée bien avant leur naissance. Dans cette vaste salle crasseuse, Madeleine considérait sa fierté comme une affaire oubliée, une illusion qui s'égrainait en une prière pour que sonne la fin de son quart de travail.

Une fois à l'intérieur, elle s'empressa d'endosser son tablier et se dirigea vers ses métiers. Dans cette salle qui mesurait bien la moitié d'un champ de maïs, c'était comme si l'air avait été annihilé par le martèlement grossissant des navettes renfermant les bobines de fil. Madeleine vérifia la trentaine de métiers de sa section, aussi vaste que la pièce où elle passait ses nuits, afin de s'assurer qu'ils étaient tous en marche. Telle une complice de sa propre détresse, elle appuya sur le levier d'un des métiers dont un bris dans le fil avait forcé l'arrêt. Ce geste bénin monta de plusieurs crans le martèlement déjà tumultueux des métiers qui allait lui casser les oreilles pour un nombre interminable d'heures. Elle n'en serait que brièvement épargnée durant la pause du dîner.

Francine l'avait prévenue au sujet du bruit assourdissant en lui promettant, comme mince consolation, qu'elle s'y habituerait comme tout le monde. Après presque quatre bonnes semaines englouties dans le vrombissement des métiers et le frétillement des plaquettes, Madeleine se vit condamnée à un destin auquel elle refusait de se conformer. Son regard s'arrêta sur les hautes fenêtres qui garnissaient presque tout le mur extérieur de l'usine. Seuls les dards d'un soleil flamboyant perçaient ces longues fenêtres poussiéreuses, captant au passage les particules

de coton suspendues dans l'atmosphère. *Pour l'amour du ciel, qu'il y en ait donc une qui s'ouvre*, supplia-t-elle en silence. La sueur coulait déjà jusqu'à l'encolure de sa robe.

Elle s'essuya le front du revers de sa manche et, pour se distraire, chercha sa voisine des yeux, une jeune fille à peine sortie de l'adolescence qui lui avait fait des confidences; un réparateur de métiers à tisser lui avait formulé la grande demande. Madeleine avait été prise de court par la nouvelle et s'était détournée, soudain alertée par la réalité peu reluisante de son propre sort. Depuis que les bonnes sœurs lui avaient vidé le ventre de son enfant, l'avenir était devenu un endroit interdit et précaire.

Étonnamment, la jeune fille aux amours inquiétantes avait été remplacée par une autre, encore moins âgée, manipulant avec des gestes nerveux une bobine qui bondit tout à coup hors de la navette, comme un chaton apeuré.

— *Look out at what you're doing!* hurla le contremaître par-dessus l'épaule de Madeleine.

Madeleine tressaillit et courba la tête. Elle inspecta soigneusement ses métiers, cherchant à prévenir un dérèglement dans la cadence solide des plaquettes, et détecta un autre bris de fil. Sous le regard sévère du *second-hand*, elle rattacha minutieusement le bout de fil, s'empara de son crochet et le fit glisser entre les lisses, comme le lui avait appris l'amie de Francine.

— Maudit! siffla-t-elle en constatant quelques verges de fils répandus sur le sol garni de débris et de résidus. Madeleine s'agenouilla, résignée devant l'interminable tâche de nettoyer le fil à neuf.

— *You'll learn*, s'égosilla le *second-hand* en lui lança un clin d'œil juste avant de tourner les talons et de disparaître entre les longues allées de métiers.

S'il s'était attardé quelques secondes de plus, elle l'aurait supplié de lui laisser respirer un peu d'air du dehors, mais elle n'avait pas encore appris la façon de se faire entendre par-dessus le tintamarre des métiers, encore moins avec cette langue anglaise qui la désorientait un peu plus chaque jour.

Accroupie avec le fil souillé entre les doigts, Madeleine eut soudainement cette brève impression de rêver. Un mince courant d'air, doux comme une caresse, lui effleura la nuque. «Enfin», émit-elle, victorieusement. Elle se leva d'un bond en récitant un *Je vous salue Marie*, fébrile à l'idée d'exposer à la brise son corps suintant, mais sa prière s'éteignit en plein sur «le Seigneur est avec vous». Une vague de terreur s'éleva parmi les travailleuses, qui semblaient désemparées et criaient à tue-tête. Partout, la brise bienveillante soulevait la poussière dans une tempête grise. Partout, des balles de coton virevoltaient dans les airs avant d'atterrir sur les précieux fils des métiers. Madeleine s'accroupit et se boucha les oreilles. La crasse et la souillure l'empêchaient de respirer et elle se prit à maudire la personne qui avait répondu à ses prières en ouvrant cette satanée fenêtre. Moins d'une minute plus tard, la brise mourut enfin et la poussière s'abattit, encore plus épaisse, sur les corps, les métiers et les bobines. L'erreur serait coûteuse, en heures supplémentaires, sans gages, et il faudrait tout nettoyer avec à peine une dizaine de minutes pour englober des beurrées de pain.

Madeleine quitta l'usine un peu après les six heures, exténuée, mais gagnée par la sensation de fausse liberté qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle mettait le pied dehors après une longue journée de labeur. Il lui fallait toujours quelques minutes avant que son ouïe puisse à nouveau capter le froissement du feuillage des arbres longeant la rivière et le ramage des moineaux et des rouges-gorges qui s'y aventuraient. L'air pesait moins lourd qu'à l'intérieur de la salle de tissage et Madeleine marcha lentement parmi une foule éparse, les yeux mi-clos, le cœur et la tête

perdus dans les champs de son grand-père. Elle chercha dans ses souvenirs le parfum des premières gerbes de blé émergeant des fibres d'une terre riche et grouillante, mais c'est l'odeur de suie et de charbon des hautes cheminées de l'usine qui ne manquait jamais de la ramener sur terre.

Francine lui ouvrit la porte en la dévisageant d'un air inquiet qui se fondit en un sourire de soulagement.

— As-tu eu le temps de manger, au moins ?

Elle lui tendit un verre d'eau, que Madeleine lui remit après y avoir à peine trempé les lèvres.

— Je m'endure pus, fit Madeleine en se dirigeant vers les latrines.

Madeleine s'effondra sur la cuvette pour ensuite s'inonder la figure d'eau qui masquerait quelque peu les odeurs d'urine et de transpiration de ces lieux exigus. À la ferme, penchée au-dessus de la pompe dans la cuisine, elle avait tenu pour acquis ce moment de réconfort. Elle se frictionna la figure, le cou et s'apprêta à détacher les boutons de sa robe lorsqu'une rafale de poings la fit sursauter, mais elle continua tout de même de faire couler l'eau du robinet et démêla sa chevelure de ses doigts humides. Elle fit sauter quelques boutons, mais une voix hargneuse résonnant derrière la porte l'interrompit.

— C'est chacun... chacun son tour. Débarrasse au plus... au plus sacrant !

La voix bourrue d'un ivrogne la mit sur ses gardes. Elle ne voulait surtout pas d'embêtements. Elle tendit l'oreille, les mains dégoulinantes au-dessus de l'évier, et crut bon de reboutonner sa robe et de fermer le robinet. Au moment d'agripper le crochet

du bout des doigts, l'homme frappa de plus belle. Madeleine recula instinctivement, le dos pressé contre le contour de l'évier, coincée entre la peur et la furie.

— C'est assez. Assez! Assez! Assez! hurla-t-elle enfin.

À quoi bon installer des latrines si c'était pour s'y faire éjecter à tout moment? Elle en avait suffisamment enduré pour la journée et ce n'était pas un souïlon crasseux et mal rasé qui allait faire la loi et la priver du seul agrément de ce maudit trou à rats.

Elle mit la main sur la poignée, le cœur battant, le regard dur comme la pierre, prête à édenter l'intrus d'un seul coup de poing. Elle ouvrit la porte d'un mouvement sec et figea, les poings dans les airs. Francine la fixait de ses grands yeux inquiets, les sourcils remontés et la bouche entrouverte.

— Ma foi, tu y as donné la frousse de sa vie, à celui-là!

Francine lui saisit le coude. Elles s'en retournèrent vers le logis, parmi les chuchotements des curieux postés derrière des portes mi-closes. On la pointerait du doigt; on la traiterait d'hystérique, de vieille fille qui cherche le trouble. Elle les haïssait tous. Et puis, elle en avait plein le dos qu'on la bouscule en tous sens, qu'on lui dicte où et quand aller travailler, qu'on la pousse à se divertir, qu'on lui confectionne une robe neuve et qu'on prétende que son enfant n'avait jamais existé.

— Tu dois te mourir de faim, lui dit Francine.

— Le contremaître nous a donné dix minutes pour manger, lui répondit Madeleine derrière le rideau, en décollant sa robe à pois de sa peau moite.

— J'en ai eu vent, c'est le cas de le dire. Faut pas avoir la tête à Papineau pour savoir qu'on n'ouvre pas dans la *weave room*, soupira Francine, en hissant sur le poêle une pleine marmite d'eau à bouillir.

Quelque peu contrariée, mais soumise à l'idée d'ajouter à cette canicule la chaleur envahissante du poêle, Madeleine la rejoignit à la cuisine et se mit à peler des pommes de terre. Elle se serait bien contentée d'une soupe tiède et d'une tranche de pain.

— Je te jure, un de ces jours, on va finir par sortir d'icitte, lança Francine en scrutant la fenêtre.

La pièce s'était soudainement obscurcie, le soleil entraînant avec sa disparition une violente brise que Madeleine accueillit comme une délivrance. Francine tira sur la chaîne pour allumer l'ampoule qui pendait du plafond au-dessus de la table.

— C'est la chance qu'on a pris, commença-t-elle. Que ton père aille livrer de la glace au lieu de s'engager au moulin.

Elle tira quelques oignons d'un sac de jute.

— Y a jamais été ben fort à l'idée de mettre notre nom pour un logis de l'Amoskeag. Moi, ça fait longtemps que j'y pense, et pis là, vu que ça commence à faire tassé dans notre p'tit coque-ron, il va ben falloir qu'on trouve plus grand.

Madeleine l'observa d'un air suspect.

— On en a parlé ton père pis moi. Avec toi icitte, ma belle, y est d'accord pour donner notre nom.

Madeleine manqua de s'érafler un doigt. Avait-elle bien entendu? Allait-on l'enchaîner à cette vie de misère comme un chien à un poteau? Elle se retint de toutes ses dents pour ne pas mettre les choses au clair pour de bon, mais comme toutes les fois que lui prenait l'envie de s'expliquer, la substance lui échappait. Elle n'avait aucun but, aucun projet, aucun endroit pour disparaître.

— Y a Louise qui s'en va sur ses onze ans. Y a plus d'argent qui va rentrer. Elle aime ça, l'école, mais ça sera pas long qu'y va falloir qu'elle travaille, elle aussi.

Madeleine fit claquer son couteau sur le comptoir.

— Faire travailler Louise à la manufacture ? Si jeune ? Ben voyons, s'exclama-t-elle, au bord des larmes.

— C'est que, c'est que, bafouilla Francine, en écarquillant les yeux. C'est pas rare, par icitte, que les enfants aident leurs parents à arriver.

Elle se frotta un œil du revers de la main et trancha lentement un dernier oignon dégarni.

— Ça fait pas ben longtemps qu'on est capables de respirer un peu avec l'accident de ton père. Pas de gages pendant trois mois, veux, veux pas, c'est dur en ti-boutte sur le portefeuille.

Elle déposa les tranches d'oignons dans la marmite encore tiède.

— Mais là, toute va ben. Toute va ben, ajouta-t-elle en secouant la tête, le timbre de sa voix ayant gravi quelques octaves. Si ça continue comme ça, Louise va se tenir loin de la manufacture jusqu'à douze ans au moins, plus si on est capables.

— Ah ! émit Madeleine, horrifiée.

Elle eut une pensée pour Marie-Laure, qui, par la grâce de Dieu, l'avait gardée auprès d'elle lorsque son père avait fui son pays, sa foi, son chagrin. Autrement, c'est la vie qu'elle mènerait aujourd'hui, peut-être même avec un mari et des enfants.

Un bref silence envahit la pièce.

— C'est ben plus grand, c'est propre, les plafonds sont ben plus hauts, reprit Francine. La compagnie s'occupe de toutes les réparations. J'en ai visité. C'est tentant.

— J'imagine, marmonna Madeleine.

— Une fois qu'y nous ont acceptés, y peuvent pas nous mettre dehors tant qu'y a quelqu'un dans la famille qui travaille au moulin. Et pis tant qu'on tient ça propre. Et pis pour ça, on n'a pas à s'inquiéter, hein, ma belle ?

— Ah, ben oui !

— Pis, sais-tu le plus beau de l'affaire ? lança-t-elle en essuyant son couteau. Y a une toilette pis un bain pour chaque appartement. Te rends-tu compte ? Un bain !

Madeleine rinça les pommes de terre qu'elle venait d'arranger pour ensuite s'investir dans le pelage des carottes et des navets, cherchant à chaque coup de couteau à se détacher du discours de sa belle-mère. Il n'était pas question qu'elle aille s'enfermer à vie dans le bruit et la poussière du moulin et dans un appartement où les voisins s'entendaient respirer.

— Ah pis, y a aussi un perron assez grand pour mettre une chaise ou deux.

— Où c'est qu'y est tout le monde ? demanda Madeleine pour briser le cours déprimant de cette conversation.

— Avec cette chaleur-là, la glace est en grande demande. Ton père fait de l'*overtime*, mais avec l'orage qui s'annonce, c'est dur à dire. Louise se tient chez des amies, loin de l'ouvrage de maison, on sait ben.

Elle jeta un regard vers l'horloge. Il était presque six heures et demie.

— Pis le jeudi, les gars se rendent toujours au jardin pour voir à leurs légumes. C'est la Compagnie qui a commencé ça pour les jeunes. Faut dire qu'icitte, aux *States*, ça pousse plus vite que...

Francine ravala la fin de sa phrase et serra les lèvres. Sans le vouloir, elle avait laissé échapper ces allusions sournoises au sujet du pays de ses beaux-parents, une famille qu'elle n'avait jamais rencontrée; un terrain trop glissant sur lequel les êtres éplorés risquaient de tomber et de se blesser. C'était à s'en arracher les cheveux de la tête! Il suffisait à Madeleine d'un rien – un objet, une odeur, une voix – pour rallumer les souvenirs déchirants de ce qu'elle avait été, de la maison dans laquelle elle avait grandi, de son enfant qui n'était plus le sien.

Le malaise de Francine était palpable et, après coup, Madeleine s'en voulut de s'être montrée aussi intransigente. Sa belle-mère avait été plus qu'accommodante et avait tout fait pour qu'elle se sente la bienvenue. Madeleine tenta donc de se radoucir et de mettre un peu d'eau dans son vin.

— Le printemps arrive plus de bonne heure, c'est sûr, marmonna Madeleine du bout des lèvres.

— Ah, pis les gars voudraient ben t'emmener danser. C'est jour de paye aujourd'hui, pis...

— Sainte bénite, interrompit Madeleine en courant vers le salon. Elle fouilla les poches de sa robe et en retira une enveloppe brune remplie de pièces en argent.

— Tiens, dit-elle à Francine en lui remettant l'enveloppe. Une chance que tu m'as fait penser à ça.

— Ben oui! Y a ben deux semaines que t’as fini ton *training*! Bravo, dit-elle en hochant la tête à chaque *silver dollar* qu’elle glissait entre ses doigts. Quatorze belles pièces, pis que’ques cennes.

Elle étendit le bras pour s’emparer d’une boîte de café en tôle, rangée au-dessus du poêle, et y déversa une partie de l’argent que Madeleine venait de lui remettre.

— V’là ton gîte pis tes repas de couverts, ma belle, lui dit-elle.

Elle remit le contenant en place et fit face à Madeleine avec une pièce de un dollar dans le creux de sa main.

— Ça, c’est pour toi. Tu fais ce que tu veux avec pourvu que ça te donne de quoi espérer.

— Jamais de la vie, lui répondit Madeleine sur un ton ferme.

— C’est à toi, ma belle, insista Francine en enfouissant la pièce d’argent dans la poche du tablier de Madeleine. C’est comme ça que ça marche icitte. Tout le monde garde une petite partie de ses gages. J’sais pas pourquoi ça serait différent pour toi.

Francine recouvrit le chaudron pour s’emparer d’un bout de chiffon et d’une brosse.

— Ça serait le temps de faire bouillir les patates, lui dit-elle.

Elle fit quelques pas, se retourna vers Madeleine en l’observant d’un air qui sentait les beaux projets d’avenir dont une mère rêve pour sa fille.

— Tu vas voir, ma belle, y a quelqu’un qui t’attend que’que part. On sait pas quand, on sait pas où, mais ça va venir. Ton père pis moi, on prie tous les soirs pour que tu rencontres un beau jeune homme qui va te faire chavirer le cœur pis te faire rester avec nous autres.

Elle disparut derrière le salon menant aux deux chambres à coucher.

— Y a que'ques morceaux de lard dans la glacière. Tu les mettras dans le chaudron en même temps que les patates. Pendant ce temps-là, j'vas prendre un peu d'avance avec l'ordinaire.

Seule dans la cuisine, Madeleine mit la main dans sa poche et pressa, du bout de ses doigts, la pièce de monnaie, la première qu'elle ait jamais possédée. Elle remplit le chaudron de légumes, y ajouta le lard et s'attarda à la fenêtre pour y aspirer cette brise porteuse de pluie, d'odeurs de terre mouillée et de feuilles nouvelles mêlées aux effluves de vidange et de viandes rôties des voisins. Mais le vent se replia subitement et l'air se gorgea d'humidité. Sans plus attendre, le tonnerre déferla sur les parois en brique de l'édifice, comme si celui-ci venait de le scier en deux. Une pluie lourde comme un rideau de métal martelait les toits, les rues pavées de dalles et les quelques malheureux piétons qui cherchaient refuge. Madeleine n'avait jamais été témoin d'un pareil déluge, si soudain, si assourdissant.

Elle se rua vers la porte avant, celle qui donnait directement sur l'extérieur et l'ouvrit toute grande. Debout sur le seuil, elle se gava de cette fraîcheur délicieuse qui lui caressait la peau. Elle tenta un pas vers le carré de perron, mais la férocité d'un second coup de tonnerre la fit reculer. Elle attendit qu'il se taise et se projeta à l'extérieur comme si elle plongeait dans les eaux furieuses d'un torrent, serrant très fort la pièce de monnaie enfouie dans sa poche. Lorsqu'il frappa de nouveau, elle demeura subjuguée par la puissance du tonnerre, incapable de se soustraire à ses violentes menaces. Le battement de l'averse venait tout engloutir ; la grisaille de la ville, ses habitants toujours pressés, ce sombre logis, la distance qui la séparait de la ferme de ses grands-parents, le fantôme d'Edgar et son ventre plat. Elle ferma les yeux très fort et se noya dans cette douce folie

qui venait engourdir son mal à l'âme. Trempée jusqu'aux os, Madeleine se laissa aller à la dérive. Elle se revit, titubant en bordure d'une route boueuse, le cœur fébrile, la tête brouillée, amoureuse et offerte à l'imprévisibilité du destin. C'est ainsi que tout avait commencé, moins d'un an passé. Et c'est là que tout aurait dû s'arrêter. Un éclair cisela la noirceur du ciel et le tonnerre frappa de plus belle. Aveuglée par la rudesse de l'ondée, Madeleine tituba, dépossédée de sa fausse bravoure et baignant, cette fois, dans les souvenirs trop récents de sa dernière année de vie. D'une main incertaine, elle caressa son ventre où logeait un chagrin démesuré et gémit, ses cris rauques asphyxiés par le vrombissement de la pluie.

Elle sentit à peine cette main se poser sur son épaule et ce bras lui encercler la taille. L'odeur rassurante du bran de scie était restée collée à la peau rugueuse de son père. Elle le laissa la conduire à l'intérieur au rythme inégal de ses pas. Francine lui épongea le corps d'une serviette en lui répétant que tout irait mieux, que tout s'arrangerait. Madeleine hocha la tête doucement, ses pensées accrochées à cette pièce de un dollar.

Ce soir-là, Francine cavala comme une forcenée sur la machine à coudre pour terminer la robe qu'elle avait taillée sur le plancher propre de sa chambre pendant que Madeleine s'était imprudemment exposée aux éclairs et au tonnerre. Le va-et-vient constant de l'aiguille sur le tissu à fleurs semblait renforcer la détermination de Francine à vouloir recoudre au plus vite l'âme déchiquetée de sa belle-fille. Pendant ce temps, Madeleine feignait le sommeil avec une raison d'espérer enfouie au creux de sa main. Aussitôt que la famille se qualifierait pour un logement de la compagnie et que ses économies lui permettraient l'achat d'un billet de train, elle s'en retournerait dans son pays. À la première occasion, elle répondrait aux lettres de sa grand-mère, tenterait de trouver où avait abouti Fernand et lui demanderait de lui dénicher un emploi en ville. N'importe quel

emploi! Pour la première fois depuis son arrivée à Manchester, la perspective d'aller travailler à l'usine lui apparut comme une solution à ses tourments plutôt qu'une perpétuelle forme d'agonie.

Après avoir mis la machine Singer au repos et l'avoir rangée sous son couvre-pied, Francine tira sur la chaîne pour éteindre la lumière et s'effaça sur la pointe des pieds. Dans la nuit calme et fraîche, Madeleine s'endormit rapidement d'un sommeil profond, le coussin lui servant d'oreiller enfoui au creux de son ventre.

Août 1921

En route vers la maison après une messe chantée en mémoire de sa sœur repêchée par Edgar presque quatre mois plus tôt, Constance fixait d'un regard absent le gravier poussiéreux, avec en tête l'idée bien arrêtée de faire des beignes. Béatrice raffolait tant de cette gâterie infiniment riche et moelleuse, réservée au temps des fêtes et non aux journées chaudes d'une fin d'été. Qu'importait, s'était dit Constance pendant la messe, il fallait plus que les prières et les lampions pour se remémorer les petites joies que, de son vivant, Béatrice avait partagées avec elle. Ses frères et sœurs n'en reviendraient pas et leur mère, qui vivait sa peine le plus loin possible du regard des autres, oserait peut-être lever les yeux vers les siens.

Coïncée entre son homme et sa belle-mère sur le siège de la charrette, Constance passa en revue dans sa tête la liste des ingrédients nécessaires. Quitte à couper la recette de moitié pour ne pas trop gruger dans les réserves de la semaine, il y aurait des beignes pour dessert en ce beau dimanche d'août, n'en déplaise à sa belle-mère qui verrait la chose comme un caprice.

— Tu parles d'une belle journée ! s'exclama Edgar.

En effet, la lumière pénétrante de cette dernière semaine d'août faisait reluire le feuillage, comme s'il avait été poli à la cire. L'air était sec et la chaleur caressante. Constance était pressée de mettre pied à terre. Elle se trémoussa sur son siège avec le souvenir de Béatrice, tantôt si agréable, qui s'était soudainement tapi dans le fond de son âme. Elle baissa les yeux et respira à fond, sans bruit, en conviant sa sœur auprès d'elle, amusée autant par les oiseaux que par les abeilles et balayant l'air de sa main

comme une princesse dans son carrosse. Ces images lui rappellèrent sa propre bonne fortune, qu'elle n'appréciait pas toujours à sa juste valeur ; il faisait beau, c'était jour de repos et l'appétit lui était enfin revenu après deux mois de nausées.

Edgar lui effleura le coude en lui jetant un regard complice. Ou bien il avait deviné sa pensée au sujet des beignes, ou bien il avait une idée en tête qu'il se mourait d'envie de lui révéler.

— C'est un temps parfait pour commencer à nettoyer le jardin, suggéra la mère d'Edgar. Toi pis moi, ma chère, poursuivit-elle en se tournant vers Constance, on a du tricotage à faire sur la galerie au lieu de gaspiller de l'huile à lampe après le souper.

Edgar ne dit rien, mais il frôla le genou de Constance du revers la main.

— Peut-être un peu plus tard dans l'après-midi, murmura poliment Constance.

La vieille M^{me} Leclerc se laissa guider dans la maison par Constance pendant qu'Edgar se dirigeait vers l'étable pour y dételer et abreuver la jument. Eva se dévêtit seule et rangea elle-même son chapeau et ses gants. Constance en profita pour se débarrasser en vitesse de sa tenue du dimanche, une robe plutôt coquette à pois verts, trouvée dans une pile de vêtements usagés que sa mère récupérait des McPherson. Leur fille aînée, Tracy, s'était déniché une bonne place comme servante chez les Sullivan, une famille prospère d'avocats qui refilait à ses employés des vêtements à peine démodés, mais encore trop chics pour l'ouvrage de la ferme. Constance mit sa blouse écru et sa jupe de tous les jours, plutôt usée, mais tellement plus confortable, surtout depuis qu'elle en avait repoussé le bouton à la taille. Son ventre grossissait lentement, pas assez pour attirer les regards, mais suffisamment pour qu'elle se sente à l'étroit dans ses vêtements.

— Il va nous falloir sortir le rouet, autrement ce pauvre enfant-là aura pas grand-chose à se mettre sur le corps, déclara M^{me} Leclerc en sortant de sa chambre.

Constance se munit de son tablier et remplit un grand bol en terre cuite de farine. Elle y ajouta une pincée de sel, puis récupéra de la glacière du gras de saindoux qu'elle mit à chauffer lentement.

— J'vas nous faire des beignes, annonça-t-elle afin d'éviter les spéculations de sa belle-mère et de devancer ses objections.

Elle rassembla le reste des ingrédients. Usant de la plus grande discrétion, elle battit ensemble les œufs, la farine, le lait et une pincée de levure.

— Des bons beignes, répéta Constance sur un ton suave. Le mot sur ses lèvres goûtait déjà le sucre et le contentement.

M^{me} Leclerc demeura silencieuse, mais c'est Edgar qui, en entrant, fit écho à ses paroles. Il se précipita à la pompe à eau et se savonna les mains comme chaque fois qu'il revenait de l'étable.

— Des beignes? émit-il. Pour vrai?

— Ça sera pas long pour le déjeuner, lui promit Constance en mettant à chauffer un plat de fèves au lard pour accompagner l'omelette qu'elle avait l'habitude de servir après la messe du dimanche.

— En quel honneur? s'enquit enfin M^{me} Leclerc du creux de sa chaise berçante.

Constance perçut alors le cliquetis subtil et régulier des aiguilles à tricoter comme si la vision de sa belle-mère s'était

déplacée jusqu'au bout de ses doigts. Edgar s'essuya les mains en jetant un regard complice à sa femme et se tourna vers sa mère, qui comptait les rangs de son tricot d'un air renfrogné.

Constance vérifia le gras de lard qui avait presque atteint le point d'ébullition. Elle épongea la table d'un chiffon humide, l'essuya et la saupoudra de farine. Munie du rouleau de bois, elle aplatit une généreuse boule de pâte en un large tapis uniforme. À l'aide d'un verre à ouverture évasée, elle traça ensuite des rondelles au centre desquelles elle fit un trou avec un dé à coudre.

— On n'est pas déjà à court de farine pour boulanger ? fit M^{me} Leclerc.

— Je nous en ai gardé assez. Inquiétez-vous pas, lui répondit Constance en s'accordant une pause pour admirer la perfection de son œuvre.

— Déjà qu'il en reste pas beaucoup !

La réplique acerbe de la vieille M^{me} Leclerc se fondit dans le cliquetis ininterrompu de ses aiguilles. Constance n'en fit pas de cas et se réfugia dans ses souvenirs d'une Béatrice enjouée et ricaneuse, s'appêtant à lui dérober un morceau de pâte crue au moindre moment d'inattention de sa part. C'était un rare jeu dans lequel Béatrice avait maintes fois entraîné Constance. Celle-ci ferma les yeux pour conserver intacte la jubilante Béatrice qu'elle n'arrivait jamais à calmer avant de s'esclaffer à son tour.

— Elle va avoir besoin d'être rajeunie, celle-là, déclara Edgar en descendant du deuxième étage une vieille chaise berçante.

Du coup, le rire de Béatrice s'évapora ; la pâte crue ne serait pas dérobée. Constance recueillit quelques trous de beigne dans la paume de sa main, consciente qu'Edgar l'épiait du coin de l'œil. Mais il disparut rapidement dans la remise, la chaise

pendue à son bras. Elle plongea un léger morceau de pâte dans la marmite pour l'en ressortir aussitôt, le saindoux n'ayant pas atteint son point d'ébullition.

— Edgar doit être en train de se mourir de faim, marmonna sa belle-mère.

Constance cassa une demi-douzaine d'œufs qu'elle fouetta légèrement dans un bol, plus ou moins indifférente à l'impatience d'Eva. Depuis quelque temps, elle avait détecté dans les humeurs pointues de sa belle-mère un fond de précaution qui n'était pas tout à fait étranger à la nouvelle de sa grossesse. Et pourtant, l'enfant qu'elle portait ne serait pas le premier à consacrer Eva grand-mère. Raoul, le frère cadet d'Edgar, et sa femme, qui peinaient sur les terres de l'Abitibi depuis cinq ans, lui en avaient déjà donné trois. Ceux-ci, par contre, n'existaient que sur les cartes de Noël qui lui parvenaient année après année. M^{me} Leclerc n'en avait tenu aucun dans ses bras; elle n'avait jamais humé l'odeur de leur peau laiteuse ni calmé leurs cris en les berçant. Elle avait jusqu'alors tricoté des chaussettes, des bonnets, des chandails, des foulards et des mitaines à des enfants inconnus. Elle n'en soufflait mot à personne, gardait toutes ses peines et sa déception bien enroulées dans son âme, comme des balles de laine. De temps à autre, Constance surprénait un sourire naissant sur les lèvres serrées de la vieille dame, ce qui lui fit comprendre que c'est dans les mailles de son tricot que l'affection d'Eva pour les siens se manifestait. Pour le reste, M^{me} Leclerc s'accrochait à ses habitudes comme une naufragée à une bouée de sauvetage, réclamant des droits d'aïnesse dans l'accomplissement de tâches qui n'étaient plus de son âge. Constance frémissait toutes les fois qu'Eva insistait pour trancher la viande avec un couteau bien effilé, qu'elle s'approchait d'une marmite bouillante ou qu'elle transportait un seau d'eau pour brosser à genoux le plancher de la cuisine.

— J'ai affaire au magasin, demain, laissa tomber Constance, mine de rien.

— C'est une ben grosse marche dans ta condition. Tu donneras ta liste à Edgar, comme de coutume, rétorqua sa belle-mère. T'as besoin de te ménager un peu.

— Ça fait même pas un mille. Et puis, le grand air va me faire du bien.

M^{me} Morin, la propriétaire du magasin général, rassemblait avec beaucoup de soin tous les produits qui figuraient sur un bout de papier que Constance avait l'habitude de remettre à Edgar. Mais cette fois, Constance n'avait pas seulement besoin de farine, de sel ou de sucre ; il lui tardait de se procurer quelques verges de tissu bon marché pour se confectionner une robe dans laquelle elle se sentirait moins à l'étroit. Elle avait aussi grand besoin de remplacer ses bottillons, usés à la corde. Depuis son mariage avec Edgar, elle avait étiré, par-delà les limites de la décence, chaque sou noir qu'il lui avait remis. Heureusement, la nouvelle jument qu'Edgar avait acquise avant leur mariage tenait bon même si elle traînait un peu de la patte.

Constance testa à nouveau la température du gras de lard avec un trou de beigne et, satisfaite, elle mit à frire des rondelles de pâte qui grésillèrent aussitôt dans l'huile comme l'écorce de bouleau dans un nid de braise. Elle en oublia le cliquetis des aiguilles de M^{me} Leclerc et les coups de marteau d'Edgar, tous ses sens investis dans la réalisation de cette œuvre à la fois si humble, mais si alléchante. Moins d'une minute plus tard, munie d'une cuillère en bois, elle retourna les anneaux de côté en les regardant prendre la forme de véritables bijoux. Constance sourit en humant cette enivrante odeur d'opulence.

Elle répéta l'exercice à quatre reprises, jusqu'à épuisement de la pâte. Elle empila sa réserve, à peine deux douzaines, dans une grande assiette, après quoi elle mit des tranches de pain

à griller sur le poêle. Pendant que l'omelette gonflait dans le poêlon, Constance s'assura que les fèves au lard n'étaient ni trop froides ni trop chaudes.

Ils mangèrent en silence, Edgar et Constance partageant leur hâte de se mettre un beigne sous la dent, et l'aïeule demeurant visiblement contrariée par cette brèche dans la routine du dimanche.

Repu, Edgar s'étira les bras vers l'arrière pendant que Constance ramassait les assiettes. Il s'éclaircit la gorge et annonça qu'ils iraient faire un tour par une aussi belle journée.

— Où ça? s'enquit sa mère en humant le thé que Constance venait de lui verser. Tu devrais laisser cette pauvre bête respirer le dimanche comme le reste du monde, surtout quand c'est pas nécessaire de la faire aller.

— On va prendre ça doux, la rassura Edgar.

Constance écoutait avec un brin d'amusement cet échange de points de vue divergents entre Edgar et sa mère. Ce n'était pas dans les habitudes de M^{me} Leclerc de s'interposer dans les projets de son fils.

— Ben, comptez pas sur moi. J'ai ben d'autres choses à faire que d'aller respirer ailleurs l'air qui se trouve icitte, sur la galerie.

Elle sirota son thé du bout des lèvres et s'essuya les mains sur son tablier.

Edgar insista malgré tout pour lui donner beau jeu.

— Pas question, confirma-t-elle.

Un peu plus et Constance lui sautait au cou ! M^{me} Leclerc avait la tête dure, mais elle n'était pas dupe pour autant. Il était si rare que Constance et Edgar se retrouvent en tête-à-tête ; pour une fois, l'attitude taciturne d'Eva se traduisait en bonnes intentions.

— Fais-nous donc un *lunch*, suggéra Edgar. On va peut-être pousser jusqu'à Chalumet.

— Ben dans ce cas-là, apporte donc quelques affaires à ton cousin. Y a toujours plus pauvre que soi. C'est pas mon idée qu'y a des beignes sur leur table aujourd'hui. Même pas du pain, j'gagerais !

Constance rassembla quelques beignes dans un linge propre et les plaça dans un panier à provisions en s'assurant qu'il en resterait suffisamment pour ses frères et sœurs. M^{me} Leclerc y ajouta un pot de confiture, une miché de pain et quelques cuillerées d'un restant de casserole de bœuf que Constance avait planifié servir le soir même. Elle aurait bien voulu qu'on lui explique une fois pour toutes pourquoi Ti-Jean Lafrenière, qu'on disait un menuisier dégourdi avec un don inné pour les affaires, n'arrivait toujours pas à nourrir sa famille. La rumeur courait que même le curé Gauthier payait, de sa poche, des denrées de base qu'il lui faisait livrer directement du magasin général. Elle débarrassa rapidement la table et empila la vaisselle dans l'évier.

— Laisse faire ça. Je m'en occupe, lui dit M^{me} Leclerc en retroussant ses manches. J'ai tenu maison bien longtemps avant que t'arrives dans le portrait. Fais pas attendre ton homme, pis va te préparer.

— Si c'est pas un dérangement pour vous, émit Constance en détachant son tablier.

Il était presque dix heures lorsque Edgar engagea la jument hors de la cour. Le soleil s'accrochait bien haut dans le bleu du

firmament avec une légère brise adoucissant l'intensité de ses rayons. Constance laissa tomber le châle avec lequel elle s'était parée et retroussa ses manches.

— Ça va te faire du bien de sortir de la cour, lui répondit Edgar en ajustant son chapeau pour se protéger du soleil.

— Ah, c'est sûr, lui dit Constance.

À mi-chemin entre la maison et l'église, Edgar s'alluma une cigarette.

— La mère, lui dit-il en expirant un long filet de fumée, c'est toujours mieux de la laisser penser que c'est elle qui a le plus gros bout du bâton.

Elle le regarda du coin de l'œil et hocha doucement la tête. Edgar avait raison. Sa mère n'était pas facile et le fait qu'elle voyait à peine amplifiait son besoin de conserver un peu de contrôle, qui lui échappait un peu plus chaque jour. La jeunesse et l'efficacité avaient envahi son territoire. Constance lui devait certes le respect et l'obéissance qu'on attend d'une bru, mais pas d'une servante comme Tracy Sullivan. Il se trouvait bien de la bonté et de la loyauté dans le cœur de cette vieille dame, mais ces belles qualités restaient coincées dans un excès de rigidité et d'orgueil mal placé. C'était *sa* maison, *son* fils, *sa* façon de faire les choses, avait-elle le don de rappeler à Constance. Bientôt, ce serait *son* bébé.

Arrivé à l'église, Edgar vira à gauche sur le chemin principal et, une dizaine de minutes plus tard, il prit la droite en direction de Chalumet.

— Ça sera pas toujours de même, lui dit-il. Les affaires vont finir par aller mieux.

Environ deux milles plus loin, il s'étira le cou en plissant les yeux pour examiner ce que Constance crut être le fossé.

Edgar écrasa le bout de sa cigarette sous sa botte et guida la jument dans un étroit sentier bordé d'arbres et de branches qui fouettaient sans merci les planches latérales de la charrette. Le terrain était criblé de cailloux et de nids-de-poule, secouant leurs corps comme deux poupées de chiffon. Constance se rangea plus près d'Edgar et se couvrit la figure de ses mains.

— Je ménage pour acheter une maison, lui dit Edgar en frôlant la souche d'un arbre. La maison de la mère est ben assez grande pour à c't'heure, mais y a pas assez de terre à cultiver. J'ai passé l'âge des chantiers, en plus qu'y en a qui commencent à fermer.

— Ah ! fit Constance, consternée par cette révélation.

Et avec quel argent Edgar comptait-il acheter une maison alors qu'il en gagnait à peine assez pour suffire à leurs modestes besoins ?

— Qu'est-ce que ta mère va penser de ça ? lui demanda-t-elle, prenant soudainement conscience qu'elle serait dans sa maison à elle.

Edgar la regarda d'un air amusé.

— Ta mère, lui répéta Constance. Elle peut pas vivre toute seule.

— C'est sûr, mais dans plus grand, elle aura pus à te dire quoi faire pis comment.

Constance haussa les épaules. Son mari était bien intentionné, mais trop naïf. Sa mère, même morte et enterrée, serait toujours la même, possessive, orgueilleuse et éternellement dévouée au bien-être de son fils. Ce qui la réconforta, toutefois, c'était de savoir Edgar de son bord, sensible à la précarité de sa relation avec Eva. L'attitude de cette dernière n'était pas passée sous le radar de son mari, après tout.

— C'est pas la fin du monde, lui dit-elle en rabaissant l'avant de son chapeau pour se protéger du soleil. J'ai coutume, à c't'heure.

— T'es ben bonne pour elle, lui dit-il en lui tapant doucement le genou.

Quelques minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant un amoncellement de branches et de rochers où les arbres semblaient s'être resserrés en une haie infranchissable. Edgar descendit de la charrette et en libéra la jument. Il s'empara du panier de victuailles d'une main et des rênes de l'autre.

— Suis-moi, dit-il à Constance.

Elle lui emboîta le pas, une main sur les rênes, le souffle chaud de la jument coulant sur son dos. Elle imita les gestes d'Edgar, courbant l'échine et se redressant selon la densité du feuillage, le pied alerte sur le sol jalonné de racines, d'arbustes et de rocailles. Après un temps qui lui parut interminable, la forêt s'ouvrit brusquement et les rayons ardents du soleil les inondèrent. Privée de la fraîcheur du boisé, Constance s'épongea le front, les pieds plus ou moins solides sur la surface plate d'un rocher.

— L'entends-tu ? lui demanda Edgar d'une voix basse.

Constance craignit alors la présence d'un animal dangereux, peut-être une ourse ou une louve, mais Edgar se tenait tout près, le corps détendu, les yeux brillants.

— Le ruisseau, lui dit-il. Y se jette droit dans la rivière, une ben petite rivière. Viens, on est presque arrivés.

Quelques pas plus loin, Constance perçut le gargouillement de l'eau et, bientôt, vit son cours cristallin déferler sur une cascade de rochers plus ou moins plats et superposés dans un tortillon d'escaliers. Le courant s'étalait et pivotait sur un large plateau avant de se déverser dans un bassin, à peine plus grand

que la ferme de ses parents. De chaque côté, une solide barrière d'arbres et de tronçons s'élevait à même l'escarpement de la rive, ce qui en rendait l'accès presque impossible.

— Ah, que c'est beau ! laissa-t-elle échapper.

— Ça continue vers la droite, après le tournant, tu vois, lui expliqua Edgar en étendant le bras vers l'est.

Pour mieux voir, Constance posa le pied sur la surface visqueuse d'un rocher.

— Attention, c'est glissant, lui dit-il alors qu'il sentit la main de Constance lui frôler l'épaule.

Elle se retourna et lui sourit pour le rassurer, puis avança plus loin sur les rochers jusqu'à ce qu'elle eut enfin atteint le cours d'eau. Elle s'accroupit aussitôt pour y plonger la main.

— Elle est bonne, annonça-t-elle à Edgar. Ça fait du bien.

Ils s'installèrent sur une surface sèche, le plus près possible du courant, sans échanger un mot, tout imprégnés par la splendeur des lieux. Edgar finit par ouvrir le panier et en sortit un morceau de pain garni de quelques tranches de lard.

— C'est quand même triste que ta mère puisse pas voir ça.

Edgar hocha la tête.

— Y a rien que toi qui peux penser de même, lui dit-il en s'essuyant la bouche du revers de la main. Tiens, mange un peu.

Cette marche leur avait creusé l'appétit. Après avoir englouti son sandwich, Edgar se servit un beigne, le huma à la façon d'un grand connaisseur de cigares et entreprit de le déguster en prenant tout son temps. Constance observa son mari du coin de l'œil en soupçonnant être la cause de ce ravissement.

- T'as pus faim ? lui demanda-t-il en se servant à nouveau.
- J'ai toujours faim, lui dit-elle en caressant son ventre.
- Moi avec, surtout depuis qu'on est mariés.

Elle entrouvrit les lèvres pour lui raconter ses souvenirs avec Béatrice lorsqu'elles se mettaient à faire des beignes quelques jours avant Noël. Leur mère leur permettait de percer la pâte comme elle le leur avait enseigné et les récompensait d'un trou de beigne doré et moelleux, un morceau d'extase qui leur tombait dessus au beau milieu d'un après-midi de semaine. Mais en voyant Edgar contempler le paysage d'un air serein, elle se dit que ces histoires de jeunesse ne l'intéressaient sûrement pas. Pire, il pourrait penser qu'elle lui en voulait encore d'avoir laissé sa sœur pourrir dans le fond d'un lac tout l'hiver durant. La nouvelle lui avait coupé le sang dans les veines, mais après quelques semaines à mater son chagrin, Constance s'était réconciliée avec le bon Dieu. « Console-toi en pensant que Béatrice est au paradis et à l'abri du danger au lieu d'être égarée et blessée, ou encore à la merci de truands ou d'étrangers », lui avait dit le curé Gauthier. Constance s'était imbibé le cerveau de cette image et, peu à peu, une vague de soulagement avait adouci le cuisant de sa souffrance. « Tu vas jamais l'oublier, ça sera toujours pénible, avait ajouté le prêtre, mais avec le temps, le bon Dieu te rendra ça moins lourd à porter. »

— T'es partie où comme ça ? lui demanda Edgar, un beigne entre les doigts.

Elle lui sourit en guise d'excuse, mais n'osa pas s'ouvrir à Edgar, lui qui louait sa force et son courage à tout bout de champ.

— Pas ben loin, laissa-t-elle échapper.

Elle mordit enfin dans son beigne, qu'elle savoura pleinement, les joues gonflées et les yeux mi-clos.

— Ça commence à se réchauffer. J'vas aller faire boire la jument. Y a une grève pas loin en descendant.

— C'était une bonne idée de venir ici, lui répondit Constance en admirant le paysage. C'est reposant.

Edgar disparut derrière le feuillage vers la pente en aval, la jument clopinant paresseusement à sa suite. Après s'être régalée d'un deuxième beigne, Constance s'étendit sur le rocher, un bras replié derrière la nuque. Bercée par le clapotis de l'eau, elle sombra dans une voluptueuse torpeur. Ce fut comme le paradis pour un temps, jusqu'à ce que le soleil finisse par imbiber l'épaisseur de ses vêtements. Elle se releva en s'appuyant sur ses coudes, engourdie par la chaleur, l'estomac lourd, le corps comme un brasier, cherchant autour d'elle un soulagement immédiat. Elle défit les cordons de ses bottillons, remonta sa jupe, déroula ses bas et plongea ses pieds nus dans le courant. L'effet de l'eau frémissant sur sa peau lui fut salutaire. La jupe relevée jusqu'à la hauteur des genoux, elle agita doucement ses jambes si pâles dans la lumière éclatante du jour. Ses pieds, eux, enflaient à vue d'œil. «C'est ce qui arrive lorsqu'on est trop longtemps debout», lui chantait sa prévoyante belle-mère. Son corps se modelait chaque jour un peu plus en un bastion de vie nouvelle. Sa poitrine s'était raffermie et les muscles de son ventre avaient durci. L'adolescente qui avait épousé Edgar au printemps dernier s'était métamorphosée sans crier gare. Malgré les vagues récurrentes de fatigue qui l'assaillaient, Constance se sentait habitée par la vitalité de la maternité. Elle leva les yeux au ciel, une main posée à la hauteur des sourcils, et fut happée par une puissante certitude que quelqu'un là-haut, qu'elle connaissait bien, veillait sur elle.

Le son lointain d'une éclaboussure et le hennissement de la jument la tirèrent brusquement de ses songeries. Elle rabattit

sa jupe et chercha Edgar des yeux. Elle distingua aussitôt un nageur dont le corps traçait un sillon dans les eaux calmes du courant.

— Edgar ! fit-elle, avec un peu d'inquiétude dans la voix.

Le nageur se dirigeait de l'autre côté de la rive d'un rythme égal, le dos ondulant et la tête submergée, sauf pour prendre une bouffée d'air, puis disparut derrière la courbe.

— Edgar !

Elle attendit le moment de le voir réapparaître, nageant docilement en sa direction. C'était bien lui qui, au bout d'un long moment, plongea dans le creux de la rivière pour une dernière poussée. Quelques secondes plus tard, elle sentit une main lui encercler la cheville et poussa un cri mêlé de stupeur et de frayeur.

— Je voulais pas te faire peur, lui dit-il en dégageant son front de sa mince chevelure. Il lui sourit à pleines dents, et puis se poussa à nouveau sur la surface de l'eau.

Elle le regarda s'éloigner en admirant la discrète pulsion des muscles de ses épaules et la force qui s'en dégageait. Il n'y avait que l'âge et le gros labeur qui dérobaient aux hommes leur force et leur endurance, constata-t-elle, tandis que les femmes subissaient en plus les affres et les tourments des accouchements. Avec les joies d'une vie à naître s'amenait le spectre terrifiant de la mort, mais pour le moment, ce danger lui parut lointain, indéfinissable et trop abstrait pour se l'approprier.

Constance plissa les yeux, plaidant la clémence d'un soleil cuisant qui lui enflammait le corps. Elle scruta les environs, cherchant dans ces lieux sauvages une brèche d'intimité, loin des regards, et décida de se débarrasser de sa blouse. Elle s'aspergea en respirant d'aise tout en ayant soin de ne pas humecter

sa brassière et sa culotte. Edgar avait atteint l'autre extrémité de la rivière et, du haut d'un rocher, s'adonnait à une série de plongeurs qui, vus de loin, parurent téméraires à sa femme. Elle l'envia de pouvoir s'ébattre ainsi, torse nu, sans s'attirer les reproches du curé même si l'endroit était tout à fait désert. Avec ses roulades et ses plongeurs pas toujours gracieux, on aurait dit un gamin qui se payait un loisir défendu. Constance découvrit, avec un certain engouement, que l'âge n'avait pas soustrait à son mari le bouillonnement et l'audace de sa nature.

L'ardeur avec laquelle Constance avait brouillé l'eau de la rivière finit par amplement tremper sa jupe et ses sous-vêtements. Elle étudia la distance qui la séparait d'Edgar et compta dans sa tête le temps qu'il lui faudrait pour se dévêtir, se glisser dans les confins veloutés du cours d'eau et se rhabiller en vitesse sans être prise en défaut. Edgar s'apprêtait à gravir le rocher une fois de plus avant de plonger. Sans penser plus loin, comme poussée par les innocentes galipettes de son mari, Constance succomba à la tentation. Après s'être débarrassée de ses couches de vêtements, elle engloutit son corps nu dans la soyeuse froidure de l'eau. Elle se laissa flotter d'un infime battement de mains, la tête projetée vers l'arrière, face au bleu pur d'un ciel parsemé de blanc. Un léger courant lui caressait chaque particule de chair, s'infiltrant dans les crevasses et les replis les plus secrets. Elle se laissa envahir par un sentiment absolu de nonchalance, à l'abri de l'interdit et de la culpabilité.

Lorsque Edgar encercla sa taille, Constance frémit sans bouger, sans rien dire, comme si sa présence s'inscrivait dans la continuité de ce moment de grâce et de faiblesse. Elle le laissa lui caresser doucement le cou et les épaules, et sentit le sexe d'Edgar durcir contre le bas de son dos. Son corps devint souple et revendicateur. Edgar posa sa bouche chaude sur ses seins et Constance se cambra. Cette tendresse déployée en pleine lumière du jour et auréolée par une eau pure et limpide

fit monter en elle un désir jusque-là inconnu. Leurs corps nus qui se cherchaient avec tant de fougue sans motif de procréation était mal, mais s'en détacher était au-dessus de leurs forces.

Les doigts d'Edgar sur sa peau la plongèrent dans l'étourdissement et l'abandon. Lorsqu'ils se logèrent dans le creux de ses jambes, Constance s'ouvrit, la tête enfoncée dans son cou. Il la prit sur ses genoux en maintenant le rythme de ses doigts sur la partie la plus inexplorée de son corps. Cette sensation lui était nouvelle et agréable. Elle se mit à espérer qu'Edgar ne s'arrête jamais, le repentir lui effleurant à peine la conscience. Elle se cambra, transportée par la puissance du plaisir égoïste qui montait en elle et qui jaillit enfin, tel un séisme qui se répandit jusqu'au bout de ses doigts, jusqu'à la racine de ses cheveux. Pour un long moment, elle demeura prisonnière de ses soubresauts, haletante et fragile, dans les bras d'Edgar, incapable de se détacher de lui.

Il la hissa sur le rocher et déposa sur son ventre un baiser pour l'enfant, puis il disparut à la nage, la laissant mollement revenir à elle, aux sons épars de la forêt, aux rayons embrasés baignant son corps nu. Elle se revêtit, frissonnante et désarmée, et rassembla ses cheveux mouillés sous son chapeau de paille. À la vue d'Edgar, tout rhabillé lui aussi, tirant la jument derrière lui, elle baissa les yeux, gênée, ne sachant où et comment camoufler l'intensité du plaisir qu'il venait de faire éclore en elle. Edgar s'empara du panier et, d'un léger coup de tête, il l'invita à le suivre dans l'étroit sentier menant à la charrette, le ramage enjoué des oiseaux se mêlant au crépitement des branches mortes cédant sous leurs pas.

Août 1921

Sur la route les menant à Chalumet, Edgar se laissa porter par la conviction que sa vie venait de prendre un tournant pour le mieux. Là, dans les eaux argentées de l'embouchure de la Rivière-aux-Cascades, il avait élucidé un mystère qui le hantait depuis sa nuit de noces, ou peut-être était-ce la Rivière-aux-Cascades qui avait libéré Constance de sa servitude et fait éclore en elle la fibre du désir qu'il avait crue jusqu'alors inexistante. Il huma le bout de ses doigts, cherchant en vain quelques traces de la texture onctueuse qui avait enduit la fente du sexe de sa femme et qui s'était rapidement diluée dans les remous de la rivière. Constance avait-elle réalisé la valeur de cette découverte? Savait-elle qu'elle venait de s'ouvrir à un univers tout neuf, gavé de plaisirs intimes inépuisables? Ils seraient enfin deux à procréer par envie et non seulement par devoir. Le soir venu, Edgar ne serait plus l'intrus. Enfin, la rencontre de leurs corps serait chaude, moite, franche. Et fougueuse!

Il posa les yeux sur le corps sommeillant de sa belle appuyé contre le sien. Il s'attarda sur le rose de ses joues, la chair vive de ses lèvres et la rondeur de ses cuisses camouflées sous le rude tissu de sa jupe. Il avait rarement l'occasion de l'admirer ainsi sous la lumière éblouissante du jour, sans se presser, sans craindre de la mettre à la gêne. Il savoura ce moment de pur ravissement avec d'immenses précautions, conscient que le moindre geste de sa part risquait de troubler cet instant précieux.

Cependant, ce virage inattendu dans leur vie nocturne ne changerait en rien cette promesse qu'il avait secrètement faite à Constance de la laisser grossir en paix. Il faudrait que ce soit

elle qui lui manifeste son désir ; autrement, il continuerait de maîtriser ses envies. Sans l'affection pour souder les corps, il ne restait que le regret et le repentir, une leçon qu'il avait amèrement retenue de cette erreur du passé. Au fil des dimanches qui suivirent leur nuit orageuse de l'été d'avant, Edgar avait vu la nature folâtre et enflammée de la demoiselle Savard s'éteindre sous le poids de la déception et de la honte que le temps et la miséricorde de Dieu ne semblaient nullement vouloir restaurer. On ne l'avait pas revue chez les Bourbonnais ; elle souffrait, disait-on, d'une fièvre contagieuse. Edgar avait cherché une punition qui rachèterait sa propre faiblesse, et l'abstinence lui était venue comme un sacrifice qui atténuerait à la fois les tourments de Constance et les siens.

Il fit lentement trotter la jument en étudiant les champs drus qui longeaient la route, pour la plupart garnis de balles de foin que les fermiers seraient malvenus de rentrer en ce jour du Seigneur. Cette règle était injuste et trop stricte à son goût ; la vie de cultivateur était déjà assez rude sans que la Sainte Église en rajoute avec ses restrictions. Beau temps aidant, les fils Guertin avaient réussi à bourrer leur silo la veille et Edgar leur avait prêté main-forte, comme tous les ans. Cet effort partagé lui valait une généreuse réserve de balles pour nourrir ses vaches laitières et son cheval pendant l'hiver. La journée avait été particulièrement longue et pénible sans le défunt père Guertin, qui avait subitement privé ses fils de ses savants conseils. Vaillants malgré leur jeunesse, ces derniers s'en étaient docilement remis à Edgar pour diriger les travaux.

Edgar avait toujours préféré l'abri plus discret de la forêt aux vastes étendues des champs de culture et des pâturages. Les surfaces ébréchées, les arbres costauds et coriaces, la vie laborieuse et intrigante de la faune, c'était son monde à lui, familier, confortable, inspirant. Il était convaincu que la complexité de la Création évoquait sans retenue les desseins

de Dieu. Cette forêt l'avait maintes fois libéré de ses tracas de la journée et il aurait bien voulu qu'il en soit toujours ainsi. Il lui arrivait parfois d'atteler son cheval et de s'enfoncer dans les profondeurs de sa terre à bois pour y abattre quelques arbres et remplir sa charrette, mais dorénavant, le travail s'effectuerait à la course avec le souffle perfide de la mort lui brûlant la nuque. Cette forêt n'était plus la sienne. Elle ne lui apportait plus la clarté de l'esprit et la paix de l'âme. Ces lieux jadis si éloquents n'évoquaient plus que la découverte macabre d'une Béatrice putréfiée dans le fond d'un lac où il ne pêchait plus. Souvent, la nuit, il basculait dans des cauchemars à lui donner froid dans le dos.

Il s'était bien gardé de révéler à Constance ces soubresauts d'épouvante, mais il s'était décidé à éventuellement travailler dans les champs, sur le plat et à découvert, exposé de corps et d'esprit aux caprices de la nature. Ce changement lui apparut drastique, mais avec une terre bien à lui, il pourrait dire adieu aux pénibles hivers dans les camps et aux maigres gages du moulin à scie le reste de l'année. C'était plein de bon sens. Ses motifs étaient solides et logiques, suffisamment à son avis pour qu'une épouse appelée à le gratifier d'une belle et grande famille n'y trouve rien à redire. Acheter une ferme assez grande pour que ses futurs fils puissent en hériter un jour, c'était la chose à faire et le bon Dieu les protégerait du malheur pour ça. Il admira sans retenue ce cadeau qui lui était tombé des cieux. Constance était toujours assoupie, la tête reposant sur l'épaule de son mari, la figure rougie par le soleil et le ventre plein de promesses. Edgar en avait fait son seul et unique refuge. Il renfermait tous ses rêves et toutes ses ambitions.

— T'es belle comme un soleil levant, forte comme une rivière, gracieuse comme une biche, lui murmura-t-il.

Un demi-mille plus loin, la cabane de Ti-Jean Lafrenière lui apparut du haut d'une pente, quasi abandonnée avec les

herbages léchant le contour inégal de la fondation. Edgar passait chez son cousin au moins une fois par semaine et la vue de cette décrépitude croissante le déconcertait à tout coup. Il remettait à Judith une poignée de sous du moment où il réussissait à collecter ses dus en bois de chauffage qu'il livrait chez le curé et les Labonté ; de l'argent durement gagné avec lequel il aurait de loin préféré choyer Constance pour qu'elle se pare d'un nouveau chapeau ou d'une paire de gants. Pendant ce temps, Lafrenière errait dans des contrées aussi éloignées que Mont-Champlain et dilatait la rate des Américains de passage qui, en retour, le payaient parfois en bière et en fort, parfois en argent comptant qu'il perdait aussitôt à la table de poker.

Edgar pénétra dans la cour des Lafrenière d'un air circonspect et tira l'oreille pour y détecter un quelconque signe de vie. Constance ouvrit les yeux au moment où la charrette s'immobilisa.

— On est où, là ?

Edgar l'observa, contrit, et secoua la tête.

— Ah, fit-elle. C'est icitte qu'y restent ? Mais y a pas de grange, pas de vaches. La maison...

— Y a un chien probablement caché que'que part, l'interrompit Edgar.

Edgar descendit et chercha au fond de la charrette un os enveloppé d'un vieux chiffon.

— Y s'appelle Rex.

Il s'éloigna de quelques pas et appela la bête, qui apparut au coin de la mansarde, le cou étiré, un grognement sourd et menaçant roulant du fond de sa gueule entrouverte. Constance porta une main à ses lèvres, saisie par la maigreur de la bête davantage que par son accueil peu rassurant.

— C'est juste qu'y a peur, lui dit Edgar en s'accroupissant pour déposer l'os sur le sol.

La bête s'élança alors sur l'offrande pour s'en retourner aussitôt d'où elle était venue.

— Y a peur, pis y a faim ! Donne, dit-elle à Edgar qui s'apprêtait à enrouler les rênes autour d'un restant de clôture.

— C'est beau, dans c'cas-là. Attends-moi icitte. J'vas voir ce qui se passe autour, lui répondit-il en lui remettant les brides.

Edgar s'avança lentement vers le côté de la maison, un peu à la manière de Rex, comme s'il y avait un quelconque danger à marcher sur ce terrain délabré. Il constata avec un mélange de suspicion et de découragement une plaquette de bois fixée dans un des carreaux de la fenêtre. Il vérifia l'arrière, caressa vite le pelage emmêlé de l'animal grugeant voracement son os et revint sur ses pas jusqu'à la façade de la cabane. Il s'arrêta, à l'écoute d'un indice qui lui indiquerait une présence, une voix, des pleurs, le craquement du plancher ou le tintement de la vaisselle. Rien ! Et pourtant il avait la certitude que Ti-Jean s'y trouvait, avec sa femme et ses enfants tenus au silence. Selon les potins glanés le matin même sur le perron de l'église, son cousin était bel et bien revenu dans les parages.

Edgar atteignit le seuil avec une certaine appréhension, les yeux rivés sur la porte en planches grises. Une mouche à chevreuil lui effleura l'oreille. Il la chassa du revers de la main, mais l'insecte revint à la charge et poursuivit sa folle trajectoire.

— Hé ! Ti-Jean, appela Edgar d'une voix qui se voulait désinvolte. C'est moi, Edgar. Es-tu là ? Ouvre !

C'est la jument qui lui répondit d'un hennissement plutôt las. Edgar jeta un regard dans sa direction et croisa celui de Constance, assise bien droite dans la charrette, elle aussi plongée

dans le malaise et l'inquiétude. Sans s'attarder davantage à la porte des Lafrenière, il courut vers elle avec la ferme intention de déguerpir.

— On n'a rien à faire icitte, lui dit-il.

— Y sont peut-être partis faire un tour, suggéra-t-elle.

— Avec quoi? lui répondit Edgar en se retournant vers la mansarde de son cousin. Y a pas un rond, encore moins un *buggy*.

Edgar prit les rênes, pressé de se libérer de cette étrange prémonition qu'un malheur s'était abattu entre les quatre murs de cette misérable cabane. Ce n'était pas un endroit pour une créature, surtout en famille. Il se glissa aux côtés de sa femme, mais celle-ci lui mit la main sur le genou.

— Attends, chuchota-t-elle. J'entends quelque chose.

Edgar tendit l'oreille par pur principe. Sa décision était prise.

— Pour l'amour du p'tit Jésus, marmonna Constance en se plaquant les mains sur son cœur. C'est un bébé. Entends-tu?

— Non, mentit Edgar.

La situation devenait trop sinistre. Il n'y avait que le curé Gauthier pour sortir Judith et les deux petits de cette misère qui les tenait tous en otage. Le fond de pitié qu'il éprouvait à l'égard de son cousin s'était depuis longtemps dissous, mais les victimes que ce dernier entraînait dans sa décadence ne cesseraient jamais de le tourmenter.

— On va y aller, dit Edgar.

Il éleva les rênes pour les faire claquer sur le dos de sa jument, mais Constance l'interrompit d'un geste de la main.

— Laisse-leur au moins le manger qu'on a apporté, lui dit Constance d'un air désesparé. Ta mère a raison. Cette pauvre femme là-dedans! Ces pauvres enfants! On peut pas laisser faire ça!

Edgar soupira en inclinant la tête. L'enfant hurlait sa faim et sa peur. Ses cris vrillaient le bois pourri de la mansarde.

— Je pense pas qu'y nous veulent icitte. Ils ont leur fierté pis je voudrais pas...

— Peu importe, Edgar. Laisse au moins le panier près de la porte. Après, on s'en ira.

Edgar fit un bond hors de la charrette, s'empara du panier de provisions et se dirigea vers la maison, propulsé malgré lui par le son persistant de la détresse et une montée de haine à l'égard de son cousin. Il le maudit à s'en confesser pour l'avoir rendu complice d'un tel supplice. En cessant d'amadouer les débiteurs de Ti-Jean avec quelques pièces ici et là, Edgar avait enfoncé Judith et ses petits encore plus creux dans le désespoir.

— Edgar! hurla Constance en montrant du doigt le chien qui sortait de sa cachette, attiré par l'odeur de nourriture. Laisse pas le panier dehors, sinon c'est le chien qui va en profiter.

Edgar accéléra le pas en s'interrogeant sur la réaction d'un chien affamé. Il cogna vigoureusement sur le bois éraflé de la porte.

— Ti-Jean! Prends ça. C'est ma mère qui vous l'a préparé. Envoye, ouvre. Je sais que t'es là, ciboire.

La porte s'ouvrit si brusquement qu'Edgar dut reculer d'un pas.

— Ah ben, tabarnac, si c'est pas mon cousin bien-aimé qui s'amène, s'écria Ti-Jean d'une voix discordante.

Ti-Jean plissa les yeux sous la lumière ardente du jour, révélant les poils drus d'une barbe naissante et des marques bleues à la hauteur du nez. Revêtu d'une camisole sans manches et d'un pantalon coffré de belle allure, Ti-Jean oscillait quelque peu sur le seuil de la porte comme s'il se tenait debout dans une barge. Il écarta les bras et se braqua les mains dans le cadre de porte autant pour reprendre son aplomb que pour empêcher Edgar d'entrer.

— Combien que t'as pour nous autres aujourd'hui? lui demanda-t-il avec l'ironie et l'haleine de l'ivresse avancée.

— T'as qu'à voir, lui répondit Edgar d'un ton neutre.

Il lui tendit le panier de vivres que Ti-Jean fixa longuement avec une moue de dédain. Edgar insista en poussant le panier, frôlant le blanc de la camisole de son cousin. Derrière lui, le bébé pleurait toujours dans les bras de sa mère, que la lumière de la porte entrouverte venait de révéler. Edgar en vint à se demander jusqu'à quel point un bébé pouvait s'époumoner de la sorte avant de s'étouffer ou de crever.

— Prends-le, insista Edgar.

Ti-Jean détacha ses bras du cadre de porte et prit le panier en s'éclatant d'un faux rire jovial.

— Ben rentre donc, dans ce cas-là. Fais comme chez vous.

Edgar hésita, les poings serrés dans le creux de ses poches. C'était bien typique de son cousin; bon gars, cordial et accueillant comme un politicien en campagne électorale, mais fendant et agressif la minute d'après.

— Je peux pas rester.

— Qui c'est qui te parle de rester? Jésus-Christ, je t'ai juste invité à rentrer pour deux minutes.

Ti-Jean le précéda à l'intérieur et fit tomber le panier sur la table dans un fracas de pots qui s'entrechoquèrent. Il se précipita ensuite vers l'armoire et fit couler dans un verre une substance ocre aux effluves malodorants d'alcool de contrebande qu'il avait sans doute soutirée de plus soûlon que lui, lors de l'une de ses virées. Il tendit le verre à Edgar et remplit le sien sous le regard embarrassé de Judith. L'enfant dans ses bras était tombé sans voix. Ti-Jean cogna son verre contre celui d'Edgar.

— À la belle vie, pis au diable le reste !

Il engloutit le contenu d'un trait et se lécha les lèvres.

— La femme garde les rideaux tirés. C'est pour pas que le monde voie comment c'est déprimant ici d'dans.

Et puis, sans donner d'avis, Ti-Jean s'écrasa sur le lit près de la porte d'entrée, la tête enfoncée dans le creux de ses bras. Il se gargarisa de mots incompréhensibles, de rires et de gloussements barbares avant de s'effondrer en larmes.

Edgar porta son regard sur les planches équarries de la pièce et tendit à Judith son verre qu'il n'avait pas touché. Il lui fit un demi-sourire pour la rassurer et, mal à l'aise, suivit le mince tracé de lumière qui reliait la porte entrebâillée au carré massif du poêle en fonte. Juste à côté, coincé entre le poêle et le mur, il vit une minuscule paire de chaussures trouées qui s'agitait nerveusement. Edgar écarquilla les yeux et reconnut Lionel, les genoux repliés sur sa poitrine. Il eut un serrement au cœur qu'il camoufla d'un clin d'œil à l'intention du petit garçon, et puis se retourna vers Judith, alarmé. Cette dernière lorgnait le panier de provisions avec un mélange de crainte et d'envie. Edgar détourna le regard et se cambra, une colère sourde lui brassant l'estomac. Pour l'amour de Judith et de ses petits, il se retint de traîner Ti-Jean dehors pour lui casser toutes les dents de sa belle gueule de bon à rien. Il choisit plutôt de s'asseoir à ses côtés en

lui donnant un coup d'épaule, faisant comme s'ils étaient deux vieux complices qui n'avaient jamais appris à partager leurs vrais sentiments.

— Hé, lui dit doucement Edgar, dégoûté par sa propre peur de ranimer la hargne de son cousin.

Ti-Jean releva sa tête blonde ébouriffée et brandit son verre pour que sa femme le remplisse. Edgar en profita pour se lever. Il se dirigea d'abord vers la table, puis s'approcha des provisions.

— On a déjà mangé, lui dit Judith qui savait mal mentir. Merci quand même.

Edgar l'ignora et sortit du panier le pain, la fricassée et les confitures, cachant mal son irritation. Il en avait assez de marcher sur des œufs en présence de son cousin.

— Viens, mon pit, dit-il à Lionel, avec un tremblement mal contenu dans la voix.

L'enfant resta terré dans l'ombre du gros poêle blanc et Edgar réalisa qu'il en serait ainsi aussi longtemps que son père envahirait la maison de sa présence.

— Écoute, dit-il à Ti-Jean en se rassoyant à ses côtés. On aurait affaire à parler *business*, toi pis moi.

Il lui souleva le coude et, à sa grande surprise, Ti-Jean le suivit à l'extérieur mollement, sans maugréer. En sortant, Edgar lorgna le panier à provisions en priant Judith du regard d'en faire bon usage. Il ferma la porte doucement derrière lui.

Les deux hommes s'accroupirent côte à côte sur une pierre plate. Il n'y avait ni chaise berçante, ni galerie, ni perron chez les Lafrenière, seulement du bois pourri, une cour tapissée de

roches, de ronces et de buissons que seul le jaune des *rudbeckies* hérissées égayait. Edgar fit un signe de la main à Constance qui l'attendait patiemment sur le banc de la charrette.

— J'aimerais ça que tu m'écoutes pour un boutte, plaïda Edgar.

— J'ai tout entendu, tu sauras. Un sermon de plus ou de moins, ça fera pas une grosse différence, lui susurra Ti-Jean en aspirant avidement le whisky colorant le fond de son verre.

— Je t'ai apporté du ragoût, pis des beignes frais d'à matin.

Edgar laissa quelques minutes s'écouler afin que Ti-Jean assimile bien ses propos. Ti-Jean ne s'intéressait qu'à ce qu'il pouvait vendre ou troquer pour ensuite tenter de se refaire à la table de poker. Ce qu'Edgar et le curé déposaient sur sa table de cuisine l'irritait, au mieux, le rendait indifférent.

— Pis, j'vas t'arranger ta vitre, ajouta Edgar en montrant du menton la plaquette de bois dans la fenêtre. Qu'est-ce qu'y s'est passé?

— Qu'est-ce tu veux dire? répliqua Ti-Jean d'un haussement d'épaules.

— La fenêtre, lui dit Edgar avec la patience à son plus bas. C'est pas toi toujours?

— Ben voyons, tabarnac! J'sus pas un ange, mais j'me pète pas les poings dans les fenêtres de ma propre maison.

— C'est qui d'abord? demanda Edgar, doublement inquiet.

— Je l'sais-tu, moé? s'écria Ti-Jean. T'es rendu aussi pire que l'ostie de curé avec tes maudites questions.

— C'est correct, lui dit Edgar en cherchant le regard de Constance, qui, effrayée par la colère montante de Ti-Jean, s'était momentanément retournée vers eux. Elle rassura Edgar d'un signe discret de la main.

Ti-Jean fixa le vide avec une moue défaitiste et inspira bruyamment. Il se tourna lentement vers Edgar et l'observa d'un œil vitreux.

— Dis-moi donc ça, toé, Edgar, qu'est-ce qu'y a à faire avec un trou-de-cul comme moé? Tu l'as d'écrit dans le front, de bord en bord, que j'sus rien qu'un maudit bon à rien.

Sa phrase à peine terminée, le bébé se remit à pleurer. Ses cris, de plus en plus insistants, de plus en plus insupportables pour Edgar, ne semblaient pourtant pas avoir d'effet sur le père. Ti-Jean ouvrit grand les yeux en fixant la charrette d'Edgar.

— J'sus peut-être un trou-de-cul, mais j'sus pas un innocent, fit-il d'un ton calme qui mit Edgar sur ses gardes.

En effet, Ti-Jean, avec sa gueule de champion et ses beaux habits, était né avec le savoir au bout des doigts. Il fut même un temps où le cœur lui battait à la bonne place, mais le diable en personne lui avait siphonné l'appel à la raison et au devoir, semblait-il.

— T'es chanceux d'avoir une belle famille de même, lui dit Edgar, mais a pâti comme c'est là.

— Tu penses? marmonna Ti-Jean dans le creux de ses mains.

— T'as pas une place où tu pourrais laisser Judith et les enfants se refaire une santé pendant que tu te remets d'aplomb?

— Crisse, non! Leur place, c'est icitte!

Edgar chercha le regard de Constance en quête d'un signe d'approbation à la suggestion qu'il s'apprêtait à formuler. Elle le toisa en retour, visiblement troublée par les cris de l'enfant, et enserra son corps de ses bras. Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête de traîner Constance jusqu'ici? Il se retint à deux mains pour ne pas prendre ses jambes à son cou.

— J'ai jamais voulu que ça se passe de même.

Edgar sursauta au ton repentant de Ti-Jean.

— Y a personne de sain d'esprit qui voudrait vivre comme ça.

La voix de Ti-Jean vacillait entre le raisonnement et la sincérité. Il ne faisait pas de doute que son cousin commençait à discerner la puanteur du trou dans lequel il s'enfonçait toujours un peu plus chaque jour, mais Edgar restait méfiant.

— C'est ben pour dire. Y a un temps où tout marchait comme sur des roulettes, pis me v'là à c't'heure avec une femme malade, un p'tit qui a peur de son ombre pis un deuxième qui arrête pas de brailler.

Sur ce, Ti-Jean se plaqua les mains sur les oreilles. Edgar courba la tête, étourdi lui aussi par les hurlements de l'enfant.

— Laisse-moi faire ça pour toi, Ti-Jean, lui proposa Edgar, en pesant bien ses mots. Laisse-moi emmener les p'tits chez nous pour quelques jours, juste pour que tu te reposes, toi, pis Judith aussi.

Ti-Jean se tourna lentement vers Edgar et le fixa avec une rage cristallisant le gris de ses yeux. Edgar avala difficilement, chaviré par le drame qui se jouait derrière lui.

— C'est ça que t'avais pour moi? Du ragoût, des beignes, pis prendre mes p'tits, lui asséna Ti-Jean d'une voix glacée. T'es rien qu'un sans-cœur, Leclerc. Je laisserai jamais mes enfants chez des étranges.

— J'sus pas un étrange, rétorqua Edgar. Ces enfants-là sont aussi de la famille, comme toi.

— Faudrait que tu me passes sur le corps avant de me les enlever.

Sur ce, Ti-Jean cracha sur le sol et s'essuya le menton du revers de la main.

— C'est ben correct, dans ce cas-là, lui dit Edgar à bout de patience. Tu vas les envoyer où d'abord? Tu vas les garder enfermés dans ta maudite cabane à rats pis les regarder crever de faim? J'sais pas pour toi, mais moi, j'peux juste pas laisser faire ça, tu comprends?

Edgar fit un pas pour enfin partir. Il en avait trop dit. Il était sorti de ses gonds au lieu de remettre cette sinistre affaire entre les mains du curé. Il se dirigea vers la charrette où l'attendait Constance, apeurée par la rage de Ti-Jean qui s'avançait vers eux, le poing dans les airs. Il agrippa la manche de chemise d'Edgar et s'accrocha à son bras d'une poigne ferme.

— Tu me fais des menaces à c't'heure, mon enfant d'chienne? Ben, ça s'adonne que j'ai des p'tites nouvelles pour toi.

Il relâcha le bras d'Edgar et retira de sa poche un morceau de papier qu'il déplia en le secouant rudement.

— J'te gage que ta p'tite femme va ben aimer ça, elle itou, dit-il en haussant la voix à l'intention de Constance. C'est une lettre. De ton ancienne. Y paraît que t'en as ben profité. C'est écrit là, noir sur blanc.

— Qu'est-ce que tu manigances encore? lança Edgar en sautant dans la charrette. Tu sais comme moi que j'en ai eu juste une que le bon Dieu est venu chercher ben avant son temps, j'te ferai remarquer! À c't'heure, j'sus un homme heureux en mariage avec un p'tit en chemin.

— Si c'est pas beau ça, monsieur Heureux-en-mariage, hocha Ti-Jean. Avec un p'tit en chemin en plus. C'est pas trop tôt, sauf que ça s'adonne que ça sera pas ton premier.

Edgar le fixa, hébété.

— Ça t'est jamais passé par l'idée pourquoi la mademoiselle Savard avait disparu du paysage? Comme ça, ni vu ni connu, fit-il en claquant des doigts. C'est commode en maudit pour toi, ça.

Ti-Jean écarquilla les yeux et apposa son index sur ses lèvres.

— Mais tu peux compter sur ma discrétion. Ça va rester notre secret, mon Leclerc. Tu fermes ta gueule au sujet de ma famille, pis je ferme ma gueule au sujet de la tienne. C'est-tu un bon *deal*, ça, mon homme?

Sur ce, Ti-Jean replia soigneusement la lettre et la remit dans la poche de son pantalon.

— J'te savais bon pour inventer des menteries, mais là, tu dépasses les bornes, Lafrenière, fit Edgar en prenant place aux côtés de Constance.

— C'est la mademoiselle Savard elle-même qui a livré la lettre à Judith, tu sauras. Ça va faire presque un an de ça, juste avant que tu te sauves pour le chantier. Pauvre p'tite chatte, était pas au courant que le père de son p'tit savait pas lire ni écrire.

Ti-Jean se retourna en ricanant et se dandina comme un clown vers sa cabane où les cris de l'enfant persistaient.

— T'es pas ben, Lafrenière, tu devrais te faire soigner, cria Edgar, mais les allégations de Ti-Jean avaient déjà amorcé leur irréversible descente dans le trou noir de sa conscience, là où les particules du doute se rassemblent, se bousculent et finissent par se cimenter en abjecte réalité. Edgar regarda droit devant lui, impassible. Sa vue s'embrouilla et les rênes s'agitèrent entre ses doigts. Il inclina la tête, dans un effort de mettre son incrédulité et son humiliation à l'abri du regard de Constance. Il tenta de lui dire qu'il ne l'avait jamais su, qu'il n'en avait jamais eu la moindre idée. Les mots roulèrent du fond de sa gorge et restèrent collés à ses lèvres. Même si Ti-Jean mentait à propos d'une naissance, Edgar était coupable d'avoir futillement commis un acte intime et sacré avec une femme autre que celle qu'il convoitait déjà à l'époque.

La question chemina paresseusement dans son cerveau, comme une douleur qui s'intensifie à chaque souffle jusqu'à ce qu'elle se loge derrière les yeux et en obstrue la vision. Constance la vit venir aussi, fallacieuse et perverse. S'il avait su, si la lettre lui était parvenue, s'il l'avait fait lire à l'écrivain du chantier, qu'aurait-il fait ? Aurait-il agi selon les impulsions du cœur ou les forces de la raison ? Aurait-il épousé la passion ou le devoir ? Qui aurait-il choisi ? Constance ou Madeleine ?

Il n'y avait pas de bonne réponse à cette damnée question, ni pour lui ni pour Constance. Edgar donna le signal à sa jument et traîna son fardeau hors de la cour des Lafrenière en jurant de ne plus jamais y remettre les pieds. Constance redressa la tête et encercla son ventre de ses mains. Son corps s'était détaché de celui d'Edgar. Son bras ne touchait plus le sien.

Fin janvier 1922

Chaque jour, au moment d'ouvrir l'œil, Claire éprouvait cette même douleur indélogeable, lourde comme un rocher, qu'elle combattait à coups de larmes asséchées, de hurlements sourds et de prières langoureuses. Elle s'était lentement habituée à porter en elle une tempête tout en répondant tant bien que mal aux plus pressants besoins de ses enfants et de son mari.

Le froid aigu de cette fin de janvier avait plaqué le ciel de nuages austères. Claire déambulait dans la cuisine, toujours vêtue de sa jaquette qu'elle n'avait pas lavée depuis plus d'une semaine. Des mèches grises s'échappaient de son chignon défait et une fatigue chronique ralentissait ses pas, qui traînaient au sol telles les aiguilles d'une horloge dérégulée. Partout où elle posait l'œil – sur le pot de mélasse, les assiettes dégarnies, les restes de gruau séchant sur le poêle, la saleté sur la carpe à l'entrée de la porte, les manches d'un chandail reposant hors de son panier à tricoter, la suie sur le verre de la lampe à huile –, elle ne voyait qu'une morne promesse de continuité, qu'un appel à l'oubli et au pardon. Même les glaçons qui pendaient des gouttières en s'épanchant trop près de la vitre et le toit de la grange qui se vautrait sous une épaisse couche de neige l'engourdisaient.

Elle ramassa les assiettes et les déposa dans un coin du comptoir au son morose de ses pantoufles brossant le bois abîmé du plancher. Elle nettoya la table des miettes et des gouttelettes de lait et de café, puis chemina vers sa chambre pour mettre sa jupe dont la taille lui tombait sur les hanches depuis qu'un autre fœtus s'en était allé retrouver Béatrice au pays des anges. Un troisième enfant, à demi formé, gisait maintenant au fond d'un trou, dans cette terre pourtant créée pour que la vie s'y régénère.

Elle céda à une faiblesse et s'échoua sur le bord du lit. Le sang qui continuait de couler de son utérus l'étourdissait. Combien d'autres allait-elle devoir porter pour finalement se les faire enlever ? Elle s'en remettait à Dieu pour la soulager, comme s'il lui devait ce miracle ; un enfant, un seul, pour survivre au passage dans le monde des vivants, pour que ce mal à l'âme finisse par s'atténuer. La vie, *sa vie*, pourrait alors reprendre son cours. L'idée avait germé dans sa tête et avait trop longtemps écarté les risques contre lesquels le docteur l'avait mise en garde. La puissance du Très-Haut dépassait largement la condescendance et la vision des humains, lui avait confirmé le curé Gauthier, tout en lui conseillant de reprendre des forces d'abord. Sans la santé, le bon vouloir du Tout-Puissant ne pourrait se réaliser. Mais le temps la narguait et semblait lui échapper.

Elle se releva péniblement de son lit, tira les couvertures en place et répéta cet exercice dans la chambre des garçons. Elle vérifia la chambre des filles, où tout était bien rangé depuis la semaine dernière, depuis que Constance les avait prises sous son aile. Il lui tardait de les ramener à la maison, mais des tâches aussi banales que la préparation du déjeuner lui arrachaient une bonne partie de son énergie. Prisonnière d'un corps déchu, Claire avait dû imposer les conséquences de ses propres malheurs à sa fille aînée, enceinte de surcroît, ainsi qu'à Lizzie, qui allégeait si efficacement sa routine matinale. Chère Lizzie, avec son français cassé, son éternelle bonne humeur et ses fascinantes histoires d'un pays lointain de vent et de brume, elle n'était rien de moins qu'une bénédiction du bon Dieu !

À huit heures pile, la porte grinça et sa bonne voisine entra sans cogner. Elle se débarrassa de son manteau de lainage brun, élégant, mais malheureusement beaucoup trop grand pour son corps émacié. Elle troqua une paire de bottes contre une vieille paire de mocassins au cuir blanchi par l'usure tout en examinant Claire des pieds à la tête à la manière d'un général.

— Vous êtes toute *blanc* comme *le* neige *qu'on* va tomber, lui dit-elle en lui prenant le coude pour la guider vers la chaise berçante près du poêle.

Claire en profita pour s'emparer de son tricot. Les garçons portaient des chandails dont les manches leur couvraient à peine les avant-bras. Lizzie glissa une bûche dans un rond de poêle, mit de l'eau à chauffer pour la vaisselle et s'empara du balai.

— T'es un ange tombé du ciel, lui dit Claire.

Lizzie s'esclaffa d'un grand rire qui roula au fond de sa gorge.

— Non, non. Pas un ange moi-là, fit-elle au rythme rigoureux de ses coups de balai.

— Tu t'vois pas aller, ma Lizzie, lui répondit Claire.

— Les anges sont dans *les* ciel. Une chance, parce que je ferais peur à eux autres, *ma'am* Claire.

— J'pense pas, lui dit Claire en ralentissant le mouvement agile de ses doigts pour observer sa voisine, qui, par ses déplacements prompts et calculés, remettait de l'ordre dans sa cuisine.

Mais Lizzie, c'était beaucoup plus qu'une voisine travaillante et une amie avec le cœur sur la main. C'était aussi un exemple de ce que Claire avait été jadis; une femme fouguese, sûre d'elle et convaincue que toutes les embûches étaient surmontables, qu'il y avait toujours pires malheurs que les siens.

Claire réalisa que les aiguilles de son tricot reposaient sur ses genoux et que Lizzie avait lavé et rangé la vaisselle. Son amie remplissait maintenant la boîte à bois et sortait quelques légumes qu'elle ferait mijoter pour le souper, des tâches qui appartenaient à un passé que Claire parvenait difficilement à reconquérir, un passé qui s'était démembré le jour où elle avait

dû cesser de prier pour le retour de Béatrice. Et dire qu'elle avait cru que l'annonce de sa mort anéantirait à tout le moins la cruauté de l'incertitude !

— Fais attention, ma Lizzie, murmura Claire. On sait jamais ce que le bon Dieu nous réserve !

— *J'sus* ben attention, lui répondit Lizzie en rangeant de côté les carottes qu'elle s'apprêtait à trancher.

Elle pointa le long couteau vers le plafond.

— *Le angel* dans *les* ciel, y prend soin de moé.

Elle déposa le couteau sur la table et fixa Claire d'un regard prudent. Son corps tout entier s'était arrêté de bouger.

— C'est mon *angel*, *ma'am* Claire, laissa-t-elle échapper. *Le* petite fille à vous, c'est mon *angel*.

Lizzie se tordit les mains dans son tablier et traîna une chaise sous ses hanches, en face de Claire. Leurs regards se soudèrent dans un moment d'attente et de perplexité.

— Dans les vendredis, commença Lizzie, mon Gilbert y va pour un *pint au tavern*. Y dit juste un *pint*, mais y revient tard, y parle *loud*, pis y a pas toute *the money*. Y parle comme ben, ben des *pints*.

Elle fit une pause et Claire lui prit les mains. Son mari à elle touchait rarement à la bouteille, mais cette angoisse de l'homme qui rentre à la maison avec l'humeur chancelante et un démon dans l'âme lui était tout de même familière.

— À c't'heure, tenta Lizzie d'une voix presque blanche...

Elle fit le tour de la cuisine d'un œil méfiant, comme si elle craignait d'être épiée.

— ... je dis toujours au *dear God* qu'y ramène mon Gilbert *au* maison, pas qu'y amène Gilbert *au* *tavern*. Pis, le *dear God*, y écoute pas.

Elle traça une croix rapide sur sa poitrine plate, une étincelle de malice dans les yeux.

— Ben à c't'heure, Gilbert, y va pus au *tavern*. Y va *right home* après le *job*.

Sa figure s'éclaira d'un large sourire démasquant un fatras de dents ternies et mal alignées.

— J'sus ben contente pour toi, ma Lizzie, ben contente, lui dit Claire dans un vif élan de soulagement.

— *Le angel*, lui soupira Lizzie à l'oreille, j'ai demandé à elle de ramener mon Gilbert *right home* après le *job*. *Le angel* Béatrice.

Claire sursauta, incrédule et mal à l'aise que Lizzie ait ainsi mêlé sa fille à ces croyances profanes.

— C'est le bon Dieu qui a exaucé tes prières, ma pauvre Lizzie, corrigea Claire. Pas un ange ! Encore moins Béatrice.

— Je demande pas toute à le *angel*, lui dit Lizzie en baissant les yeux. Je demande pour mon Gilbert, pis je demande pour toé, *ma'am* Claire.

Lizzie posa les yeux sur le ventre de Claire, une main collée au cœur.

— Tu demandes, toé aussi, *ma'am* Claire. Pour les *babies* qui s'en vont, tu demandes au *angel* Béatrice pour pus faire mourir les *babies*.

Claire s'enfonça le dos au creux de la chaise berçante et ferma les yeux, abasourdie.

— Pauvre Lizzie, murmura-t-elle, découragée, tu penses vraiment que les anges font des miracles? Que le bon Dieu donne des pouvoirs à une enfant comme Béatrice, trop jeune d'esprit, trop sensible, qui a payé de sa vie son imprudence? Tu sais qu'on pourrait se faire excommunier si le curé Gauthier nous entendait parler comme ça.

Lizzie hocha la tête et se leva. Elle déplaça la marmite d'eau bouillante sur une surface plus tempérée du poêle. Elle y déposa lentement des morceaux de navets, de carottes et de pommes de terre. Un arôme réconfortant de soupe aux légumes se répandit dans la cuisine. Les aiguilles du tricot de Claire se remirent à cliqueter doucement tandis que son amie se retrancha dans une plainte aux notes graves et caressantes, appartenant au pays de ses ancêtres irlandais.

Lizzie chantait souvent dans cette langue que Claire ne comprenait pas, mais en fermant les yeux, celle-ci y entendait les grands vents souffler sur des terres de pierre et les cœurs s'élever au-dessus de la tempête. Claire aurait tant souhaité que son amie puisse chanter à l'église. Elle avait beau prier le même Dieu que tous les fidèles de la paroisse de l'Immaculée Conception, Lizzie avait le défaut d'être protestante et d'appartenir au clan des Anglais, ce qui lui barrait l'accès aux portes de l'église du curé Gauthier. Ce dernier se donnait d'ailleurs beaucoup de mal pour éloigner ses ouailles de ces protestants malvenus qui, selon lui, exerçaient par leurs croyances, leurs mœurs et leur nature combative une mauvaise influence sur le caractère docile des Canadiens français. Malgré ses histoires d'ange gardien portant le nom de sa fille et les avertissements du curé quant aux dangers de perdre sa foi et son identité canadienne-française, Claire n'avait aucune intention de lever le nez sur une aussi brave femme. Elle lui serait à jamais loyale et redevable pour la magie qu'elle opérait dans sa maison, surtout pour lui avoir laissé vivre son chagrin sans jamais insinuer qu'elle était égoïste

ou déraisonnable. Quoi qu'en dise le curé, Lizzie McPherson comprenait mieux que quiconque la turbulence qui chavire le cœur des humains, tout comme la haute mer qui avait bercé son enfance. « C'est beau, *le mer*, avait-elle raconté à Claire il n'y avait pas très longtemps, mais c'est comme en dedans des personnes. *Sometimes*, c'est *rough*, c'est choqué, ou c'est triste, pis on sait pas pourquoi. »

Lizzie s'était arrêtée de chanter. Elle mit le couvercle sur la marmite et se prépara à partir. Elle avait aussi de jeunes enfants qui l'attendaient, du ménage à faire, du bétail à soigner et des repas à servir.

— Comme ça, tu penses qu'elle est autour, qu'elle nous guette, laissa échapper Claire.

— J'sais pas, lui répondit Lizzie en haussant les sourcils.

Elle se couvrit de son long manteau qui semblait peser lourd sur ses épaules et troqua ses pantoufles contre ses bottes de travail.

— Que le bon Dieu vous *bénit*, *ma'am* Claire. Que le bon Dieu *bénit le angel*, dit-elle avant de disparaître, la trace d'un sourire accroché à ses lèvres minces fendillées par l'air sec du temps.

Claire ferma la porte derrière elle, non sans envier sa voisine qui s'éloignait d'un pas résolu, comme si elle emportait avec elle le fantôme de Béatrice. Résignée, elle regagna sa chaise et reprit son tricot, les yeux rivés au plafond, perplexe. Elle en était donc arrivée là ; à se résoudre à laisser Béatrice vivre sa mort, accepter qu'elle n'appartienne plus au monde des vivants, cesser de combattre l'indéniable et survivre en cherchant la disparue ailleurs que dans les eaux noires du chagrin. Renversée par l'énormité de cette conclusion, Claire rangea son tricot et se leva. Elle mit de l'eau à bouillir et sortit de sa commode des

vêtements propres qu'elle déposa soigneusement sur la table de cuisine. Elle fit couler un peu d'eau tiède dans un bassin. Savon et débarbouillette à la main, elle se frictionna tout le corps.

Elle ne reprit sa place dans la chaise berçante que tard dans l'après-midi, épuisée, mais réconfortée par ces tâches simples qu'elle avait réussi à accomplir. À part avoir fait sa toilette, qui l'avait lavée de son odeur fiévreuse, elle avait nettoyé les lampes à huile et pétri une fournée de pains qu'elle avait mis à lever. En rentrant de l'école, Jules et Joseph s'en retournèrent à l'étable pour le train, l'eau à la bouche et le cœur léger.

Plus tard, lorsqu'elle entendit des pas pressés marteler les planches de la galerie, elle se leva, les muscles tendus, pour mettre à réchauffer la soupe que Lizzie avait préparée. C'était l'heure où, épuisé, affamé et enduit de la poussière grise de la carrière, son mari rentrait de travailler. Les quelques coups frappés à la porte la firent sourciller. Elle se retourna au même moment où Edgar pénétra dans la maison, la figure blême et les membres agités. Claire le parcourut du regard une fraction de seconde avant de saisir la source de son angoisse. Elle lança son tablier sur la chaise berçante, puis agrippa son manteau. Les hommes allaient devoir se débrouiller pour le souper. Elle grimpa dans le *buggy* d'Edgar, le cœur battant, encore chaussée de ses pantoufles.

— J'sus allé chercher le docteur, lui dit-il.

Claire lui toucha l'épaule.

— Tout va bien aller, Edgar. Inquiétez-vous pas.

Elle leva les yeux au ciel, implorant le bon Dieu pour que son premier petit-enfant fasse son entrée dans le monde sain et sauf, avec une maman en santé pour en prendre soin. Elle brava le

ridicule et posa le bout de ses doigts sur sa joue, là où Béatrice était si souvent venue l’embrasser. Sans aucune retenue cette fois, elle laissa son nom flotter sur ses lèvres.

* * *

Le coup survint, inattendu et brutal, comme si une main lui tordait l’intérieur du ventre. Constance retint un cri de surprise et ralentit le va-et-vient du couteau sur le pain. La douleur s’attarda quelques longues secondes avant de s’affaiblir et de s’éclipser tout à fait. Constance reprit son souffle, repoussant l’idée que son temps était venu. *Rien que des fausses douleurs*, se dit-elle en servant à ses petites sœurs la moitié d’une tranche de pain enduite de graisse de rôti. Il lui tardait de se mettre à table. Elle était affamée, mais la soupe au chou qui reposait sur le poêle n’en finissait plus de chauffer. Pour se rassasier, elle en avala tout de même une bonne cuillerée.

— Ça sera pas long, dit-elle à Jeanne et à Marguerite qui s’amusaient à découper la mie en petits morceaux avant de se la mettre sous la dent.

Selon sa belle-mère, avec qui elle avait soigneusement fait le calcul des semaines de sa grossesse à partir de la date des derniers saignements, le bébé en avait encore pour un bon dix à quinze jours avant de naître. Elle testa à nouveau le bouillon et s’arrêta net, la salière à la main. Elle agrippa le comptoir et camoufla la virulence du spasme dans un silence suffocant. Un mince filet d’air s’échappa de ses lèvres, puis la douleur s’apaisa enfin. M^{me} Leclerc, qui avait rejoint les fillettes à la table, fronça les sourcils. Elle se leva et versa une portion de soupe dans deux bols placés en face des petites.

— Y fait un beau temps pour aller jouer dehors, décida-t-elle en retournant au poêle pour se servir.

— Madame Leclerc, demanda Jeanne de sa petite voix naïve, comment vous savez que c'est un beau temps si vous voyez pas clair ?

— Jeanne ! s'exclama Constance sur un ton de reproche.

Elle s'épongea le front de la main, inquiète de la réaction de sa belle-mère. Depuis qu'elle les hébergeait pour accommoder sa mère souffrante, les petites semblaient avoir oublié leurs bonnes manières. Edgar se montrait trop doux avec elles. Il les avait gâtées avec ses tours de traîneau et ses vieilles chansons à répondre qu'il leur fredonnait en les tenant sur ses genoux. Il les endormait ainsi avant de les déposer sur leur paillasse, dans le salon, où il s'attardait sur le divan jusqu'à ce que Constance ferme l'œil.

— Faut les excuser, émit Constance au sujet des petites. Ma mère devrait être bonne pour les reprendre d'une journée à l'autre.

Ignorant les commentaires de Constance, la vieille M^{me} Leclerc frappa la table de son index pour attirer l'attention de Jeanne.

— T'as bien raison, ma p'tite, lui dit-elle d'un ton faussement sévère. M^{me} Leclerc, elle voit pas clair.

Jeanne et Marguerite se prirent d'un fou rire qu'elles dissimulèrent dans la paume de leurs mains.

— Mais je me demande bien, dans ce cas-là, comment je peux voir les petites cornes, juste là, là, leur dit-elle en posant les doigts de chaque côté de sa tête.

Les fillettes imitèrent aussitôt la vieille dame, leurs joues gonflées par une cuillerée de soupe qu'elles n'avaient pas pris le temps d'avalier. Elles fixèrent M^{me} Leclerc avec de gros yeux ronds remplis d'épouvante.

— Ahhh!

Cette fois, Constance ne parvint pas à camoufler cette nouvelle vague de douleurs.

— Je vois aussi que vous avez fini de manger, déclara M^{me} Leclerc en allongeant les bras sur la table jusqu'à ce que ses doigts effleurent les bols des petites.

— Buvez votre lait, pis allez vous habiller chaudement avec vos tuques pis vos mitaines.

M^{me} Leclerc se dirigea vers l'évier pour y déposer la vaisselle tandis que les fillettes se bouscuaient pour aller se rincer les mains.

— Je veux pas en voir une ici d'dans avant qu'on vienne vous chercher, leur dit-elle. Vous irez aux bécosses pour vos besoins, compris?

Jeanne hocha la tête en reniflant quelques larmes que Constance vint éponger.

— C'est correct, lui dit-elle.

À Marguerite, elle indiqua discrètement le pot de chambre du salon et lui dit tout bas de le déposer dans les bécosses et de le rapporter vide dans le cas où Jeanne aurait à s'en servir. Elle s'assura que leurs manteaux et leurs bottes étaient bien attachés.

— Jeanne a une peur bleue des bécosses, expliqua-t-elle à sa belle-mère après avoir refermé la porte derrière les fillettes. C'est qu'elle a bien failli tomber dans le trou, l'année passée.

Constance eut un serrement au cœur. Aussi cocasse soit-il, l'incident dans les bécosses n'en demeurait pas moins indissociable

de l'instant où Béatrice s'en était allée tout droit vers sa mort. Depuis, ni Constance ni Claire n'avaient eu le cœur de ramener Jeanne à la raison.

M^{me} Leclerc haussa les épaules en repoussant doucement Constance qui s'apprêtait à laver la vaisselle.

— Y a de quoi de plus pressant à faire, murmura-t-elle en installant un large chaudron sous la pompe.

Constance passa un chiffon humide sur la table et balaya les miettes autour des chaises, tout en maintenant un œil sur la pompe à eau. Lorsque le grincement se tut, elle rejoignit sa belle-mère et, ensemble, elles hissèrent le chaudron sur le poêle.

— Bon, à partir d'à c't'heure jusqu'à la fin de tes relevailles, c'est moi qui mène ici d'dans, ma fille, compris ?

Rien de nouveau, pensa Constance en s'éloignant avec le porte-poussière à la main. Elle se pencha et le remplit des saletés accumulées, mais au moment de se relever, la douleur la figea tout entière. Elle en échappa le porte-poussière, qui heurta le coin d'une chaise avant d'atterrir sur le plancher. Sa belle-mère se retourna, son regard agité errant dans l'espace assombri de la cuisine.

— C'est... C'est..., tenta Constance, qui, toujours à la merci de la prochaine contraction, cherchait à respirer normalement. Elle finit par se redresser, et sa belle-mère lui prit le coude et l'obligea à regagner sa chambre.

— T'es pas la première, pis tu seras pas la dernière, lui dit-elle. Edgar devrait arriver juste à temps pour aller quérir le docteur. J'ai compté, pis ça s'adonne que t'es dans les bonnes grâces du Seigneur. Les contractions viennent pas mal vite. C'est bon signe.

Malgré ces paroles supposément rassurantes, Constance eut l'impression qu'elle venait de pénétrer dans un univers inconnu où planent l'incertitude et la menace.

— Assis-toi donc un peu, lui ordonna sa belle-mère. Il faut ménager tes forces. Tu vas en avoir besoin.

Mais Constance ne répondait plus qu'à ses impulsions. Elle resta debout près de la porte de la chambre à observer les déplacements de sa belle-mère qui dépouillait le lit, les bras tâtant l'air afin d'éviter le contour du meuble, les coins de la commode et le pichet d'eau. Elle étendit sur le lit une vieille couverture matelassée aux teintes de rouille.

— C'est pour pas tacher le matelas, marmonna la vieille dame.

Toujours avec les mêmes précautions, elle replia quelques couvertures au pied du lit.

Constance se dirigea vers la cuisine, une main plaquée sous son ventre, anticipant la prochaine attaque. Elle remplit un verre et s'apprêta à le porter à ses lèvres lorsque la voix rêche de sa belle-mère retentit du pas de la porte de sa chambre.

— Tu devrais pas, lui dit-elle en s'approchant de Constance. C'est mieux que t'aies l'estomac vide. Autrement, tu risques de t'étouffer ou de vomir.

Constance hésita, quelques gouttes d'eau perlant sur ses lèvres. La vieille dame lui toucha le coude et, de ses doigts osseux, lui enserra la main qui tenait le verre. Cette soudaine proximité sidéra Constance au point où elle repoussa la tête et relâcha le verre, que M^{mc} Leclerc déposa près de la pompe avant de refermer ses deux mains sur celles de sa bru. Constance demeura impassible devant ce regard hors champ que lui offrait Eva. Elle n'avait jamais vu sa belle-mère d'aussi près. Elle s'était toujours

tenue à l'écart de cette femme, comme si le néant de ses pupilles camouflait un quelconque mystère incitant à la méfiance. Elle la scruta, sans retenue cette fois, et crut déceler derrière les taches blanches qui recouvraient ses pupilles une étincelle d'affection et de bon vouloir.

Sa belle-mère recula, comme pour donner l'espace nécessaire à la souffrance qui se manifesterait sous peu, et Constance inspira profondément avant de se conformer à nouveau à la volonté de Dieu. Au moment d'expirer, une nouvelle contraction lui tordit les entrailles. Repliée sur elle-même, elle se cramponna au bord du comptoir.

— T'es jeune, t'es forte, tu vas t'en sortir. Marche un peu, ça peut aider.

C'est ce qu'elle fit, arpentant la pièce sans but précis pour diluer son angoisse et combler le temps qui s'écoulait entre chaque contraction. Le supplice à venir avait pris toute la place, il ébranlait son courage et la faisait quémander silencieusement le retour d'Edgar.

Elle écarta le rideau de la fenêtre de la cuisine en s'imaginant que l'intensité de son travail saurait transgresser les milles qui la séparaient du moulin où Edgar travaillait. En route vers le village, un attelage de chevaux de trait à la crinière épaisse tirant un traîneau vide faisait allègrement tinter ses clochettes. Jeanne et Marguerite saluèrent les fils Guertin de la main avant de retourner à leurs toboggans. Constance eut alors l'impression que le monde extérieur prenait ses distances et qu'il l'abandonnait à ses propres moyens. Une nouvelle contraction lui poignarda le côté gauche. Elle serra la mâchoire pour retenir ses cris en évoquant sa mère qui avait maintes fois enduré ce calvaire ; cette douleur commune que les femmes étaient tenues de subir avec la peur vive qu'elle ne s'arrête jamais.

Lorsqu'elle parvint à reprendre son souffle, c'est le visage tordu de Madeleine Savard qui s'imposa à elle. Madeleine Savard, qui avait sûrement appelé Edgar durant ces interminables heures de travail. Elle avait sûrement espéré qu'il lui revienne, repentant et prêt à se racheter auprès d'elle. Constance se demanda ce que Madeleine Savard était devenue aux yeux de son mari ; une victime ou une forme de regret ? L'enfant qu'elle allait mettre au monde ne serait jamais tout à fait leur premier-né.

Au cours de ses cinq derniers mois de grossesse, Constance avait été hantée par le sort de Madeleine, tandis que, de son côté, Edgar avait enseveli l'affaire dans le silence et la grisaille. Ses épaules s'étaient courbées sous le poids du remords et le sourire qui se dessinait au coin de ses lèvres, chaque fois que leurs regards se croisaient, s'éteignait. Le souvenir de Madeleine l'avait dépouillé de la fierté et de l'exultation de la naissance de leur premier enfant.

— Oh, oh ! gémit Constance, en portant un regard à ses pieds.

Un liquide étrange humecta l'intérieur de ses cuisses et coula le long de ses jambes jusqu'à ses chevilles. Quelques gouttes se répandirent sur le plancher.

— J'ai fait un dégât ! s'écria-t-elle, honteuse.

— C'est pas bien grave, lui répondit M^mc Leclerc. C'est normal. Tu viens de perdre tes eaux.

Constance n'osait plus bouger. Elle attendit que sa belle-mère s'approche pour lui dérober la guenille.

— Je m'excuse, dit-elle en épongeant le plancher.

— Tiens, mets celle-là entre tes jambes, pis va t'étendre dans ta chambre, lui conseilla Eva. C'est le p'tit qui vient de crever sa poche. Y s'en vient. Aie pas peur ! Toute va être correct.

Elle suivit Constance dans la chambre, puis s'éloigna pour revenir quelques instants plus tard, dépliant une vieille robe de nuit délavée qu'elle l'obligea à revêtir.

— C'est mieux de rien garder dans le bas du corps, lui dit-elle.

Constance obéit. Elle se voyait bien mal placée pour contrarier la seule personne en mesure de lui venir en aide pour le moment.

Trois heures plus tard, Constance avait glissé dans un état de fièvre et de précarité frôlant l'épuisement. Pour chaque contraction qui s'amenait maintenant toutes les trois ou quatre minutes, Constance combattait une douleur qui la pulvérisait. Elle avalait difficilement faute de salive. Comme une mendicante, les yeux lourds de désespoir, elle demanda un peu d'eau et sa belle-mère lui offrit un chiffon trempé qu'elle teta avidement.

— C'est dangereux que tu t'étouffes si tu bois trop, lui répéta la vieille dame d'une voix presque chagrine.

Elle lui épongea doucement le front avec une débarbouillette humide, après quoi elle reprit le chiffon avec lequel Constance s'était piètrement désaltérée.

— J'vas aller rincer ça, dit-elle avant de s'élaner vers la cuisine.

Constance posa un regard accablé autour d'elle. Tout ce qui lui avait paru si familier quelques heures plus tôt se perdait dans la désolation et la suffocation. Le jour avait sombré dans l'obscurité de la nuit. Les contractions lui fracassaient le corps de façon presque continue. Une nouvelle contraction la projeta sur le côté. Le mal s'enfonça dans le creux de ses os pelviens et persista pendant d'interminables secondes. Peu à peu, il se retira enfin, comme essoufflé par sa propre violence. De la cuisine, un tumulte de voix flotta jusqu'à ses oreilles.

Elle frissonna. Quelqu'un venait de retirer la mince couverture qui la protégeait des courants d'air et qui gardait son intimité intacte. Elle reconnut le docteur à ses grognements et à sa voix basse de baryton. Il lui palpa la peau du ventre sans ménagement. Elle gémit d'horreur en sentant son autre main s'enfoncer là même où Edgar prenait son plaisir.

— Reste avec nous autres, ma Constance, lui dit-il. Quand je te le dirai, tu pousseras aussi fort que tu peux.

Oui, oui ! Elle ferait tout ce qu'on exigerait d'elle ! Et elle sentit son corps se tordre à nouveau sous l'impact d'une millième contraction. Aussitôt, la voix grave du docteur se fit entendre.

— Pousse, pousse fort ! lui commanda-t-il.

Elle obéit, rassemblant des énergies qu'elle avait cru épuisées.

Les doigts du docteur sur son sexe ne lui importaient plus. Pourvu qu'il lui arrache cet enfant qui la faisait suffoquer.

— Pousse fort, lui dit encore le docteur.

Elle serra les dents et tordit les draps en gémissant dans un effort ultime, le dernier peut-être. Des fragments de voix lointaines s'élevaient, pointues comme des échardes. Les prières, les requêtes pour de l'eau chaude, le tintement d'instruments de métal valsaient autour d'elle, dépourvus de sens et de gravité. Elle se concentra sur ses lèvres sèches, qu'elle humecta avec sa langue. Elle relâcha les draps quelque peu, avant d'y enfoncer les doigts à nouveau.

— Pousse, pousse, commanda le docteur.

Constance poussa comme si elle était possédée du démon et, l'instant d'après, elle se sentit basculer. Elle perdit prise, délivrée enfin de la douleur, submergée dans l'état second de l'abandon.

Les voix autour d'elle s'étaient égarées, avaient muté. Elle n'avait plus soif, elle n'avait plus chaud, elle n'était plus fatiguée. Elle n'était rien du tout. L'horloge de la cuisine sonna deux coups.

La chambre était sombre, presque noire, à l'exception d'une douce lueur provenant de la cuisine. Constance roula la tête sur l'oreiller pour repousser les hurlements de faim du bébé des Lafrenière. Elle entendit son nom au-dessus des cris fervents d'un nouveau-né qu'une chorale de voix chantantes tentait de calmer. L'odeur du tabac pénétra ses narines.

— C'est le p'tit. Y va pas ben. Faut qu'on aille le chercher, parvint-elle à murmurer d'une voix lente et éraillée.

Elle battit des paupières, répondant à la semi-réalité des sons qui lui chatouillaient l'ouïe. Les cris de l'enfant se firent plus persistants parmi les pas martelant le plancher, le tintement des assiettes et le grincement de la pompe à eau. Et puis, peu à peu, l'arôme d'un bouillon se mêla à celui du tabac. Mais toujours l'enfant qui se pâmait et les voix qui s'alarmaient autour de lui.

— L'entends-tu ? demanda Edgar. C'est notre p'tite fille. Elle en a d'dans.

Sa voix se brisa. Il se pinça la partie supérieure du nez.

Constance souleva la tête et ouvrit grand les yeux. Lentement, la brume s'évapora et elle aperçut enfin Edgar assis sur le bout de sa chaise, tout près d'elle. Un étrange mélange de fierté et d'inquiétude tapissait le bleu de ses yeux. Il prit sa main dans les siennes.

— Où ça ? demanda Constance, parce que soudainement l'enfant s'était tue. Elle fixa Edgar d'un air angoissé.

— Ta mère l'a lavée. La p'tite a pas dû aimer ça !

— Elle doit avoir faim, lui dit Constance, en se tirant peu à peu du néant dans lequel l'épuisement et les douleurs de l'accouchement l'avaient enfoncée.

Edgar se leva et se détacha d'elle à regret.

— J'vas aller te la chercher, lui dit-il, mais il s'attarda un instant avant de s'éloigner.

Lorsqu'il ouvrit la porte, elle distingua derrière Edgar la carrure d'un homme, grand et large d'épaules, sa crinière noire penchée sur un amoncellement de couvertures. Elle se frotta les yeux comme si cette vision sortait tout droit d'un songe. Et pourtant, elle ne rêvait pas ; le père faisait les cent pas près de sa porte de chambre en berçant doucement un poupon dans ses bras. Elle secoua la tête, un long frisson lui remontant l'échine. Elle aurait voulu se réjouir, mais ce revirement de sentiment chez le père n'arrivait pas à effacer tout à fait le rejet et l'indifférence qui avaient marqué sa propre enfance et celle de ses frères et sœurs. Elle se prit à espérer qu'il n'était peut-être pas trop tard pour Jeanne et Marguerite.

L'enfant passa des bras de Beauregard à ceux d'Edgar, qui hésita, visiblement interdit face à la somptuosité et à la fragilité de ce petit être issu de son sang. Il marcha d'un pas maladroit et posa son enfant dans les bras de Constance. Il reprit place dans la chaise, soulagé de savoir sa fille bien en sécurité auprès de sa mère.

L'enfant était menue. Elle dégageait une chaleur soyeuse qui plongea Constance dans l'émoi. Du bout de son doigt, elle lui caressa la joue encore toute froissée. L'enfant remua la tête, se tortilla les lèvres et serra les poings.

Constance se tourna vers Edgar, qui les observait d'un air intense. Elle détacha le haut de sa chemise de nuit et souleva la chair tendre de son sein. Elle laissa Edgar la déguster des yeux avant d'inciter l'enfant à s'emparer de son mamelon.

— J'vas te laisser avec ça, lui dit-il, mais il demeura debout à ses côtés, les mains dans les poches et les yeux criants de désir.

— Ç'a été dur, hein ? lui dit-il. C'est pas juste de pâtir de même. Le docteur a dit que t'as été ben brave, plus que ben des femmes.

— C'est parce que je savais que t'étais pas loin. Je savais que t'étais là.

Elle se tut, les yeux rivés sur son enfant, laissant à Edgar l'occasion de prendre les devants. Ce dernier s'écrasa dans le fond de la chaise, la tête entre les mains. Il avait compris.

— Je peux pas m'imaginer comment ça doit être d'accoucher toute seule, sans famille, sans mari, lui confia Constance.

Edgar renifla en levant les yeux, qu'il laissa errer dans le vide. Il acquiesça d'un hochement de tête. Constance se rendit compte qu'il faudrait lui faciliter la tâche pour que la paix se fasse dans cette affaire si délicate et sans issue. Ce qu'elle avait trouvé de mieux, c'était de reconnaître les faits.

— Edgar, murmura-t-elle pendant que l'enfant tirait avidement sur son sein.

Il la fixa, blessé et impuissant.

— Faut prier pour eux autres, chuchota-t-elle. Tous les soirs ! Une dizaine de chapelets, pour que le bon Dieu fasse que le p'tit – elle se retint de dire « ton p'tit » afin d'écarter toute forme d'accusation – tombe sur une bonne famille, tu comprends ?

— Ouais, répondit-il en se levant. Il se dirigea vers la porte, mais avant de l'ouvrir, il se retourna brusquement, consterné.

— T'es, t'es...

Sa voix craqua. Il fit une pause et s'éclaircit la gorge.

— T'es une femme dépareillée. C'est pour ça que je t'ai choisie. À c't'heure, j'vas aller chercher ta mère. Elle t'a préparé de la soupe pis du thé. Elle aussi, elle a passé la nuit debout.

— Edgar, fit à nouveau Constance avec un sourire songeur.

— Quoi donc ?

— As-tu pensé à comment on va l'appeler ?

Constance avait eu l'idée de lui donner le nom Thérèse, comme sœur Thérèse qu'elle n'avait pas revue depuis les funérailles de Béatrice, mais elle n'avait jamais soulevé le sujet. C'est l'enfant de Madeleine Savard qui avait pris toute la place durant sa grossesse.

— Pas vraiment, lui répondit-il en lui rendant son sourire.

Edgar s'exprimait lentement avec la fatigue qui pesait sur chacune de ses syllabes. Constance venait de faire la paix avec Madeleine Savard. Par la grâce de Dieu, la pauvre ne viendrait plus empoisonner sa vie d'épouse. Mais même en tenant dans ses bras une enfant issue de leur sang, Constance savait que l'être égaré, né du péché, tourmenterait à jamais la conscience d'Edgar. Ils passeraient tous deux leur vie à imaginer le pire et à craindre que le Tout-Puissant ignore leurs supplications.

— Ça m'a l'air que ton père a décidé qu'elle s'appellerait Agnès, lui dit Edgar. Il l'a comme ainsi dire baptisée d'après sa défunte mère. Agnès, ça fait-tu ton affaire ?

Constance serra la mâchoire pour en camoufler le frémissement et, d'un geste désinvolte, s'essuya le coin des yeux.

— Ça serait le nom de ma grand-mère, ça ? C'est beau Agnès. Je trouve que c'est en plein un nom pour elle, tu trouves pas ?

Edgar disparut et Constance enserra Agnès précieusement comme si quelqu'un allait la lui arracher. Lorsque Claire apparut, l'allure fière et radieuse dans sa peau de grand-mère, Constance achevait, du bout des lèvres, une prière au bon Dieu pour que l'enfant d'Edgar puisse être aimé aussi fort que cette petite fille qu'il venait de leur confier.

— J'ai prié pour que tout aille bien. J'ai même demandé à Béatrice de t'aider, laissa échapper Claire, tout bas, mais ton père avec une enfant dans les bras, jamais j'aurais cru voir ça de mon vivant. Elle était due, celle-là. À c't'heure, y va falloir qu'on se refasse une santé, toi pis moi. Pour elle et pis pour les autres qui vont suivre.

Sur ce, Claire déposa sur la commode un bol de soupe dans lequel baignaient de gros morceaux de bœuf bien gras. Voyant que sa fille n'allait pas renoncer à son enfant aussi promptement, Claire poussa délicatement quelques cuillerées dans la bouche de Constance en tenant une serviette sous son menton.

Agnès avait délaissé le sein de sa mère et reposait paisiblement sur sa poitrine, une lueur de contentement illuminant la finesse de ses traits.

— Vous trouvez pas, maman, qu'elle lui ressemble, à Béatrice ? souffla Constance.

Claire releva le menton pour acquiescer. Elle posa le bol presque vide sur la commode et s'assoupit dans la chaise près du lit. Dans la cuisine, les voix s'étaient presque éteintes. Constance sombra dans la somnolence, chaudement emmaillotée dans

l'enchantement silencieux de cette nouvelle vie, avec sa mère à ses côtés et le doux souvenir de Béatrice frôlant les murs de la chambre. Du bout des doigts, elle effleura les draps encore humides, avide d'y retrouver la chaleur d'Edgar, leurs corps fondus l'un dans l'autre et leurs cœurs unis pour braver les tempêtes et les fantômes. Elle s'endormit en pensant à ses mains à lui qui, bientôt, viendraient la caresser et la faire frémir.

Remerciements

Je tiens à remercier les nombreuses personnes qui m'ont accordé leur temps, leur expertise et leur infallible soutien, entre autres : ma mère et première lectrice, Lucille Auger; mes précieuses amies et talentueuses correctrices Louise Rivard-Plouffe, Claire Lafrenière et Marie-Christine Beaudet; l'auteure et poète Kathleen Spivack qui m'a fait remettre mon ouvrage cent fois sur le métier; Robert Perreault, expert en histoire de Manchester et en culture franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre; M^e Louis-André Hubert, auteur et expert en histoire de Maniwaki et du pays de la Gatineau; François Ledoux, directeur, et Daniel Daoust, technicien en archives au Centre d'interprétation de l'histoire de la protection de la forêt contre le feu de Maniwaki; mon grand-oncle, feu Josaphat Rochon, pour ses connaissances des camps de bûcherons; Rick Randell, spécialiste en expositions au Lowell National Historical Park Museum; Pierre Dozois, avocat et grand amateur de pêche; Cynthia Neale, mon amie, auteure et témoin des tout premiers balbutiements de ce projet d'écriture; mon époux Robert et mon fils Nathan pour leur patience, leur amour et leur foi en moi.

Champs-de-Grâce, 1919. Le curé Gauthier cherche à maintenir ses ouailles dans le droit chemin. Malheureusement pour lui, l'amour du prochain, l'ardeur au travail, la messe du dimanche et les chapelets du soir ne sont pas forcément garants d'une existence dépouillée de faux pas et de péchés mortels.

Aînée de la famille, Constance a quitté les bancs d'école afin d'assister sa mère dans les tâches ménagères. Elle veille également sur sa sœur Béatrice, une enfant au cœur sensible et au caractère imprévisible. Dans le hameau voisin, Madeleine travaille la terre de ses grands-parents tout en espérant secrètement que le séduisant Edgar la remarque enfin. Mais l'homme de ses rêves convoite plutôt Constance, dont la réserve et la douceur ont su le charmer. Cependant, au moment où il planifie de la courtiser, il assiste à une fête où il rencontre une Madeleine délurée, que l'ivresse rend intrigante et audacieuse...

Dès lors, au sein de la petite paroisse paisible, le destin des trois jeunes fidèles prend un tournant inattendu que même le curé sera en mal de redresser.

Photo : Marie-Christine Beaudet



Carole Auger-Richard a grandi dans le village francophone de Rockland en Ontario. Elle a été responsable de rédaction pour plusieurs hebdomadaires de la Vieille Capitale et habite aujourd'hui le Maine. Les paroissiens de Champs-de-Grâce est son premier roman.